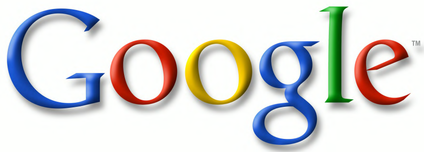
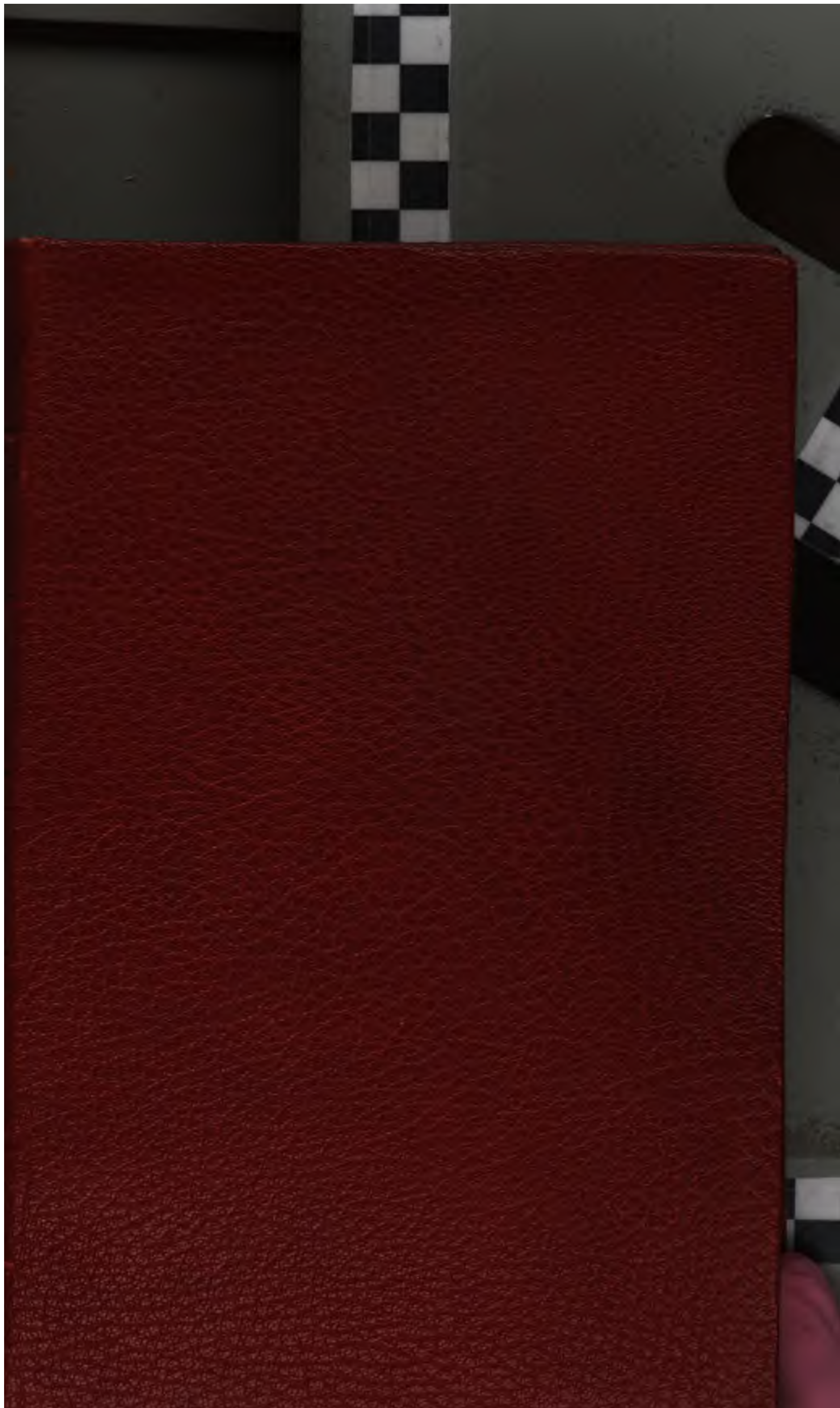





STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



LES

GRANDES DAMES

D'AUJOURD'HUI

Paris. — Soc. d'Imp. PAUL DUPONT, 41, rue J.-J.-Rousseau (Cl.) 8.12.85.



PRINCESSE DE METTERNICH

Dentu Edit

Imp Ch. Delâtre

…, Alice de

CLAUDE VENTO

([illegible])

LES

GRANDES DAMES D'AUJOURD'HUI

PRÉFACE DE SAINT-AÈME GAUTIER



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

[illegible]-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1886



Laincel, Alice de

CLAUDE VENTO
(VIOLETTE)

LES

GRANDES DAMES D'AUJOURD'HUI

Illustrations de SAINT-ELME GAUTIER



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1886

A SON ALTESSE

LA PRINCESSE DE METTERNICH

DÉDICACE

Princesse,

En écrivant ce livre, j'ai tenté de raconter la société moderne. Ou plutôt, en essayant de peindre les femmes belles et gracieuses qui en sont la vivante incarnation, j'ai prétendu léguer aux siècles à venir l'inoubliable mémoire de leur élégance, de leur charme et de leur beauté.

Mettre à vos pieds, princesse, ainsi qu'un humble hommage, cette œuvre signée d'un nom encore bien inconnu et dont le seul mérite est d'appartenir à l'une de vos plus sincères admiratrices, ce serait de ma part une audace bien grande, si son objet même ne devenait en quelque sorte mon excuse, en la rendant digne de vous.

Daignez donc montrer, en acceptant cette

dédicace, que vous êtes la meilleure des princesses comme vous êtes, entre les Grandes Dames d'aujourd'hui, *la plus accomplie : Votre nom en tête de ce livre n'est-il point un garant de succès, l'astre tutélaire et bienfaisant qui, en le couvrant de son reflet, lui portera bonheur ?*

CLAUDE VENTO.



SON ALTESSE

LA PRINCESSE DE METTERNICH

S'il est un nom qui s'impose quand on veut parler de grâce, d'élégance, de charme et d'esprit, c'est celui de la princesse de Metternich.

Toute pétrie de ces tendances exquises du XVIII[e] siècle dont aujourd'hui n'a gardé que le souvenir, altière à la fois et simple comme les grandes dames d'alors, avec la crâne allure de la femme moderne, c'est sous l'influence de cette princesse-fée que la fin de ce siècle a reconquis toutes les élégances perdues, le goût raffiné et le sentiment artistique qui s'est glissé désormais dans les moindres détails de notre art somptuaire.

Venue en France en plein Empire, — alors que la mode en démence tentait mille fantaisies diverses, les volants à fracas et les incommensurables crinolines, pour les substituer aux modes plus ridicules encore de 1830 et de la Restauration, — la jeune ambassadrice autrichienne, radieuse en ses vingt ans, le rire aux lèvres et de l'éclat plein ses beaux yeux, suprêmement élégante en sa démarche incomparable, se demanda sans doute comme il se faisait qu'en ce beau pays de France, renommé en l'univers pour ses instincts délicats et son exquis sentiment de l'art, il ne se trouvât pas une femme pour chasser ces grotesques ajustements, leur suppléant quelque chose qui fût à la fois coquet et harmonieux.

Ce que d'autres n'avaient su faire, la princesse le fit. Elle lança Worth et inventa Virot, et ce fut une renaissance véritable dans l'élégance européenne. La femme eut son cadre adorable dans les jolis costumes inspirés de ses devancières; et, comme son cadre ne doit pas s'arrêter au dernier volant de sa jupe, l'heureuse révolution pénétra jusque dans l'appartement. On eut des tapissiers qui devinrent des artistes, comme le couturier, et jamais équipages ne furent plus correctement superbes que ceux qui défilèrent alors aux Champs-Élysées.

La grande calèche attelée en Daumont de la

princesse de Metternich, avec sa casaque de drap noir galonné d'argent, étincelait dans ce tourbillon de lumière, rivalisant avec celles de la princesse de Sagan, à la casaque écarlate, et celle de la marquise de Galliffet, couleur d'or.

La princesse de Metternich devint rapidement la femme à la mode; et cette Viennoise plus vraiment Française que les Françaises, spirituelle comme un démon et bonne comme un ange, fut assurément l'astre le plus radieux de cette constellation de jolies femmes qui se leva au firmament des Tuileries, durant les dernières années de l'empire.

La princesse, bientôt, eut sa légende ou plutôt « ses légendes ». On parla d'elle dans les salons, dans les journaux, partout. On lui fit des mots qu'elle eût eu assez d'esprit, certes, pour dire, mais qui n'étaient pas les siens. On en parla en tout propos et à tout propos. On en parle depuis vingt ans, et nul n'en a parlé en toute vérité parce que tous ceux qui en ont parlé l'ignoraient, ne la connaissant que d'après des racontars bêtes, inventions de journalistes en détresse de copie, ou de femmes jalouses qui cherchaient à cet astre quelque coin sombre, pour tâcher d'en obscurcir le désolant et pur éclat.

Absolument différente de toutes les peintures qu'on en a faites, cette princesse tant contée est donc absolument inconnue en dehors de son cercle

Venue en France en plein Empire, — alors que la mode en démence tentait mille fantaisies diverses, les volants à fracas et les incommensurables crinolines, pour les substituer aux modes plus ridicules encore de 1830 et de la Restauration, — la jeune ambassadrice autrichienne, radieuse en ses vingt ans, le rire aux lèvres et de l'éclat plein ses beaux yeux, suprêmement élégante en sa démarche incomparable, se demanda sans doute comme il se faisait qu'en ce beau pays de France, renommé en l'univers pour ses instincts délicats et son exquis sentiment de l'art, il ne se trouvât pas une femme pour chasser ces grotesques ajustements, leur suppléant quelque chose qui fût à la fois coquet et harmonieux.

Ce que d'autres n'avaient su faire, la princesse le fit. Elle lança Worth et inventa Virot, et ce fut une renaissance véritable dans l'élégance européenne. La femme eut son cadre adorable dans les jolis costumes inspirés de ses devancières; et, comme son cadre ne doit pas s'arrêter au dernier volant de sa jupe, l'heureuse révolution pénétra jusque dans l'appartement. On eut des tapissiers qui devinrent des artistes, comme le couturier, et jamais équipages ne furent plus correctement superbes que ceux qui défilèrent alors aux Champs-Élysées.

La grande calèche attelée en Daumont de la

princesse de Metternich, avec sa casaque de drap noir galonné d'argent, étincelait dans ce tourbillon de lumière, rivalisant avec celles de la princesse de Sagan, à la casaque écarlate, et celle de la marquise de Galliffet, couleur d'or.

La princesse de Metternich devint rapidement la femme à la mode; et cette Viennoise plus vraiment Française que les Françaises, spirituelle comme un démon et bonne comme un ange, fut assurément l'astre le plus radieux de cette constellation de jolies femmes qui se leva au firmament des Tuileries, durant les dernières années de l'empire.

La princesse, bientôt, eut sa légende ou plutôt « ses légendes ». On parla d'elle dans les salons, dans les journaux, partout. On lui fit des mots qu'elle eût eu assez d'esprit, certes, pour dire, mais qui n'étaient pas les siens. On en parla en tout propos et à tout propos. On en parle depuis vingt ans, et nul n'en a parlé en toute vérité parce que tous ceux qui en ont parlé l'ignoraient, ne la connaissant que d'après des racontars bêtes, inventions de journalistes en détresse de copie, ou de femmes jalouses qui cherchaient à cet astre quelque coin sombre, pour tâcher d'en obscurcir le désolant et pur éclat.

Absolument différente de toutes les peintures qu'on en a faites, cette princesse tant contée est donc absolument inconnue en dehors de son cercle

Venue en France en plein Empire, — alors que la mode en démence tentait mille fantaisies diverses, les volants à fracas et les incommensurables crinolines, pour les substituer aux modes plus ridicules encore de 1830 et de la Restauration, — la jeune ambassadrice autrichienne, radieuse en ses vingt ans, le rire aux lèvres et de l'éclat plein ses beaux yeux, suprêmement élégante en sa démarche incomparable, se demanda sans doute comme il se faisait qu'en ce beau pays de France, renommé en l'univers pour ses instincts délicats et son exquis sentiment de l'art, il ne se trouvât pas une femme pour chasser ces grotesques ajustements, leur suppléant quelque chose qui fût à la fois coquet et harmonieux.

Ce que d'autres n'avaient su faire, la princesse le fit. Elle lança Worth et inventa Virot, et ce fut une renaissance véritable dans l'élégance européenne. La femme eut son cadre adorable dans les jolis costumes inspirés de ses devancières; et, comme son cadre ne doit pas s'arrêter au dernier volant de sa jupe, l'heureuse révolution pénétra jusque dans l'appartement. On eut des tapissiers qui devinrent des artistes, comme le couturier, et jamais équipages ne furent plus correctement superbes que ceux qui défilèrent alors aux Champs-Élysées.

La grande calèche attelée en Daumont de la

princesse de Metternich, avec sa casaque de drap noir galonné d'argent, étincelait dans ce tourbillon de lumière, rivalisant avec celles de la princesse de Sagan, à la casaque écarlate, et celle de la marquise de Galliffet, couleur d'or.

La princesse de Metternich devint rapidement la femme à la mode; et cette Viennoise plus vraiment Française que les Françaises, spirituelle comme un démon et bonne comme un ange, fut assurément l'astre le plus radieux de cette constellation de jolies femmes qui se leva au firmament des Tuileries, durant les dernières années de l'empire.

La princesse, bientôt, eut sa légende ou plutôt « ses légendes ». On parla d'elle dans les salons, dans les journaux, partout. On lui fit des mots qu'elle eût eu assez d'esprit, certes, pour dire, mais qui n'étaient pas les siens. On en parla en tout propos et à tout propos. On en parle depuis vingt ans, et nul n'en a parlé en toute vérité parce que tous ceux qui en ont parlé l'ignoraient, ne la connaissant que d'après des racontars bêtes, inventions de journalistes en détresse de copie, ou de femmes jalouses qui cherchaient à cet astre quelque coin sombre, pour tâcher d'en obscurcir le désolant et pur éclat.

Absolument différente de toutes les peintures qu'on en a faites, cette princesse tant contée est donc absolument inconnue en dehors de son cercle

Venue en France en plein Empire, — alors que la mode en démence tentait mille fantaisies diverses, les volants à fracas et les incommensurables crinolines, pour les substituer aux modes plus ridicules encore de 1830 et de la Restauration, — la jeune ambassadrice autrichienne, radieuse en ses vingt ans, le rire aux lèvres et de l'éclat plein ses beaux yeux, suprêmement élégante en sa démarche incomparable, se demanda sans doute comme il se faisait qu'en ce beau pays de France, renommé en l'univers pour ses instincts délicats et son exquis sentiment de l'art, il ne se trouvât pas une femme pour chasser ces grotesques ajustements, leur suppléant quelque chose qui fût à la fois coquet et harmonieux.

Ce que d'autres n'avaient su faire, la princesse le fit. Elle lança Worth et inventa Virot, et ce fut une renaissance véritable dans l'élégance européenne. La femme eut son cadre adorable dans les jolis costumes inspirés de ses devancières; et, comme son cadre ne doit pas s'arrêter au dernier volant de sa jupe, l'heureuse révolution pénétra jusque dans l'appartement. On eut des tapissiers qui devinrent des artistes, comme le couturier, et jamais équipages ne furent plus correctement superbes que ceux qui défilèrent alors aux Champs-Élysées.

La grande calèche attelée en Daumont de la

princesse de Metternich, avec sa casaque de drap noir galonné d'argent, étincelait dans ce tourbillon de lumière, rivalisant avec celles de la princesse de Sagan, à la casaque écarlate, et celle de la marquise de Galliffet, couleur d'or.

La princesse de Metternich devint rapidement la femme à la mode; et cette Viennoise plus vraiment Française que les Françaises, spirituelle comme un démon et bonne comme un ange, fut assurément l'astre le plus radieux de cette constellation de jolies femmes qui se leva au firmament des Tuileries, durant les dernières années de l'empire.

La princesse, bientôt, eut sa légende ou plutôt « ses légendes ». On parla d'elle dans les salons, dans les journaux, partout. On lui fit des mots qu'elle eût eu assez d'esprit, certes, pour dire, mais qui n'étaient pas les siens. On en parla en tout propos et à tout propos. On en parle depuis vingt ans, et nul n'en a parlé en toute vérité parce que tous ceux qui en ont parlé l'ignoraient, ne la connaissant que d'après des racontars bêtes, inventions de journalistes en détresse de copie, ou de femmes jalouses qui cherchaient à cet astre quelque coin sombre, pour tâcher d'en obscurcir le désolant et pur éclat.

Absolument différente de toutes les peintures qu'on en a faites, cette princesse tant contée est donc absolument inconnue en dehors de son cercle

Venue en France en plein Empire, — alors que la mode en démence tentait mille fantaisies diverses, les volants à fracas et les incommensurables crinolines, pour les substituer aux modes plus ridicules encore de 1830 et de la Restauration, — la jeune ambassadrice autrichienne, radieuse en ses vingt ans, le rire aux lèvres et de l'éclat plein ses beaux yeux, suprêmement élégante en sa démarche incomparable, se demanda sans doute comme il se faisait qu'en ce beau pays de France, renommé en l'univers pour ses instincts délicats et son exquis sentiment de l'art, il ne se trouvât pas une femme pour chasser ces grotesques ajustements, leur suppléant quelque chose qui fût à la fois coquet et harmonieux.

Ce que d'autres n'avaient su faire, la princesse le fit. Elle lança Worth et inventa Virot, et ce fut une renaissance véritable dans l'élégance européenne. La femme eut son cadre adorable dans les jolis costumes inspirés de ses devancières; et, comme son cadre ne doit pas s'arrêter au dernier volant de sa jupe, l'heureuse révolution pénétra jusque dans l'appartement. On eut des tapissiers qui devinrent des artistes, comme le couturier, et jamais équipages ne furent plus correctement superbes que ceux qui défilèrent alors aux Champs-Élysées.

La grande calèche attelée en Daumont de la

princesse de Metternich, avec sa casaque de drap noir galonné d'argent, étincelait dans ce tourbillon de lumière, rivalisant avec celles de la princesse de Sagan, à la casaque écarlate, et celle de la marquise de Galliffet, couleur d'or.

La princesse de Metternich devint rapidement la femme à la mode; et cette Viennoise plus vraiment Française que les Françaises, spirituelle comme un démon et bonne comme un ange, fut assurément l'astre le plus radieux de cette constellation de jolies femmes qui se leva au firmament des Tuileries, durant les dernières années de l'empire.

La princesse, bientôt, eut sa légende ou plutôt « ses légendes ». On parla d'elle dans les salons, dans les journaux, partout. On lui fit des mots qu'elle eût eu assez d'esprit, certes, pour dire, mais qui n'étaient pas les siens. On en parla en tout propos et à tout propos. On en parle depuis vingt ans, et nul n'en a parlé en toute vérité parce que tous ceux qui en ont parlé l'ignoraient, ne la connaissant que d'après des racontars bêtes, inventions de journalistes en détresse de copie, ou de femmes jalouses qui cherchaient à cet astre quelque coin sombre, pour tâcher d'en obscurcir le désolant et pur éclat.

Absolument différente de toutes les peintures qu'on en a faites, cette princesse tant contée est donc absolument inconnue en dehors de son cercle

intime. Chercher à y pénétrer est une rare audace, surtout en Autriche, où les princesses, gardées comme la fleur des Hespérides, ont conservé quelque chose de leur prestige de déesses. N'importe! Le puissant intérêt et la sympathie profonde qu'inspirera cette femme charmante en son naturel exquis seront mon excuse auprès d'elle, si je soulève un peu trop le voile jeté sur son existence si simple en son aristocratisme élégant.

La princesse de Metternich, née Pauline-Clémentine-Marie de Sañdor, est la fille du comte Maurice de Sañdor Slawnicza et de la princesse Léontine de Metternich, fille du chancelier de Metternich — le grand Metternich, comme dira l'histoire — non sa nièce, ainsi que l'affirmait naguère un chroniqueur mal informé — et de sa première femme, la princesse Éléonore de Kaunitz, petite-fille du célèbre ministre de la grande Marie-Thérèse.

Le comte de Sañdor est demeuré célèbre par son allure altière et sa bravoure qui était de la témérité. Ses exploits sont connus de toute l'Europe, et il fut le premier cavalier de la chrétienté. C'était de son temps l'homme qui montait le mieux à cheval et qui conduisait le plus superbement; c'est lui qui, un jour, gravit à cheval les escaliers de son palais et les redescendit sans désarçonner.

Il possédait un courage surhumain, et l'on peut dire de lui, comme de Bayard, qu'il ne connut jamais la peur.

Un jour dans un cercle d'amis, il dit : « Je puis donner ma parole d'honneur que de ma vie je ne me rappelle avoir eu peur. »

— Mais cependant, quand vous étiez enfant, — dit l'un d'eux, — vous avez dû, ne fût-ce que sous l'impression d'une douleur ou d'une faiblesse, avoir éprouvé quelquefois une épouvante irraisonnée et pourtant réelle ?

— Jamais ! repartit le comte. Une fois, à trois ans, un chien que je caressais me mordit. Je n'hésitai pas un instant : je le mordis à l'oreille, que j'emportai à moitié d'un coup de dents, et je dis au chien : « Si tu me mords, je te mords ! »

Un artiste, ami du comte, s'amusa à fixer sur son album les principales prouesses de ce téméraire, dont la crânerie prodigieuse rappelait les Contes de la Table Ronde et du roman fabuleux des Paladins.

Cet album, que possède la princesse de Metternich, avait été prêté par elle à l'impératrice Eugénie, et c'est dans son petit salon, à Compiègne, que quelques intimes ont pu le feuilleter.

Une verve étonnante dépeignait les plus incroyables choses. Un feuillet, entre autres, montrait le comte de Sañdor rééditant le haut fait de

Guillaume Tell, et tirant sur une pomme qu'il avait placée sur la tête d'un ami de bonne volonté.

Seulement, au lieu d'un arc, c'est une carabine que le comte tient en sa main. Au lieu de frapper la pomme avec une flèche, c'est d'une balle qu'il l'atteint.

Quant à la princesse Léontine, c'était une sainte : ce mot dit toutes ses vertus.

Aussi la princesse de Metternich, qui a conservé un culte pour ses parents, et qui s'oublie volontiers devant leur souvenir, se plaît-elle à répéter lorsqu'on lui parle d'elle-même : « Ce qu'il y a de plus intéressant en moi, c'est mon père ; ce qu'il y a de meilleur, c'est ma mère. »

La princesse est toute dans ces mots. La vérité est qu'elle les résume tous les deux : de son père elle tient son goût pour le non banal, l'imprévu et l'extraordinaire ; de sa mère toutes les qualités qui font la grande dame et la femme.

Toute jeune encore, la comtesse Pauline de Sañdor épousa le frère de sa mère, le prince Richard-Clément-Joseph-Lothaire de Metternich-Wissembourg, duc de Portella, comte de Kœnigswarth, grand d'Espagne de première classe, chambellan et conseiller intime de l'empereur, chevalier de la Toison-d'Or, et plus tard ambassadeur en France.

Le prince Richard est issu d'un second mariage

du chancelier avec la baronne Marie-Antoinette de Leykam, comtesse de Beilstein.

La comtesse Pauline de Sañdor, en épousant son oncle, était donc à tous égards l'égale de son mari : le même sang coulait dans les veines des jeunes époux, également noble, également illustre. En se mariant, la jeune femme devenait ainsi — et ceci n'est point indifférent — Dame du Palais par droit de naissance, non de conquête.

Ici une courte digression me paraît indispensable ; car en France, où il n'y a plus de cour, on ignore toutes les prérogatives, surtout celles de l'aristocratie.

La prérogative des dames du palais, purement honorifique, est de faire, à tour de rôle, c'est-à-dire lorsqu'elles y sont conviées par la grande maîtresse de Sa Majesté, le service d'église. Ce service comporte les offices de gala de la semaine sainte, durant lesquels les dames désignées, vêtues de leurs robes à longues traînes, suivent leur souveraine ; de même aux processions de la Fête-Dieu, qui — comme chez nous encore, en quelques villes méridionales — ont lieu à travers les rues de Vienne, parées de fleurs et garnies de reposoirs : en un mot, à toutes les solennités, telles que baptêmes, mariages, etc., etc.

Quant à cette différence établie entre ces mots :

« droit de naissance », « droit de conquête, » la voici : pour qu'une femme ait rang à la cour, quel que soit d'ailleurs celui de son mari, et fût-il cent fois prince, il faut qu'elle-même soit « de condition », c'est-à-dire que ses père et mère aient eu qualité auprès de leurs souverains. Sans cela, elle ne serait jamais « reçue », à moins toutefois qu'un décret impérial ne lui décerne la faveur et l'honneur de l'« entrée » au palais. Mais, même en ce cas d'exception, l'égalité ne saurait être établie entre les femmes ainsi acceptées et celles qui ont leur entrée par droit de naissance.

Peu de temps après son mariage, le prince de Metternich fut désigné à l'ambassade de France. J'ai dit de quelle façon la jeune ambassadrice séduisit tous ceux qui l'approchèrent. Sa personnalité absolument rare remplit la vie des salons durant les dix dernières années de l'Empire. Les comédies, les proverbes, les tableaux vivants furent pour elle l'occasion de faire éclater sa verve et sa grâce. Elle fut reine en cette cour où son charme l'élevait au-dessus des plus belles.

Ici je place un souvenir.

Un jour un vieil ami à moi se rencontra à la campagne avec la princesse de Metternich. Elle venait pour quelques heures seulement. C'était un an ou deux après son arrivée à Paris, c'est-à-dire à ce moment où la société française, qui fut long-

temps à la comprendre, taxait la princesse d'excentricité... voire de mauvaise éducation!

A son ordinaire, elle fut ce soir-là étourdissante d'entrain et d'esprit. Elle chanta des chansons françaises et des *lieds* allemands, elle joua du piano, elle dansa, mais surtout elle causa.

Lorsque l'heure venue, chacun regagnant sa chambre, mon ami se retrouva avec le maître de la maison, il lui dit: « Mais cette femme-là, c'est la sagesse avec le masque de la folie! »

Mon ami est un homme de goût. Son appréciation est la vraie : la princesse est là tout entière.

Mais, comme chaque médaille a fatalement son revers, l'admiration même qu'elle inspira, son rang si élevé, sa personnalité si personnelle, son allure si franchement altière, sa très réelle indépendance, lui créèrent des envieux et des ennemis.

On inventa alors une princesse de Metternich absolument fantaisiste. Comme elle avait de l'esprit, les femmes la déclarèrent laide. Laide? Est-il possible d'être laide sous le rayonnement d'une chevelure blonde aux reflets chauds, dont les lourds anneaux glissent sur des épaules ravissantes, avec de beaux grands yeux clairs et expressifs, avec des lèvres sur lesquelles voltigent l'esprit et la gaieté, avec une physionomie délicieuse, l'élé-

gance innée et la grâce incomparable d'une taille unique en son onduleuse flexibilité?

Certes, elle n'était pas belle suivant les règles et suivant le convenu. Elle l'était à sa façon, originalement; de cette irrégularité et de cet inattendu dont l'impression est si puissante. C'est pour elle que l'on inventa le mot : « Elle n'est pas jolie, elle est pire. »

D'ailleurs, que lui importait tout cela? Jamais femme ne se soucia moins de son visage. Par exemple, jamais elle ne se vanta, comme on l'a dit, d'être laide; elle eût craint, en disant cela, de soulever des protestations qu'elle eût prises pour des compliments. Et elle hait tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à la banalité d'une louange.

On lui fit un piédestal de frivolités, sans démêler à travers le goût qui la guidait, derrière les fusées étincelantes qui étaient l'expression de la jeunesse sur ses lèvres de vingt ans, l'étonnante supériorité, l'esprit droit, sûr, élevé, qui se voilait sous le rire.

Certes ce fut là une grande erreur; et c'est se tromper étrangement de croire que la futilité, l'élégance mondaine, la vanité des toilettes et des équipages, fussent pour elle une préoccupation exclusive. Ce ne fut pas même une occupation. La princesse de Metternich a d'ailleurs une vita-

lité telle, une telle diversité d'aptitudes, que ce qui remplirait la vie de plusieurs femmes suffit à peine à la sienne.

Donc à côté de la grande dame qui chante des chansonnettes parce que cela la divertit, il y a la femme sérieuse qui lit et s'occupe. Artiste, instruite, judicieuse, et s'adaptant toute chose avec une incroyable facilité, le littérateur, le peintre, le musicien, l'homme politique, le philosophe, — le couturier même! — ne sortirent jamais de chez elle sans être persuadés qu'elle faisait de leur spécialité son unique occupation. De là ce charme incomparable qui l'a fait apprécier de tous ceux qui l'ont approchée.

Mais je reviendrai plus tard sur les qualités diverses et très sérieuses qui caractérisent la nature d'élite de la princesse. Je continuerai auparavant le chapitre des imputations saugrenues propagées par ses jaloux.

On l'accusa d'excentricité et d'extravagance. Excentrique, oui: par haine du banal. Extravagante, jamais : par horreur du vulgaire et du malséant.

On lui imagina une légende, et on lui prêta, faute de vraies, mille historiettes plus fantaisistes les unes que les autres. Je cite en première ligne celle de l'éventail cassé en l'honneur de Wagner, parce qu'elle fut rappelée naguère ; quoique la prin-

cesse soit excellente musicienne et très apte, par son goût sûr et son instinct délicat, à apprécier les beautés du *Lohengrin*, jamais il ne lui vint à l'idée aucune manifestation de ce genre, protestation qui lui eût semblé incompatible avec sa dignité. La princesse de Metternich est une très grande dame : elle ne l'oublie jamais, même quand sa nature vive et primesautière éclate en quelque saillie gaie, bonne enfant, mais toujours d'un goût indiscutable.

Autre légende, l'histoire des leçons de chant prises avec Thérésa, la chanteuse qui révolutionna l'Alcazar d'alors — anecdote qui mena à cette époque tant de bruit dans le noble Landerneau des gens vertueux.

Comme ce qui précède, ceci est absolument faux. Jamais la princesse de Metternich ne prit la moindre leçon avec Thérésa. Jamais Thérésa ne franchit le seuil de sa porte.

Durant tout son séjour à Paris, la princesse — qui eût rougi d'aller au café-concert, comme le font volontiers nos mondaines d'aujourd'hui — n'entendit que deux fois l'artiste qu'on lui donnait presque comme familière; et ce fut au faubourg Saint-Germain, chez la duchesse de Galliera, dont certes l'hôtel fut toujours un cénacle indiscuté.

Quel mauvais plaisant inventa ce racontar? Quel-

qu'un sans doute qui, dans l'intimité des Tuileries ou de Compiègne, avait entendu la jeune ambassadrice jouer la comédie et enlever, avec le brio qui lui est particulier, les couplets drôles écrits pour elle par le marquis de Massa.

La comédie! nous y voilà! Les charades, les tableaux vivants, l'abomination de la désolation! Les douairières jetèrent des cris de paon, et tout ce qu'il y avait de gens vertueux parmi les opposants du Faubourg s'indigna. La princesse y excellait, son esprit y trouvait beau jeu et sa gaieté s'y exhalait en toute liberté. Habituée aux cours d'Allemagne, la jeune ambassadrice trouvait cela tout naturel, ne pouvant s'imaginer qu'il y eût seulement matière à critique, lorsqu'on s'en tirait avec avantage. Là-bas, en effet, même à la cour de Saxe, qui passe pour la plus collet monté de tout l'empire, les princesses du sang figurent en ces sortes de divertissements. Et en Autriche, savoir bien jouer la comédie est considéré comme un très grand avantage. Les œuvres de charité sont bien souvent le prétexte de représentations magnifiques, et, au lieu de convier les artistes à venir jouer chez elles, les femmes du plus grand monde se font un honneur véritable de jouer elles-mêmes et de recevoir les applaudissements du public. Les salles même de spectacle ne les effrayent pas, obtenant la plupart du temps la

préférence, parce qu'elles sont plus vastes et plus commodes. Toute la cour assiste à ces représentations et les patronne, et il ne se trouve parmi cette aristocratie altière, rigide entre toutes, aucun esprit grincheux pour jeter l'anathème à de jeunes femmes coupables seulement d'être plus intelligentes ou plus artistes que les autres.

Mais en France ceci n'est pas dans le courant des usages, et malheur à qui sort chez nous du convenu! Certes, avec nos prétentions démocratiques, nous sommes le peuple le plus bégueule de la terre! Et tandis que nos bourgeoises se voilent la face au récit d'une princesse jouant la comédie, là-bas les grandes dames font fête aux artistes et se font un honneur de recevoir ces auteurs que l'on tient en France pour gens de fort mauvaise compagnie, ouvrant toutes grandes leurs portes au talent véritable, et le dédommageant de nos dédains.

Donc, la princesse de Metternich jouait à ravir la comédie, improvisait délicieusement les charades et posait à merveille dans les tableaux vivants. C'étaient là ses crimes. Elle en commettait d'ailleurs bien d'autres encore, la pauvre princesse! Élevée dans ce milieu de Vienne où l'aristocratie, tout en étant la plus exclusive qui soit, forme encore une grande famille où tout le monde est intimement uni, — j'allais dire tout le monde se tutoie, — où chaque personne « de rang » est

connue, même des passants de la rue, la jeune ambassadrice se figurait que la bonne compagnie française était faite à l'image de celle de Vienne. Elle ne songea donc pas à modifier sa manière d'être et crut pouvoir continuer à Paris cette vie indépendante qu'elle avait toujours menée, qu'elle avait vu mener à toutes les femmes de son entourage. Elle fut chez nous ce qu'elle avait été là-bas : exubérante de vie, de gaieté, d'originalité et d'esprit.

Ce fut son tort.

Les flatteurs, naturellement, ne lui manquèrent pas pour la pousser dans cette voie regrettable. Jeune femme, son inexpérience se laissa prendre à des conseils d'une sincérité douteuse, qui concordaient trop avec son goût naturel. En sorte qu'il lui arriva plus d'une fois, ses qualités aussi bien que ses défauts donnant ainsi prise à la calomnie, de fournir elle-même aux jaloux des armes qu'ils n'avaient garde de négliger.

Il est indiscutable que cette liberté d'allure, cette insouciance du « qu'en dira-t-on », parce qu'on est au-dessus du « qu'en dira-t-on », dut étonner dans notre pays, où, par suite des bouleversements révolutionnaires, les gens de l'aristocratie ont perdu cette situation exceptionnelle qu'ils ont gardée en Autriche, en Angleterre, en Russie, partout où le passé a conservé son prestige, par-

tout où il y a une cour, des souverains, le respect des choses, des gens et des traditions.

Dans ces pays-là, comme dans le nôtre, le mal est le mal, et il est conspué. Mais nul ne songe à blâmer une jeune femme qui, assez riche pour se le permettre, s'habille avec élégance, invente des modes nouvelles, porte ses bijoux attachés de telle ou telle façon, se montre avec son mari dans les théâtres de genre, etc., etc.

Chez nous, il n'en est point ainsi. La princesse l'ignorait et se trompa.

Voilà, en un court résumé, toutes les calomnies réfutées, toutes les erreurs dissipées. La vérité plaira-t-elle autant que la fiction? Peu importe. Il faut dire la vérité pour elle-même, sans s'inquiéter de l'accueil qui lui est fait. Donc, maintenant que j'ai anéanti la légende, que j'ai effacé au livre de l'histoire cette fiction de princesse imaginée par les chroniqueurs et seule connue du grand public; à présent que j'ai dit aux conteurs d'anecdotes que leur bonne foi a été surprise, et que « leur » princesse de Metternich n'a jamais existé, un mot de la vraie, de celle qui, pétrie de chair et de sang, demeurera un souvenir de nos contemporains ainsi que l'une des plus gracieuses figures de l'époque, passera à nos petits-enfants comme la personnification charmante de la fin de ce siècle en sa plus délicieuse incarnation.

Aujourd'hui la princesse, dans tout l'éclat de la seconde jeunesse, est à l'apogée de son charme. Ses qualités se sont mûries et développées, sa taille et son visage ont gagné à un léger embonpoint; moralement et physiquement, elle est plus séduisante même qu'aux jours de son printemps. Mais c'est là chose qui importe bien peu à cette femme sérieuse et bonne, intelligente et généreuse, occupée de tout, sauf d'elle-même. Détachée de tout le bruit qui leurra ses premières années, originale encore, mais plus jamais excentrique, son unique préoccupation, désormais, c'est son foyer. « Pot-au-feu! » Eh, mon Dieu! la princesse en a le goût comme une simple bourgeoise: ce n'est pas sa faute si le pot-au-feu, chez elle, est assaisonné d'esprit, d'élégance et d'une distinction suprême? D'allure franche et sincère avant tout, elle a conservé la gaieté d'un enfant, cette vivacité d'impression, cette fraîcheur de pensées qui est le charme de la jeunesse, tandis que son esprit mûri s'est fait supérieur en toutes choses. Méprisant le préjugé, sans pose et sans morgue, il n'est pas de femme plus souverainement gracieuse avec tous, plus obligeante, plus parfaitement polie que cette grande dame et que cette princesse. Causeuse unique, elle a une façon de dire qui n'appartient qu'à elle, très saisissante, photographiant les idées et colorant les mots, une

originalité qui empoigne et une grâce qui séduit ; et son regard droit, pénétrant en sa douceur qui voit toujours juste et dit toujours ce qu'il veut, est, comme sa parole, le reflet de sa pensée. Elle écrit de même, à la façon de Mme de Sévigné, avec une simplicité qui est l'art suprême. Par exemple, possédant à merveille la langue française, la princesse, qui est exempte de toute prétention, en a cependant une : celle de n'avoir jamais pu apprendre les participes. Ceux qui ont parcouru sa correspondance ne s'en sont jamais aperçu.

Naturellement Mme de Metternich possède plusieurs langues, les parlant et les écrivant avec une égale facilité. Sa haute intelligence se prête à tout ce qui lui plaît, et ce qui lui plaît, c'est tout ce qui est beau et ce qui est élevé. L'art naturellement tient la première place en son esprit supérieur, et tous les arts lui sont familiers.

La littérature, qu'elle possède à fond, lui plaît à condition qu'elle soit saine. Quant aux immondices du naturalisme, ils lui répugnent absolument, et elle ne lit jamais cette sorte de romans.

Elle admire la peinture et la sculpture, comme toute belle chose, et elle ne serait pas l'enfant de son siècle si elle n'adorait les vieilleries, le bibelot, — à condition qu'il ne soit pas camelote, — les meubles anciens, et tout ce qui fait l'installation

somptueusement coquette de la femme moderne. Elle apprécie plus que tout autre l'art dramatique, rit à la comédie, en véritable « gobeuse », et pleure aux bons vieux drames avec la sincérité d'un enfant.

Mais sa passion, c'est la musique, qu'elle préfère à tous les arts, qu'elle place au-dessus de tout en ce monde. — « Je voudrais, disait-elle un jour, éternellement me baigner dans ses flots, m'en désaltérer et m'en rassasier, et je ne m'en lasserais jamais. »

La princesse de Metternich adore la campagne où elle a ses serres, son potager: ses parterres de roses surtout, qu'elle soigne avec l'expérience d'un vieux jardinier de Bourg-la-Reine ou de Fontenay-aux-Roses, bêchant elle-même par-ci par-là un coin qui lui semble négligé, arrosant ce qui lui paraît en souffrance, ou émondant un plant trop touffu.

La chasse est l'un de ses plaisirs favoris. Elle y accompagne son mari, tirant « pas mal du tout », de l'avis des meilleurs disciples de saint Hubert et de son propre aveu. Et c'est là une de ses « coupables excentricités ! »

Ses belles résidences de Johannisberg aux bords du Rhin, de Kœnigswart, près Marienbad, de Plass en Bohême et Bajna en Hongrie, entre lesquelles elle distribue l'été et l'automne, offrent un

vaste champ à ses exploits cynégétiques. La princesse, qui est un « vrai chasseur », dépouille alors tout souvenir de raffinement ou de civilisation. Loin d'endosser le joli costume de chasseresse d'opéra-comique, tel que le dépeignent volontiers des chroniqueuses fantaisistes, elle s'habille d'une vieille jupe grise, d'une veste large et commode, glissant ses petits pieds dans de grosses bottines qui lui font, comme elle le dit plaisamment, « les pieds d'un jeune éléphant ».

Ah! elle ne vise ni au chic, ni au pschutt, ni au wlan, — comme on dit dans ce beau monde qui ferait mieux de châtier ses expressions que de se scandaliser à propos de choses très innocentes, — notre princesse de Metternich en ces expéditions qu'elle préfère aux bals les plus étincelants, aux fêtes et aux réunions les plus somptueuses!

Ce détail intime n'implique en aucune façon que la princesse de Metternich ait cessé d'être élégante : cela est dans son instinct et dans son tempérament. Mais elle fait en toute occasion la part des circonstances et aussi celle des milieux.

C'est ainsi que, toujours brillante et mise comme personne, elle implique à son ajustement une simplicité d'autant plus grande que depuis une douzaine d'années elle vit dans ses châteaux la plus grande part de l'année.

Jeune encore, elle sait avoir son âge, ce qui est

une qualité rare. Même ses amis lui reprochent de se vieillir un peu dans le choix de ses parures. Ceci est un effet de sa modestie, et c'est, à son insu peut-être, une coquetterie. Devançant les années afin de ne pas risquer d'en être devancée, redoutant d'une façon exagérée le ridicule des femmes qui se cramponnent à la jeunesse et s'attifent de parures extravagantes comme pour mieux souligner les ravages du temps, elle demeure malgré tout la plus charmante et la plus enchanteresse, prouvant ainsi qu'elle n'a besoin de nul éclat superficiel pour être souveraine dans tout cercle où elle apparaît.

Mais je reviens à l'existence actuelle de la princesse de Metternich. A la campagne, comme elle ne peut toujours chasser, ni cultiver ses roses, ni distribuer ses aumônes, elle donne une part de son temps à son piano et à son chant; elle lit, et le soir elle joue au whist, dont elle raffole. « Ah! c'est bien un plaisir de mon âge! » dit-elle plaisamment à ceux qui lui reprochent ce passe-temps un peu grave, mal adapté à sa nature vive et ardente.

Quelquefois, se souvenant de ses anciens succès, elle consent à « remonter sur les planches », et elle y retrouve les mêmes triomphes, les mêmes applaudissements : à Vienne, c'est au nom des pauvres, avec des artistes de profession et sur de

vrais théâtres; à la campagne, c'est avec ses filles pour les amuser et charmer ses hôtes. Partout, sa supériorité éclate, et partout les bravos qui l'accueillent lui sont le garant de l'enthousiasme qu'elle sait inspirer.

J'entendais dire ici à un concert de charité, à propos d'une artiste mondaine :

— Elle joue comme une duchesse!

De la princesse de Metternich, on dit :

— Elle joue comme une artiste!

Ainsi, l'existence de la princesse s'écoule paisible et sereine, au milieu des études et des divertissements, entre son mari et ses enfants, qu'elle adore et qui le lui rendent bien, et ses nombreux amis, — toujours les mêmes, — ceux de la première heure, qu'elle a su conserver et s'attacher de plus en plus.

Tous, en effet, depuis son entrée dans le monde, lui sont restés fidèles. Les rangs se sont quelquefois augmentés; il n'y a pas eu de défection parmi eux, et c'est sa gloire. La sincérité de la princesse, ce culte de l'amitié qu'elle professe et dont elle est fière, obligent ceux qui l'entourent. C'est elle qui l'affirme: elle ne se vante que d'une chose ici-bas, c'est d'être l'amie la plus sûre et la plus fidèle. — Ajoutons la plus dévouée, la plus ingénieuse qui soit. — « De sa vie, dit-elle, elle n'a lâché personne, » à moins que cette personne n'ait

commis une mauvaise action. Et, en revanche, combien en a-t-elle aidés de son crédit, soutenus de sa générosité, comblés de sa bonté?

La sincérité est le trait distinctif de cette physionomie charmante. En toute chose, il faut qu'elle dise ce qu'elle sent et ce qu'elle pense. Et, oubliant l'axiome oriental : « Le silence est d'or, » quelquefois, en son culte du vrai, a-t-elle dit trop hautement ce qu'elle pensait, et c'est ce qui, en notre siècle, paraît vraiment une excentricité, la seule que l'on puisse inscrire à son actif. Une lâcheté, cela lui semble incompréhensible; une calomnie la révolte, une action mauvaise lui arrache un cri d'indignation. Tant pis pour qui se froisse ou qui l'entend!

Généreuse à l'excès, il n'est pas d'infortune qui ne l'apitoie, pas de belle œuvre qui n'obtienne son concours. La charité est dans son cœur. Le bienfait est dans sa main droite, et sa main gauche l'ignore. Pieuse sans affectation et sans bigoterie, elle a toujours suivi sa religion, la faisant respecter de ceux qui l'entourent : cela sans embarras, pratiquant surtout le plus doux précepte du christianisme, qui est la miséricorde. Même aux plus beaux jours de sa jeunesse, dans l'étourdissement des fêtes et le fracas des cours, elle ne l'a jamais oubliée! Et j'en atteste le souvenir vénéré d'un saint, — Monseigneur Gaston de Ségur, — nulle ne fut plus parfaite en le sachant moins.

Le naturel, le vrai, voilà ce qui la séduit. Elle hait toute flatterie comme toute prétention. Elle déteste tout étalage. Toute publicité lui est odieuse, et je crains bien, en la racontant ainsi, de froisser étrangement les susceptibilités de sa modestie. Peut-être cependant elle me pardonnera en faveur de ma sincérité. Car me gardant de tout entraînement, de la sympathie qu'elle m'inspire et de sa séduction même, j'essaye de demeurer vraie tout en admirant, de tracer sa silhouette gracieuse en en reproduisant les ombres aussi bien que les clartés.

La princesse de Metternich a trois filles. L'aînée, la princesse Sophie-Marie-Antoinette-Mélanie-Léontine-Julie, mariée au prince héréditaire d'Œttingen-Spielberg, est née en Autriche ; les autres, la princesse Antoinette-Pascaline, mariée au prince de Walleinstein, et la princesse Clémentine-Marie-Mélanie-Sophie-Léontine — née à Bougival aux premiers jours de la guerre de 1870 — sont Françaises.

Outre les quatre châteaux princiers dont j'ai parlé, la princesse de Metternich a encore deux résidences : Vienne et Paris.

Élevée à Vienne, qui est le paradis des jeunes filles, venue comme jeune femme à Paris, qui est le paradis des jeunes femmes, elle a laissé dans l'un comme dans l'autre la trace lumineuse

de son souvenir. Elle y est aimée et elle y est admirée. Car elle a eu l'esprit d'en savourer toutes les jouissances sans vouloir toucher jamais au fruit défendu!

Mais parlons de Vienne d'abord, auquel elle réserve ses hivers, où elle retrouve chaque année la douce intimité des premières amitiés en même temps que les devoirs officiels ; où, ayant épousé un prince médiatisé, — c'est-à-dire un prince qui, avant le Congrès de Vienne, était prince régnant, — elle tient l'un des premiers rangs, ayant le pas immédiatement après les archiduchesses : privilège qui appartient aux maisons de Metternich, d'Arenberg, de Lobdowitz, de Schwartzenberg, d'Esterazy, etc., etc.

Mais la cour et ses honneurs n'absorbent pas tout entière notre princesse. Là comme ailleurs les amis ont leur part. Son salon est recherché entre tous. On y cause comme on y causait à Paris. Chacun, bien accueilli, s'y trouve à son aise. Même, pour en chasser toute gêne et toute contrainte, la maîtresse de maison autorise quelquefois la cigarette : séduction toute-puissante auprès des hommes, qui désertent les clubs pour ce salon ami, où l'esprit étincelant de la princesse, joint à la grâce et au sans façon de l'accueil, leur fait oublier la dame de pique et ses attraits.

Jouissances du cœur, jouissances d'amour-

propre, la princesse de Metternich trouverait donc à Vienne — en sa patrie — tout ce qui peut faire la joie ou la gloire d'une femme.

Mais à côté de cette patrie réelle est la patrie d'élection, la patrie de sa jeunesse et de son cœur : ce Paris où elle récolta tant de triomphes, tant de sincères amitiés et d'ardentes admirations, — où, lorsqu'elle le quitta, l'on peut dire que, à l'instar de Marie d'Écosse et de toutes les belles qui en furent les adorées, elle dut laisser la moitié d'elle-même.

Paris, — l'art, l'esprit, le plaisir étincelant, la belle gaieté franche et sincère, brave et bon, plein de noblesses innées et de spontanéités dévouées, — ce Paris qui rit et qui pleure, qui encense et qui condamne, ce Paris des chimères et de la fantaisie, où plane la poésie, où règne l'élégance, où gouverne la charité, — était bien le pays de cette princesse, faite de charme et de bonté, à l'allure vive et au cœur d'or. Paris la revendique. Mais « une part lui reste, elle est sienne ». Elle la doit à son amitié. Nul ne saurait la lui ravir.

Aussi la princesse lui réserve le printemps, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus radieux dans le cycle du temps, de plus jeune, de plus frais, de plus riant ; un printemps qu'elle porte en elle et qu'elle semble lui apporter dans sa main blanche chaque fois qu'elle y daigne paraître.

Ses séjours, hélas, y sont trop rares et trop courts, ses retours trop prompts! Car chaque fois sa présence y est une fête, et il semble qu'en cette société française, — dont, fugitive, elle est encore un peu l'âme, — cette seule ligne insérée dans les échos du High-Life : « On annonce l'arrivée de la princesse de Metternich » mette un épanouissement et une liesse. On la choie, on l'adore, on se la dispute: on voudrait multiplier les heures pour la garder plus longtemps, et le vieil hôtel Stourdza, où elle a conservé un simple « pied-à-terre », est vite envahi par les visiteurs. Les allées et venues ne chôment point, et la rue de Varennes est encombrée chaque soir comme pour une réception par la file des voitures.

Ah! que la princesse le sache bien, malgré les grincheux, malgré les jaloux et malgré les excommunicateurs, elle n'a laissé ici que des amis, que des regrets! Il n'est pas de légendes inventées qui aient effleuré le bord de sa robe! Son nom est au cœur de tout ce qui est élevé, de tout ce qui est pur, de tous ceux qu'elle a secourus et de tous ceux qui l'ont approchée. Chez nous elle est la grâce, elle est la bonté et elle est la séduction. Les uns l'adorent, les autres la vénèrent. Tous quels qu'ils soient lui rendent cet hommage que — en ce pays sceptique où nulle réputation n'est à l'abri — la sienne, égale à celle

« de la femme de César », ne fut jamais soupçonnée !

Enfin comprise, ici on la chérit et on l'admire. La princesse y est devenue et y restera populaire. Et l'enthousiasme qui l'y accueille lui est un gage que si elle aime un peu son Paris elle y est beaucoup aimée, que si elle le regrette un peu elle y est beaucoup regrettée.





DUCHESSE DE BISACCIA

Dentu Edit   Imp Ch Delâtre

[illegible] du [illegible] de [illegible],
[illegible] : elle
[illegible] et c'est elle qui
[illegible] de la [illegible]
[illegible] fille du prince
[illegible] d'[illegible] grand
[illegible] chevalier de la
[illegible] de la princesse [illegible] La-
[illegible] femme du prince, qui avait
[illegible] noces la fille du marquis de
[illegible], M[me] de [illegible]
[illegible] des La Rochefoucauld, la noblesse



DUCHESSE DE BISACCIA

Imp. Ch. Delâtre



LA DUCHESSE DE BISACCIA

Mme de La Rochefoucauld, duchesse de Bisaccia, est l'une de nos dernières grandes dames : elle l'est de race et elle l'est de fait, et c'est elle qui tient aujourd'hui la tête de la société française.

Née Marie de Ligne, elle est la fille du prince Eugène de Ligne, d'Amblise et d'Épinoy, grand d'Espagne de première classe, chevalier de la Toison-d'Or, et de la princesse Hedwige Lubomirska, troisième femme du prince, qui avait épousé en premières noces la fille du marquis de Conflans, et, en secondes, Mlle de Trazégnies.

Comme celle des La Rochefoucauld, la noblesse

des Ligne n'est point à établir. Tandis que la première jette ses racines au plus profond du sol français, le vieil arbre de la seconde étend ses rameaux géants aux confins du Saint-Empire. Dépossédés de leur territoire par les armées de la République, les Ligne reçurent en échange diverses propriétés, qu'augmentèrent leurs nombreuses alliances avec l'aristocratie européenne. Ils possèdent ainsi des terres en Galicie, en Autriche, en Belgique et en France. Mais leur résidence habituelle est le château de Belœil, près de Mons, dont la magnificence est digne de la fortune colossale de cette maison princière.

La maison de Ligne remonte aux temps les plus reculés. La terre de Ligne, en Hainaut, successivement baronnie et comté, fut érigée en principauté en 1601. C'est de cette maison que sont sortis les princes et les ducs de Brabançon, d'Arenberg, d'Avarschot, de Croy et de Chimay.

L'un des plus glorieux en cette lignée superbe fut le prince Charles-Joseph de Ligne, célèbre par son esprit, les grâces de sa personne et ses grandes qualités militaires. Très en faveur auprès de Marie-Thérèse et de Joseph II, ambassadeur auprès de Catherine II, sur laquelle il possédait une très grande influence, il contribua, avec Potemkin, à chasser les Turcs et à prendre Belgrade.

Nommé feld-maréchal par l'empereur François II, il fut aussi un lettré distingué. Ses principales œuvres sont : la *Vie du prince Eugène* et un *Essai sur les Jardins*, en vers. Mme de Staël a publié un volume de *Lettres et Pensées du prince de Ligne*, et Malte-Brun ses *Œuvres choisies*.

Le prince de Ligne, père de la duchesse de Bisaccia, après la Révolution de 1830, fut mis sur les rangs pour le trône de Belgique; mais, dédaignant toute grandeur, il repoussa cette couronne à laquelle le conviaient tous les suffrages. Les seules fonctions et dignités que son dévouement patriotique l'aient forcé d'accepter, et qu'il remplit avec le plus grand honneur, furent celles d'ambassadeur à Londres, en 1838, au moment du couronnement de la reine Victoria et du prince Albert; d'ambassadeur à Paris, de 1842 à 1848 ; à Saint-Pétersbourg, au commencement du règne de l'empereur Alexandre II ; en Italie, jusqu'en 1849 ; de président du Sénat belge, de 1852 à 1861 ; de chevalier de la Toison-d'Or, de grand-croix de Léopold et de la Légion d'honneur.

La princesse Marie de Ligne n'a point dérogé en épousant le comte Sosthène de La Rochefoucauld, duc de Bisaccia. A la grandeur des ancêtres, à la fortune considérable qui met un socle d'or à cette grandeur, le duc de Bisaccia joint la valeur personnelle, conservant non seulement à sa femme sa

situation de grande dame, mais lui donnant aussi la prépondérance en ce faubourg Saint-Germain qui est comme le cœur de la France.

Le duc de Bisaccia, aimable, accueillant, fin et spirituel, a conquis en effet une très grande popularité. Sa situation politique vaut sa situation mondaine, et, sous une monarchie, les premières charges lui seraient à coup sûr dévolues.

Quant à l'illustration de sa maison, l'historique de la famille de La Rochefoucauld n'est plus à faire. Chacun sait que c'est l'une des plus anciennes comme des plus fameuses de notre armorial.

Son ancêtre Foucauld, cadet des sires de Lusignan, fut apanagé, aux limites de nos souvenirs héraldiques, de la terre de La Roche, en Angoumois. Cet apanage fut transformé en baronnie en 1325. Le chef de la maison de La Rochefoucauld fut créé duc et pair en 1622. Il reçut en 1732 le duché d'Anville, celui d'Estissac en 1737. La branche du duc de Bisaccia reçut celui de Doudeauville en 1780, en même temps que la grandesse d'Espagne. En 1814, la pairie fut de nouveau jointe à tous ces titres, auxquels il faut ajouter ceux de ducs de Liancourt, princes de Marsillac, et le duché de Bisaccia.

Les armes des La Rochefoucauld sont celles des Lusignan : burelé d'azur et d'argent, avec brisure

de trois chevrons de gueule, le premier écimé, brochant sur le tout.

Leur devise — une devise fière, presque aussi orgueilleuse que celle des Rohan : — *C'est mon plaisir*. Et le plaisir de ces gentilshommes fut toujours de servir leur patrie, ne lui ménageant ni leur sang ni leur fortune.

Les croisades, les guerres du moyen âge et toutes les guerres qui suivirent fournirent ample champ à leur vaillance comme à leur dévouement. Toujours en tête, ils donnèrent des princes à l'Église aussi bien que des guerriers à l'État.

Plusieurs parmi eux furent investis de grandes charges à la cour, et François de La Rochefoucauld, prince de Marsillac, fut, en 1494, le parrain de François Ier.

C'est en mémoire de cet insigne honneur que tous les La Rochefoucauld portent, joint à leurs autres noms, celui de François.

François VI de La Rochefoucauld fut l'auteur de Mémoires intéressants et des belles *Maximes* qui ont été lues de tous les lettrés et de tous les délicats.

Les alliances de cette maison sont dignes d'elle : citons seulement les Bourbon, Bauffremont, Borghèse, Clermont-Tonnerre, Castelbajac, Polignac, Villeneuve, Louvois, Montmorency, Mortemart, Mérode, etc., etc.

La famille de La Rochefoucauld a conservé en ses veines fécondes la sève puissante des jours d'antan : cet arbre robuste pousse encore d'innombrables rameaux, et l'on ne compte pas moins de quarante-huit La Rochefoucauld vivants, dont les principaux sont :

Le duc de La Rochefoucauld et de Liancourt, prince de Marsillac, chef de la maison ;

Le duc d'Estissac ;

Le duc de Doudeauville, dont le frère cadet est le duc de Bisaccia.

Le duc de Bisaccia avait épousé en premières noces la princesse Yolande de Polignac, dont il eut une seule fille, devenue la duchesse de Luynes, mariée au héros de Patay. De son second mariage avec la princesse Marie de Ligne, le duc a cinq enfants.

S'il y avait une cour, Mme de Bisaccia serait l'une des premières Dames, comme son mari l'un des plus fiers soutiens du trône. En République, c'est autour de tous deux que l'on se groupe, et leur salon, habilement dirigé par la duchesse, est devenu un centre mondain comme un centre politique.

Avec un tact infini la charmante femme seconde les vues de son mari ; plus encore par instinct que par calcul, elle est accueillante et gracieuse pour tous, répudiant tout exclusivisme outré comme

toute morgue malséante; et, sachant bien qu'en fait d'élection mondaine, tout comme au scrutin politique, *Vox populi* est souvent *Vox Dei*, elle laisse ses portes ouvertes toutes grandes à tous les « bien pensants » de bonne volonté.

Sa fête de charité, l'autre saison, fut un coup de maître : c'était ouvrir l'hôtel de La Rochefoucauld-Bisaccia à toutes les sympathies. Que de gens qui, sans cela, n'y eussent jamais pénétré, conquis d'un seul coup par ces jolis laissez-passer couleur d'ivoire, sur lesquels de mignonnes filles de Yeddo souriaient un irrésistible appel ! Une grâce empruntée à la maîtresse de maison, ce sourire qui est le charme de son visage aux lignes héraldiques.

La bonté est d'ailleurs le signe distinctif de son caractère. Avec des manières exquises, une haute éducation toute parfumée de cette senteur aristocratique que gardent les vieilles cours d'Europe, la duchesse de Bisaccia accueille avec une pareille bienveillance toutes les femmes qui s'empressent dans son salon. Qu'il s'agisse d'une Altesse de passage, d'une duchesse de France, ou de la simple Mme Michon, tout enivrée de l'honneur qu'elle reçoit, c'est la même bienvenue, la même petite main tendue, la même grâce dans l'inclination de tête, qui n'est ni hautaine ni banale. Admise dans son salon, la moindre bourgeoise semble devenir

pour elle une égale, et elle se refuse à toute différence apparente.

La duchesse de Bisaccia est née en 1844. Sa beauté est donc en son éclat complet. De beaux cheveux bruns encadrent son visage plein de noblesse, aux traits hardiment dessinés, et la douceur de son regard, répondant à celle du sourire, prête un très grand charme à sa physionomie gracieuse. La franchise de son caractère, sa gaieté naturelle et la façon dont elle sait s'amuser de toute chose, sans arrière-pensée, s'en allant toujours au bon côté de chacune, lui ont conservé une extrême jeunesse de caractère. Son rire sonne d'or au milieu du rire de ses enfants, dont l'aîné, tout récemment marié à Mlle de la Trémoille, est l'émule du jeune duc de Morny, en tête des élégants clubmen, avant de prendre comme son père celle de ses coreligionnaires politiques.

Outre le futur duc, Mme de Bisaccia a encore quatre enfants : Mlle Élisabeth de La Rochefoucauld, mariée à son cousin le prince de Ligne ; le petit comte Armand, qui monte aux Poteaux le plus mignon poney des trois Royaumes ; la petite Marie ; et le dernier-né, Édouard de La Rochefoucauld.

Toute cette gentille famille forme autour de la duchesse, qui a le bon goût d'être mère autant que femme, un adorable cadre. Elle chérit ses

enfants et affecte volontiers cette tendresse dont elle se pare comme de la chose la plus charmante du monde. Rien de coquet comme les gentils écrins de perles fines, dont chacun renferme le portrait de l'un de ses enfants, qui s'étalent sur la petite table de peluche à côté du fauteuil de la duchesse. Ou bien encore, les jolies aquarelles qui se déroulent sur chaque feuillet du paravent, dans le petit salon, et dont chacune est l'image de l'un de ces êtres aimés : têtes blondes ou brunes dont l'image sourit, enserrant la mère du cercle le plus gracieux qui puisse former la cour d'une jolie femme.

Après avoir rapidement esquissé le profil charmant de la duchesse de Bisaccia, un mot du cadre superbe qu'elle s'est donné, de cet hôtel qui est comme une sorte de paradis terrestre dont chacun voudrait franchir la porte, ainsi qu'une consécration de toute prétention élégante.

Décrire cette installation splendide, où le style pompeux du grand siècle apparaît comme un souvenir de ces duchesses majestueuses qui apprenaient la vie sur les tabourets de Versailles, n'est pas une tâche facile. Je veux néanmoins tenter d'en tracer les traits principaux.

Depuis la mort de la duchesse douairière de Doudeauville, on pénètre chez la duchesse de Bisaccia par la galerie du rez-de-chaussée qui sert

d'antichambre à l'escalier d'honneur. Au premier étage, qui est celui des appartements intimes, autour de la serre merveilleuse qui est l'œuvre de la duchesse, l'on trouve quatre salons appropriés aux réceptions habituelles.

Pour les grandes fêtes que la duchesse donne chaque année, les grands salons du rez-de-chaussée leur sont adjoints.

Mais prenons par ordre.

La grande cour, avec son aspect magistral, est la préface splendide de cet hôtel princier. Un vaste perron la domine, donnant accès au grand escalier, tandis que sur le côté et faisant face aux écuries, qui à elles seules seraient un monde, une entrée toute mystérieuse appelle d'abord l'attention, ayant tout l'attrait de l'étrange et tout le piquant de l'inconnu. C'est une longue allée souterraine, une sorte de catacombe crevant la terre, dont les méandres s'en vont par des voûtes successives jusqu'au jardin immense qui s'étend de l'autre côté de l'hôtel.

Un vrai coin de printemps, ce jardin jeté en plein cœur de Paris, au milieu des vieux hôtels séculaires qui l'enferment de toutes parts, — avec sa grande pelouse à l'anglaise, que sertissent des cordons de fleurs et que tachent par places inégales les corbeilles bigarrées, aux verdures savamment dégradées, ou bien toutes pleines de

fleurs dont le coloris habilement nuancé forme la plus délicieuse des mosaïques. Au fond, de grands arbres s'élevant à toute hauteur; sur le côté, des massifs que percent les allées sinueuses, pleines d'ombres et de repos, où le bruit lointain de Paris qui s'agite s'éteint sous le chant des oiseaux jaseurs qui célèbrent le printemps.

Par-ci par-là, une statue, rigide et blanche, éclate en tache claire dans la verdure : — quelque belle déesse méditative, quelque nymphe effarée en sa grâce mystérieuse, telle qu'on les aimait au grand siècle !

Une large terrasse double les salons le long de la façade, les reliant au jardin qu'elle surplombe. On y accède par des degrés qui grimpent aux angles, de chaque côté. A droite, une serre plus petite sert de préface à l'immense serre d'en haut, à laquelle la joint un escalier rustique.

Les grands salons forment, derrière la terrasse, une double et magistrale enfilade. Une vaste galerie s'oppose à la salle à manger, qui est celle d'un palais.

C'est dans l'un de ces salons que l'on admire les merveilleuses tapisseries qui ont appartenu à la reine Marie Leczinska, et qui sont devenues la propriété des La Rochefoucauld. Dans tous, des sièges Louis XIV, larges et somptueux, s'étalent entre les consoles dorées, et les objets d'art seuls

trouvent place sur les vastes crédences que déparerait l'entassement du bibelot moderne.

Mais revenons à la grande cour, pour repartir à nouveau. Le grand escalier, merveilleux avec ses ors et ses marbres, encadrant d'anciennes tapisseries de toute beauté, ramène au premier étage.

Là une succession de salons précède les appartements particuliers de la duchesse, laissant à gauche une autre série d'appartements que l'on ouvre les jours de très grande fête.

Ici tout est vécu. Les maîtres du logis se retrouvent en chaque bibelot familier, en chaque détail qui est un coin de leur existence. L'ameublement se fait moins solennel pour être plus coquet. On habite ces salons-là constamment. C'est l'intime foyer : le reste n'est que l'apparat.

La grande serre forme l'angle du premier étage. Cette serre est unique par ses dimensions comme par son élégance. C'est un immense bouquet fleuri qu'éventent les larges feuilles des palmiers gigantesques, avec de jolis meubles rustiques et confortables qui appellent au repos. C'est là que la duchesse se tient de préférence et qu'elle reçoit ses belles amies lorsque vient le printemps, pendant que les jeunes filles et les petits prennent dans le jardin ample provision d'ébats et de gaieté sous les yeux de leurs mères.

Les appartements particuliers se trouvent tout au fond, opposés à la serre. Un salon sépare ceux du duc de ceux de la duchesse.

Un luxe adorable marque ceux-ci de son cachet enchanteur. La femme s'y décèle dans toute sa grâce attirante : la chambre, tendue de brocart aux tons habilement mélangés, est bondée d'objets précieux, parée de toutes les coquetteries du XVIIIe siècle. Un très beau lit ancien tient le milieu, tout habillé de lampas incarnat rebrodé d'or, et lui donne le caractère un peu solennel qui convient à la chambre d'une vraie grande dame ; tandis qu'un grand christ qui rayonne au fond de l'alcôve met sa note pieuse et sévère à ce joli sanctuaire, qui est à la fois la chambre d'une jolie femme et d'une chrétienne.

Un boudoir Louis XVI, tout tendu de damas rouge, et le cabinet de toilette, très joliment drapé de satin bleu et argent, font suite à la chambre : et l'on se croirait à Versailles, dans les petits appartements de la dauphine Marie-Antoinette.

Meubles exquis, toilettes orfévrées, bibelots charmants, portraits de famille et souvenirs de toutes sortes, forment dans ces appartements intimes une collection ravissante. Parmi toutes ces choses belles ou coquettes, je citerai seulement un délicieux tableautin du XVIIIe siècle qui représente le petit duc Mathieu de Montmorency,

alors âgé de sept ou huit ans, prenant le café en compagnie de ses deux grand'mères. Dans un coin, la chienne de la duchesse, une belle King-Charles noir et feu qui s'appelle Flora, a son nid soyeux, et il semble que cette bête aimée soit ici le dernier mot, le point sur l'i de cet appartement qui a gardé le cachet pur et gracieux du joli siècle dont il est la vivante mémoire et la fidèle interprétation.

Les appartements du duc sont plus sévères : une antichambre, puis le cabinet de travail, tapissé de superbes Beauvais anciens, avec des rayons bas, pleins de livres, servant de consoles à une masse de bibelots, de statuettes, de tableaux, de bronzes et d'albums ; au milieu, une grande table encombrée de papiers.

La chambre à coucher Louis XVI, en damas vert, est un musée intime : tous les portraits des siens entourent le duc. Parmi les images aimées, quelques-unes, hélas, se sont envolées, ombres chères qui mêlent les tendresses du souvenir aux bonheurs du présent !

Au fond, le cabinet de toilette, tout tendu d'étoffes orientales. Dans l'alcôve, un merveilleux Fragonard jette sa note harmonieuse au-dessus d'un lit de repos au pied duquel des tablettes surchargées de livres permettent de passer du loisir à l'étude. Des antichambres ouvrent de chaque

côté sur les pièces réservées aux secrétaires. Le téléphone est à portée de la main. Je ne jurerais pas qu'un petit coin ne recèle un bureau de télégraphe ! Puis, ce sont des armes, des trophées, des gravures, des livres, que sais-je? tout l'attirail qui convient à un homme à la fois élégant et studieux.

Les équipages de la duchesse de Bisaccia sont à la hauteur de son installation. De même ses dîners somptueux, servis dans de la vaisselle plate, par des maîtres d'hôtel qui portent les jolis jabots de dentelle tuyautée, la coquetterie du dernier siècle.

La duchesse de Bisaccia passe à Paris une bonne partie de l'année. Attirée dès janvier par les devoirs que lui impose sa situation prépondérante, la duchesse conserve pour sa « rentrée » la vieille tradition qui voulait que l'on abandonnât le château sitôt après « les fêtes », non à la fin des chasses, selon le nouvel usage, d'importation britannique. Et comme elle ne quitte guère son bel hôtel avant le 1er juillet, elle consacre ainsi six grands mois à ses amis parisiens. Le reste du temps se distribue entre ses diverses propriétés : la Vallée-aux-Loups, Bonnétable et Esclimont.

La Vallée-aux-Loups, tout près de Sceaux, est presque Paris : Paris avec tous les attraits d'un

cottage suisse, noyé dans les verdures d'un grand parc : c'est la transition.

Bâtie par Chateaubriand, qui y vécut ses meilleures heures, cette jolie maisonnette a été embellie et restaurée par le duc de Bisaccia : un grand restaurateur devant le seigneur, qui, après avoir relevé la magnificence de sa maison et de ses châteaux, restaurera quelque jour sans doute ce trône de France auquel il a consacré toutes ses forces et tout son dévouement.

On ouvre la chasse dans les beaux bois de Bonnétable, le vieux fief gothique dont les tourelles ont conservé l'altière et guerrière splendeur des siècles de fer. Là on mène la vie châtelaine dans toute son étendue et dans toute sa largeur somptueuse. Les chasses, les dîners, les réceptions se succèdent, les hôtes parisiens se mêlent à la noblesse angevine et mancelle pour former à la duchesse de Bisaccia une cour digne d'une princesse.

Ici, non seulement M. de La Rochefoucauld est le grand seigneur qu'il est partout, mais, député, conseiller général et maire de son pays, il est son représentant et son incarnation. Bonnétable est donc secrètement sa résidence préférée, son foyer le plus cher, la vraie demeure patrimoniale. Il y met tous ses soins, l'agrandit chaque jour et lui rend tout le faste du passé.

Quant à Esclimont, la dernière étape de la saison, c'est l'œuvre merveilleuse de ce François de La Rochefoucauld qui fut parrain de François Ier. Sa statue, dans la cour d'honneur, immortalise son souvenir, et il semble que dans les salles splendides règne encore son faste quasi royal. Là la Renaissance triomphe dans son « éblouissance » magique. C'est bien un palais princier orné de toutes les splendeurs grandioses, et le luxe confortable de l'intérieur n'est que l'harmonie voulue, le corollaire exigé par le style magistral de cette demeure superbe.

Dire que, dans toutes ses résidences, la duchesse est adorée, que, bonne et accueillante à tous, les habitants la chérissent, les pauvres la vénèrent, est ici presque superflu. Tous ceux qui ont approché cette femme charmante connaissent sa bonne grâce, son inépuisable charité, le bien qu'elle fait autour d'elle sans avoir seulement l'air de s'en apercevoir, sa bienfaisance, qui n'a d'égale que sa modestie.

Les fêtes qui répandent chaque printemps l'allégresse dans les beaux salons de la rue de Varennes sont trop connues pour que j'en rappelle ici les magnificences. Elles sont redites chaque saison, et les hôtes nombreux qui ont eu l'honneur de fréquenter ces beaux salons en gardent le souvenir inoubliable.

Mme de Bisaccia possède, bien entendu, loge héréditaire à l'Opéra. Lorsqu'elle y apparait dans le cadre resplendissant de ses bijoux vraiment royaux, « la duchesse Marie » — comme l'appellent volontiers toutes celles qui se targuent de son intimité — est vraiment la première grande dame de France.





PRINCESSE DE SAGAN

Imp. Arents



[illegible] PRINCESSE DE SAGAN

[illegible] se partagent aujourd'hui la royauté [illegible] deux souveraines [illegible] empire qui s'appelle le faubourg [illegible] l'une, — dont j'ai parlé, — un astre [illegible], l'autre, un astre qui est à [illegible] dans quelle merveilleuse apo-[illegible] quelle pompe empourprée, jetant [illegible] couchant un océan d'éclat !

[illegible] entre ces lignes le nom étincelant [illegible] de Bisaccia et celui de la princesse [illegible]

[illegible] du roi Louis XIV, il semble [illegible] la princesse de Sagan ne pourra [illegible] depuis vingt ans sans qu'un seul



PRINCESSE DE SAGAN



LA PRINCESSE DE SAGAN

Deux femmes se partagent aujourd'hui la royauté mondaine, toutes deux souveraines en cet étroit mais tout-puissant empire qui s'appelle le faubourg Saint-Germain : l'une, — dont j'ai parlé, — un astre en plein apogée, l'autre, un astre qui est à son zénith... Mais dans quelle merveilleuse apothéose, dans quelle pompe empourprée, jetant aux nues de son couchant un océan d'éclat !

On a déjà lu entre ces lignes le nom étincelant de la duchesse de Bisaccia et celui de la princesse de Sagan.

Ainsi que celui du roi Louis XIV, il semble que le règne de la princesse de Sagan ne pourra finir. Il dure depuis vingt ans sans qu'un seul



jour la couronne ait tremblé sur son front vainqueur. Elle ne fut jamais ce qui s'appelle « jolie », mais elle fut et elle est restée pire. Son port hautain est celui d'une princesse de race; ses façons, sa démarche, sa manière de vivre et sa manière de faire ont une grâce spéciale, et elle est l'élégance faite femme. Peu importent les règles de la statuaire à sa taille souple, élancée, svelte, serpentine, harmonieuse en ses lignes onduleuses, faite pour porter les riches brocarts, pour se draper de soies molles et froisser les dentelles. Si la régularité fait défaut au dessin du profil, si le nez busqué ou l'arc recourbé des lèvres manquent de correction, si les épaules, taillées dans la pâte de Sèvres plutôt que dans le marbre, n'ont pas l'ampleur de la statuaire et s'il est vrai que les bras ne sauraient remplacer peut-être ceux qu'a perdus la plus admirable des Vénus, qu'importe, puisque la tête fine semble modelée pour supporter un diadème, puisque la tombée des épaules apparait radieuse sous la pluie des diamants qui l'enveloppent d'un réseau de feu!

En ce siècle où, dans notre société dégénérée, il n'est plus guère que des *cocodettes* et des *gommeuses* parmi celles qui ont prétention d'élégance, la princesse de Sagan est l'une des seules femmes qui aient su rester grandes dames. Le chic, entre ses mains, gardera sa haute allure, et je réponds

bien que le Pschutt ne souillera jamais ses lèvres de son sifflement malsonnant.

Bourgeoise d'origine, cette femme étonnante était prédestinée par la nature à la couronne princière que l'un de nos meilleurs gentilshommes a mise dans sa corbeille de noces. Et placée tout d'un coup à la tête de l'aristocratie élégante, jetée en plein faubourg Saint-Germain en même temps qu'au milieu de la cour impériale, c'est-à-dire dans la situation la plus difficile qui fût, sa main fine et nerveuse a immédiatement saisi le sceptre de cette aristocratie qu'elle incline au gré de son caprice, à laquelle elle dicte ses lois, et qui accepte toutes ses fantaisies parce qu'elle a su les lui imposer.

Aussitôt mariée, la nouvelle princesse devint en effet si bien princesse qu'elle semblait l'avoir toujours été. Les façons de son mari, si essentiellement grand seigneur, eurent vite développé ses instincts, et c'est à son école qu'elle s'est formée. Avec les mêmes vues et les mêmes qualités, la même ampleur de nature, tous deux avaient les mêmes défauts — ces défauts gracieux que le XVIIIe siècle parfumait de son exquise galanterie.

Lequel de ces époux si parfaitement assortis répondit au baron Seillère, qui reprochait au prince ses prodigalités : « Quand on achète une couronne, on la paye ? »

Ce dut être la princesse, à laquelle l'or de la

caisse paternelle semblait absolument destiné à être jeté par toutes les fenêtres de l'hôtel seigneurial dont elle était souveraine. Aussi prodigue que son mari, et aussi généreuse, elle luttait avec lui de faste et de magnificence; ses toilettes étaient au diapason des équipages de Sagan, — à l'éblouissante livrée de pourpre galonnée d'or, — qui menèrent si grand tapage aux Longchamps impériaux. Sa table fut ordonnée au niveau de l'hôtel somptueux. Elle eut la plus belle argenterie de Paris — plus de douze cents assiettes et couverts complets! — Si bien que cent vingt personnes purent dîner chez elle dans de la vaisselle plate, comme aux cours les plus vantées. Ses écuries furent dignes des écuries impériales, et son esprit en fit une charmeuse en même temps que sa désinvolture une triomphatrice.

Enfant gâtée toute sa vie, il n'est pas étonnant qu'elle soit devenue la femme un peu capricieuse, et très impérieuse, devant laquelle tous doivent plier. Son père l'adorait et ne savait rien lui refuser. C'est ainsi qu'un jour, étant à Londres, la fantaisie lui prenant de mettre tous ses diamants, dont elle n'avait emporté qu'une faible part, le baron Seillère, sur un simple télégramme, dut expédier immédiatement le plus sûr de ses secrétaires pour les lui transmettre sans retard.

Comment le prince de Sagan échappa-t-il à cette

séduction ? Comment l'enfant adorée, la femme adulée, qui mettait à ses pieds l'univers, ne sut-elle retenir dans ses bras enchantés l'époux auquel elle tenait par-dessus tout au monde ? Là est un de ces mystères que l'on ne saurait approfondir. Sans doute ils étaient trop pareils, et l'uniformité les lassa. Les angles veulent des creux, et ces deux natures absolues durent se briser l'une à l'autre.

Quoi qu'il en soit, sitôt après la naissance de son fils aîné, le prince s'éloigna de sa femme. Un rapprochement eut lieu pourtant, lors de la mort de Mme Seillère. La princesse aimait tendrement sa mère, et sa solitude rendit si amère sa douleur que sa vie même en fut un instant menacée. En face de ce désespoir, l'époux fugitif ne put rester indifférent. Il revint au foyer, et ce retour d'enfant prodigue eut seul le don de consoler la princesse. Un second fils fut le gage de cette réconciliation passagère.

Mais ce qui est une fois brisé se raccommode difficilement, surtout en ménage. Après la brouille, les retours sont toujours éphémères. Quelle que fût la sincérité du prince, il se fatigua vite au foyer conjugal. Cette fois la princesse était lasse de jouer les Arianes. Elle suivit l'exemple du volage et chercha dans l'étourdissement des plaisirs mondains de très légitimes consolations.

N'eut-elle jamais de regrets pour le cher infidèle? C'est ce qu'elle ne dit pas, mais aussi ce que bien des personnes de son entourage crurent deviner en ces jours d'ennuis où, quelque habile qu'elle soit, une femme laisse échapper quelque chose de son secret.

Quoi qu'il en soit, par son abandon, le prince donna l'occasion à sa femme de montrer une fois de plus la profonde sagesse que cachait son apparente frivolité. Femme séparée, c'est-à-dire dans la situation la plus fausse qui soit au monde, elle ne perdit rien de son prestige. Sereine et victorieuse, elle continua de mener son char triomphal au milieu des obstacles, conduisant sa vie avec la rectitude la plus absolue, en femme qui sait et en écuyère consommée, qui se joue des difficultés et se rit des chemins escarpés.

Le goût du prince de Galles pour son esprit et sa personne fit un moment jaser les mauvaises langues. Elle leur répondit par sa devise préférée, qu'elle empruntait au collier d'honneur du futur empereur des Indes : « Honni soit qui mal y pense. »

La princesse connaît trop bien son XVIIIe siècle pour s'arrêter à ces vétilles. Et, sachant bien que tout est permis à une grande dame, si elle n'en profite pas, c'est que cela ne lui plaît pas! Est-ce parce que quelques imbéciles lui attribueront une faiblesse que son étoile en saurait pâlir? La prin-

cesse est au-dessus de cela, et les règles étroites qui régissent les petites gens ne sont point à sa taille.

Le prince, comme Don Juan, a sa liste de *mille e tre*. Elle, elle a fait jadis, par des fêtes étourdissantes et ininterrompues, sonner tous les grelots de la renommée. Il lui convient aujourd'hui de vivre enfermée dans la plus stricte intimité, jetant en pâture au public un seul jour dans l'année, le jour du grand bal, pour lequel, conviant toute la société, elle adresse des invitations aux quatre coins du Paris mondain, dépensant cent mille francs en une seule nuit d'ivresse, et répandant, comme Cléopâtre, les perles dans la coupe enchantée qu'elle porte à ses lèvres. C'est sa façon, voilà tout, et elle se débarrasse ainsi d'un seul coup de tous les importuns.

Ceci est, au fond, d'une profonde philosophie : vivre pour soi et ne donner au monde qu'une heure pour conserver sa royauté. Devoir à cette heure perdue dans l'éternité un sceptre immortel. Laquelle, parmi les célèbres du passé, a su accomplir ce prodige ?

Par exemple, si, au lendemain du « Bal de Mai », de ces fêtes inoubliables qui sont la célébrité et l'originalité de chaque saison, les invités de la princesse se trouvent sur son chemin, qu'ils passent et ne s'étonnent pas de n'être point re-

connus : polie pour tous, les a-t-elle seulement aperçus ? Sa tête ploierait plus vite qu'une fleur secouée par l'orage s'il fallait saluer tous ceux qui s'inclinent !

Quelques soirées très intimes sont, pour elle, une compensation à la « généralité » de son bal. Celles-là gardent un charme de sanctuaire, et ce sont celles auxquelles les Altesses de passage à Paris font la faveur de leur présence.

C'est la princesse de Sagan qui, en sa qualité de reine de l'élégance, lance les modes les plus hardies. La première, elle a trempé sa chevelure dans les matières blondissantes qui ont mis au front des Parisiennes le diadème des filles du Titien. C'est elle qui, il y a deux ou trois ans, imagina de s'habiller de rouge durant son séjour à Trouville, ce qui fait que, la saison dernière, le sable de la plage était transformé en un vivant champ de coquelicots.

Elle aussi, comme la princesse de Metternich et la baronne de Poilly, elle comprit le génie de Worth, et fut l'une de ses premières clientes, fière de le « lancer » par la façon dont elle portait ses plus charmantes créations.

Aussi quelques-uns des costumes créés pour elle resteront-ils la gloire de l'immortel couturier. Le costume de Persane inventé pour son grand bal d'il y a deux ans, et celui de Paon, qui, à

lui seul, eût motivé le *bal des Bêtes* du dernier printemps, dépassent toutes les resplendissances du XVIIIe siècle. Il fallait la princesse pour les porter ; mais il fallait un artiste incomparable pour composer ce cadre à sa beauté, mariant avec un art invraisemblable l'éclat féerique de ces parures rêvées en un conte d'Orient à son propre éclat, et le complétant, lui mettant en quelque sorte une apothéose dans laquelle se fixera cette séduisante figure pour rayonner aux yeux de la postérité.

Trois résidences se partagent l'existence de la princesse : Paris d'abord, où, précédé d'une cour d'honneur qui pourrait être celle d'un palais, s'élève, à l'entrée du faubourg Saint-Germain, son magnifique hôtel.

Je ne m'arrêterai point à décrire cet hôtel, dont toutes les élégantes ont gravi l'escalier magistral, avec sa rampe garnie de coussins moelleux, qui invitent au repos les belles empressées d'en gravir les marches de marbre recouvertes d'Aubusson, plus superbes que celles d'Alfred de Musset ; les salons somptueux du premier étage, où dominent le blanc et l'or autour de tapisseries merveilleuses ; la galerie des glaces, qui fait songer à celle de Versailles ; la salle à manger, où cent vingt convives sont à l'aise ; le rez-de-chaussée, qui, contrairement à l'usage, est réservé à l'intimité,

et le jardin-parc, qui englobe tout un quartier du Faubourg.

C'est ce jardin qu'on illumine les jours de gala, constellant les grands arbres séculaires de fruits lumineux qui ressemblent à des pierreries, sertissant les massifs de longs rubans de flamme, allumant les salles de verdure impénétrables — que forment les tilleuls de toute hauteur — d'une pluie de girandoles, et jetant sur le tout des nappes de clarté au moyen de la lumière électrique.

La saison d'été ramène la princesse à la jolie villa persane, qui devient le palais du chic au moment où les courses de Deauville amènent sur la plage « la fleur des pois » mondaine.

L'hiver enfin, Cannes, qui a désormais remplacé Mello, le beau château, jadis sa résidence de prédilection, cédé, depuis son mariage avec Mlle de Galliffet, au baron Franck Seillère. Dans l'un comme dans l'autre, la princesse mène la haute existence qui lui convient, et c'est pour la continuer ici, au milieu d'une cour qui l'adore, qu'elle a confié aux soins de son architecte la mission de bâtir autour de son bel hôtel une série de petits hôtels dans lesquels elle loge ses amis.

Pour en grouper davantage, elle a acheté tous les terrains qui avoisinent ses vastes jardins, depuis la rue Saint-Dominique et la rue de Grenelle, jusqu'à l'esplanade des Invalides; et

l'on voit chaque saison s'élever tour à tour de délicieuses habitations à l'anglaise, une véritable colonie en plein Paris. La première, la marquise de Galliffet a pris possession d'un charmant pavillon au bout du parc. Ruinée par les folies de son père, la marquise a immédiatement trouvé acceuil et foyer chez la princesse, qui est bien la plus fidèle et la plus dévouée des amies, et qui s'est montrée pour elle la plus tendre des sœurs. D'ailleurs, pour resserrer les liens qui les unissaient toutes deux par un mariage de famille, c'est Mme de Sagan qui a inspiré à son frère cadet, le baron Franck Seillère, la pensée d'épouser Mlle de Galliffet. Ce ménage s'est installé à son tour dans le giron de la toute gracieuse princesse. Puis la duchesse de Gramont, la duchesse de Mouchy, etc.

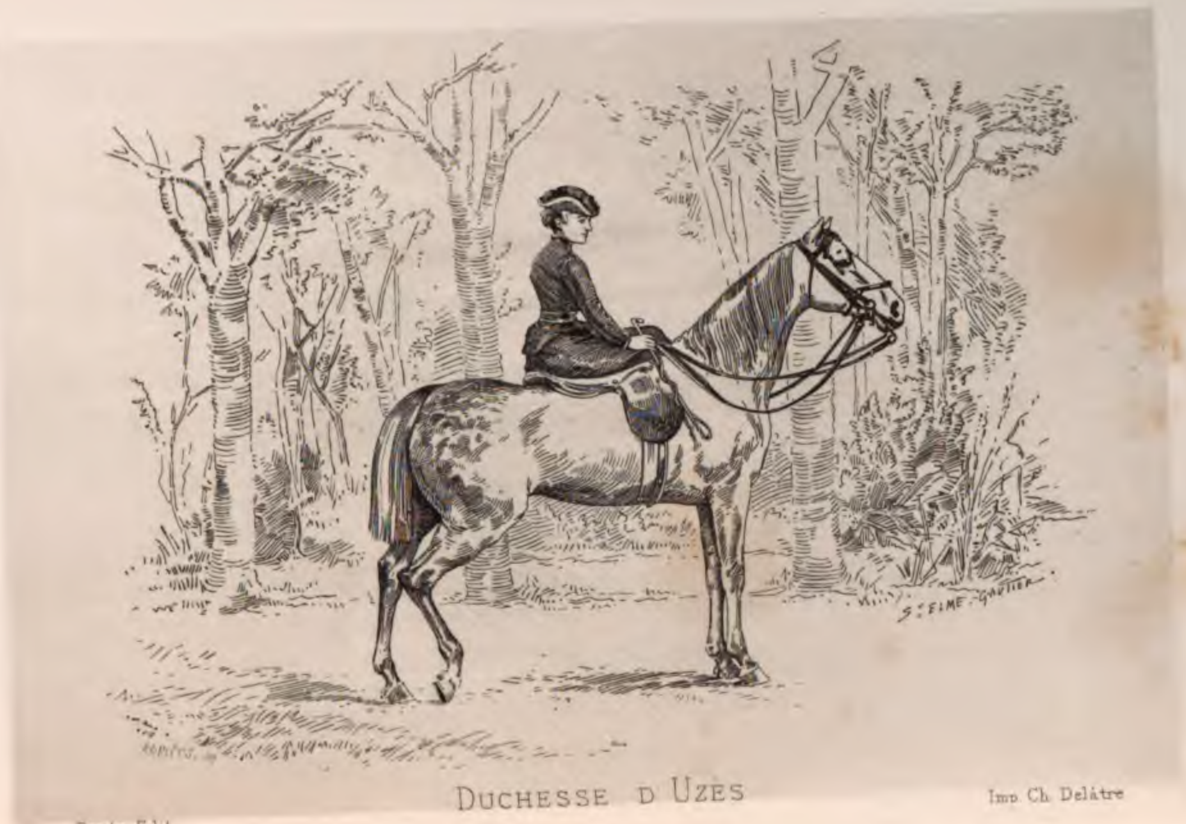
Donc, entourée de tout ce qu'elle aime et de tout ce qui l'adore, la princesse de Sagan se partage tour à tour entre la vie du monde et la vie de famille, opposant le calme du foyer au fracas des fêtes. Chaque dimanche, un dîner réunit à sa table tous ses parents. Les amis s'égrènent le long de la semaine.

A Mello, durant ses séjours d'automne, elle partage avec la jeune châtelaine le gouvernement de la maison et le droit d'hospitalité, sachant à propos mettre son grain de faste à l'existence

patriarcale adoptée volontairement par le jeune ménage.

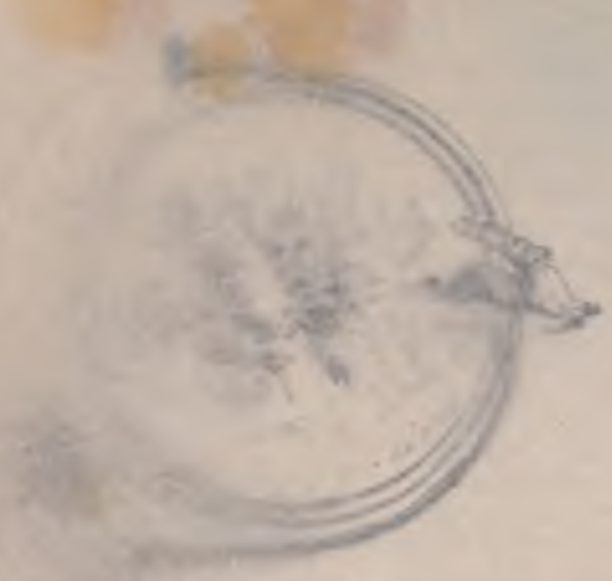
C'est ainsi que la princesse de Sagan, partout chérie et partout fêtée, marche triomphante sur les roses que sème la vie sous ses pieds de déesse. Elle est l'unique, l'enviée, l'adulée et l'adorée, et, à elle seule, elle est la personnification de l'aristocratie moderne : elle est la Princesse.





DUCHESSE D'UZÈS

Dentu Edit.
Imp. Ch. Delâtre



…SSE D'UZÈS

…du duc de Mortemart
…à la plus haute aristo-
…qu'elle a jointe à celle
…grand'mère maternelle,
…de roture enté sur
…l'incurabilité des Clic-
…ce blason immaculé.
…les premiers ducs de
…leur passé soit écrit en



Dentu Edit

DUCHESSE D UZES

Imp Ch. Delâtre



LA DUCHESSE D'UZÈS

La duchesse d'Uzès, fille du duc de Mortemart et de Mlle de Chevigné, tient à la plus haute aristocratie. L'immense fortune qu'elle a jointe à celle des Crussol lui vient de sa grand'mère maternelle, Mme Clicquot. Ceci est le seul coin de roture anté sur cette maison illustre. Mais l'honorabilité des Clicquot ne saurait faire tache à ce blason immaculé.

Quant aux d'Uzès, ce sont les premiers ducs de France, et il semble que leur passé soit écrit en

lambeaux de pierre sur les murs démantelés de cet antique manoir de Crussol qu'on aperçoit debout encore sur les lointaines hauteurs de l'Ardèche, lorsqu'on traverse en chemin de fer le bas Dauphiné.

Toute l'histoire de la province, les luttes sanglantes entre catholiques et calvinistes : les hauts faits de Lesdiguières, de François de Labaume-Suze, des Adhémar et du baron des Adrets montent au souvenir à l'aspect du vieux castel que, comme celui de Grignan, la Révolution a jeté bas. Il y a une poignante majesté dans la sauvagerie de ces pans déchiquetés de murailles séculaires, en haut des collines arides. C'est saisissant, et, dans le vol rapide de l'horizon qui fuit, le voyageur recueille une bouffée de cette poésie austère qu'exhalent certaines ruines grandioses. Le lierre grimpe sur les pierres trouées des arceaux brisés. Aux confins du ciel, le soleil rougeoie, mettant un fond sanglant à ce spectre de grandeur. Cela s'élève et cela se brise. C'est le passé, avec ses gloires éblouissantes et l'ombre de ses chutes. C'est le fantôme de ce qui fut, éteignant à l'horizon ses grands bras noirs, assourdissant dans l'écho son cri d'agonie que siffle la bise et que mugit le Rhône dans l'implacable impétuosité de ses flots qui battent la rive.

On a blâmé beaucoup les Crussol de n'avoir point relevé ces ruines : les ducs d'Uzès, avec leur

colossale fortune, n'avaient pas besoin du revenu qu'ils tirent de leur marbre fameux, arraché aux entrailles de Crussol. Ce nid d'aigle est leur berceau, le cher berceau autour duquel battent les blanches ailes de la légende, autour duquel dorment dans leurs cercueils de pierre les grands ancêtres des temps chevaleresques. Lui rendre quelque reflet des antiques splendeurs eût été, sans aucun doute, chose digne de cette lignée de grands seigneurs. Lequel, parmi eux, osera cette œuvre de Titan, cette résurrection superbe du passé, alors que tout croule et que tout se brise de ce qui fut le passé ?

Mais revenons à la duchesse. Devenue veuve en pleine jeunesse, elle s'est créé dans le monde une vie à part. Comme il n'y avait rien en elle des frivolités féminines, l'éducation de ses enfants a suffi aux premières années de son veuvage, et la sévérité de ses longues robes noires ne lui a pas permis de faire ses preuves d'élégance — du moins en ce qui concerne la coquetterie.

Même à la chasse, elle ne porte jamais que l'amazone de drap noir, avec le petit tricorne également noir. A Bonnelles, le ceinturon seul, galonné de vénerie, rappelant les couleurs de l'équipage, coupe la sévérité de son deuil austère.

Sans être jolie, la duchesse d'Uzès est charmante ; et, chose remarquable, quoique de taille peu éle-

vée, c'est à cheval qu'elle est réellement en valeur. Cela vient de son élégance native, de sa science parfaite de l'équitation, de sa certitude, de la correction de sa tenue aisée et gracieuse.

L'équitation, la chasse, en particulier, tout ce qui est mouvement, sport et vitesse, en général : — tels sont d'ailleurs les goûts qui ont fait son originalité et sa personnalité. Elle les a empruntés à son mari, qui était un sportman accompli autant qu'un chasseur enragé. Et ses propres instincts lui ayant assimilé ce qui n'était d'abord que sympathie, elle est devenue en France la reine du sport, prenant chez nous cette souveraineté du cheval que l'impératrice d'Autriche étend sur l'univers. Pour sceptre une cravache, pour trône un pur sang : son habit de cheval est son manteau royal ; sa pourpre, la couleur ardente de son équipage. Pour domaine les vastes forêts, pour sujets et pour courtisans les plus belles meutes de France ! — Et ceux-là du moins ne sauraient faillir à la fidélité envers leur suzeraine ! Ils adorent leur maîtresse, tout prêts à se faire éventrer pour elle.

La duchesse d'Uzès n'est pas seulement une cavalière et une chasseresse, c'est une artiste d'un goût parfait et une studieuse. Elle joue de l'orgue comme sainte Cécile, et sculpte... beaucoup mieux que Sarah Bernhardt. Très nerveuse, c'est une infatigable, et elle met une ardeur sans pareille à

tout ce qu'elle entreprend. Chaque jour, levée à six heures du matin, elle est rendue à sept heures à la chapelle, qui est à cinq cents mètres du château, pour entendre la messe matinale. Après, elle monte à cheval et s'en va visiter ses pauvres... et ses meutes !

Car les meutes ne sont pas à Bonnelles. Une part des écuries, la vénerie, les chenils et leurs dépendances sont à trois ou quatre kilomètres, à l'entrée des bois qui touchent ceux de Rambouillet. C'est là que l'on rejoint l'équipage les jours de chasse.

Bonnelles est la résidence d'automne de la duchesse d'Uzès, et c'est aussi sa résidence favorite. Elle y tient assises princières, et les visites royales s'y succèdent ainsi qu'en un rendez-vous de « haute élégance et de noble compagnie ».

On y mène grande vie et l'on y perpétue les vieilles traditions cynégétiques. On y retrouve la correction parfaite en même temps que la suprême magnificence des anciens jours. Les équipages aux couleurs éclatantes — écarlate à revers bleus galonnés d'or et d'argent — y sont presque royaux, et l'on y chasse avec l'exactitude d'un cérémonial de cour. Le code de saint Hubert, prenant la place des discussions philosophiques et des menus potins qui forment le fonds de toute causerie mondaine, s'y discute avec le dévot respect qu'on ap-

portait jadis « dans les gentils cénacles du moyen âge aux haultes questions de la galante science ».

Bonnelles n'est cependant point un ancien manoir mis au diapason du luxe moderne. C'est le grand-père du duc actuel qui le fit construire dans ses beaux bois de la vallée de Chevreuse. Le château, bâti au centre d'un grand parc, est d'apparence relativement minuscule. On ne croirait jamais, en l'aperçevant, qu'il puisse contenir les appartements superbes qui se succèdent dans le rez-de-chaussée monumental.

Cela tient à ses proportions harmonieuses, à l'ensemble parfait de chaque détail, au savoir de l'architecte, qui a réédité une petite merveille de la Renaissance.

On est donc tout étonné, quand on pénètre dans le grand salon par un vestibule très vaste, de sa dimension rare : pas moins de vingt-quatre mètres, c'est-à-dire une vraie salle d'autrefois, au temps où les châteaux étaient de véritables cités, et où le châtelain logeait une partie de ses vassaux.

Ce salon, de forme rectangulaire, — ce qui le rend d'autant plus élégant, — est tapissé de panneaux des Gobelins. D'immenses baies l'éclairent à chaque extrémité, et au milieu se dresse la grande cheminée sculptée qui sert de cadre à un très beau portrait de la duchesse d'Uzès, mère du duc Emmanuel, dont la mort prématurée étendit si longtemps

un crêpe de deuil sur la jolie résidence, son œuvre, et sa préférée, comme elle est aujourd'hui celle de sa veuve.

Des meubles d'une très grande richesse et d'un confortable parfait achèvent le décor, savamment installés, de façon à favoriser la conversation, divisant les groupes de causeurs et permettant aux cercles de se former en petits *a parte*, ou de se réunir, suivant le caprice de la causerie.

Contiguë au salon est la bibliothèque, où, sur des étagères de chêne, s'alignent tous les joyaux de la reliure, enfermant tous les chefs-d'œuvre de la science et de la littérature. Le duc d'Uzès, qui les a rassemblés, était évidemment un esprit distingué et un connaisseur. Plusieurs portraits de famille décorent cette pièce un peu grave. Au centre rayonne l'adorable figure de Mlle de la Vallière, à laquelle le costume de Madeleine, avec ses beaux cheveux blonds dénoués, pareils à un manteau d'or, communique une poésie sans pareille et dont l'idéale beauté emprunte à ce fond sévère un regain de grâce et d'éclat.

En face de la bibliothèque, un panneau vitré donne accès dans la serre : un jardin des tropiques, cette serre, avec des arbres de toute hauteur élevant vers le dôme leurs longs éventails légers, tandis que les bancs rustiques s'enfoncent dans

des gradins de verdure, où la flore exotique étale ses plus incroyables fantaisies.

Une longue galerie, véritable musée où les portraits des Crussol alternent avec les tableaux de maître, les bustes de marbre avec les fantaisies cynégétiques, conduit à la salle à manger, à laquelle son plafond en coupole donne un aspect des plus grandioses. Cette salle contient aisément plus de cent convives. La duchesse, qui est fort hospitalière, y tient presque quotidiennement table ouverte, continuant une tradition de faste très familière à nos aïeux, mais bien rare aujourd'hui.

A Paris, la duchesse d'Uzès habite maintenant l'ancien hôtel de la reine Christine, qu'elle a acheté à M. Secrétan. On assure qu'en le payant trois millions elle a fait une mauvaise affaire. Car l'hôtel était en médiocre état et fort mal construit. Seuls les plafonds, dus au pinceau de Fortuny, se trouvaient absolument intacts et dignes de la splendide installation que la nouvelle propriétaire complète chaque année par quelque amélioration. Son atelier de sculpture est un véritable petit temple de l'art, et les grands salons du rez-de-chaussée, qui forment autour du vestibule un vaste triangle dont la façade principale s'étend le long du jardin, en regard des Champs-Élysées, fournissent le champ le plus luxueux aux sauteries intimes offertes par Mlles de Crussol à leurs jeunes amies. La duchesse

y a amoncelé toutes les richesses de son mobilier seigneurial : tapisseries merveilleuses, tableaux précieux, meubles de prix, somptuosités de toutes sortes, encadrées par la délicieuse coquetterie dont le luxe moderne sait habiller les chefs-d'œuvres du passé.

On mena grand tapage autour de la vente du vieil hôtel d'Uzès, lorsque la duchesse s'en défit pour acheter celui-là. Cette vente causa même un vrai scandale parmi les douairières du faubourg. La vérité est qu'en cela, comme en toutes choses, la duchesse sacrifiait à son penchant : les Champs-Élysées n'étaient-ils point indiqués de droit pour la demeure de cette charmante sportswoman?

D'ailleurs sa devise favorite n'est-elle pas : « Bien faire et laisser dire. »

Toute sa sagesse est là! Sagesse d'autant plus grande que la duchesse d'Uzès, tout en faisant ce qui lui convient et en vivant comme il lui plaît, a su se tenir au-dessus de toute médisance : je dirai même de toute calomnie !

Inattaquable en son veuvage exemplaire, sa propre convenance aussi bien qu'un respect scrupuleux pour la mémoire de son mari l'ont tenue éloignée du monde. Réduisant donc son entourage à une intimité très restreinte, elle a choisi surtout cette intimité parmi ceux qui partagent ses goûts, se trouvant sans doute une assez

grande dame pour demander à ses amis moins de parchemins que de réelle sympathie. D'ailleurs, beaucoup se targuent de son amitié, qui ont tout au plus franchi sa porte, les jours de réception. Et bien des gens qui, volontiers, lorsqu'ils la nomment, l'appellent de son petit nom « Anne » se font volontairement l'illusion de compter parmi les privilégiés : rien n'est plus respectable que les illusions !

Ses enfants tiennent une trop large place dans la vie de la duchesse d'Uzès pour qu'il en reste beaucoup pour les étrangers. Outre le duc Jacques‘ qui vient d'accomplir ses dix-sept ans et partage désormais avec sa mère l'honneur de recevoir ses hôtes royaux, dans la superbe hospitalité de Bonnelles, la duchesse a deux fillettes, — Mlles Simone et Mathilde de Crussol, — dont l'aînée est presque une jeune fille. C'est une préoccupation constante et une incessante sollicitude pour la jeune femme de diriger leur éducation, de les distraire et de les conduire par un chemin semé de roses à la haute existence qui est leur destinée. Cette affection remplit ses loisirs lorsque la charité ne les usurpe point. Car les pauvres en ont leur part, et bien des gens seraient surpris, s'ils la suivaient en ses tournées matinales, de voir cette femme élégante visiter elle-même les chaumières les plus misérables, les mansardes les plus repoussantes, et pan-

ser de ses mains blanches des plaies qui répugneraient à une sœur de charité.

La duchesse d'Uzès est de celles qui trouvent que répandre l'argent ne suffit pas à remplir le précepte divin !

Pour finir, je mentionne l'achat projeté par Mme d'Uzès d'une écurie à ses couleurs. Ce sera désormais son sport de printemps comme la chasse est son sport d'automne. Ses chevaux seront à la hauteur de ses équipages ; car le goût de la duchesse n'est pas une pose, et elle est passée maître en tout ce qui concerne ses préférences. Tous les habitués des Champs-Élysées l'ont admirée se rendant à la Croix de Berny en tête du défilé des mails et conduisant celui de M. de la Haye-Jousselin avec une crânerie et une désinvolture qu'envierait plus d'un sportsman. Ceci d'ailleurs est une singularité que la duchesse seule pouvait oser : car c'est la première fois que l'on a vu une femme du monde conduire un mail. Dans une autre sphère, Mme Musard l'avait jadis essayé ; mais ce caprice avait eu peu de succès. Quelques rigides se sont donc récriés devant l'audace de la duchesse d'Uzès. Mais les très grandes dames ne sont-elles pas placées au-dessus de certaines conventions, si haut qu'on ne peut leur attribuer l'idée d'attirer le regard par une bizarrerie ou une exception.

Puis, la duchesse conduit avec tant d'élégance,

tant de correction, sévèrement habillée dans son costume de drap anglais, presque masculin; les autres mails ont paru si piteux à côté du sien, — bref son succès a été si complet qu'il a été l'absolution de sa fantaisie.





S. A. LA PRINCESSE YOURIEWSKY

Imp. Arents.





S. A. la Princesse Yourievsky



SON ALTESSE

LA PRINCESSE JOURIEWSKY

Un roman étrange qui nous transporte en pleine épopée romanesque, celui de cette princesse quasi impératrice qui gravit le plus grand trône de l'univers, — arrêtée tout à coup à la dernière marche par la mort implacable, au moment même où la main toute-puissante de son souverain allait poser sur sa tête blonde la triple couronne de

toutes les Russies. Portant en ses veines le sang des premiers tzars, le lendemain elle eût été la reine, l'impératrice, la souveraine orgueilleuse et enviée: elle est restée l'aimée, la poétique et la charmante figure qui traversa le règne d'Alexandre II, doux rayon de soleil jeté sur l'horizon noir. La Vallière par le charme et l'amour, Montespan par la beauté, Maintenon par la dignité altière, elle fut l'amante et l'épouse. Et les grâces de sa jeunesse naïve amassent sur l'aurore de cette union tant de fleurs embaumées, il y eut tant de candeur et de sincérité dans l'abandon de sa tendresse que, si elle ne put tout d'abord posséder que la main gauche de celui qui mit tant de joie à lui donner sa main droite, — comme il eût mis tant de fierté à lui donner sa couronne, — qui pourrait aujourd'hui la condamner? La princesse Catherine était une enfant. La longue passion que je dirai plus loin devait fatalement la jeter aux bras du souverain qui l'adorait, dont l'amour ardent et sincère l'aveuglait pour ainsi dire de son éclat, et par la puissance même de son intensité s'imposait à son propre cœur.

Mais je n'ai point ici à expliquer Je n'ai qu'à raconter : et ce roman vrai, ou plutôt cette histoire fidèle, suffit à l'intérêt de cette étude.

Donc voici les faits succinctement résumés.

La princesse Catherine Jouriewsky, veuve du

tzar Alexandre II, est la fille aînée du prince Dolgorouky; elle appartient donc à l'une des plus illustres maisons de l'empire moscovite. Les Dolgorouky, en effet, dont la souche antique remonte au roi Rurik, donnèrent à la Russie ses plus antiques souverains. C'est en tenant la main blanche de l'une de leurs filles, Marie Wladimirowna Dolgorouky, que le premier des Romanoff créa sa dynastie en 1624. Plus tard, en 1729, Pierre II allait épouser Catherine Dolgorouky lorsqu'il mourut, subitement emporté par une petite vérole très violente. C'est dire combien furent injustes certaines clameurs qui s'élevèrent lorsqu'un ukase du défunt empereur proclama son mariage avec la princesse Catherine Dolgorouky, — lorsque, plus tard, il dévoila son intention de poser sur ce front charmant le diadème de la grande Catherine.

Mais je parlerai de tout cela en son temps. L'enfance de la jeune princesse, qui avait perdu sa mère presque au berceau, mérite tout d'abord un souvenir. Le prince Dolgorouky habitait alors une grande partie de l'année ses belles terres de Teptowka, dans la Petite Russie, non loin des champs de bataille où furent livrés de sanglants combats entre Charles XII et Pierre le Grand.

De grandes manœuvres ayant été ordonnées sur ce terrain, en 1857, l'empereur Alexandre, qui

voulait y assister, fixa sa résidence dans la demeure seigneuriale du prince Dolgorouky, d'où il pouvait tout voir et tout gouverner. La petite princesse Catherine, qui avait alors neuf ans, fut désignée pour présenter des fleurs à son souverain et, à défaut de sa mère morte, lui souhaiter la bienvenue de l'hospitalité. L'enfant, très grave en son rôle de petite femme, fut vivement impressionnée par cette physionomie haute et bonne dont l'œil clair s'abaissait vers elle, si paternel et si tendre; et, dans ses rêves naïfs, la grande figure de cet empereur passa comme une vision aimée, confondue avec celle de son père, brillant dans un lointain avenir d'espérance et de douleur.

Dès cette époque, le prince Dolgorouky, qui menait un train de grand seigneur, avait fortement entamé sa fortune. L'installation de fabriques de sucre, dont il voulut enrichir son domaine, acheva de le ruiner. Déjà sa superbe résidence, près de Moscou, avait dû être vendue; et son palais même, à Saint-Pétersbourg, allait passer aux mains du prince d'Oldenbourg. L'empereur, durant son séjour à Teptowka, fut mis au courant de ces tristes affaires et son cœur excellent en fut d'autant plus touché que chaque jour il s'affectionnait davantage à ses hôtes. Pour préserver le prince, il lui fit la rare faveur de mettre ce qui restait encore de ses

terres « en tutelle impériale », ce qui les lui conservait au moins sa vie durant. Quant aux enfants, il se chargea de leur avenir. Les fils étaient faciles à pourvoir. Pour les petites filles, il les plaça comme pupilles au couvent de Smolna, à Saint-Pétersbourg.

Lorsque la princesse Catherine eut achevé son éducation elle avait dix-sept ans à peine. Orpheline déjà depuis plusieurs années, elle s'était de plus en plus attachée au souverain qui lui tenait maintenant lieu de père, — sorte de tuteur très aimé en qui elle avait une confiance infinie, lui abandonnant tout son cœur et toutes ses pensées avec cette naïveté de la jeunesse qui est un charme suprême.

L'empereur, de son côté, chérissait chaque jour davantage cette enfant que la mort avait faite presque sienne. Il la plaça chez son frère aîné, récemment marié à cette comtesse Vulcano qui a marié naguère sa fille au fils du duc Gualtieri.

En même temps, il la nomma Demoiselle d'Honneur de Ville, titre purement honorifique et très différent de celui de Demoiselle d'Honneur du Palais.

Cette différence mérite ici une digression et une explication :

Tandis que la Demoiselle d'Honneur du Palais, tenue à un service très exigeant et dûment sala-

riée, suit partout sa maîtresse, l'accompagne à la promenade et en voyage, lui sert de secrétaire, l'attendant même *dans l'antichambre* tandis qu'elle fait ses visites, — la Demoiselle de Ville, sorte de chambellan femelle, ne reçoit ni salaire ni cadeau qui l'asservisse, et garde sa complète liberté. Elle porte simplement « le Chiffre » dont les diamants resplendissent sur une cocarde de ruban bleu, et qu'elle attache à son épaule lorsqu'elle paraît dans les bals de Cour. Son seul service est « la garde » en cas de mort d'une grande-duchesse.

La princesse Catherine, qui n'a jamais approché l'impératrice Marie, n'a jamais eu occasion de faire ce service sans importance. Elle parut même très peu aux bals de la Cour, car sa belle-sœur, inquiète de l'attention de l'empereur, l'emmena à Naples dès l'année suivante.

Mais suivons par ordre les événements. La princesse Catherine fut accueillie dans le monde par un véritable triomphe. L'exquise douceur de sa très remarquable beauté était une séduction toute-puissante. Elle-même, un peu énivrée de ses succès, elle se produisit beaucoup à ce moment. Très entourée, on la voyait partout, à toutes les fêtes, à tous les spectacles, et toujours la plus belle, la plus enviée. Ses trois jeunes frères, tous trois des cavaliers très recherchés, lui formaient une escorte d'honneur et une garde inexpugnable. Admirée de

tous, nul ne put donc obtenir même une préférence !

Ici se place naturellement une esquisse rapide de cette figure charmante. Comme toutes les Slaves lorsqu'elles se mêlent d'être jolies, la princesse Catherine possédait en la fraîcheur de ses dix-huit ans une beauté complète. De taille plus que moyenne, elle semblait grandie par la sveltesse de son buste élégant, qu'elle ne voulut jamais emprisonner dans un corset, ce qui lui garda durant de longues années sa ligne parfaite de statue éblouissante. Éblouissante est le mot : jamais marbre n'égala l'éclat de son teint de neige, sur lequel une lueur rosée jetait comme un reflet d'aurore. La tête mignonne et fine, bien posée sur un col charmant avec une magnifique chevelure châtaine, aux reflets d'or, qui, dénouée, tombait jusqu'à terre. C'est cette chevelure superbe que quinze années plus tard la veuve désolée devait répandre en signe de deuil sur le cercueil de celui qui avait possédé toutes ses tendresses, sacrifice touchant des femmes russes à la mort de leur époux !

Quant au visage, ce que l'on peut imaginer de plus délicat et de plus gracieux : des traits de madone, un ovale très pur, une miniature de nez grec ; pour bouche, un sourire : — ou plutôt l'écrin pourpré d'un fil de perles ! Avec cela de

grands beaux yeux clairs, voilés d'une très grande douceur. Beaucoup de grâce dans la physionomie, etdans la démarche comme dans les mouvements cette dignité calme des femmes d'Orient qui est le trait distinctif de la race, et cette assurance de la grande dame qui, en toute circonstance et partout, la place de suite à son rang.

On comprend que cette jeune fille idéalement belle, passionnément éprise, dans le secret de son cœur, de celui dont l'amour la flattait plus qu'elle n'eût osé se l'avouer à elle-même, ait séduit l'empereur Alexandre, — que, pris à ses propres liens, il se soit indissolublement attaché à cette femme qui l'adorait, personnifiant pour lui le dévouement, la tendresse et l'amour. Dès qu'il la revit, superbe et fêtée, le souverain tenta de se rapprocher d'elle. Mais trop jeune pour le comprendre et pour deviner le sentiment trop vif que cachait son attention, son ignorance même la préserva.

C'est alors que, plus clairvoyante, sa belle-sœur l'emmena à Naples, où elle retrouva tous ses succès et tous ses triomphes. Il n'eût tenu qu'à elle alors de choisir parmi les nombreux prétendants qu'attiraient sa beauté. Pourquoi les refusa-t-elle tous, insensible à toutes les séductions de la sympathie, de la fortune et de la grandeur? C'est que son sort était autre, et qu'il était inscrit déjà au grand livre de la destinée!

D'ailleurs sa santé, dès lors très délicate, se trouvait à merveille du séjour de Naples, dont le climat la ravivait et la fortifiait. Sa beauté même y trouvait un regain d'éclat, un ensoleillement nouveau, comme achevée et épanouie à cette tiédeur dorée du ciel étincelant. Aussi, lorsque l'Exposition de 1867 l'attira à Paris, était-elle à l'apogée de son printemps radieux. Le tzar, qui ne l'avait point oubliée durant cette année de séparation, l'attendait, secrètement attiré par elle, et bien certain qu'elle viendrait. Il fut ébloui lorsqu'il la revit si belle et toujours plus aimante et plus dévouée.

Le sort en fut jeté ! il l'avait retrouvée : rien désormais ne pourrait la lui ravir !

L'entourant donc de tout ses soins, il se mit au siège de ce cœur que la reconnaissance lui livrait par avance. Véritablement ensorcelé par ses beaux yeux, il ne la quitta plus. On le vit avec elle au spectacle le soir, — le matin, au Bois, lorsqu'elle montait la belle jument offerte par lui, avec le duc Nicolas de Leuchtemberg, maintenant fixé ici et resté son ami ; — aux Tuileries, lorsque, dans le cadre féerique des fêtes données aux souverains, elle apparaissait radieuse, plus belle que toutes les belles.

L'inclination du tzar était devenue passion : cet homme déjà mûr était enivré de cette jeunesse

et de ce printemps. Quand il repartit pour la Russie, il exigea de la princesse Dolgorouky et de sa belle-sœur que toutes deux rentrassent l'hiver suivant. Alors, de nouveau réunis, le tzar et la princesse Catherine se retrouvèrent à Saint-Pétersbourg. La jeune fille, très gardée par les siens, ne se montrait qu'à de rares intervalles à cette cour où l'appelaient tous les vœux de son souverain comme peut-être son secret désir. Puis, lorsque vint l'été, un hasard ou tout simplement une de ces coïncidences voulues qui suppléent à la Providence, les rapprocha tout à coup. Ce fut dans l'une des résidences d'été où Alexandre vint à l'improviste passer quelques jours. Là, dans le cadre enchanteur d'une nature merveilleuse, à cette atmosphère de poésie tendre qui, à la campagne, s'exhale de toute chose, leur destinée s'accomplit.

La vie de la jeune femme fut dès lors toute changée. S'éloignant peu à peu du monde, qui maintenant l'importunait, ne paraissant plus ni au théâtre ni à aucune réunion en dehors de celles de la cour, elle se fixa tantôt avec sa belle-sœur, tantôt avec sa sœur, mariée au prince Mestcheresky — en seconde noces la comtesse Berg. Elle ne voulait plus vivre que pour son cher souverain, allant chaque jour le trouver au Palais d'hiver; ou bien l'été le recevant chez elle dans les belles

terres de Crimée qu'il lui avait données, se faisant son secrétaire avant d'être sa femme, travaillant avec lui, dépouillant ses dépêches et y répondant pour lui. L'empereur tous les soirs lui adressait une longue lettre, sorte de journal où il résumait les événements grands ou petits qui l'avaient frappé. Chaque fois qu'il devait prononcer un discours, il lui en remettait le plan, prenant son conseil et agissant d'après sa direction. On peut juger de quelle importance sont ces documents précieux restés aux mains de la princesse Jouriewsky, et avec lesquels on pourrait écrire l'histoire intime de ce règne.

L'influence de la jeune femme était immense. Le tzar l'initiait à tous ses actes de quelque nature qu'ils fussent.

Lorsque naquit son fils et que le souverain se prit de passion pour cet enfant, — le miroir fidèle de son visage comme de son caractère impétueux et bon, — cette influence grandit encore. Puis vint un autre enfant qu'ils perdirent, et, enfin, les mignonnes princesses Olga et Catherine, les deux anges chéris qui ont emprunté à leur mère toute sa grâce et sa beauté.

Entourée de ces têtes blondes, la princesse Catherine n'était plus seulement une femme aimée : elle était la famille ! Elle était le foyer où l'empereur lassé venait se reposer de ses préoccupations

et de ses lassitudes, où il oubliait un instant la politique, la cour, l'étiquette et les nihilistes ! Déjà assailli de sombres pressentiments et de craintes trop motivées, voyant à l'horizon rougi luire le flambeau fatal, symbole de crime et d'incendie, il se retrempait à la paix de cette âme tendre et dévouée qui ne vivait que par lui, que pour lui. Son amour le reposait et sa confiance le gagnait. Bonne plus encore que belle, elle usait de son influence pour le bien du pays, écartant d'elle toute intrigue et toute cabale.

On a dit que l'impératrice Marie avait souffert beaucoup de cette union prématurée, que sa mort devait sanctionner. On a mis à son front d'agonisante cette poésie des douleurs refoulées, cherchant sous le voile de mélancolie qui l'enveloppait le mystère de son cœur. Hélas ! pour être plus sérieuse que les autres, cette union n'était pas la première qui eût éloigné l'empereur d'une compagne respectée, aimante peut-être, mais trop froide et trop imposante en sa dignité d'impératrice pour charmer ce cœur chaud et généreux.

Quoi qu'il en soit, l'impératrice mourut, et six semaines après, un ukase du tzar promulgua son mariage avec la princesse Dolgorouky, à laquelle — en attendant qu'il la fît impératrice — il donnait le titre héréditaire de Jouriewsky, titre qui

appartient à la maison des Romanoff, et sous lequel le souverain voulait que ses enfants fussent reconnus.

Dire que l'épouse fut aimée plus encore que l'amante semble impossible. Et cependant ce fut ainsi. Le tzar auprès d'elle se sentit parfaitement heureux. Heureux de ce bonheur qui terrifie tant il est complet!

Cependant, préoccupé malgré tout de l'orage qui grondait suspendu sur sa tête, Alexandre ne voulut pas que, le cas échéant, sa femme ni ses enfants pussent être victimes de son sort. L'année même qui précéda sa fin tragique, il écrivit de sa propre main un acte qui leur assurait une fortune très considérable dont les titres furent déposés à l'étranger.

Très décidé d'ailleurs à la conduire pas à pas jusqu'à son propre trône, il donna à la princesse Jouriewsky ce grand cordon de Sainte-Catherine qui est accordé aux seules grandes-duchesses. Il exigea ensuite que sa femme eût le pas sur toutes les princesses, même sur la tzarewna, et lui inscrivit une pension supérieure à celles des grandes-duchesses.

Et, comme pour mieux cimenter l'union de sa famille nouvelle avec la famille impériale, il voulut que la princesse Jouriewsky figurât non seulement aux fêtes de la Cour, mais à toutes les réunions in-

times et même à ces dîners du dimanche qui réunissaient exclusivement tous les membres de sa maison.

Il ne se cachait nullement de son intention de la couronner impératrice et le répéta maintes fois devant différents témoins. La mort seule a pu l'empêcher d'exécuter ce projet qui eût parachevé l'élévation de la princesse Catherine.

D'ailleurs, la jeune femme, fêtée de tous, était comblée par celui qui l'aimait. Son écrin était vraiment digne du trône qui l'attendait : car la princesse Jouriewsky possède des diamants à acheter Saint-Pétersbourg, les plus belles perles de l'Orient, des pierreries de toutes sortes, parmi lesquelles ses préférées sont ses beaux saphyrs dont elle se parait si volontiers, et que son deuil seul a pu enfermer à tout jamais.

Outre la belle propriété de Crimée où ils coulèrent ensemble des jours si heureux, l'empereur donna à sa femme une autre terre voisine de la résidence d'été, non loin de Saint-Pétersbourg. C'est l'empereur actuel qui a complété son installation en lui offrant, pour résidence d'hiver,le beau palais de marbre qui appartenait au feu grand-duc Michel.

Certes, si la fortune pouvait emplir une destinée, on voit que celle-ci ne laisse place à aucun souhait. Hélas ! chaque joie a son revers ! Et la

femme d'Alexandre II devait payer cher son court et fugitif bonheur!

C'était le 13 mars 1881, — moins de deux ans après son mariage, — l'empereur, la veille, secouant ce spectre des nihilistes qu'incessamment ses officiers terrifiés agitaient devant ses yeux, avait passé la soirée en famille, jouant avec ses enfants, morigénant le petit prince Georges, riant de ses réparties vives et lui parlant gravement de l'avenir : « Comme je me reconnais en cet enfant, disait-il complaisamment; c'est tout à fait moi à son âge : je revis en lui! »

En prenant le thé, la princesse Jouriewsky lui demanda s'il comptait se rendre à la parade du lendemain : — « Pourquoi pas? » répondit l'empereur.

Et comme quatre fois déjà elle l'avait retenu, elle ne trouva pas de motifs sérieux pour l'empêcher cette fois encore de courir au-devant d'un danger qu'il croyait imaginaire.

Elle exigea seulement qu'il évitât la perspective Newski, dont elle redoutait l'immensité, et qu'il prît de préférence le canal Catherine, bien plus facile à garder.

C'est là, hélas! — la princesse ne s'en doutait guère, — qu'il devait trouver la mort!

Raconter cette scène horrible sort de ce cadre. J'en résume donc rapidement les événements prin-

cipaux. Le tzar, après avoir déjeuné avec sa jeune femme, s'était rendu au manège où avait lieu la revue, qui se passa sans le moindre incident. Au retour il voulut s'arrêter chez la grande-duchesse Catherine, qu'il aimait beaucoup. Puis, toujours accompagné de cette escorte de six Cosaques que la princesse Jouriewsky lui imposait à toutes ses sorties et qu'il tolérait pour lui être agréable, il reprit le canal Catherine afin de rentrer au palais d'Hiver, où la princesse l'attendait impatiemment. A peine la voiture impériale était-elle engagée sur le quai étroit, qu'une première explosion blessa plusieurs personnes sans atteindre le souverain. Ainsi averti, Alexandre aurait dû rentrer au plus vite; mais retenu par la bonté de son cœur, il s'attarda auprès des blessés, et c'est ainsi que les assassins profitèrent de sa générosité même pour le viser en toute tranquillité.

Adressée avec une exactitude absolue, la seconde bombe atteignit l'empereur en plein corps, lui emportant les deux jambes, mises littéralement en bouillie. — Et c'est ainsi que s'accomplit la sinistre prédiction qui annonçait que le tzar devait mourir « en bottes rouges ».

C'est dans cet état qu'il fut rapporté au palais, respirant encore, mais presque sans connaissance et pouvant à peine, par intervalles, prononcer quelques faibles syllabes : « Plus vite... A la maison...

disait-il pendant qu'on le transportait. Là... Au palais... Mourir!... »

On juge de l'émotion de la princesse lorsque son valet de chambre, entrant à pas précipités, lui cria: « Altesse, l'empereur se trouve mal! »

Elle l'attendait paisiblement, son chapeau sur la tête, pour leur promenade habituelle. Elle crut d'abord à l'une de ces crises d'asthme auxquelles Alexandre était sujet. Lorsque, accourant dans la chambre où on venait, pâle et mourant, de le déposer sur son lit de repos, la vérité lentement se fit jour en son esprit, une douleur poignante la priva tout d'un coup de tout sentiment. Elle doutait de sa raison même : sa tête défaillait devant ce qu'elle se refusait à croire. Cependant, par un effort suprême, elle reprit ses sens, voulant lutter quand même. Il y avait un souffle de vie : ces yeux déjà voilés par la mort semblaient se rouvrir pour elle, la reconnaître encore et la bénir. Elle se cramponna donc à un vain espoir, et suppliant les médecins, tous les soins furent prodigués, tout fut mis en œuvre pour sauver cette vie qui s'en allait.

Hélas! l'amour de la princesse pouvait, tout au plus, la prolonger de quelques instants. Aveuglée par sa tendresse, elle se fit l'illusion que, ranimé subitement à l'appel poignant de sa douleur, l'empereur revenait à lui. Car, se redressant tout à

coup, et tournant la tête vers elle, il lui envoya dans un dernier regard, — dans un de ces regards que connaissent seuls ceux qui les ont cherchés dans la prunelle hagarde des mourants! — son adieu suprême, cet adieu désespéré, ardent et tendre, dans lequel semble passer l'âme tout entière. Puis sa tête retomba sur sa poitrine, et ce fut fini

La princesse, agenouillée au chevet de l'empereur, ne le quitta que lorsqu'il eut rendu le dernier soupir. Auprès d'elle la tzarewna qui sanglotait, appuyée sur l'épaule de son mari; puis toute la famille impériale, étroitement unie en son unanime douleur. Et lorsque tout fut achevé, lorsque Alexandre II eût expiré entre ses bras aimés, et lorsque sa main légère eût à jamais fermé ces beaux yeux encore tout pleins de son visage, la princesse, à bout de force, tomba brisée de son effort, et ce fut l'héritier du trône qui la reçut et qui voulut la soutenir, essayant de la consoler en mêlant ses propres larmes à celles de la veuve de son père.

La princesse Jouriewsky, quelle que fût sa douleur, prétendit remplir auprès de celui qui n'était plus sa tâche d'épouse et de compagne. Elle eut le courage de suivre jusqu'au bout les cérémonies lugubres que leur solennité rendait plus poignantes. Ce fut elle-même qui para de ses propres mains la chapelle funéraire, emplie de fleurs

autour du catafalque. Et il fallut employer la force pour l'arracher à ce cercueil où elle demeurait rivée pour ainsi dire, se répétant à elle-même, comme pour essayer de se consoler, les paroles que l'empereur lui adressait dans son testament : « Sache que de là-haut je ne cesserai de t'aimer comme je t'ai aimée sur la terre!... » Toutes les tendresses, toutes les bénédictions, toutes les adorations, cet époux les lui prodiguait en effet après la mort comme durant la vie. La mort même était impuissante à les séparer, et il sembla que, plus que jamais, étroitement unis par la communion de leurs âmes, la princesse se cramponnant à sa tombe, voulût mourir elle aussi, ne pouvant se résoudre à s'éloigner, même passagèrement, de celui qu'elle avait tant aimé, qu'elle aimait tant encore!

Il fallut, bien longtemps avant qu'on pût triompher de son abattement et de son mutisme, la rappeler en quelque sorte à elle-même.

Sa santé, très ébranlée après ces événements sinistres, exigeait un changement de climat. Elle s'y refusa cependant, sans force pour réagir et n'ayant pas même le courage de se défendre contre l'envahissement mortel. « Si je n'avais pas eu mes enfants, dit-elle encore parfois, je serais morte à coup sûr. »

Cependant au bout d'un an et demi son médecin

l'engagea, plus encore pour sa petite fille que pour elle-même, à voyager dans ce midi de la France dont la température modérée était indispensable à toutes deux. La princesse s'en trouva si bien qu'après un essai infructueux de retour en Russie elle résolut de se fixer tout à fait à Paris, d'où elle pourrait rayonner vers Cannes ou Pau suivant sa fantaisie. Elle loua donc pour plusieurs années le bel hôtel de Clermont-Tonnerre, rue de Las-Cases, où elle est maintenant installée.

C'est ainsi que l'aimable femme est devenue nôtre, ainsi qu'elle prend place dans cette société parisienne dont elle est désormais l'une des personnalités les plus hautes.

Si, en effet, elle n'est pas ici comme en Russie « l'impératrice », elle est du moins l'une de nos plus grandes dames. Déjà son visage charmant est connu de tous les habitués des Acacias, qui peu à peu deviendront les habitués de son salon, — c'est-à-dire de son cercle et de son intimité : car, décidée à ne quitter jamais ses crêpes de deuil, la veuve du tzar ne veut point mener l'existence mondaine, ni s'entourer de fêtes et de fracas. Enfermée chez elle, elle aura simplement « son salon » : salon très éclectique, — qui ne sera ni politique, ni littéraire, ni diplomatique, comme quelques-uns ont voulu l'insinuer, — mais où se coudoieront toutes les aristocraties de l'art, de

l'esprit et du sang, terrain neutre où l'on se rencontrera sans compromission, où l'on pactisera pour une heure, quitte à emporter le regret de demeurer dans un camp divers, avec l'espoir de se rencontrer à nouveau.

La princesse Jouriewsky est fort belle encore. Toujours très simplement habillée, elle dédaigne absolument toute prétention de toilette, toute coquetterie même; ses beaux cheveux, qui ont repoussé maintenant, massés sur le sommet de la nuque « à la chinoise » sont sa seule parure. J'allais oublier son sourire qui l'éclaire tout entière et qui répand sur sa triste robe noire comme un rayon de soleil.

Elle vit paisiblement, de la façon la plus austère, se consacrant tout entière à l'éducation de ses enfants, n'ayant plus d'autre amour que leur tendresse, plus d'autre rêve que leur bonheur, plus d'autre souci que celui de leur avenir. Elle les élève à merveille, leur apprenant la générosité, la dignité et le culte de tout ce qui est beau et bon, leur imprimant l'horreur du vice et le respect de toute vertu, leur enseignant le sacrifice, et les préparant à la haute destinée qui convient aux enfants d'un empereur.

Le petit prince Georges, qui a atteint sa treizième année, est la grande préoccupation de sa mère. Son souci unique, en effet, est d'en faire un

homme sage et distingué, utile à son pays, dévoué aux siens, — lui inspirant une saine horreur pour tout ce qui n'est pas droit et honnête, le culte de l'honneur, et la bravoure ferme qui est la marque de tout vrai gentilhomme.

Elle est d'ailleurs admirablement secondée en cette tâche ardue par l'excellent gouverneur donné par le défunt empereur à son jeune fils. Ce gouverneur, qui est un homme éminemment distingué et un vrai gentilhomme, est assisté par un second précepteur et par les très nombreux professeurs qui se partagent la journée du petit prince, dont les études sont menées avec le plus grand tact et la plus scrupuleuse attention.

Diction française, escrime, danse, équitation, études grecques et latines, histoire, littérature, mathématiques se succèdent, intelligemment pondérées et distribuées. Puis le tir au pistolet ; puis les maîtres de français, d'anglais, d'italien et d'allemand, langues que le prince Georges possède à l'égal de sa langue maternelle.

En tout et pour tout, l'éducation la plus complète comprise et dirigée d'après les propres données de l'empereur et suivant le plan établi par lui-même. Et de cette façon, tandis que se forment le cœur et l'âme du charmant enfant, son esprit et son corps se développent sous l'impulsion habile de ses professeurs. Peu de princes sont élevés avec

une plus rare perfection. Bien peu promettent aussi un plus brillant avenir et une plus accomplie supériorité.

Quant aux petites princesses Olga et Catherine, elles ont deux institutrices. L'aînée, jolie comme sa mère, altière comme son père, avec des traits fins de médaille romaine, est grave et sensée. Elle a dix ans et c'est une petite femme déjà, la compagne et l'amie de la princesse. Quant à l'autre, moins régulièrement belle que sa sœur, cette enfant, d'une précocité étonnante, est le charme incarné : de l'esprit comme un démon, généreuse comme un ange, ses saillies drôles sont le rayon clair de cet intérieur attristé. Elle seule a le don de faire rire sa mère. C'était l'enfant préférée de son père, et elle a failli mourir de sa mort, tant cette mignonne, nerveuse et débile, s'est trouvée vivement impressionnée par cette horrible catastrophe. Elle en a gardé une affection nerveuse très tenace qui, ramenée chaque hiver par le froid, ne se calme qu'au doux climat de Cannes, où l'enfant va reprendre la santé et refleurir à la vie.

La princesse Jouriewsky mène une existence très occupée, sans sortir des devoirs de son intérieur. Existence bien grave pour une jeune femme, mais devenue nécessaire à celle que les épreuves ont précocement vieillie d'esprit, si elles n'ont pu atteindre le frais incarnat de son doux visage.

Chaque matin, éveillée de bonne heure, le premier soin de la princesse est d'examiner sa correspondance, qu'on lui présente après l'avoir préparée, de feuilleter les journaux, les revues ou volumes qu'elle lira plus tard, selon les loisirs de la journée.

Sitôt sa toilette achevée, vers onze heures, elle répond à ses lettres, met ordre à ses affaires, qu'elle mène avec beaucoup d'entente, reçoit les communications de ses chargés de pouvoir, au sujet de sa maison, dont elle abandonne complètement la direction à des intendants.

Elle déjeune à une heure. Puis, elle va se promener avec ses enfants pour se rendre ensuite à son « hydrothérapie », qui lui est indispensable.

A cinq heures, sauf les jeudis, où, de cinq à sept, elle entr'ouvre sa porte aux amis, elle s'occupe de ses enfants, visite leurs devoirs avec les professeurs, établit l'ordre des leçons du lendemain, etc.

A sept heures, un valet annonce que « Son Altesse est servie », et l'on passe à la salle à manger. Le soir, la princesse va au théâtre, reçoit quelques intimes ou lit jusqu'à ce que le sommeil lui rappelle que la journée est achevée.

Comme on voit, sa vie est fort simple. Il n'y a pas place à la calomnie en cette existence occupée et studieuse. Et, s'il est des ennemis qui essayent de l'atteindre, leurs traits s'émoussent à la

calme sérénité de sa façon d'être, à la paix qui s'exhale d'elle et de toute chose autour d'elle. Ni intrigues ni complots ne sauraient trouver asile en cette demeure tranquille, l'abri et le refuge d'une vie brisée, la calme retraite où la veuve inconsolée se reprend à l'existence au nom de ses enfants. Le repos, après tant d'orages, n'est-il pas mérité ? Et quelle démence viendrait tenter de troubler celui-ci, gagné au prix de tant de douleurs.

Dernièrement on accusait la princesse Dolgorouky de songer à un remariage, qui serait à la fois une trahison et une déchéance. On l'accusait aussi de vouloir livrer son fils, ce petit prince Georges qui est l'incarnation de son père, à des gens qui eussent exploité cette ressemblance contre l'empereur actuel et au profit de la révolution. « Mais, ces gens sont donc fous ! s'écriait la pauvre femme en son désespoir touchant. N'est-ce point assez d'avoir reçu des mains des nihilistes le corps sanglant de mon époux, et croient-ils que je veuille encore leur livrer mon fils ? Ah ! jamais, moi vivante, aucun de mes enfants ne sera mêlé à la politique. Dieu merci, nous avons le droit, nous autres, de nous en tenir écartés. Rien ne pourrait en rapprocher ni moi ni les miens ?... »

« Quant à mes crêpes de veuve je ne saurais les quitter. C'est dans le souvenir de mon cher et bien aimé souverain que je veux m'ensevelir à jamais !

Je ne puis oublier qu'il fut toute ma vie, comme je fus la sienne, et je porterai jusqu'à la mort le nom qu'il m'a donné avec le deuil de sa mémoire! »

Ces sentiments indiquent le caractère de la princesse Jouriewsky, sa dignité haute et la fermeté de son cœur. Et son existence tout entière découle de ce caractère. Simple à l'intérieur et d'une régularité presque monacale, elle lui donne, en son hôtel seigneurial le cadre splendide, qui convient à sa situation. Dès l'entrée, au fond de la cour d'honneur, le grand vestibule que précède un large perron impose le souvenir des grandeurs souveraines. Les larges tentures en velours grenat foncé, sur lesquelles resplendissent les armes impériales, les laquais à la livrée de deuil, noire à aiguillettes et brandebourgs d'or, tout garde un cachet solennel et comme une ressouvenance de cour.

A droite, l'escalier qui conduit au premier étage, où sont les appartements particuliers de la princesse. A gauche, le salon « d'attente », qui est comme une seconde antichambre, tendu de velours olive sur lequel se détachent de beaux paysages signés de Ruper, Van Glein, Cornat, etc., etc.

Puis, la salle à manger, de style Henry II, drapée de vert rehaussé d'or. Un beau portrait du tzar, tenant sur ses genoux la petite princesse Catherine, et fait deux mois avant sa mort, est le trait remarquable de cet appartement.

Le portrait du tzar se retrouve dans chaque pièce pour ainsi dire. C'est le souvenir qui plane en cette demeure où la princesse veut rencontrer partout le visage aimé, le maître absent et toujours vivant en son cœur !

Les salons forment une longue enfilade, doublant celle-ci et prenant jour sur le beau jardin où les jeunes princes vont saisir le moindre rayon de soleil, jouant au milieu des plates-bandes fleuries sur le gazon vert, gardés et regardés par leur mère sans qu'elle quitte son boudoir, qui fait l'encoignure.

C'est dans ce boudoir, en effet, que se tient presque toujours la princesse. Toute tendue de soie bleu ciel, avec de jolis meubles Louis XV en satin Pompadour et de grands rideaux en peluche bleue, c'est aussi la pièce la plus coquette et la plus « home » de toute l'enfilade. Des tableaux de maîtres, des objets d'art, et surtout un superbe portrait d'Alexandre II, à cheval et dans tout l'éclat de sa jeunesse, de son élégance, de sa séduction crâne et triomphante, achèvent l'ornement de ce petit salon intime et charmant.

Le second salon est tendu et meublé de très beau velours de Gênes, fond crême, avec « jardinières » veloutées en relief. Encore le portrait du tzar : celui-ci moins remarquable.

Le salon du milieu forme une demi-rotonde à

trois fenêtres. Là, le style un peu solennel du grand siècle donne un caractère plus grave à l'appartement, dont la magnificence s'accentue par de belles tapisseries des Gobelins sur lesquelles se détachent des peintures d'un style grave et très grandiose qui font défiler en leur coloris sombre et superbe les figures altières de Don Juan et de toute la famille royale de Portugal.

Le fumoir vient ensuite, meublé de divans turcs et de tapis orientaux. De très jolis tableautins de Makowsky sont très remarqués par leur finesse, opposant leurs proportions à la Meissonnier au grand tableau qui surmonte la cheminée, représentant Alexandre II, avec la princesse Catherine debout à son côté, et ses enfants groupés autour de lui.

Et, pour finir, tout au fond, le cabinet de travail du petit prince, très simplement meublé comme il convient, et aménagé de façon à ce que le jeune écolier puisse se livrer en paix à son goût pour l'étude, que développent les leçons prises sous la direction de ses précepteurs.

La princesse Jouriewsky n'a pas encore inauguré ses salons par l'une de ces réceptions considérables qui marquent dans les fastes d'une saison. Son deuil est encore trop récent pour qu'elle veuille ainsi ouvrir ses portes toutes grandes.

Mais, en attendant les concerts qu'elle promet,

elle donne chaque semaine de très beaux diners servis avec un très grand luxe et d'une chère excellente. Les convives se succèdent à sa table, et, comme si le charme seul de l'aimable maîtresse de maison ne suffisait pas à les rappeler, tout est mis en œuvre pour leur laisser le souvenir le plus exquis : séduction du regard, séduction de la gourmandise, abondance de fleurs, argenterie magnifique, service merveilleux, vins à profusion et mets délicats, rien ne manque à cette table, qui sera citée bientôt comme la meilleure de Paris.

Je ne veux pas quitter cette belle demeure sans mentionner l'un de ses hôtes le plus familiers, l'ami le plus sûr, le compagnon et l'inséparable de la princesse Catherine. J'ai nommé Néro, le dernier survivant des trois grands chiens noirs et superbes qui étaient les favoris d'Alexandre II. Néro adore sa maîtresse et ne la quitte pas un instant. Toujours blotti dans les plis de sa robe ou allongé à ses pieds, il se met à pleurer sitôt qu'il la perd du regard.

D'ailleurs Néro est aujourd'hui presque une figure parisienne. Tous les jours, couché aux pieds de la princesse, dans la petite victoria qui est sa voiture favorite — quelque temps qu'il fasse la princesse Jouriewsky ne va jamais qu'en voiture découverte — ou bien la suivant le long de la contre-allée des Acacias, tous les habitués du Bois l'admirent et le connaissent, le frôlant au passage et prenant

peut-être le prétexte du chien pour jeter un regard furtif vers cette belle jeune femme au visage triste et pensif, que ses voiles de crêpes, en l'enveloppant de leur éternelle mélancolie, rendent plus attractive et plus touchante en sa grâce attendrie.





Comtesse de Pourtalès

Imp. Arents.



[illegible] COMTESSE DE POURTALÈS

[illegible] de Pourtalès, dont le superbe [illegible] la société parisienne, — continuant [illegible] printemps qui fut l'éclat le plus gra[illegible] décaméron célèbre, la gloire de la cour [illegible] — est le type accompli de l'élégance [illegible] la beauté : — « L'élégance faite femme, » [illegible], — avec sa taille svelte, élancée, [illegible] souhait, ses épaules marmoréennes, [illegible] de reine et de nymphe, son fin [illegible] les traits délicats et le regard bleu





LA COMTESSE DE POURTALÈS

La comtesse de Pourtalès, dont le superbe été rayonne sur la société parisienne, — continuant le radieux printemps qui fut l'éclat le plus gracieux de ce Décaméron célèbre, la gloire de la cour impériale, — est le type accompli de l'élégance comme de la beauté : — « L'élégance faite femme, » disent ses amis, — avec sa taille svelte, élancée, modelée à souhait, ses épaules marmoréennes, sa démarche de reine et de nymphe, son fin visage, dont les traits délicats et le regard bleu

transparaissent sous ce voile de « lys et de roses », qui était, au XVIIIe siècle, le teint des jolies femmes.

Des cheveux blonds, d'un bel or cendré, forment le diadème de ce visage charmant dont l'ovale pur s'éclaire au reflet des beaux yeux : et c'est la plus belle couronne qui pût être posée sur cette tête fine de patricienne, l'une des plus adorables physionomies qui soient écloses en la seconde moitié de ce siècle.

Intelligente avec cela, et ayant employé toute la seconde moitié de sa jeunesse à démentir le sobriquet de « Dindonnette », véritable antiphrase appliquée, durant la première, à cette jolie femme, par le cercle de rieurs qui devait plus tard former cette très célèbre et très docte confrérie des « Loutons et des Loutones », dont Mme de Pourtalès fut l'une des plus éminentes adeptes : souveraine en cette fantaisie, aujourd'hui oubliée, et pourtant si caractéristique, comme elle le fut partout où elle apparut, partout où, pareille à une pourpre royale, la traîne onduleuse de sa robe emperlée passa ainsi que la fuyante vision de la grâce et de la beauté.

La comtesse de Pourtalès est dépourvue peut-être de ce brio à fracas, de cet esprit vif et fringant de répartie qui fait les renommées d'une heure. Et c'est pour cela que quelques superficiels, inca-

pables de la comprendre, la méconnurent. Mais d'une intelligence sérieuse, d'un jugement sûr, d'un tact parfait. Toujours le mot juste et toujours l'à-propos sur les lèvres comme en sa conduite. Menant sa barque avec la sûreté d'un pilote, et la conduisant au port mollement bercée, sans cahot et sans orage, avec cette sérénité rare qui fait les destinées heureuses.

Mondaine par-dessus tout, nulle mieux qu'elle ne connaît la société, ses préjugés, ses mensonges, ses partis pris et ses réticences. Aussi se dirige-t-elle, au milieu des coteries diverses, avec une sagacité et une prudence incomparables : — « Elle possède le génie de la maîtresse de maison, » — disait naguère l'un de ses amis. Et c'est vrai.

Panachant sa société avec un art suprême, elle sait en effet complaire à tous, mêler les gens et les milieux pour obtenir un ensemble intéressant et gai, un salon où l'on s'amuse, sans rien perdre des traditions ni de la tenue parfaite, sans cosmopolitisme froissant, sans éclectisme outrecuidant ou choquant ; cela sans exagération d'aucune sorte, évitant par-dessus tout l'abus de ces mélanges exotiques d'un goût douteux, qui comportent en leur amalgame malsain le germe de mort pour toute maison qui s'en laisse envahir.

Dès son entrée dans le monde, M[me] de Pourtalès

posséda cet instinct du savoir-faire. En plein apogée napoléonien, c'est-à-dire à cette époque psychologique où l'empire, battant son plein, n'avait pas d'ennemi plus implacable que ce Faubourg, dernier débris du royalisme, où le bon ton était la bouderie, où il semblait de toute correction de traiter à coups de goupillon tout transfuge passé à la cour nouvelle, — elle eut cette adresse suprême d'allier l'un et l'autre : à la fois l'une des femmes les plus aimées de l'« entourage », l'une de celles que l'empereur montrait avec le plus d'orgueil aux souverains étrangers, lors des fêtes d'apparat qui réunissaient aux Tuileries l'élite de l'élégance et de la beauté, en la personne des plus jolies femmes de Paris, — et gardant dans l'aristocratie, à laquelle elle empruntait la crème de son intimité, la place exceptionnelle à laquelle la désignaient son rang, ses alliances, ses sympathies, ses amitiés, ses relations et ses attenances. Il semble même qu'elle mît à ce tour de force une sorte de coquetterie. Et c'est sans doute poussée par ce goût de bravade commun à toutes les jolies femmes que, durant ses séjours à Compiègne, elle se plaisait à recevoir dans ses appartements particuliers des femmes qui n'eussent jamais mis le pied dans les salons impériaux.

Il est vrai qu'elles pénétraient dans ceux de la

comtesse par les petits escaliers. L'empereur n'ignorait rien, l'impératrice enrageait. Mais les apparences étaient sauves, et il fallait bien pardonner à la belle émancipée que chacun se plaisait à revendiquer pour sienne.

La comtesse de Pourtalès est née Mélanie de Bussières. Elle appartient à une vieille famille de Lorraine. Son frère, le comte de Bussières, ne s'est jamais marié. Une étroite intimité le lie à la belle comtesse, dont il fut toujours l'ami le meilleur et le guide le plus sûr. Le comte de Pourtalès, descendant d'une vieille famille du canton de Neufchâtel tient son titre du grand Frédéric, qui le donna à l'un de ses aïeux.

Comment le comte de Pourtalès assez indifférent en matière de drapeau, — le sien étant celui de l'Helvétie, — amena-t-il sa jeune femme à faire cette demi-infidélité au « Faubourg », où sa place se trouvait toute marquée, pour passer à ce camp impérial si brillant, et pourtant si discrédité auprès de tout ce qui se piquait de quelque aristocratisme? Sans doute ce qui brille attire les jolies femmes, et, le premier pas franchi, tant de filets dorés entourèrent celle-ci, elle fut si bien fêtée, encensée, engeôlée, adulée, qu'elle ne put échapper à ces rêts charmants.

Quoi qu'il en soit, ce fut Mme la princesse de Metternich qui, — prise d'une sympathie très grande

pour cette jeune femme, sa vivante antithèse, — aussi prudente qu'elle était hardie, aussi convaincue de sa beauté qu'elle-même était sans prétentions, — fut pour ainsi dire sa marraine. Elle « l'inventa » ; elle en fit la beauté du jour; elle l'eût imposée à tous les récalcitrants, — si son charme personnel ne s'était chargé de les conquérir.

C'est à cette amitié sûre que la comtesse de Pourtalès dut ses premiers succès. C'est à ce « marrainage » peut-être qu'elle emprunta sa personnalité. Tout cela, elle l'aurait acquis sans doute toute seule, mais avec du temps et de la patience. La jeune ambassadrice lui épargna l'un et l'autre en lui tendant dès l'abord sa main mignonne et loyale. L'idée ne lui vint pas qu'elle pût en être jalouse. De semblables petitesses n'entraient pas en son âme droite et fière. Ce sont des sentiments qu'elle ne connut jamais et dont elle n'imagina même pas l'existence. Elle n'eut d'ailleurs point affaire à une ingrate : l'amitié de ces deux femmes a survécu à l'empire, à ses grandeurs et aux années printanières! Toutes deux étroitement liées, — l'une l'incarnation de l'immortelle beauté, l'autre du charme et de l'intelligence, jeunes toutes deux d'une jeunesse qui semble devoir s'éterniser, à jamais fixée sur leur front charmant, — ce sont vraiment les deux amies dans le

sens pur et divin de ce mot gracieux, fait de sympathie, de dévouement, d'abnégation et d'attrait mutuel.

Toutes deux, demain, seront grand'mères, et toutes deux pourtant sont de jeunes femmes. Toutes deux encore sont partout les plus fêtées, les plus admirées, les plus enviées, l'esprit de l'une ni la beauté de l'autre n'ayant encore trouvé leur égal!

Mme de Pourtalès, je l'ai dit, a su conduire sa vie à travers les événements et à travers les coteries, avec une habileté consommée, tirant parti de tout, prenant de tout le côté le meilleur, sachant faire manœuvrer les gens et les choses sans avoir l'air d'y toucher, et, par un sentiment d'égoïsme supérieur, faisant la vie bonne à ceux qui l'entourent pour la faire excellente à elle-même. Elle a su ainsi être l'épouse la plus aimée, la mère la plus chérie, la femme la plus recherchée, sans rien sacrifier de ses goûts, de ses souhaits ni de ses désirs. Possédant ce don divin qui est l'art de plaire, nulle ne sait mieux qu'elle asservir et captiver tous ceux qui l'approchent. Et, entre ses mains fines, le code à la fois charmant et machiavélique de la séduction est une puissance suprême : cette puissance au nom de laquelle les vraies femmes, de tout temps, ont gouverné le monde.

Adroite à tout, elle a cela de particulier à toute véritable grande dame, que son savoir-faire s'étend à toute chose, cela dans l'ordre matériel aussi bien que dans l'ordre moral. Rien ne la rebute et rien ne l'épouvante. Il ne serait pas plus surprenant de voir Mme de Pourtalès ourler des torchons ou moucher son petit-fils, que dicter la paix d'un royaume et mettre à ses pieds un empire.

Elle s'entend à tout dans sa maison, veille à tout, administre et régit, conseillant à son mari un placement avantageux en même temps qu'elle ordonne une fête. Peu de maisons sont aussi bien tenues et moins encore avec autant d'ordre.

Ayant de l'élégance toutes les intuitions, il est naturel qu'elle apporte à son intérieur ce goût exquis qui fût dès son entrée dans le monde le cadre naturel de sa beauté. Aussi l'une des premières, elle mit à la mode le flou de la draperie, habillant, pour ainsi dire, son intérieur aussi bien que sa personne même, avec les raffinements les plus exquis, donnant le cadre harmonieux des étoffes habilement mariées à la masse des bibelots dont elle aussi fut l'une des premières à bonder ses appartements. Étoffes anciennes, meubles d'un rococo rare et précieux, coloris aux douceurs savamment dégradées, tout, autour d'elle, concourt à composer l'ensemble le plus délicieusement féminin et le plus adorablement gracieux. Mais c'est surtout

la profusion des fleurs qui est la note dominante de cet intérieur, où tout décèle la femme de race et la patricienne. Mme de Pourtalès en pousse la passion jusqu'à la folie, le luxe jusqu'à l'extravagance : je me souviens de certaines fêtes, contées aux jours de mon enfance et les premières qu'elle donna où elle dépensa, dit-on, plus de quatre-vingt mille francs de fleurs pour parer son hôtel ! Cela paraît aujourd'hui invraisemblable. Alors, c'était dans le courant ! Mais qui donc osera rééditer auprès d'elle le mot de Chalchas ? Qui donc se plaindra de cet excès, la coquetterie vraie de la femme et sa plus idéale parure ?

Fleur vivante et fleur de la nature, l'une et l'autre se confondent et s'harmonisent, se rehaussent et se font valoir. L'une est le cadre de l'autre et c'est sa couronne, cette couronne emblématique que Dieu mit au front d'Ève en son Paradis, que les amours jetèrent sur la chevelure blonde de l'Aphrodite, au sortir de son berceau.

Au milieu de toutes ces fleurs, de tous ces bibelots, de ces chefs-d'œuvre artistiques et de ces merveilles du passé, un tableau rayonne et c'est l'idole du logis : peinte par Carolus Duran, Mme de Pourtalès resplendit en sa beauté complète. Et cependant l'image est au-dessous du modèle. Quel artiste, quel qu'il soit, pourrait rendre la douceur

exquise de ce regard, la volupté de cette bouche adorable, l'ensemble captivant et charmeur de cette physionomie mobile et troublante, de ce teint où se confondent la neige et les roses sous l'éclat ensoleillé des cheveux blonds.

Initiatrice en toute chose, la comtesse de Pourtalès introduisit son goût raffiné dans la parure comme dans l'ameublement. Ce fut elle, l'une des premières, qui inaugura l'harmonie absolue dans la toilette, cette harmonie qui provient de l' « assortissement », dérivant de la jarretière jusqu'à la coiffure, du bas de soie à la cravate, en passant par le corset, le petit jupon et ce qui reste de linge dans l'ajustement intime des mondaines d'aujourd'hui — si disposées à simplifier en perfectionnant. — « Eh ! que sait-on ce qui peut advenir ? » disait spirituellement une belle émigrée de l'autre siècle, à qui l'on reprochait ses jupons brodés et ses dessous garnis de dentelles. — La vie, aujourd'hui menée à la vapeur, multiplie les accidents et centuple les occasions ! Dame ! ce qui était alors simple prudence est maintenant sagesse. La précaution est de rigueur. Aussi, depuis quelques années, s'est-elle tout à fait vulgarisée.

L'une des fantaisies les plus originalement gracieuses imaginées par Mme de Pourtalès, c'est l' « enroulement de perles » qui, déplaçant le bijou,

fait du collier correct et classique le plus capricieux ornement et la plus adorable coquetterie. Des perles serpentant autour du col pour passer ensuite en sautoir, en aiguillettes, en brandebourgs, sur la gorge demi-nue que voile à peine une gaze transparente ; des perles en festons onduleux s'en allant jaillir en rivières lactées le long des hanches, ou bien remontant en « esclavages » et suivant la ligne des bras, ou grimpant en lacs pressés jusqu'à la chevelure dorée, qu'elles enlacent de bandelettes, de nœuds à l'Apollon, de torsades ou de ferronnières ? Des perles partout et toujours : ou bien des guirlandes de roses : ces deux grâces si éminemment féminines que la mythologie a léguées au XVIIIe siècle et que Mme de Pourtalès à empruntées à son écrin galant.

Le XVIIIe siècle ! Cette femme adorable était faite pour en comprendre l'exquise influence, et, l'une des premières, elle tenta sa renaissance, adaptée aux modes modernes. Une vague ressemblance avec Marie-Antoinette — dont, à l'instar de l'impératrice Eugénie et de quelques autres, elle fit son culte et son idole — fut le prétexte. Et, dès lors, en ses plus éblouissantes parures, on ne la vit plus costumée qu'à l'inspiration de ces coquetteries disparues ; d'ailleurs elle avait tout pour cela : la taille, le type, les façons, la grâce enchanteresse, le charme et la haute allure. Ses blonds

cheveux se prêtaient aux coiffures élevées, gerbe dorée où se nichent les fleurs et les pierreries. Un œil de poudre lui sied à ravir, et son œil bleu, clair et profond comme un beau saphir plein de soleil prend une nouvelle flamme à cet estompement embaumé que souligne son sourcil brun.

Les paniers bouffants, les draperies Louis XV vont à ses hanches larges, épanouies sous sa taille effilée, tige gracieuse qui soutient son buste élégant. Des dentelles aux jupes ; le long des traînes soyeuses des fleurs et des broderies ; à son corsage de déesse des écharpes de gaze et des guirlandes enlacées. Tout cela, elle l'eût rêvé, si ses belles ancêtres avant elle ne l'eussent inventé, et c'est aux gravures du temps ou bien aux tableaux du Louvre qu'elle emprunte la plupart du temps son ajustement.

Par exemple, pour l'habiller, il faut une artiste ; une couturière vulgaire en serait incapable. Morin Blossier, cette inimitable artiste que Vienne avait volée à Paris et qu'il lui a rendue, sait mieux que toute autre la comprendre, saisir l'harmonie de ses lignes onduleuses, l' « encadrer » pour ainsi dire, mettre le point sur l'*i* de sa beauté et de son élégance. D'autres fois, tout simplement, — lorsqu'elle en a le temps ou le caprice, — c'est à la maison, sous sa direction, que sa femme de chambre

exécute les ravissantes toilettes avec lesquelles elle apparaît triomphante et incomparable. Et c'est elle-même qui crée selon sa fantaisie sa parure, trace le drapé de ses jupes, jette ici une écharpe, là un fichu, souligne un trait, pose un bouquet de fleurs et met une grâce. Ce qui prouve une fois de plus entre toutes qu'elle s'entend à tout, sait tout concevoir et tout vouloir autour d'elle, tout inspirer et tout obtenir, même des gens les plus humbles et les plus modestes.

J'ai dit que la comtesse de Pourtalès est une épouse adorée et une mère idolâtrée. Elle est véritablement « née coiffée » comme on disait au bon vieux temps, et elle a eu cette chance de ne rencontrer sur son chemin que des êtres qui, non seulement ont subi l'ascendant de sa séduction, mais qui, l'admirant autant qu'ils l'aimaient, se sont en quelque sorte identifiés à sa volonté, à son désir, et se sont faits ses instruments et sa force. Jamais enfants ne furent plus respectueux ni plus soumis. Jamais mari n'affectionna mieux une épouse transformée en divinité, approuvant tout ce qu'elle dit, ce qu'elle fait ou ce qu'elle pense ; la soutenant en chaque occasion, ne l'entravant à aucun prix en son essor toujours sûr et grandissant.

Même la jalousie ne saurait avoir prise sur ce

cœur confiant, généreux et bon, si assuré de sa femme que, quels que soient ses triomphes et ses succès, le soupçon ne saurait en altérer même un seul instant la radieuse image.

Certes pourtant les amoureux n'ont pas manqué à cette belle entre les belles que la mode avait sacrée souveraine! être admis à son cercle est un brevet de chic, soupirer pour elle cesse d'être ridicule, la chanter est la gloire d'un poète, la peindre suffit à illustrer un pinceau. Luire aux rayons de cet astre est un honneur envié; et un sourire de cette jolie bouche est une faveur sans prix pour tout homme de goût et d'intelligence. Que d'ennemis donc une autre se fût-elle suscités, de tous les évincés, des envieux, des dédaignés, et de ces gens pratiques qui, lorsqu'ils décernent à une femme l'honneur de lui faire la cour, ne veulent point perdre leur temps. Eh bien, avec le tact exquis que j'ai déjà signalé, tout au contraire Mme de Pourtalès a su se faire de ses amoureux des amis, de ses soupirants des dévoués; de tous, les habitués de son salon et les fidèles de son amitié.

J'ai rapidement esquissé la situation singulière et très personnelle de la très belle comtesse de Pourtalès, le rôle prépondérant qu'elle occupa à la cour impériale sans rien perdre de son prestige au faubourg Saint-Germain. Cette époque est loin-

taine déjà, et c'est en quelque sorte la première partie d'une existence dont la seconde moitié est non moins brillante. Je ne m'attarderai donc point davantage au passé, le présent étant la note dominante de cette rapide étude.

Moins que toute autre, la position de Mme de Pourtalès s'est trouvée atteinte par le renversement de l'empire. Son patriotisme, au lendemain de nos désastres, fit une auréole nouvelle à cette Alsacienne qui se leva, adorable et vivante incarnation d'une province toute saignante encore et mutilée, revenant chercher au cœur de Paris cette France perdue là-bas. Tandis que, sur la place de la Concorde, on accrochait des couronnes à la statue de Strasbourg, dans les vitrines on vendait la photographie de la belle comtesse, coiffée de ce nœud d'Alsace qui, posé sur ce joli front, devait rapidement devenir la coiffure à la mode. Fièrement, sur sa poitrine et sans souci du « Faubourg », elle porta la cocarde tricolore, les chères couleurs du drapeau vaincu ; et pas une rigoriste, fidèle du blanc royal, n'osa protester. Le crêpe de deuil n'était-il pas là pour rendre sacré le symbole jadis détesté ? Et le grand fantôme de la Patrie foulée aux pieds, étendant, sur l'horizon rougi, ses larges ailes flamboyantes, n'effaçait-il pas au cœur de tout Français jusqu'au souvenir d'un dissentiment ou d'une opinion ?

Depuis, Mme de Pourtalès — comme tant d'autres, hélas! — a dû se résigner.

L'empereur Guillaume, rencontré à Bade, est, après tout, une grande figure, et jamais gentilhomme ne fut plus galamment chevaleresque que ce roi de Prusse, représenté comme un ogre et un sauvage par ceux qui le confondent avec la soldatesque qui est son entourage. La reine Augusta même est moins pot-au-feu, moins revêche qu'on ne se l'imagine. Ou bien le charme de la comtesse opérant sur elle, s'est-elle apprivoisée à la bonne grâce et à l'accueillance? Quoi qu'il en soit, l'heure de l'opportunisme étant sonnée sans doute à l'horloge de la Robertsau, Mme de Pourtalès a considéré qu'il faut vivre en paix avec ses voisins. Donc, les rapports se sont faits très corrects. Les autorités ont mis tous leurs soins à affirmer une déférence croissante, et la belle châtelaine use du pouvoir mis très galamment à ses pieds pour le bien de tous ses compatriotes qui, moins favorisés, cherchent auprès d'elle une protection toujours efficace.

Si le bien du pays est l'objectif principal de Mme de Pourtalès, elle applique également son étonnante compétence à la direction de ses terres, s'occupant tour à tour d'agriculture et de questions ouvrières, faisant de sa philanthropie un socialisme chrétien sans distinction de croyances, et

soutenant avec la même ardeur les intérêts catholiques qui lui sont étrangers et l'intérêt protestant qui est le sien. Appliquant d'ailleurs son ecclectisme à éteindre toute haine, sa bienfaisance n'a d'autre drapeau que celui de la nationalité.

Mais ces questions sérieuses n'absorbent pas l'aimable femme à ce point qu'elle en oublie son plaisir ni celui de ses hôtes. Mme de Pourtalès tient à la Robertsau, un très grand état de maison. Son hospitalité garde les grandes traditions, et ses belles chasses attirent chaque année nombre de visiteurs, triés sur le volet du chic, en ce coin d'Alsace qui continue d'être Français. L'hiver on y patine, on y joue la comédie, on y improvise de petits bals très élégants. Il y a place pour tout dans cette vie occupée qui ne laisse jamais jour à l'ennui.

Mme de Pourtalès passe une grande partie de l'année à la Robertsau. Son amie, la princesse de Metternich, s'y arrête chaque fois qu'elle vient en France ou qu'elle en repart, et c'est pour elle une grande joie.

Le reste du temps appartient à l'hôtel parisien que j'ai rapidement esquissé : je n'ai pas besoin de remémorer les jolies fêtes qui y appellent chaque saison l'élite de la société. Mme de Pourtalès a eu l'art de se former un cercle unique en son élégance. Son salon, composé du dessus du gratin et

Naturellement tous les fils de la comtesse de Pourtalès sont destinés à l'armée française : n'ont-ils pas sucé avec le lait l'amour de cette patrie à laquelle ils se rattachent de tout le dévouement de leur cœur vraiment français.





COMTESSE AIMERY DE LAROCHEFOUCAULD

Imp. Arents.



LA COMTESSE

AIMERY DE LA ROCHEFOUCAULD

NÉE MAILLY

Blonde, svelte, élancée, une grâce élégante de haute patricienne, des cheveux splendides qui glissent, dénoués, en ondes dorées sur le marbre des épaules, pour venir caresser les petits pieds de Cendrillon; des yeux d'azur dont la sereine lumière semble enfermer un morceau d'infini : telle est la comtesse Aimery de La Rochefoucauld : une reine et une déesse.

Quand, il y a deux saisons, elle apparut au bal de la princesse de Sagan, costumée en Minerve, — une Minerve de la cour du Grand Roi — son corsage de statue enfermé dans une cuirasse de pierreries, ses cheveux glissant en long flottement d'or sous le casque étincelant où le hibou symbo-



[illegible] AIMERY DE LAROCHEFOUCAULD



LA COMTESSE
AIMERY DE LA ROCHEFOUCAULD
NÉE MAILLY

Blonde, svelte, élancée, une grâce élégante de haute patricienne, des cheveux splendides qui glissent, dénoués, en ondes dorées sur le marbre des épaules, pour venir caresser les petits pieds de Cendrillon ; des yeux d'azur dont la sereine lumière semble enfermer un morceau d'infini : telle est la comtesse Aimery de La Rochefoucauld : une reine et une déesse.

Quand, il y a deux saisons, elle apparut au bal de la princesse de Sagan, costumée en Minerve, — une Minerve de la cour du Grand Roi — son corsage de statue enfermé dans une cuirasse de pierreries, ses cheveux glissant en long flottement d'or sous le casque étincelant où le hibou symbo-

lique jetait par ses yeux jaunes une poignée de rayons, à sa main blanche le sceptre de la beauté, il n'y eut qu'un cri devant son olympienne splendeur.

La pureté de son regard bleu défendit de la comparer à la duchesse de Châteauroux, son aïeule. On la rêva, non sur les marches du trône, mais sur le trône même, et l'on revit dans cette éblouissante apparition une ressouvenance de la plus belle des reines.

Jamais costume ne fût mieux approprié. Trop chaste pour mettre à son corsage les roses de Vénus, Minerve, la déesse sage et fière, était la seule qu'elle pût personnifier.

Fraîche comme une rose de mai, la comtesse Aimery restera, au souvenir de nos petits-neveux, l'une des plus jolies femmes de notre génération. Si elle a créé autour d'elle un cadre digne de la plus gracieuse des reines, de la blonde martyre qu'elle adore en son cœur, elle en est elle-même la radieuse image. Ses cheveux possèdent cette merveilleuse couleur « cheveux de la reine », qui fut l'un des charmes les plus enchanteurs de Marie-Antoinette. Son profil, pour être moins accentué que celui des Habsbourg, n'en conserve pas moins en sa grâce exquise quelque chose de l'altière majesté d'une race impériale.

Avec cela la bonté, la douceur, l'affabilité même.

Quelque chose, dans ses manières et son accueil, de cette politesse des cours aujourd'hui perdue. Aussi elle est adorée de tous ceux qui l'approchent. Chose rare, belle comme elle l'est, elle a peu d'ennemis. Son charme profond a de si touchantes délicatesses, qu'il s'empare de tous, et la malignité s'émousserait à cette enveloppante douceur.

Ses réceptions, très élégantes, sont fort suivies. Elles gardent, la plupart du temps, un caractère presque intime, qui emprunte au cadre charmant et original qu'elle leur a donné une élégance suprême. Son hôtel, en effet, dont l'étrange arrangement possède une originalité saisissante, est l'un des plus curieux que l'on puisse décrire.

Une débauche de rouge, tout d'abord, un éclat infernal qui étonne et stupéfie dès l'entrée ; le vestibule, l'escalier, tout est tendu de peluche flamboyante sur laquelle se détache une vraie galerie de tableaux, et que coupent, aux paliers, les tentures drapées de vieilles tapisseries. Cela fait songer à l'immense brasier de quelque féerie, dans les flammes duquel danse la fantasmagorie de toute une épopée artistique.

A l'entresol sont les appartements particuliers, qui demeurent fermés. Au premier étage, la grande galerie et les salons. Ici du rouge encore, et, ce qui est très spécial, une suppression absolue des portes, remplacées par des portières

soulevées, dans le rayonnement des cadres gigantesques aux immenses feuillages d'or.

Ces vieux cadres, trouvés dans les palais de Venise par le comte Aimery, lors de son voyage en Italie, ainsi appliqués à l'ameublement, sont une trouvaille étrange et magnifique.

Mais prenons par ordre : l'appartement se compose d'un premier salon, d'un boudoir, de la galerie, d'un autre salon et de la salle à manger.

Le premier salon est tendu de peluche rubis. Des statues vénitiennes de bois sculpté servent de lampadaires, répandant leurs gerbes d'or le long des murs, presque disparus sous les tableaux. Ici un Salvator Rosa; en face, la maréchale de Mailly et, lui faisant pendant, sa belle et royale amie, Mme Louise de Savoie, comtesse de Provence; vis-à-vis, une autre dame de Mailly, princesse de Montberg.

Ce salon sert d'antichambre à la salle à manger, toute tendue de soie grenat sombre, sur laquelle resplendit encore le rutilement des consoles d'or et des grands cadres qui sertissent les portes. Un boudoir lilliputien se niche de côté, blotti contre la galerie à laquelle l'unit l'arc d'une grande baie arrondie, crevée dans le vide d'un cadre gigantesque. Ici, tout est Louis XV : les peintures du plafond, la soie des tentures, les meubles coquets et le ton rococo. C'est un recoin charmant et très

assiégé les jours de fête, car on y peut admirer à son aise le coup d'œil des salons sans redouter le flot des allants et venants.

La galerie, percée de trois fenêtres en forme de baies, se continue en enfilade par le petit salon. Du satin rose de Chine, très intense et cependant très doux, — un rose que l'on croirait cueilli à la joue fardée d'amour de quelque blonde Lisette, — forme le fond lumineux sur lequel court l'enchevêtrement éblouissant des cadres. Les rideaux décrochés de quelque salle héraldique du roman de la Rose, et pareils aux les satinés d'une robe de marquise, coupent de leurs bariolures tendres de pastel ce ton unique, sur lequel ressortent les tableaux. Par terre, le tapis, d'un rouge uniforme, oppose son velouté sombre aux nuances adoucies des portières, en soie du Japon, couvertes d'un parterre Pompadour.

Là encore, partout des portraits, partout des souvenirs. Dans un coin, entre les lampadaires de fer forgé, le buste du maréchal de Mailly, aïeul de Mme de La Rochefoucauld, dont Carlès a placé, tout en face, la fine tête, intelligente et fière, à laquelle le marbre a laissé toute sa grâce aristocratique, n'en altérant pas même la physionomie aux grands yeux clairs et doux.

Je ne saurais faire le même compliment au portrait de Chaplin, qui, s'il a saisi la beauté majes-

tueuse de la jeune femme, son allure de grande dame et la ligne pure de son visage, n'a point rendu l'éclat de ses beaux yeux bleus, sur lesquels l'artiste a laissé retomber une paupière alourdie qui n'appartient pas au gracieux modèle.

Le XVIII[e] siècle règne en souverain absolu dans l'ameublement de cette galerie. Au milieu des consoles, des lampadaires et encoignures disséminés à travers l'appartement, une table-vitrine appelle surtout l'attention, véritable écrin bondé de joyaux inestimables : tabatières, bonbonnières et autres adorables bibelots dont chacun est un legs sacré. Là une boîte sur laquelle resplendit, cernée de magnifiques diamants, la belle physionomie de François de La Rochefoucauld, signée de Petitot ; sur le dessous de la boîte, selon l'usage du temps, se trouve le chiffre enlacé de la duchesse de Longueville, la dame et souveraine dont l'illustre auteur des *Maximes* s'était déclaré le féal. A côté, un livre d'heures qui porte la date du XVII[e] siècle. Cette merveille artistique a appartenu à M[me] de La Rochefoucauld, épouse du précédent, et elle-même la dernière fille du marquis de Vivonne, en qui s'éteignit sa race.

Passons à travers le cadre-soleil qui enserre la grande baie du milieu pour pénétrer dans le salon du fond, où nous retrouvons le goût rococo des précédents. Ici, dans une vitrine gigantesque qui

tient tout un panneau, s'amoncellent, au milieu des pâtes tendres, des jolis saxes et anciens japons, les principales pièces de deux magnifiques services de Sèvres, légués aux La Rochefoucauld par la maison de Montmorency.

Le portrait du petit comte Gabriel, fils de Mme de La Rochefoucauld, placé dans ce boudoir, en est le gracieux ornement. L'enfant a volé les beaux yeux de sa mère, et Mlle Nelly Jacquemart a délicieusement rendu sa jolie figure, souriante et douce.

En somme, l'hôtel de La Rochefoucauld tout entier est une réminiscence du XVIIIe siècle : c'est ce qui convenait à l'entour de cette femme élégante qui semble descendue d'un cadre de Latour ou de Lancret.

Mme de La Rochefoucauld passe une partie de l'année au château patrimonial de Verteuil, un legs héréditaire dont le comte Aimery est le vingt-neuvième titulaire.

Verteuil, au centre des Charentes et à huit lieues de cette terre de La Rochefoucauld qui est le berceau de cette maison puissante, est une antique forteresse au fronton de laquelle s'inscrit la date du XIVe siècle. Six ou sept rois de France y ont reçu l'hospitalité : François Ier et Charles-Quint, qui visitèrent tour à tour Verteuil, y firent des séjours prolongés, puis Henri IV et plus tard Louis XIII.

De belles tapisseries des xve et xvie siècles, des meubles de la même époque, une collection de tableaux parmi lesquels resplendissent les signatures de Rembrandt, Watteau, Lebrun et Nattier, forment le fonds de cet intérieur aussi somptueux que sévère, et, lorsque la jolie comtesse regagne son château lointain, elle éprouve à l'arrivée ce même sentiment de repos un peu grave, de jouissance austère et de paix imposante qui causait à Mme de Sévigné un exquis délassement, une délicieuse surprise et une impression de paix intraduisible, chaque fois qu'elle regagnait ses rochers de Bretagne.

J'ai dit au sujet de la duchesse de Bisaccia ce qu'est la famille de La Rochefoucauld. Le comte Aimery est un cadet de la branche aînée, second fils du comte Hippolyte de La Rochefoucauld, marié à Mlle du Roux et frère de François, duc de La Rochefoucauld et chef de la maison.

Quant aux Mailly, cette maison illustre est digne de marcher de pair avec la précédente. Les Mailly n'ont pas besoin, comme l'ont dit méchamment certaines gens dont le jugement est d'ailleurs sans autorité, d'emprunter leur célébrité aux trois sœurs fameuses qui brillèrent d'un éclat sans pareil au firmament du roi Louis XV ; ils ne leur empruntèrent ni l'éclat du nom ni même celui de la fortune. Les Mailly, originaires de Bour-

gogne, ont leur souche aux comtes de Dijon. Le seigneur de Mailly, en l'an mil, était déjà un puissant baron qui marchait de pair avec les sires de Boves et de Coucy.

Ils s'intitulèrent « sires de Mailly par la grâce de Dieu », et leur bannière resplendissait aux croisades parmi les plus étincelants fanions, conduisant à sa suite une véritable armée de gentilshommes et de féaux.

Alliés aux Bauffremont, aux Craon, aux Montmorency, aux Coislin, aux Brancas, aux Narbonne, aux Crigny, aux Nassau, aux Vintimille, c'est dans le sang vigoureux de cette race puissante que vint s'éteindre celui de Coligny, de Coucy et de Lascaris d'Urfi.

Une Mailly épousa l'aîné des petits-fils de Gonzalve de Cordoue.

Les principales branches de Mailly furent celles des marquis de Nesle, princes d'Orange; des comtes de Rubempré, aujourd'hui éteinte; des marquis d'Haucourt et du Quesnay, fondus dans la maison de Croy.

La maison de Mailly n'est donc plus représentée que par sa branche aînée, dont Mme de La Rochefoucauld, héritière de la beauté traditionnelle parmi les femmes de sa race, est la plus belle fleur.

La comtesse de La Rochefoucauld n'a qu'un

enfant, un fils de deux ou trois ans, l'héritier de ce grand nom et de cette fortune.

Sa sœur, la jeune comtesse de Kersaint, presque aussi jolie qu'elle, est son opposition la plus complète. Brune autant qu'elle est blonde, vive autant qu'elle est douce, son minois espiègle, ses yeux interrogateurs, sa physionomie curieuse et pétillante, forment un contraste absolu avec la sérénité placide de la comtesse de La Rochefoucauld.

Quand j'aurai dit que la comtesse Aimery est l'une des femmes les plus élégantes du Faubourg, comme elle en est l'une des plus jolies ; quand j'aurai indiqué son goût très spécial pour les bijoux anciens, dont elle possède de très jolis spécimens, quand j'aurai signalé ses brillants admirables et ses perles presque aussi belles que celles de la comtesse Potocka, sa façon de poser ses diamants sur de légers rubans, comme cousus à la peau, j'aurai signalé tous les traits caractéristiques de cette idéale figure.

Mais, à côté de la mondaine exquise, connue et admirée de tous, se place la femme sérieuse et bonne qu'il est donné à quelques privilégiés seuls de connaître.

Mme de La Rochefoucauld, quoique toute jeune encore, est en tête de toutes les bonnes œuvres. C'est elle que sa charité naturelle, le sérieux de son caractère, sa conscience droite, son activité

généreuse, sa vertu sans tache et sa haute situation ont désignée pour la présidence de ce comité des Dames Patronnesses des *Amis de l'Enfance* qui est au faubourg Saint-Germain une sorte de Livre d'or aristocratique.

Ne fallait-il, pas pour supporter un pareil mandat, une femme aussi intacte dans sa vie privée qu'invulnérable en sa lignée héraldique?

Certains honneurs obligent, et « la femme de César ne doit point être soupçonnée »; c'est-à-dire qu'il faut des mains blanches pour recueillir l'aumône et la distribuer aux malheureux — surtout quand ces malheureux sont des innocents!

Mme de La Rochefoucauld est digne de cet honneur. Son dévouement et son zèle sont à la hauteur de la cause, comme sa vertu est à celle de sa beauté.





LA DUCHESSE DE LUYNES

La duchesse de Luynes est la fille aînée du comte Sosthène de La Rochefoucauld, duc de Bisaccia, et de cette princesse de Polignac dont la beauté est restée légendaire.

Arrière-petite-fille de la duchesse Mathieu de Montmorency, qui était en même temps la tante du duc de Luynes, Mlle de La Rochefoucauld fut par elle destinée dès son enfance à son jeune cousin. Ce mariage fut même la condition imposée au legs considérable qui augmenta la dot des jeunes époux.

Lorsque fut célébrée leur union, ces enfants n'avaient pas à eux deux trente-huit ans. C'est dire qu'ils n'avaient pas encore l'âge d'être consul-

tés, et que leur mariage fut bien plus le résultat d'un arrangement de famille que d'une inclination réciproque : cela ne les empêcha pourtant point d'être heureux ; et l'on peut affirmer qu'ils eurent ce rare privilège de goûter pendant trois ans cette union parfaite qui est le bonheur. Bonheur couronné d'or, au pied duquel devaient s'agenouiller tous les triomphes !

Au bout de quelques semaines de mariage, en effet, comme si la destinée eût voulu lui prodiguer tous ses orgueils comme toutes ses félicités, Mlle de La Rochefoucauld devint duchesse par suite de la mort de son beau-père, et elle fut la plus jeune duchesse de France, maîtresse souveraine en ce château de Dampierre, — aujourd'hui la propriété de son fils, — l'un des plus beaux domaines qui soit au monde.

Mais, hélas ! le rêve fut de courte durée ! La duchesse de Luynes n'avait pas vingt et un ans lorsqu'elle perdit son mari, glorieusement tué à Patay, en tête des mobiles de la Sarthe, qu'il commandait — et dès lors le crêpe des veuves s'étendit sur ses joies.

Ce nom fier d'un héros tombé à l'ennemi, elle jura de ne le point quitter. Dampierre devint le splendide monument où fut conservée la mémoire aimée d'un époux auquel sa veuve voulait garder

fidélité, même au delà de la tombe. Là, au milieu des richesses héréditaires amoncelées par les générations disparues, chaque objet, pour ainsi dire, lui parlait de l'absent, témoignant combien cet esprit rare savait unir les qualités diverses, artiste aussi délicat que soldat valeureux, à la fois grand seigneur et fin lettré. Rien ne fut changé. Demeurée seule avec ses deux petits enfants, la jeune femme, conservant la religion du souvenir, voulut qu'ils pussent chaque jour retrouver leur père tel qu'il était et tel qu'il avait vécu.

La duchesse de Luynes, brune, mignonne, un peu frêle et délicate, possède une physionomie gracieuse, éclairée par de jolis yeux bleus. Très modeste, intelligente, spirituelle et très artiste, elle vit entourée d'amis, très en dehors du monde et de ses pompes, ne se montrant que fort rarement chez son père même.

Sauf ses réceptions de Cannes, qui, restreintes à la plus stricte élégance, — à un parterre de rois ! lorsqu'on joue la comédie, — sont le seul élément de sa vie mondaine, la duchesse de Luynes, adorée des siens, se plaît surtout en famille. Son père, sa belle-mère, ses enfants, ses amies, cela suffit à remplir son cœur et à occuper son existence.

Peintre de talent, la duchesse de Luynes est l'une des meilleures élèves de Cot. Ses œuvres, signées du pseudonyme très transparent de Yolande Dalbert, ont été plusieurs fois admirées au Salon. C'est de cette parité de goût et de cette gracieuse rivalité qu'est née l'amitié de la duchesse de Luynes pour la marquise d'Hervey de Saint-Denis, — en art, Louise Dubréau, — si souvent rencontrée jadis en l'atelier du maître.

Trait d'union charmant, c'est d'ailleurs ce titre d'artiste mondaine qui a rassemblé autour de la duchesse le gracieux essaim de jeunes filles si gentiment appelé « son pensionnat » : M[lles] de Sartiges, de Banuelos, de Ségur, — aujourd'hui la comtesse de Guernes, — M[lle] de Goulaine, maintenant comtesse Robert de Mailly-Nesle, etc.

C'est en leur compagnie qu'elle passe ses meilleures heures, l'hiver à Cannes, l'automne à Dampierre, le printemps à Paris, l'été en excursion à Saint-Germain ou dans les environs, quand elle n'est point en Angleterre.

La duchesse de Luynes est une femme élégante parce qu'elle est une femme de goût. Sa mise, toujours recherchée, est pourtant très sobre. N'allant pas dans le monde, elle ne veut point d'éclat dans ses toilettes. Elle possède des pierreries dignes d'une reine ; mais ces joyaux

dorment paisiblement dans leurs écrins, attendant quelque occasion imprévue pour briller à son front.

A Paris, où elle passe à peine deux mois, elle habite un ravissant petit hôtel « à l'anglaise », tout près du magnifique hôtel de Bisaccia. Là, elle a entassé tous les mignons bibelots, toutes les coquettes fantaisies du luxe moderne, opposant ce nid soyeux, tout enveloppé de draperies, de peluches flamboyantes et de satins nacrés, aux austères splendeurs de Dampierre.

Durant ces deux mois elle dépense son incroyable activité, multipliant les heures de son court séjour pour suffire à tout : obligations mondaines, visites de charité, soirées de famille, courses aux expositions, concerts, leçons et études auprès de ses maîtres, ne négligeant rien et satisfaisant à tout. Elle-même veille à l'éducation de ses enfants : sur pied dès le matin pour diriger les études, organiser les promenades, s'assurer de la bonne santé et maintenir la bonne humeur et la docilité. A Dampierre, son existence est plus calme, sinon moins active; maîtresse de maison accomplie, elle y mène grande vie, offrant la large hospitalité d'autrefois à quelques hôtes privilégiés dont la vie s'écoule en plaisirs : comédies, parties de chasse, tableaux vivants et concerts improvisés. C'est là

que la petite duchesse retrouve l'existence seigneuriale pour laquelle elle est née et qu'interrompent parfois ses voyages.

Car la duchesse de Luynes n'est pas une simple excursionniste, allant s'échouer l'été dans quelque banale station balnéaire. C'est une vraie touriste, aussi infatigable qu'une miss d'outre-Manche. Elle a fait, il y a trois ans, le voyage d'Algérie avec la comtesse Potocka et Mme de Brantes; et, toujours en tête, elle eût conduit ses compagnons jusque sur les traces de Livingstone ou de Brazza, s'ils n'eussent écouté que sa vaillance infatigable. Tempérament de fer, d'une énergie à toute épreuve, elle tient cela de son sang, enfermant dans son corps frêle de Parisienne mignonne l'âme intrépide des grands ancêtres.

Aimable pour tous, accueillante et gracieuse, le trait distinctif de la duchesse de Luynes est son penchant pour la jeunesse. Toujours entourée de jeunes filles et de gaieté, il semble qu'elle soit restée un peu enfant elle-même : elle a eu si peu le temps d'être une femme! Aussi, pour se reposer de ses chères études, volontiers elle redevient l'émule et le compagnon de ses propres enfants, — le petit duc de Luynes et Mlle de Chevreuse, qui est déjà la plus adorable fillette du faubourg Saint-Germain. N'avait-elle pas

dressé, l'an dernier, pour les amuser ou pour s'amuser elle-même, un amour de petit « sanglier », dont l'éducation raffinée eût fait rougir son aimable confrère, le pensionnaire de Franconi !





DUCHESSE DE MOUCHY

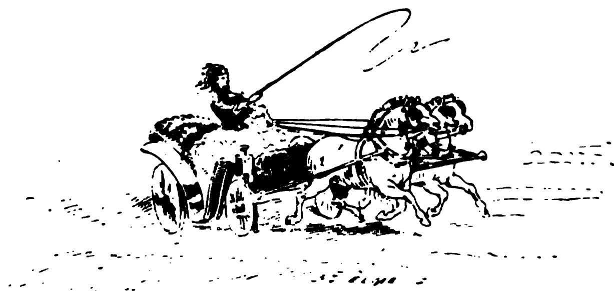
Imp. Arents



...SE DE M...

...Murat, duchesse de ...,
...les Bonaparte ...
...nièce de ...,
... avait épousé ...
...ples.
...chappa point à ...
... la descendance de ...
... ne semble avoir porté
... sommets que pour les
... précipiter d'une façon
... Tarpéiens.
... subirent le sort
... alliés, en 1814, ne le
... de Naples, ...
... de son front, son
... frères.





LA DUCHESSE DE MOUCHY

La princesse Anna Murat, duchesse de Mouchy, arrière-petite-fille de Charles Bonaparte et de Lætitia Ramolino, est la petite-nièce de Napoléon Ier, dont la sœur Caroline avait épousé Joachim Murat, qu'il fit roi de Naples.

La reine Caroline n'échappa point à cette fatalité dont fut frappée toute la descendance de ces Bonaparte, que la destinée ne semble avoir portés à ses plus inaccessibles sommets que pour les prendre de vertige et les précipiter d'une façon plus certaine aux gouffres Tarpéiens.

Murat et les siens, donc, subirent le sort commun. Sa soumission aux alliés, en 1814, ne le sauva point. Il fut bientôt chassé de Naples, et sa couronne d'un jour tomba de son front, non moins fragile que celles de ses frères.

Caché sous l'incognito d'un nom d'emprunt, il se réfugia alors à Toulon, où il résida pendant les Cent-Jours, offrant à Napoléon une soumission trop tardive qui ne fut point acceptée : car la rancune impériale s'étendait à tous ceux qui l'avaient abandonné. Waterloo vint d'ailleurs bientôt mettre fin à toute espérance. L'empire effondré, ses féaux n'avaient plus rien à attendre, et le triomphe avait coûté trop cher aux vainqueurs pour leur laisser quelque clémence. La situation donc devenait périlleuse, surtout pour les parents de l'exilé, que les fanatiques recherchaient, les traquant comme des bêtes fauves, pour les massacrer.

Un souvenir se place ici, mélancolique et plein de leçons pour les princes.

C'est alors que le marquis de Rivière fut envoyé à Toulon comme commissaire du roi. Impliqué jadis dans la conspiration de Pichegru et condamné à mort avec cinq de ses complices, il dut la vie à Murat, qui, invoqué par des amis communs, avait obtenu sa grâce du Premier Consul.

Son arrivée donna donc au faux comte de Lipona (c'est le nom que portait l'infortuné fugitif), traqué de toutes parts, l'illusion d'un rayon d'espérance : cet homme, arraché par lui au bourreau, se souviendrait !

Hélas, comme ils sont rares, ceux qui se souviennent ! Certes, le roi Murat connaissait par

expérience l'ingratitude humaine. Mais celle-ci dépassait toute déception : le premier soin de M. de Rivière fut de mettre au prix de quarante-huit mille livres la tête du fugitif.

Murat, à bout de forces et de courage, et certain maintenant que tout était perdu pour lui sur le sol de France, se décida alors à fuir. Tout dévouement ne devait pas lui faillir, et le capitaine d'un navire, un vieux fanatique de la légende napoléonienne, lui offrit de le prendre à son bord. Mais la fatalité décidément poursuivait le malheureux prince : l'erreur d'un pilote lui fit manquer le bateau-sauveteur, qu'il attendit toute une longue nuit, tremblant d'angoisse, dans l'anse déserte d'un coin écarté du rivage. L'aube du matin l'en vint chasser, et, quelque solitaire que fût la plage, craignant encore d'être reconnu par quelque passant, il s'enfonça dans les bois, pour gagner, véritable proscrit, ces solitudes de l'Esterel que ne hantent guère que les bandits ! Après deux jours de courses folles, rôdant comme un malfaiteur et se nourrissant à peine de quelques baies sauvages, Murat découvrit enfin une ferme isolée dont l'accès hospitalier lui était assuré : le métayer n'était-il point un vieux soldat de la garde ? Il reconnut le roi, et se jetant à ses pieds le supplia d'accepter l'asile de sa maison d'abord, ensuite les moyens de passer en Corse, où il était certain de

trouver un refuge sûr et des dévouements à toute épreuve.

Murat aurait dû rester en Corse : son mauvais destin le poussa à s'en aller chercher à Naples la mort tragique qui dénoua son existence aventureuse : une douzaine de balles, et ce héros qui avait traversé tant de batailles tomba pour ne plus se relever !

J'ai tracé rapidement ces quelques souvenirs trop peu connus : si j'ai rappelé ces sanglantes rémorances, c'est qu'elles sont le fond empourpré d'où sortira plus rayonnante la blanche silhouette que j'esquisserai tout à l'heure.

Le roi Murat laissait quatre enfants : les princes Achille et Lucien, la princesse Lætitia-Josèphe, depuis marquise Pepoli, et la princesse Louise-Julie-Caroline, devenue comtesse Rasponi. Tous quatre demeurèrent prisonniers avec leur mère, la reine Caroline, au château de Froshdorff, en Autriche. La reine obtint plus tard de changer cette prison pour la résidence de Trieste, d'où, soumise à la plus tyrannique surveillance, elle ne pouvait s'absenter sans la permission expresse du commandant chargé de sa garde.

Le prince Achille, le premier, parvint à s'échapper et gagna la Belgique, où il prit du service dans la petite armée du roi Léopold, qui lui offrit le grade de colonel. Mais sa tranquillité ne fut pas

de longue durée : cédant aux menaces des cabinets de Vienne et de Paris, le roi des Belges pria son trop compromettant officier de s'éloigner encore. Il se réfugia alors en Amérique, où son frère Lucien vint le rejoindre.

N'ayant aucune fortune — je dirai même aucune ressource — sur cette terre dont l'hospitalité douteuse ne leur laissait guère d'illusions, les deux frères, princes royaux de Naples, durent vivre de leur travail : Achille, après avoir servi quelque temps dans la milice, accepta du président un poste de directeur des postes, à Wasceïssa, dans la Floride — tandis que son frère, qui avait épousé une jeune et jolie Américaine, nommée miss Fraser, créait avec l'aide de sa femme un établissement d'enseignement pour les enfants.

C'est là que naquirent les premiers enfants du prince Lucien : Caroline, mariée en 1858 au baron de Chassiron, et remariée en 1871 à un Anglais du nom de Gordon; le prince Joachim et la princesse Anna, future duchesse de Mouchy.

Deux enfants vinrent plus tard, après le retour du prince Murat en cette France dont 1848 lui ouvrit les portes : ce furent les princes Achille et Louis Murat.

Élu député dans le département du Lot, Lucien Murat siégeait à la Chambre lorsque son cousin Louis Bonaparte s'empara du pouvoir. L'empire

ressuscité de ses cendres devait rendre à ce déshérité tous les honneurs et toutes les faveurs.

Mais c'est assez m'occuper du prince Lucien. Ses fils ont épousé : le prince Joachim, M[lle] de Wagram, dont il est veuf; le prince Louis, une russe de qualité; le prince Achille, — le seul marié à une femme de race souveraine, — une princesse de Mingrélie. Quant à la princesse Anna, presque une enfant lorsqu'elle perdit sa mère, ce fut l'adoptée de l'impératrice.

Une remarque ici. Les enfants du prince Murat, comme tous les survivants de la famille impériale, avaient reçu de Napoléon III le titre d'altesse, mais non d'altesse impériale. Les enfants seuls du roi Jérôme furent exceptés : ce qui, d'ores et déjà, les désignait à la succession éventuelle.

Quoi qu'il en soit, la situation de la princesse Anna à la cour de son cousin était celle d'une fille, ou plutôt d'une jeune sœur. Très belle, grande et blonde avec un teint incomparable, elle était l'enfant gâtée, l'encensée et l'adulée de tout l'entourage. Rien n'était gracieux comme elle, dans sa blanche robe de serge, sa petite toque crânement posée sur le flot d'or de sa chevelure retombante, conduisant au bois son léger panier attelé de poneys superbes. Sa *maëstria* était étonnante, et ce fut elle qui inspira dès lors aux jeunes femmes de l'aristocratie ce « goût de conduire »,

qui détrôna chez la plupart l'amour de l'équitation.

Aux chasses de Compiègne, la princesse Anna était la plus intrépide. Elle jouait la comédie à ravir, et jamais plus radieuse créature, exubérante de jeunesse, de fraîcheur et d'entrain, n'apparut aux bals de la cour en une plus triomphante apothéose.

Lorsque l'impératrice fit son voyage en Égypte, la princesse Anna fut naturellement désignée pour l'accompagner : ce voyage a enrichi son écrin d'un collier de perles admirables, hommage galant du vice-roi.

Cependant la princesse Anna venait d'atteindre ses dix-huit ans. L'heure viendrait bientôt de la marier : et c'est chose moins facile que l'on ne croit, de marier une princesse !

Un obstacle, d'ailleurs, se dressait, rendant plus ardue la difficulté. Par un de ces compromis fréquents entre les époux de religion différente, le prince Lucien et sa femme avaient partagé la difficulté, donnant à leurs fils le culte de leur père, tandis que les filles adoptaient celui de la mère.

Avec des frères catholiques, la princesse Anna était donc protestante. Aucun Français, parmi ceux qui pouvaient aspirer à sa main quasi-royale, n'eût consenti à l'épouser dans ces condi-

tions-là. Quant aux princes étrangers, il n'y fallait guère songer, et la petite princesse, d'ailleurs, ne s'en souciait guère, adorant Paris et y tenant une situation qu'elle ne pouvait retrouver nulle part. Elle se fit donc catholique, et, comme pour consacrer sa conversion, elle entreprit, sous la garde de l'amiral Duperré, un voyage en Palestine, qui fut un pèlerinage.

Ce fut deux ans après que la princesse Anna Murat épousa le duc de Mouchy, c'est-à-dire un des plus grands seigneurs de ce faubourg Saint-Germain, si étroitement fermé à la société impériale.

Ce mariage n'eut pas lieu sans encombres. Les partis, très ardents, ne se fondaient pas encore comme aujourd'hui, où, en l'absence de tout souverain, l'on oublie si volontiers la couleur du drapeau au nom de la sympathie. Le « Faubourg » bouda, et l'on n'assista pas à la bénédiction nuptiale, qui fut donnée dans la chapelle des Tuileries. La famille du duc de Mouchy elle-même crut devoir s'abstenir, afin de « faire affront » à la cour usurpatrice et détestée.

Cependant si une femme expliquait un compromis, si la beauté fut jamais une excuse, c'était cette princesse Anna, chez qui le sang superbe des Bonaparte se ravivait au sang neuf et vif de la jeune Amérique, — éclatante de grâce, de gaieté,

d'entrain, — dont les vingt ans se traduisaient en un merveilleux sourire printanier, — dont la taille majestueuse était celle d'une jeune reine : les beaux yeux et les dents étincelantes, entre les lèvres vermeilles, le teint fait de roses et de neige, ceux d'une fée et d'une déesse !

Aimable et bonne, la princesse savait cependant garder cette fierté qui décèle la race. Son accueil encourageait. Sa façon de sourire arrêtait tout oubli.

Une fois mariée, elle eut un tort pourtant : celui de se rappeler trop sa naissance, de trop se souvenir qu'un sang impérial coulait en ses veines ; pas assez que, duchesse de Mouchy, c'était à ce titre seul qu'elle serait accueillie.

Habituée à attendre les hommages, la jeune altesse crut donc ne pas devoir faire de visites de noces : les douairières, outrées du procédé, déclarèrent « qu'elle faisait sa princesse », et on la laissa chez elle.

La jeune femme, tenue à l'écart, comprit alors sa faute. Mais il était trop tard pour y revenir. Elle se dédommagea en continuant de régner aux Tuileries — quitte à prendre plus tard sa revanche vis-à-vis du Faubourg. Puis la guerre vint. Tout était à refaire, et, guidée par l'expérience passée, sachant désormais mettre à profit la fusion des partis et l'oubli des haines, elle sut tout réparer.

Sans rien répudier de son passé, témoignant à

l'empereur une irréprochable fidélité, à l'impératrice une amitié au-dessus de toute épreuve, elle ouvrit ses portes à l'aristocratie française ; et ralliant l'une d'un sourire, l'autre d'une avance à propos, celle-ci d'une déférence, celle-là d'une bonne grâce, elle se fit en peu de mois l'un des salons les plus élégants et les mieux suivis, où — éclectique avant tout — elle força les « purs » les plus extrêmes de coudoyer l'élite de l'art et de l'intelligence, voire cette noblesse impériale jadis tant décriée et maintenant tolérée, sinon acceptée, — voulant un salon « vivant », et préférant un peu de « panachage » en son intimité, à l'encroûtement d'une société trop rétrograde.

La duchesse de Mouchy, depuis son mariage, a un peu habité tous les quartiers de Paris, transportant son élégance parfaite avec ses pénates dans ses différentes installations. L'impératrice, tout d'abord, suppléa à l'hôtel un peu exigu que le duc de Mouchy possédait rue d'Astorg, par le bel hôtel de la rue de l'Élysée, qui lui appartenait alors, et qui fut vendu depuis au baron de Hirsch. La jeune duchesse s'y fixa, tandis que son mari faisait construire cette merveilleuse demeure du parc Monceau, où elle donna, il y a quelques années, d'inoubliables fêtes.

Aujourd'hui, lassée de ce palais, peut-être trop ruineux, elle l'a vendu à son tour, l'échangeant

contre l'une de ces coquettes petites maisons à l'anglaise que la princesse de Sagan a fait construire au bout de son parc. Si ses goûts de magnificence s'y trouvent un peu à l'étroit, elle s'en console par l'intimité de son élégant voisinage. Elle y a installé d'ailleurs le luxe charmant d'un intérieur vraiment seigneurial.

La nouvelle habitation de la duchesse de Mouchy est encore peu connue : à peine si, au dernier hiver, quelques réunions très intimes en ont entr'ouvert la porte. Les dimensions, d'ailleurs, ne se prêtent pas à de très grandes réceptions.

On entre de plain-pied dans le vestibule, qui est tout blanc, avec des boiseries Louis XV provenant du château de Bercy, et que pare une table de Boule, aux cuivres merveilleusement ciselés, probablement la dernière épave de cet appartement du grand Dauphin que le roi Louis XIV montrait avec tant d'orgueil au roi Jacques II.

De l'entresol, je ne parlerai pas : les appartements particuliers du duc et de la duchesse se le partagent tout entier.

Au premier étage sont les appartements de réception, et c'est là que se retrouve la magnificence dont aime à s'entourer Mme de Mouchy. Trois grands salons donnant sur l'esplanade des Invalides, bondés de tableaux, d'objets d'art, de meubles précieux sur lesquels s'entassent les

bibelots, les chefs-d'œuvre de toutes sortes, au milieu de mille riens charmants.

Dans le premier salon, sur la cheminée, une pendule et des candélabres signés de Gouttière, qui durent appartenir à quelque princesse souveraine. Puis, un peu partout, là comme dans les salons qui suivent, un entassement de meubles coquets, un fouillis de porcelaines de Sèvres, d'émaux, de jolis saxes, de tabatières en or, de flacons ciselés, de verreries vénitiennes, etc.

Dans le grand salon, un complet musée de cette maison impériale partout rappelée dans cette belle demeure — jusque par la livrée, que le duc de Mouchy a substituée à la sienne.

Le portrait du roi Murat tout d'abord, une véritable résurrection de ce fier cavalier, au regard altier, à la splendeur éblouissante. Puis des miniatures de Napoléon Ier et de la reine Caroline, à côté des portraits de Napoléon III, de l'impératrice Eugénie et du jeune prince encore enfant.

Le portrait du maréchal de Mouchy — celui qui, à quatre-vingts ans, préféra porter sa tête sur l'échafaud que renier son Dieu et son roi — ne fait point mauvaise figure au milieu de ces silhouettes souveraines. Le sang qui coule aux veines du vieux guerrier éclate en son port hautain, en ses traits nobles, en son allure majestueuse, dont la dignité calme est un saisissant contraste à l'ardeur bouil-

lante de ce Murat qui personnifie l'aristocratie nouvelle, comme le maréchal incarne l'antique patriciat : — grands seigneurs tous deux, mais d'une façon différente, portant chacun au front l'indélébile cachet de son époque et de sa race.

Comme on voit, pour être moins grandiose que le palais du parc Monceau, l'hôtel de Mouchy n'a rien perdu de son élégance. Et si les appartements de gala sont moins vastes, peut-être ont-ils gagné en coquetterie ce qu'ils ont perdu en proportions.

D'ailleurs la large et belle existence de Mouchy, le château patrimonial, dédommage la duchesse, s'il est vrai qu'elle ait besoin d'être dédommagée ! Arrangée par elle, cette résidence superbe joint tous les charmes du confort moderne aux splendeurs du passé. En conter la magnificence dépasserait le cadre. Qu'il me suffise de mentionner pour exemple l'appartement particulier de la duchesse Anna, composé d'une antichambre, d'une bibliothèque, d'un boudoir, de la chambre à coucher, d'un cabinet de toilette et d'une salle de bains. Le tout est tendu et capitonné de satin bleu tendre et rehaussé d'or. Chaque soir une profusion de lustres éclairent « à giorno » l'appartement tout entier, prêt à recevoir la duchesse et tout paré de fleurs. Chaque invitée possède un appartement semblable, seulement la couleur du satin est différente : « Quand on quitte ce châ-

teau princier, disait naguère une aimable mondaine, quel que soit le luxe que l'on retrouve chez soi, il semble que l'on soit une pauvre petite bourgeoise ! »

On mène à Mouchy la grande vie châtelaine, et les soirées qui s'y succèdent y mettent l'animation et l'entrain dont ne saurait se passer la belle maîtresse de maison.

Un calme relatif y règne cependant depuis deux années. Car la duchesse, mère de deux enfants, a perdu, en la personne d'une adorable fillette de douze ans, la joie et la gaieté qui étaient les espoirs de sa vie. Il ne lui reste plus qu'un fils, le prince de Foix, futur duc de Mouchy.

Son deuil s'éclaircit cependant depuis quelques mois, par la force du temps et des exigences de sa haute situation. Si elle ne rouvre pas sa porte, elle l'entr'ouvre : chaque soir autour d'elle se reforme le cercle d'autrefois, cercle aimable qui s'agrandit insensiblement des recrues que font sa bonne grâce et son accueil hospitalier.

En épousant le duc de Mouchy — c'est-à-dire en écartelant son blason à celui de l'illustre maison de Noailles, la princesse Anna a fait à la fois une brillante alliance et un beau mariage : dotée par l'empereur de quarante mille livres de rente, c'est une fortune quatre fois plus considérable que son mari a mise à ses pieds.

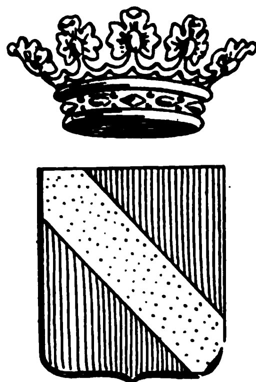
Quant à l'impératrice, son présent nuptial fut une cassette qui renfermait des bijoux vraiment princiers. Par une prudence plus fréquente qu'on ne le croit parmi les grandes mondaines, la jeune duchesse fit copier en faux ses magnifiques joyaux et envoya les véritables en Angleterre. Elle fit sagement, car, tandis qu'elle habitait encore l'hôtel de la rue d'Astorg, une part de son écrin fut volée, sans que la police impériale, qui avait cependant mis en campagne ses meilleurs limiers, pût retrouver le voleur.

Les fourrures et les dentelles de Mme de Mouchy — les fourrures surtout — sont célèbres. C'est le luxe le plus vraiment confortable à côté du luxe le plus vraiment féminin : l'un et l'autre conviennent à cette grande dame et à cette jolie femme.

Ses beaux attelages sont à la hauteur de son faste. Cette *sportwoman* hors de pair, dont le goût sûr eut une influence si heureuse sur l'élégance correcte qui marque les tendances actuelles, met un soin jaloux à posséder les équipages les plus remarqués comme les plus irréprochables.

Mondaine charmante, artiste d'instinct, femme élégante et femme intelligente, Mme de Mouchy a trouvé moyen d'être une femme heureuse. Étroitement unie à son mari, elle a rencontré en lui le compagnon rêvé, le gentilhomme de race, supérieur en toutes choses, qui l'a comprise et l'a com-

plétée, sachant donner à sa beauté le cadre somptueux indispensable pour en faire ressortir l'éclat sans pareil. Nul ménage ne fut plus ni mieux assorti. Élégants sans prétentions et fastueux sans vanité, ce sont l'un et l'autre de vrais grands seigneurs.



[illegible] DE SULLY



LA BARONNE DE POILLY

« Belle et bonne » : ce sont les deux mots qui viennent à toutes les lèvres chaque fois que l'on prononce le nom de la baronne de Poilly. J'ajouterai, pour compléter cette physionomie charmante : sympathique, intelligente, spirituelle, artiste du bout de ses ongles roses jusqu'à celui de ses beaux cheveux noirs, qui mettent à son profil olympien le casque sombre de la Junon antique.

Grande et brune, d'une beauté florissante, — opposant la splendeur de formes, auxquelles un peu d'embonpoint n'enlève rien de la grâce ni de la finesse natives, aux mièvres beautés que célèbrent certains rêveurs un peu trop amoureux d'immatérialité, — la baronne de Poilly fit sensation

lorsque, sous l'empire, elle apparut dans le monde pour la première fois. Ses traits énergiques se noyant dans l'infinie tendresse des yeux bleus veloutés, sa bouche vermeille creusant en son sourire de délicieuses fossettes, sa chevelure sombre tombant comme un flot d'ébène sur la neige des épaules, que baigne le soleil d'Athènes, font songer en effet à l'évocation splendide d'une sultane des *Mille et une Nuits* plus qu'à celle d'une héroïne d'Ossian. Et certainement, si un sculpteur inspiré chercha à saisir en ses songes enivrés la Junon superbe de l'antique mythologie, ce fut cette tête ardente et fière, altièrement souveraine, qui lui donna, en sa rapide vision, la personnification de son rêve.

La princesse Colonna lui emprunta sa Gorgone immortelle, et Marcello lui dut son chef-d'œuvre, un jour qu'elle avait oublié de sourire. Car à ce doux sourire, épanoui sur la pourpre des lèvres, s'enfuient les visions majestueuses ou terrifiantes. « Une envolée d'amour s'y niche, » suivant la vieille expression ; et l'on ne sait si c'est la grâce, la bonté, la douceur où la volupté qui — pareilles à ces fleurs et à ces pierreries que Perrault mit sur la jolie bouche de la *Belle au Bois dormant* — s'exhalent de ses lèvres à mesure qu'elle sourit !

Mme de Poilly est la fille aînée du marquis

du Hallay-Coëtquen, ce célèbre qui, en France, tint un peu le rôle du comte de Sandor en Autriche, et demeurera légendaire dans les annales de la bravoure. Gentilhomme de fière race, — le dernier de sa race et l'un des plus brillants, — on pourrait dire que sa maison s'éteignit en lui comme les nobles maisons doivent s'éteindre : en leur plus éclatant apogée — si toutefois le marquis du Hallay n'avait laissé son nom et ses titres à son petit-fils, le second enfant de Mme de Poilly ; ce qui promet encore une lignée glorieuse à ce sang illustre.

Les du Hallay-Coëtquen sont de souche souveraine. Ils descendent très directement des rois et ducs de Bretagne. Jean de Coëtquen eut l'insigne honneur d'amener au roi Louis XII sa fiancée, la reine Anne, et de participer au contrat qui unit le royaume de Bretagne à la France.

Le marquisat des du Hallay date de Henri III. Plus tard une alliance avec les Sévigné absorba la dernière goutte de sève de cette maison illustre. Sans doute cette sève est passée en grande part dans les veines de celle qui, aujourd'hui, résume pour ainsi dire en sa personnalité gracieuse la race glorieuse dont elle est l'une des fleurs les plus éclatantes : — rose superbe, aux couleurs de pourpre, éclose au vieux tronc séculaire, que teint le sang des héros, et l'une des plus belles fleurs

du parterre héraldique du beau pays de France.

Le marquis du Hallay, mort naguère, débuta dans la vie par cette école chevaleresque qui, sous la Restauration, forma les derniers gentilshommes. Officier aux grenadiers à cheval de la garde royale, il fut l'un des brillants représentants de cette génération, aujourd'hui disparue. Ses duels le rendirent célèbre au temps de sa jeunesse, et sa réputation de bravoure retentit dans toute l'Europe. Chateaubriand l'immortalisa dans ses *Mémoires d'outre-tombe* par l'oraison funèbre de ce regret : « C'est, dit-il, le dernier des Coëtquen-Chateaubriand! »

Et le regret du poète est une apothéose.

En son âge mûr, ayant suffisamment « fait ses preuves », le marquis du Hallay devint l'arbitre de l'honneur après avoir été son champion. Combien « d'affaires » arrangea-t-il, tout en sauvegardant les intéressés ! La parole de ce grand batailleur était suffisante aux plus difficiles ; et aujourd'hui même qu'il n'est plus, son opinion formulée sur un point litigieux vaut celle de Châteauvillard.

Il a emporté dans sa tombe ce code sacré de la chevalerie qu'exhument en vain de faux gentilshommes et les bretteurs de profession qui, prétendant se substituer à la vieille aristocratie française, n'en sont pas même les ombres !

Le marquis du Hallay épousa en premières noces sa petite-nièce, et c'est un même sang qui

coule dans les veines de sa fille Annette, aujourd'hui baronne de Poilly.

D'un second mariage avec une comtesse de Chimay, il eut trois autres filles : la baronne de Colobria, la vicomtesse Bresson et la comtesse Amelot de Chaillot.

Mlle Annette du Hallay-Coëtquen fut mariée de très bonne heure au comte de Brigode. Elle en eut deux fils et une fille. Sa fille, belle comme elle, et non moins originalement belle, lui fut enlevée à l'âge de dix-huit ans, et ce fut la plus grande douleur de sa vie. Son fils aîné, le comte de Brigode, a épousé Mlle de Gramont, fille du duc; le second, je l'ai dit, a hérité, de par la volonté de son grand-père, des noms et titres des du Halley-Coëtquen.

Demeurée veuve de fort bonne heure, Mme de Brigode épousa le baron de Poilly.

Cette fois, le mariage de la jeune veuve fut un mariage d'inclination. Les convenances des deux parts s'alliaient d'ailleurs en tous points à cette inclination : fortune, élégance, distinction, goûts et sympathies se trouvaient d'accord. Malheureusement tout ce qui est bonheur ressemble aux rêves et ne saurait vivre que l'espace d'un mirage. Au bout de deux ans le baron de Poilly fut enlevé à l'affection de sa femme, et ce fut pour elle un chagrin profond et violent — presque aussi profond et aussi violent que celui que lui causa

plus tard la mort de l'enfant chérie, sa fille unique.

Le trait spécial de la baronne de Poilly, comme de toutes les femmes réellement supérieures, est la « personnalité ». On peut ajouter qu'elle est « une personnalité » en ce monde si correct et si policé, où tous peuvent passer sous la même mesure — où, si le terrible brigand mythologique existait encore, tous pourraient être ajustés au même lit sans que Procuste ait à couper ni pieds ni têtes.

Et ce sentiment absolu de personnalité — d'originalité, si l'on peut dire — se traduit chez la baronne en toutes choses, en elle et autour d'elle, en ses actes et en son existence.

Originale, oui certes ! Et ce mot n'a rien de choquant alors qu'il s'agit de l'une des plus gracieuses femmes de notre époque et de l'une des plus accomplies. Originale dans le mélange curieux d'aristocratisme et d'indépendance qui fait le fond de son caractère — indépendance au nom de laquelle elle bannit les préjugés ridicules, qu'elle apporte à la non-banalité de ses relations et à l'éclectisme de son salon ; non pas aux choses qui doivent être respectées, ni aux lois justes, la base de toute société. Originale dans la liberté de son jugement, dans son amour de l'art, qui est pour elle la première des aristocraties, dans la fidélité de ses amitiés et jusque dans la rancune qu'elle sait

garder de toute injure, de tout oubli voulu, de toute offense et de toute légèreté du cœur; originale dans son horreur de tout convenu et de toute vulgarité — même, et surtout, de la vulgarité du million !

Car, si les salons de la baronne de Poilly s'ouvrent à tout ce qui a quelque valeur réelle, sans distinction de caste, il faut remarquer qu'ils demeurent impitoyablement fermés à l'envahissement de la finance.

Originale, encore et surtout, dans sa façon de se mettre, dans son ameublement, dans tout ce qui est décors et harmonie, poussant le sentiment artistique jusque dans le moindre détail et le rêve jusqu'à son ajustement.

En effet, véritable poète, le chiffon, entre ses doigts mignons, chante la mélodie voluptueuse d'un conte d'Orient. C'est elle souvent qui d'un coup de crayon trace les lignes onduleuses de ses toilettes féeriques; elle qui, drapant elle-même les gazes molles et les soies harmonieuses, s'habille comme le peintre compose son tableau, créant au gré de sa fantaisie, mariant les tons et dégradant les nuances, donnant surtout à l'étoffe cette ligne incomparable qui fut la gloire des belles athéniennes. C'est M[me] de Poilly qui, aux beaux jours de l'empire, découvrit Worth alors qu'il était simple commis chez Gagelin; elle dont l'inspiration le conduisit à cette rue de la Paix que le couturier

célèbre a faite désormais la capitale de l'élégance européenne. Car c'est avec la collaboration de sa belle cliente que le jeune artiste, qui portait en son imagination le prisme de ce coloris merveilleux, le cachet de toutes ses créations, composa les trois costumes fameux qui sont demeurés inscrits aux fastes de cette époque luxueuse.

Le premier, qui fit sensation aux Tuileries, fut celui de la Junon Louis XIV, tout étincelant d'or, éblouissant de pierreries, superbe dans sa majesté. Un soleil d'or couronnait le beau front de la jeune femme, et Mme de Poilly, sous ce faisceau de rayons, était doublement reine et déesse.

Le second, porté chez la comtesse Waleska, n'eut pas moins de succès; c'était un costume indien, une vraie féerie de gazes et d'or, sur lesquels retombait une large peau de panthère formant coiffure et manteau. Cette tête de panthère, posée en casque, avec ses deux gros yeux jaunes, luisants et terribles, rehaussant ce beau visage, auquel elle s'identifiait pour ainsi dire, avait quelque chose d'original et de saisissant qui est intraduisible et qui fit un effet prodigieux.

Mais le triomphe fut pour le costume de Gorgone inventé pour un bal que donnait à son tour Mme de Poilly. Là, la beauté presque tragique de la baronne, dépouillant pour une heure ce sourire à la douceur duquel s'atténue son caractère altier,

trouva son cadre parfait. Ses beaux cheveux noirs, enroulés de serpents incandescents, glissaient sur ses épaules superbes, enveloppant de leur manteau de nuit leurs neiges éblouissantes. C'était la déesse implacable avec tous ses effrois, et jamais l'art tout-puissant en son horreur splendide n'atteignit plus frappante incarnation.

En ce qui concerne son ameublement, Mme de Poilly, trouvant un champ plus large encore à sa fantaisie, est éclectique. Trop artiste pour se renfermer dans le cadre d'un style, qui emprisonnerait son caprice ailé, elle compose son intérieur au gré de ce qui lui plaît, n'admettant pas d'autre guide que celui de l'harmonie. De cette façon elle arrive à la plus adorable originalité : mariant la grâce à la magnificence, le sourire des étoffes à la gravité des vieux meubles, amoncelant avec un goût parfait les objets les plus heureusement disparates, les chefs-d'œuvre de toute provenance, les belles choses de tout temps et de toutes contrées. L'Orient est le pays de ses rêves. C'est à ses splendeurs fabuleuses que l'entraîne son imagination avide de fantasmagorie, de songes enchantés et de poésies étranges et inédites. Non l'Orient clinquant et banal de nos bazars, mais l'Orient grandiose, sévère en ses lignes magnifiques, aux tons inimitables, faits de lumière, et pareil à ces pierreries de Golconde, uniques en

leur éclat. Toute chose, en son appartement, s'inspire d'une poésie voluptueuse et superbe; chaque pièce semble le feuillet détaché d'un œuvre étincelant, quelque page inédite de ce Théophile Gautier qui est le dieu du logis. La même inspiration semble les avoir conçues, et le rêve du poète apparaît comme figé en une vivante incarnation.

Je parlerai tout à l'heure d'une façon plus spéciale du bel hôtel que la baronne habite au coin des Champs-Élysées, et cette rapide esquisse indiquera mieux que tous les commentaires le goût étrange et charmant qui réside à ce foyer. Mais je veux auparavant achever en quelques traits le portrait rapide que j'ai laissé inachevé.

Mme de Poilly est non seulement une artiste telle que le sont toutes les femmes de goût et d'aspirations élevées, mais une artiste véritable et des plus complètes. Elle peint à ravir et elle est excellente musicienne. Et sous ses doigts fuselés la harpe aux cordes d'or retrouve toute la poésie romantique qui flotta comme un nimbe sacré au front des héroïnes de Chateaubriand.

La musique, c'est son art de prédilection et c'est sa passion. Elle la préfère même à la littérature, qui est cependant l'hôtesse assidue de son foyer, et à la peinture, qui y tient une si large place. L'une des premières elle sut apprécier le génie de Wagner, et elle poussa si loin le culte du maître que, pour

entendre les premières auditions de son œuvre immortel, elle s'en alla passer une semaine à Munich avec Mme Judith Gautier et le comte de Montesquiou, ses rivaux d'enthousiasme.

Artiste elle-même, Mme de Poilly est l'amie et la protectrice de tous les artistes. Serviable à tous, pour tous bonne et indulgente, ce sont eux surtout qui prennent la grosse part de cette immense charité, de cette secrète bienfaisance qui est sa vertu favorite, mais que, fidèle au principe de l'Écriture, elle laisse ignorer de sa main gauche tandis que sa main droite l'accomplit.

Car, en effet, si, au rebours de tant d'autres, Mme de Poilly fuit un peu les œuvres à fracas, les bienfaits inscrits à son actif sur le Grand-Livre du Paradis seraient bien longs à compter, bien difficiles à établir! Chaque cœur reconnaissant lui garde une bénédiction, et c'est la seule récompense que veuille son inépuisable bonté.

Combien d'artistes inventés par elle, de lettrés qui lui ont dû leurs premiers succès, de pauvres débutants secourus avec toutes les délicatesses et toutes les générosités !

Au nom de l'art, elle dépense sans compter, qu'il s'agisse de son temps, de son influence ou de son argent. Sa grande fortune lui permet des fantaisies royales, et c'est son cœur qui les inspire en même temps que son esprit délicat.

On sait les efforts généreux de l'aimable femme pour rétablir à Paris ce Théâtre-Italien qui lui apparaissait ainsi que le temple de l'Art, le Panthéon d'une école immortelle ! Elle a apporté à cette renaissance musicale, devenue pour ainsi dire son œuvre, toute l'ardeur d'un dévouement sans bornes et d'une énergie sans pareille. C'était pour elle le devoir de son patriotisme artistique. Et certes, si son enthousiasme n'a point réussi à rallumer chez nous le feu sacré, c'est que notre société morte ne compte plus que des indifférents, des égoïstes et des flegmatiques que rien ne saurait galvaniser.

C'est, je l'ai dit, sous l'empire, à l'époque de la splendeur florissante, que Mme de Poilly fit ses débuts mondains.

L'empereur tout d'abord se montra fort amoureux d'elle. C'est au bal célèbre de la comtesse Waleska, en son costume étrange et fabuleux, qu'elle fit sur le souverain une impression inoubliable. Mais, repoussé par elle avec ce tact exquis de la femme qui, en se refusant, sait adoucir son refus par la grâce fière et la dignité même de ce refus, Napoléon n'en avait ressenti contre elle nulle rancune. Au contraire, il la distinguait d'une façon très spéciale, et toujours il garda pour elle une sympathie profonde. Un jour, la baronne s'étant chargée de porter au souverain quelque charitable

supplique, il la retint longuement. Puis, après une intime causerie durant laquelle, vieilli déjà et fatigué de ce pouvoir conquis à tant de peines et qui maintenant l'importunait, il s'était épanché plus que de coutume, — contant à cette amie sûre et fidèle les amertumes et les déboires dont l'abreuvait un entourage trop porté à abuser de son intarissable bonté, — il lui tendit la main : « Laissez-moi, lui dit-il, serrer votre main ; vous êtes la femme que j'estime le plus au monde !... » Et, avec cette mélancolie qui sans cesse lui montait au cœur : « Pourquoi, ajouta-t-il, ne puis-je vous voir souvent et causer ainsi avec vous ! Cela me ferait tant de bien ! »

— Hélas ! sire, vous savez bien que cela est impossible !

— C'est vrai ! fit-il tristement. Les autres ont le droit d'avoir des amis ! Nous, nous ne sommes que des prisonniers ! Vous ne sauriez venir ici souvent sans vous compromettre !

L'impératrice aussi affectionnait particulièrement Mme de Poilly, et la jeune femme était de toutes les intimités. Son élégance et sa beauté l'eussent à elles seules mise au premier rang, si son esprit n'avait réclamé une bonne part de ses succès. Douée d'une voix fort jolie qu'elle conduisait avec un goût exquis, elle jouait à ravir la comédie, qu'elle entremêlait de chansonnettes. L'une des

meilleures interprètes de ce théâtre de Compiègne qui rivalisait avec les plus fameux, elle tint dans les *Commentaires de César* le rôle de l'*Africaine* et chanta avec M. Aguado — Nélusko — le joli duo qui fit le succès de la pièce.

Mme de Poilly, à cette époque, était une sportswoman enragée. Elle montait à cheval et suivait toutes les chasses, se distinguant entre toutes par son intrépidité. A Paris, son salon était un centre mondain très recherché, où se pressaient toutes les notabilités de la cour et de la ville. Là, une intimité des plus choisies délassait la maîtresse de maison des grandes fêtes officielles, cette intimité artistico-aristocratique qui dès lors formait son cercle d'élection. On s'y amusait beaucoup, et c'était un honneur très envié d'y être admis.

Par exemple, deux ou trois fois par hiver, les portes s'ouvraient plus larges, et la société tout entière était conviée aux bals costumés de la baronne, qui rivalisaient de splendeur avec ceux des Tuileries, du ministère de la marine et de la comtesse Waleska.

Depuis la guerre, renonçant au sport et aux très grandes réceptions, Mme de Poilly s'est consacrée uniquement à ses goûts artistiques et s'est restreinte à son intimité : intimité très étendue mais limitée aux gens de talent, d'esprit et de valeur. La représentation qu'elle donna, il y a quelques

années, du *Ramier*, pièce chinoise composée tout exprès par Mme Judith Gautier, fut l'une des plus mémorables dans les annales artistiques des salons. Décoration, costumes, musique, paroles, tout était à l'unisson en ce poème extra-oriental que la fille du grand Gautier semblait avoir emprunté à l'écrin paternel. Rien n'était plus étrange et rien n'était plus gracieux. Tout, depuis le poème exotique jusqu'au décors, fut admiré. Mais le dernier mot fut au compositeur Bénédictus, lorsque l'orchestre, agrémenté de bassons, de clarinettes, de cymbales, de chapeaux chinois et japonais, etc., commença une ouverture devant laquelle fussent tombés les murs de Pékin ! La lumière électrique, mettant en pleine clarté le théâtre tandis que la salle demeurait sombre, fit sensation : et, quand j'aurai dit que les acteurs de cette adorable saynète s'appelaient Mme Pasca, Mlle Baretta et M. Volny, j'aurai rappelé tout le succès de cette soirée triomphale.

Un parterre d'élite, trié sur le volet du monde et des lettres, avait été invité à cette « première » — on pourrait dire à cette « unique » !

Il y a deux ans, toujours en cherche de divertissement nouveau, Mme de Poilly inaugura les matinées dansantes du Pré-Catelan. Elle loua le Guignol un peu abandonné qu'enchevêtraient les lierres et les glycines, et elle en fit cette délicieuse

« Villa des Ramiers » qui dût son baptême à la comédie chinoise dont j'ai parlé. Tout Paris y défila, et ce fut le « clou » de la saison.

L'année dernière, les représentations de Follembray transportèrent à la campagne l'attrait des réceptions de la baronne. *Don Pasquale*, monté avec la prima donna Renjtkiens et le ténor Brigode,— fils aîné de la baronne,— eut un succès fou. Avec cela le *Vieux Temps*, de Guy de Maupassant, et la pièce, un peu surannée mais si jolie toujours, de Regnard : *Attendez-moi sous l'orme ;* puis le *Passant*, cette gloire de Coppée, — qui est non seulement le poète préféré, mais l'ami de la maison, — interprété par M[lle] de Poilly et le comte de Montesquiou, avec un art incomparable.

La baronne de Poilly partage son temps entre Paris, la villa Camélia et Follembray.

Follembray est la résidence d'automne, qui se prolonge fort avant dans l'hiver. Les chasses y sont un attrait tout-puissant, et, mené par MM. de Brigode, l'équipage aux couleurs gros vert et grenat de Poilly est l'un des plus fringants qui existent.

Follembray, légué à sa femme par M. de Poilly, qui était lui-même un veneur de premier ordre, est un château moderne ; sa très grande séduction pour une femme comme la baronne est celle de l'hospitalité. Il semble qu'il soit élastique, tant les chambres,

habilement ménagées, se multiplient lorsque abondent les invités. D'ailleurs, pour augmenter encore le nombre de ses hôtes, — j'allais dire de sa cour, — Mme de Poilly a fait construire dans le beau parc qui enserre le château de ses verdures merveilleuses plusieurs petits pavillons, pour les mettre à la disposition des amis. L'un d'eux, plus grand que les autres, est le théâtre, et c'est un théâtre si coquet, si bien aménagé, qu'on s'y croirait à Versailles, les jours de gala. Même le Paradis, réservé aux gens et tenanciers de la maison, porte le cachet d'élégance que la baronne appose à tout ce qui l'entoure.

L'un des plus vifs attraits de Follembray est la vue admirable des salons, par les fenêtres desquels on aperçoit, perché sur la hauteur, le vieux et magnifique donjon démantelé du château de Coucy.

Durant l'été, la villa Camélia, à Deauville, est le séjour enchanteur où la baronne transporte ses pénates, c'est-à-dire ses fidèles. Une villa tout orientale, qui est encore le temple de l'art, comme sa voisine, la villa Persane, est le temple de ce Chic dont la main fine de la princesse de Sagan tient le sceptre léger.

Pour l'hôtel parisien, l'hiver et le printemps, la saison du foyer et celle du plaisir. Ici la baronne se retrouve tout entière avec ses goûts, ses ins-

tincts, son cercle et sa personnalité : à ce tableau charmant, c'est le cadre harmonieux. Car, plus encore que la toilette, le *home* c'est la femme. Et dans les bizarreries même de celui-ci on retrouve la physionomie étrange, originale, attirante et charmeuse dont j'ai voulu tracer le croquis rapide.

Dès l'entrée, le jardin, que l'on aperçoit dans les lointains de la voûte, repose le regard et isole du tohu-bohu parisien. L'escalier, à gauche, tout tendu d'anciennes tapisseries, a servi de modèle à M. Émile Perrin pour l'un des plus jolis décors de *l'Étrangère*. Deux glaces sans tain, se substituant à la muraille, permettent d'apercevoir au passage le grand salon et la galerie du premier étage, le rez-de-chaussée étant tout à fait consacré au service.

Ce premier étage, c'est-à-dire les appartements de réception, à l'antichambre desquels semble s'arrêter net l'escalier comme à sa fin, se compose d'une salle à manger, d'une galerie, d'un petit salon et d'un grand salon.

La salle à manger, que double une étroite galerie vitrée dans laquelle, pareils à d'énormes fleurs vivantes, s'ébattent de gros perroquets au plumage multicolore, est de style Henri II, toute tendue de velours rouge sombre ; l'ameublement sévère, en bois sculpté, s'oppose aux grâces coquettes de la galerie, qui appartient au pur XVIIIe siècle.

Ici, d'un côté, le mur disparait sous les toiles de maîtres : un vrai Livre d'or de la peinture, où resplendissent les noms des Breughel, Téniers, Wermans, Watteau, etc. ; de l'autre, un immense vitrage cloisonne la galerie tout entière, envoyant tout l'éclat du jardin ensoleillé, dont les verdures amortissent le regard et le reposent. Des divans turcs, des meubles sculptés, un plafond cloisonné d'azur et d'or, tel est l'ensemble de cette pièce, qui est un musée. Un étroit salon, dont les panneaux sont de grands miroirs à trumeaux, unit cette galerie au grand salon, le temple où resplendit le beau buste de Franceschi, qui apparaît en sa sculpturale beauté en pleine lumière, sous le velum grenat rehaussé d'or.

Nul maître n'a rendu si bien les traits superbes de Mme de Poilly; quel que soit leur talent, les peintres y ont échoué, impuissants à reproduire ces lignes admirables que le marbre seul a pu traduire avec quelque vérité.

Dans les beaux tableaux d'Heilbuth et de Ricard, on retrouve bien quelque chose de cette physionomie charmante, mais ce n'est pas l'art magistral, la reproduction splendide que rendent seules les lignes marmoréennes de cette tête superbe, détachée en sa blancheur de neige sur le fond sombre du velours.

Des draperies, des tentures, des rideaux en soie

de Chine toute brodée, se marient ici aux meubles Louis XV en un rococo charmant. Les tableaux resplendissent, reflétés dans les encoignures par des miroirs dont les trumeaux sont tous des chefs-d'œuvre de délicatesse et de coloris.

Mais ce premier étage, quelle que soit sa réelle magnificence, s'efface aux yeux de l'artiste, lorsqu'il pénètre aux appartements intimes qui lui sont superposés. Ici la maîtresse de maison a donné cours à sa fantaisie, et c'est le charme piquant et original de cet intérieur qui ne ressemble à rien de ce que l'on connaît.

Un petit escalier flamand, tout sculpté, et qui sert de refuge à une masse de tableautins et de tentures, part mystérieusement du premier palier pour aboutir à une seconde antichambre. A gauche, l'atelier, c'est-à-dire une galerie étrange, dont le coin est un fumoir, — la baie vitrée, une serre immense qui jette dans les airs, au-dessus du jardin, un gigantesque bouquet..

Au fond, une cheminée monumentale en bois sculpté sert de support à un très curieux tableau qui, suivant l'usage familier au XVIIIe siècle, réunit en un sujet de genre — un pique-nique à un rendez-vous de chasse — tous les du Hallay-Coëtquen vivants à cette époque.

En face, une immense bibliothèque bourrée de trésors ; le long des panneaux, — que soutient un

soubassement peint en rouge sur lequel se déroulent d'antiques manuscrits, tracés d'or sur parchemin, — des tableaux, des livres, des tapisseries, des objets d'art et des objets précieux. Pour ciel un plafond à poutrelles; dans un angle, un grand piano; dans l'autre, une harpe ancienne, très curieuse. Puis tout au fond, sur le retour, le mignon fumoir, caché dans la crevasse d'une baie, dont les trois pans sont des miroirs, au milieu desquels, droite sur sa colonne et idéalement voluptueuse en sa nudité triomphante, se dresse la Vénus de d'Épinay, — belle comme l'antique et délicate comme le moderne, — reflétée de toutes parts et admirée de tous les côtés à la fois. Des sophas turcs, très bas et chargés de coussins, courent le long des glaces, et c'est tout l'ameublement. Le moindre bibelot nuirait à l'harmonie de cette simplicité.

En face de la galerie, de l'autre côté du palier, un boudoir conduit à la chambre et au cabinet de toilette. Un vrai musée, ce boudoir, fait de japonaiseries et d'épaves du XVIII[e] siècle. De petits bureaux en vernis Martin peints par Boucher, des glaces à trumeaux, un dessus de porte signé de Watteau, des meubles coquets aux soieries un peu fanées, des tableaux encore, de jolis saxes, des sèvres de la bonne époque et mille bibelots curieux s'amoncellent autour de la harpe

d'or qui, toute vibrante des sons enchanteurs qu'en arrachent les plus jolies mains du monde, est le poème de ce réduit gracieux. Trois marches, derrière le panneau mouvant d'un grand miroir, conduisent au cabinet de toilette, où le bruit des pas s'éteint sur d'immenses peaux d'ours noirs. Au milieu, tout en faïence cloisonnée, une gigantesque baignoire s'élève, pareille à un bassin; et sous le treillis de pampres qui l'entoure d'une sorte de berceau, un arbre se dresse, au tronc duquel s'appuie une Vénus antique — arbre magique dont, sous la pression d'un ressort, chaque feuille jette l'abondante rosée d'une eau cristalline qui semble la source infatigable et l'aérienne fraîcheur où s'alimente l'eau des robinets.

Tout est oriental dans ce réduit étrange. Au fond le lit de repos. Dans un angle une pagode, dans un autre un paravent de Yeddo. Ici une mosquée lilliputienne, là une faïence colossale; tout, aménagé pour un confort original et paisible, sans heurt et sans discordance en ses notes toujours heureuses.

Sur la chambre à coucher, je ne m'étendrai guère; qu'il me suffise d'indiquer là comme partout l'élégant mélange du Louis XV et de la japonaiserie, les soies de Chine rehaussées d'or qui révêtent le grand lit d'un dais étincelant, et tout à côté, comme planant sur cette exquise magnifi-

cence, l'idole chérie et adorée de ce temple intime, le portrait de l'adorable jeune fille, l'enfant aimée et toujours regrettée, que Mme de Poilly a perdue en son radieux printemps, et qui était l'exacte et charmante reproduction de sa beauté comme de son intelligence.







COMTESSE DE VILLENEUVE

Dentu. Edit. Imp. Ch. Delâtre



… DE VILLENEUVE

… n'a pas d'histoire. Il en est … Elle apparait, … radieux, … portant … x toutes … charmes, … s séduc- … son éclat. Qui est-elle ? D'où … ! Souveraine, elle sub- … besoin de lui demander son … sur son passage. Elle …

… de Villeneuve, cette cos- … de la diplomatie, a traversé … toutes les capitales, comme … le souvenir de sa beauté.





LA COMTESSE DE VILLENEUVE

Le bonheur, dit-on, n'a pas d'histoire. Il en est de même de la beauté. Elle apparaît, astre radieux, et ses rayons éblouissent, portant en eux toutes les poésies, tous les charmes, toutes les séductions. Tout s'efface à son éclat. Qui est-elle ? D'où vient-elle ? Peu importe ! Souveraine, elle subjugue, et l'on n'a pas besoin de lui demander son passeport pour s'incliner sur son passage. Elle est la beauté, cela suffit.

Telle est la comtesse de Villeneuve, cette cosmopolite qui, au nom de la diplomatie, a traversé l'Europe, laissant dans toutes les capitales, comme une traînée lumineuse, le souvenir de sa beauté.

Jamais, depuis Ève et depuis Vénus, plus radieuse incarnation féminine ne personnifia la beauté. On l'appelle « la belle madame de Villeneuve », et cela n'a rien de commun avec la « belle madame X... », la « belle madame Z... », et toutes ces belles madames à la douzaine, dont s'enorgueillissent chaque coterie et chaque petit cercle. A celles-ci le qualificatif n'est qu'une banalité. Pour Mme de Villeneuve le mot s'impose en la voyant passer.

Sa démarche seule est une poésie et suffirait à captiver le regard. Tout en elle est harmonie; et de cette harmonie résulte une cadence lente, alanguie et fière, un peu berçante, comme ces musiques primitives, qui ont pour toucher notre âme des accents intraduisibles.

J'ai dit qu'elle est parfaite. Ses cheveux noirs se nouent en épaisses torsades sur la tête la plus fine du monde. Ses grands yeux bruns, profonds, veloutés, enfermeraient dans une de leurs prunelles sa petite bouche pourprée, qui semble cueillie à l'avril sur un rosier prêt à fleurir. Le nez un peu long possède une très grande noblesse. L'ovale d'une grâce exquise, éclairé par une physionomie dont la douceur a quelque chose de reposant : voici pour le visage. Mais ce n'est qu'une strophe de cette poésie humaine. La taille est élancée, et, si l'on en considère chaque détail, ce détail

est une perfection. Les bras, les épaules, la poitrine, d'un éclat de neige, semblent pétris de lumière. Et ce qui est au-dessus de toute admiration, ce que l'art lui-même n'eût pu rêver, c'est l'attache du col, la tombée merveilleuse de la nuque, cette façon de porter la tête de manière à découvrir la ligne la plus onduleuse qu'ait jamais tracée le Créateur.

Souverainement élégante, Mme de Villeneuve est la distinction même. Cette moderne, délicieusement affinée, porte en elle toute la sérénité un peu grave qui était le propre de la beauté antique, cette lenteur de mouvement, ce calme imposant qui est le privilège de la perfection et qui découle de la suprême harmonie de la forme. Son allure est empreinte de majesté. Elle a les nonchalances gracieuses de la créole, mêlées à l'altière dignité des races antiquement aristocratiques. Et avec cela simple, naturelle, ne paraissant jamais se douter de l'impression qu'elle produit : ayant cependant toutes les intuitions féminines, la certitude d'une femme possédant le sentiment de l'hommage qui lui est rendu.

Lorsqu'elle entre dans un salon, un murmure s'élève vers elle. Ceux qui la connaissent éprouvent [illegible] ction délicieuse de la contem- plati[illegible] ose so[illegible] ement [illegible] ceu[illegible] aient [illegible]

arrêter sur leurs lèvres le cri de surprise qu'arrache cette beauté. Et elle, comme si elle ne voyait personne, comme si elle ignorait l'impression qu'elle cause, elle s'avance souriante, la tête légèrement inclinée sur le côté, tendant la main aux amis, souriant à tous, contente de se sentir admirée, et respirant avec délices cette atmosphère d'admiration parce que c'est son atmosphère naturelle, celle où Dieu l'a placée en la créant si belle, s'enivrant d'enthousiasme comme les fleurs s'enivrent du soleil.

Assise, les plis de ses jupes ont des harmonies qui lui sont personnelles, et jamais tableau ne fut plus délicieux que celui de cette jeune femme, entourée de ses petites filles au temps où elles étaient des enfants, les unes grimpées sur ses genoux, les autres roulées dans sa robe. Isabelle, l'enfant adorée qu'elle a perdue, ne la quittait jamais. Comme si elle eût pressenti qu'elle devait la perdre si tôt, elle chérissait sa mère. Blottie contre ses genoux, la regardant avec ses grands yeux clairs et tendres, cette gracieuse enfant avait pour elle une passion de chien fidèle. Hélas, à l'âge de douze ans, la pauvre petite créature fut enlevée à la tendresse de celle qu'elle aimait tant, emportée en quelques jours par les fièvres de Rome. Ce fut l'unique chagrin de cette vie paisible et sereine comme un beau lac.

La tranquillité qui émane de sa beauté semble, en effet, se communiquer à tout ce qui l'approche. Il est en elle une sorte de paix communicative, et dans ses mouvements comme dans son existence tout semble empreint de ce calme et de cette douceur : « Elle est calme à ne pas savoir casser une assiette, » disait un Espagnol, répétant un proverbe de son pays. S'il n'eût existé, ce proverbe eût été inventé pour elle.

Si elle est calme, Mme de Villeneuve est non moins bonne. Partout où elle a passé, son excellent cœur et son exquise politesse l'ont fait aimer autant que sa beauté l'a fait admirer. D'une courtoisie unique, il semble qu'elle ait étudié ses façons aux cours de l'autre siècle. Son accueil est celui d'une vraie grande dame, et sa grâce lui a conquis tous ceux qui l'ont approchée. Il y a d'ailleurs dans cette grâce, outre l'élan naturel, comme un peu de reconnaissance de l'admiration qui lui est prodiguée et qu'elle sent pour ainsi dire avant de l'avoir reçue. Devinant qu'on veut lui plaire, c'est elle qui prend les devants.

Très indifférente à l'injure, autant elle craint de froisser les autres, autant le pardon lui est facile, autant la rancune lui est étrangère. Ne voulant pas avoir d'ennemis, elle met tous ses soins à les éviter.

Cependant, malgré tout, et quels qu'aient été son

tact et son indulgence, elle n'a pu empêcher la méchanceté de l'attaquer. Trop d'hommages ont entouré sa beauté triomphante, pour que l'envie ne se soit dressée sur son chemin. Mais elle a perdu ses efforts. Jalousies de femmes, inimitiés d'hommes rebutés, les unes comme les autres l'ont laissée parfaitement insensible. Ni souffrance, ni colère. Cela ne l'a pas atteinte : elle sait trop bien qu'elle ne l'a pas mérité.

Le mal que l'on essaye de lui faire se brise devant sa sérénité, et le seul mal qui lui soit sensible, c'est le chagrin de savoir que quelqu'un peut la haïr.

Mme de Villeneuve naquit à Madrid en 1838, pendant le séjour qu'y fit son père, M. Cavalcanti d'Albuquerke, comme ministre du Brésil : comme Mme de Villeneuve a une coquetterie bien opposée à celle des autres femmes, — la coquetterie de son âge, — elle me pardonnera de donner les dates. Fille d'un Brésilien et d'une Américaine, Mlle Suzanne Oakey, dont la beauté fut célèbre à Washington, cette double race explique sa beauté saisissante, cet éclat fait du soleil des tropiques et des neiges du Nord, qui est le propre de sa carnation merveilleuse; la pureté des lignes, l'ampleur majestueuse et la richesse du sang, apanage des races neuves, et la séduction, privilège des races décadentes du Sud.

C'est à Washington, dans la patrie de sa mère, que M[lle] Anita Cavalcanti d'Albuquerke épousa, en 1857, un compatriote de son père, comme lui attaché à la diplomatie.

Le comte de Villeneuve, alors secrétaire de la légation du Brésil, appartenait à une famille française, depuis longtemps fixée à Rio-de-Janeiro. Sans doute quelque cadet de la grande maison de Villeneuve retenu là-bas par l'amour des aventures, par quelques beaux yeux ou quelque radieuse destinée.

La carrière de M. de Villeneuve a conduit sa femme à Madrid, à Washington, à Londres, à Berlin, à Berne; elle a fait de longs séjours à Rome, en Allemagne et à Paris. Partout elle a laissé des amis et des admirateurs; partout sa grâce est restée mémorable et sa beauté légendaire.

Partout aussi son salon fut recherché. Groupant autour d'elle l'élite de toutes les sociétés qu'elle a traversées, elle a eu l'art suprême de l'attraction. Aujourd'hui, à Bruxelles, son hôtel est le centre de l'aristocratie comme de l'élégance. Si quelques années de plus lui ont donné un peu plus d'embonpoint, elles n'ont point altéré sa beauté. Comme Ninon, comme Diane de Poitiers, comme la princesse des Ursins, comme toutes les vraiment belles, elle semble pétrie de marbre, et la jeunesse se fixe à son front dans un apogée constant et

merveilleux. Le temps, en effleurant de son aile ce beau visage, craindrait de commettre un sacrilège.

C'est durant son séjour à Munich que Mme de Villeneuve a marié ses deux filles : Sophie et Julie. A peine adolescentes, comme de vraies créoles, c'est à l'heure où les quittait leur gouvernante qu'on a conduit à l'autel ces deux enfants, passées tout d'un coup de la vie de babies à celle de femmes, de la nursery au gouvernement de la maison — ce qui supprimait ainsi pour elles cette transition mondaine qui fait chez nous des dix-huit ans la plus douce étape de l'existence.

Mlles de Villeneuve ont épousé : l'aînée, le fils d'un grand seigneur bavarois, le comte de Goertz; la seconde, le prince François de Sayn-Wittgenstein-Berlebourg. Toutes deux, sans être aussi belles que leur mère, sont des femmes charmantes.

Le renom d'élégance de Mme de Villeneuve égale celui de sa beauté. Ses toilettes, marquées d'un goût parfait, sont toujours d'un très grand style. La richesse de l'étoffe, la ligne sobre, l'éclat des broderies, tels sont les caractères distinctifs de son ajustement qui emprunte à son port quelque chose de souverain. Sa grande fortune lui permettant toutes ses fantaisies, elle en a de fabuleuses. Sa lingerie est un amoncellement de dentelles et son écrin est pourvu de fort beaux joyaux; mais elle

les porte rarement, se refusant à altérer l'harmonie de la ligne par des colliers inutiles à ses belles épaules : — ou bien sachant peut-être superflu l'éclat des diamants lorsque resplendissent ses beaux yeux. Un bijou trouva cependant grâce devant son ostracisme. Il est vrai que ce bijou-là devait la séduire par son originalité. Il s'agissait d'un scarabée couleur d'or avec des reflets d'émeraude, presque introuvable, qu'une de ses amies lui avait envoyé du Mexique, après l'avoir fait émailler et attacher à une chaîne d'or.

Ce scarabée devait vivre ainsi sans manger. Il vécut en effet plusieurs mois, se promenant à son gré sur ses épaules et mettant à leur blancheur immaculée une tache éclatante. Cette lumière fuyante sur cette neige nacrée, c'était un contraste aussi heureux que bizarre, et jamais « mouche » ne fût mieux trouvée.

Mme de Villeneuve doit à la carrière diplomatique de son mari la possession de plusieurs langues. Elle parle avec une égale pureté le français, l'espagnol, l'anglais, l'allemand et l'italien. Elle les écrit avec une correction absolue et une netteté d'expression très remarquable. Sa correspondance est l'une de ses occupations favorites. Elle lit beaucoup et avec fruit, retenant ce qu'elle lit et en faisant le profit qu'il convient. Son éducation, soignée jusque dans les moindres détails, jointe à

son intelligence éclairée et à la générosité de son cœur, ses goûts artistiques et son instinct aristocratique en font une femme accomplie.

Elle parle peu et se livre moins encore. Ce qu'elle dit est marqué au sceau du bon sens, d'un esprit élevé et d'un jugement sûr.

Il a été question naguère de son installation à Paris. C'eût été un salon charmant qui se fût ouvert et qui eût été accueilli avec les plus vives sympathies par la société française. Mais ce qui est retardé n'est pas perdu. La place de Mme de Villeneuve est ici. Souhaitons que son gouvernement le comprenne.





COMTESSE DE MERCY ARGENTEAU

Dentu Edit. Imp. Ch. Delâtre.



[illegible]SSE DE MERCY-ARGENTEAU

[illegible] de Mercy-Argenteau, née comtesse [illegible]-Chimay, restera l'une des grandes [illegible] de cette époque. Admirablement [illegible] intelligence rare, séduisante au super[illegible]ement douée de toutes façons, [illegible] autant que patricienne accomplie, [illegible] pas seulement une jolie femme et une [illegible] : elle est la « femme » dans le [illegible] de ce mot, gardant au milieu de la [illegible] le type superbe de sa personna[illegible] et frappante.

[illegible] est une très grande dame, et elle [illegible] de la grande dame les finesses exquises.





LA COMTESSE DE MERCY-ARGENTEAU

La comtesse de Mercy-Argenteau, née comtesse de Caraman-Chimay, restera l'une des grandes figures féminines de cette époque. Admirablement belle, d'une intelligence rare, séduisante au superlatif, merveilleusement douée de toutes façons, artiste de race autant que patricienne accomplie, ce n'est pas seulement une jolie femme et une femme supérieure : elle est la « femme » dans le sens idéal de ce mot, gardant au milieu de la banale vulgarité le type superbe de sa personnalité originale et frappante.

Mme de Mercy est une très grande dame, et elle possède de la grande dame les finesses exquises.

Toutes les aspirations élevées et grandioses, elle les porte en son front intelligent, en ses grands yeux clairs et profonds. Faite pour gouverner des empires, l'instinct du faste est en elle. Comme Cléopâtre, elle eût jeté des perles plein sa coupe, ou son cœur par la fenêtre, selon son caprice, si elle eût été Cléopâtre; et ses mains menues, aux doigts effilés, eussent répandu à pleins flots toutt l'or de Venise, versé dans une chanson tous les vins de Grèce, capiteux et ensorcelants, pareille en ses fantaisies grandioses à ces courtisanes et à ces patriciennes de la Renaissance, créatures superbes qui ramassaient le pinceau du Titien, tandis qu'elles commandaient au duc de Ferrare ou au roi François de relever leur fin mouchoir tout parfumé des roses d'Orient.

Mme de Mercy — comme la princesse de Sagan, comme la comtesse de Pourtalès, comme la duchesse de Mouchy et quelques autres encore, dont le profil est esquissé ici — date de l'empire. Elle rayonnait en tête du fameux Décaméron, et elle y était la plus belle. Et c'est une chose étrange de retrouver, plus de vingt ans après, ces femmes en leur éclatante beauté, resplendissante et inaltérée, effaçant encore toutes les beautés. Les ans ont glissé sur leur tête blonde sans oser en effleurer les traits charmants. Leur taille de déesse a gardé ses lignes pures et sa grâce altière; leur

teint, cet éclat de neige dont leur chair est pétrie.

Quel fut leur secret et quel est le mystère de cette jouvence éternelle ? Étaient-elles d'un autre siècle et leur sang vif portait-il en son cours limpide un talisman de jeunesse immortelle ? Ou bien ces femmes fortes et belles ont-elles épuisé en leur éclatante splendeur la vitalité tout entière de leur race aujourd'hui dégénérée ?

Ce qui est certain, c'est que les filles ne valent point les mères. Et celle-là même de la comtesse de Mercy, l'une des plus admirées en la génération nouvelle, l'unique fruit de cette fleur merveilleuse, quelque belle qu'elle soit, ne saurait être mise au même rang — pas plus que cette dernière ne fut aussi absolument parfaite que celle dont elle reçut l'héritage de magnificence sans l'égaler encore.

Il y a là trois générations et il y a trois degrés. La grand'mère fut une déesse, la mère fut une reine, la fille est une moderne ! A l'une l'Olympe, à la seconde un trône... à la troisième la petite charrette anglaise qui porte aux acacias, chaque matin, nos mondaines semi-garçons.

Mais n'anticipons pas !

Quelques mots tout d'abord sur la famille de Chimay. Elle n'est point flamande, ainsi que le croient les gens mal au courant ; mais elle a son origine à Gille-Paul Riquet, bourgeois de Béziers,

fondateur du canal de Languedoc, et par suite anobli, en récompense de ses travaux, de par lettres patentes du roi Louis XIV, en date du 20 novembre 1666.

Plusieurs généalogistes rattachent les Riquet aux Riquetti, et les font ainsi cousins des Mirabeau.

Les Riquet, entre 1706 et 1839, ont donné à la France quatre lieutenants généraux. De 1780 à 1830, trois maréchaux de camp, un ambassadeur à Berlin, commandeur du Saint-Esprit (1816-1830); deux grand'croix de Saint-Louis et un commandeur de cet ordre, marquis et pair de France (1815); un ministre plénipotentiaire (1821).

Ce fut Victor-Louis de Riquet, fils de Victor-Maurice de Riquet, comte de Caraman, lieutenant général des armées du roi, et de Mlle d'Alsace d'Hénin-Liétard, princesse de Chimay et du Saint-Empire — lui-même ambassadeur, pair de France, lieutenant général et commandeur du Saint-Esprit, — qui reçut le titre de duc de Caraman par lettres patentes, en date du 6 mai 1827.

Son frère cadet, François-Joseph de Riquet, comte de Caraman, fut, de son côté, créé prince de Chimay par le roi des Pays-Bas, puis par le roi des Belges Léopold, qui stipula en outre que tous les mâles appartenant à cette branche de la maison

de Caraman seraient qualifiés princes de Caraman et les filles comtesses de Caraman.

Marié à l'une de ses parentes, le prince eut deux enfants : Alphonse, prince de Chimay, et la comtesse Louisa, mariée au comte de Mercy-Argenteau.

Mme de Mercy est donc la fille du prince de Chimay, chef de la branche cadette de Riquet-Caraman. Elle est la petite-fille de cette admirable Tallien, aussi bonne qu'elle était belle, que le Directoire nomma « Notre-Dame de Bon-Secours », et qui fut la Divinité de l'époque.

Mme Tallien, l'idole de Barras et celle de la France, est une figure historique. Elle sut, au milieu des orages de cette époque, saisir de sa main blanche l'arc radieux, présage d'apaisement, et le jeter, ainsi qu'une écharpe bénie, à travers le firmament noir ! Son histoire est toute là et son rôle est sublime. Si l'amour, à ses pieds, brûla son encens et répandit ses roses, elle ne se servit de l'amour que pour le bienfait. Chacun de ses sourires fut un pardon, une délivrance en même temps qu'une grâce ; et si elle fut toute-puissante, ce fut pour briser les chaînes, ouvrir ces prisons où gisait la Liberté en la personne de tous les opprimés !

Mariée en secondes noces au prince de Chimay,

elle fut une grande dame après avoir été une déesse. Et, devenue tout à fait mortelle, elle s'incarna en la personne de cette petite-fille à laquelle elle voulut léguer toute sa beauté avec toute son intelligence altière et souveraine. Toute la splendeur de son sang, elle la mit en ses veines. Et si Mme de Mercy fut moins grande, c'est que l'époque aussi fut plus petite.

Mariée au comte de Mercy, la comtesse Louisa de Caraman écartela son écu à l'un des plus antiques blasons des provinces lorraines, dont la terre fertile et puissante avait fourni la souche illustre de la maison de Mercy.

Quelques branches directes de la maison de Mercy subsistent encore, implantées en France et en Autriche. La principale avait pour chef Claude-Florimond, comte de Mercy, maréchal des armées de l'empereur d'Autriche, qui fut tué en 1734 à la bataille de Parme, laissant pour héritier de son nom et de ses magnifiques biens en Hongrie son parent et fils adoptif Antoine-Ignace-Charles-Augustin, comte d'Argenteau, qui devint commandant général de l'Esclavonie et obtint, en 1767, du duc de Lorraine, le droit de joindre à ses titres celui de comte de Mercy, devenu réversible.

François, comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur d'Autriche en France, se signala sous Louis XVI par son dévouement à la cause royale;

son frère Florimond-Claude de Mercy-Argenteau fut investi du grade de feld-maréchal-lieutenant au service de l'Autriche; François-Joseph-Charles, comte de Mercy-Argenteau, ministre plénipotentiaire sous Napoléon Ier, fut fait par lui comte de l'empire : ce qui fait que cette grande maison franco-austro-belge est trois fois titrée, ayant reçu de trois chefs différents cette couronne perlée qu'elle a si noblement portée !

La terre d'Argenteau, en Belgique, seigneurie libre relevant du duc de Brabant, jouissait des droits de comtes du Saint-Empire. Les sires d'Argenteau sont mentionnés dans les chartes de Liège dès l'an 1140, et jouèrent au moyen âge un rôle considérable dans le pays. Guillaume, sire d'Argenteau, « battait monnoye » au xve siècle. L'ancienneté de cette maison puissante ne le cède donc en rien à son illustration.

La maison de Mercy-Argenteau a pour chef actuel Charles-François-Joseph, comte de Mercy-Argenteau, veuf de Mlle de Brienen, dont il eut deux fils :

Le comte Eugène, marié le 11 avril 1860 à Mlle Marie-Louise de Riquet, comtesse de Caraman ;

Le comte Karl, marié en mai 1863 à Mlle Alix de Choiseul-Praslin.

Ses filles sont la comtesse d'Oultremont et la duchesse d'Harcourt.

C'est en plein apogée impérial, presque aussitôt après son mariage, que la jeune comtesse de Mercy apparut à Paris. Elle y fit sensation. L'empereur lui marqua de suite une faveur très spéciale, et son élégance bientôt autant que sa beauté la classa parmi les étoiles les plus brillantes levées au firmament des Tuileries. Mais, non contente de tenir à la cour son rang de jolie femme, son intelligence et sa pénétration la désignèrent fréquemment au conseil impérial. L'impératrice en fit son amie, et l'empereur, bien souvent, lui confia ces délicates missions que peut seule accomplir une main féminine lorsqu'elle est habile autant que jolie.

Un tact parfait est le trait distinctif de ce caractère ; et ce tact, qui est le fait d'une nature hors de pair, se développa à l'atmosphère des cours, transformant la grande dame en diplomate consommée, en « femme d'État », si l'on peut dire, amie aussi dévouée qu'habile conseillère pour ses souverains.

Avec cela une politesse exquise qui lui gagne tous ceux qui l'approchent, se montrant pareillement affable avec tous, qu'il s'agisse d'un cantonnier arrosant de sa sueur les cailloux de ses terres,

— ou d'un prince royal, — et mettant cependant toutes les nuances à son affabilité ou à sa grâce. Sachant à son gré tourner toutes les têtes et ne permettre jamais aucun écart qui lui déplaise ou la froisse : une charmeuse enfin, dans toute l'acception du mot, à laquelle nul ne sut jamais se dérober.

Et l'empereur le savait si bien, il avait une telle confiance en ce charme souverain, que, alors qu'il se vit complètement perdu, alors que tous l'avaient abandonné et que, sans soldats, sans royaume, — et partant sans amis, — il était prisonnier et désespéré ! sûr de la comtesse de Mercy, il fit appel à son dévouement et la chargea de s'en aller, ambassadrice toute-puissante, séduire le vainqueur et tenter de sauver la France !

La comtesse de Mercy montra en cette occasion qu'elle était à la hauteur de toutes les tâches et que la confiance de son souverain ne pouvait être plus noblement placée. Mettant en œuvre une énergie et une sagacité sans pareilles, elle se rendit à Versailles comme elle était venue à Wilhemsœhe, passant à travers les lignes prussiennes et ne s'arrêtant à aucun obstacle, déroutant toutes les investigations et dérobant à toutes les recherches les missives secrètes dont elle était chargée.

Hélas ! tout le savoir de la Syrène, toute la séduc-

tion de la femme et tout le prestige de la grande dame devaient se briser à l'immuable volonté du chancelier allemand! Ce cœur de bronze ne put être entamé, même par ces beaux yeux! Et ses mains suppliantes, comme toutes celles qui, de toutes parts, se levaient vers le vainqueur, furent brutalement repoussées : il fallait que Paris fut foulé par la botte de ce soldat! Il fallait l'Alsace-Lorraine à l'ogre germanique!

Mais ce trait appartient à l'histoire : revenons à la femme.

Pour l'attacher davantage, l'empereur avait exigé que son mari se fît naturaliser Français afin de lui confier le poste de chambellan. Dès lors, devenue tout à fait Parisienne, elle délaissa le superbe château d'Argenteau, auquel seul le changement survenu la rendit plus tard pour une bonne part de l'année. Elle fut durant la saison d'automne l'une des gloires de Compiègne, comme elle était durant l'hiver l'astre brillant des Tuileries. Aimant passionnément le faste, dont l'atmosphère est pour ainsi dire nécessaire à sa nature essentiellement aristocratique, on ne put jamais la soupçonner d'ambition ni de lucre. Si l'argent passait dans ses mains, c'était pour le répandre. Les toilettes à fracas, le luxe élégant d'un intérieur merveilleusement artistique, des bijoux princiers, voilà tout ce que souhaitait cette

femme jeune et belle qui aurait pu, si elle l'avait voulu, jouer avec toutes les puissances !

Son écrin fut son seul souci, si elle en eut un. Possédant déjà les admirables joyaux héréditaires des Chimay, doublés de ceux des Mercy, elle se montra insatiable de pierreries. Ses brillants égalaient ceux de l'impératrice et ses perles sont les plus belles du monde. Lorsqu'elle maria sa fille, il y a deux ans, elle détacha deux rangs de son collier pour les lui donner, et il n'y paraît guère.

D'un caractère très indépendant, Mme de Mercy s'est toujours mise au-dessus des mesquineries mondaines. Le potin a pour elle peu d'attraits et le qu'en dira-t-on ne la fait point trembler. Elle vit comme il lui plaît et elle vit « grand ». Quelques-uns lui ont reproché des imprudences de jeunesse et un brin d'excentricité. C'est le côté « artiste » de sa nature qui ne peut se plier à la correction étroite de notre bourgeoisisme. Mme de Mercy est une « femme de cour », si l'on peut ainsi parler. Et comme il n'y a plus de cour, il n'est pas surprenant que parfois elle se trouve déplacée dans notre société moderne.

D'ailleurs, très aimée des siens, avec des qualités très sérieuses sous son apparente frivolité, la comtesse de Mercy s'est, depuis la guerre, beau-

coup éloignée du monde. Elle a enfermé son existence dans le cercle très restreint d'une intimité choisie à laquelle elle a donné pour cadre le ravissant petit hôtel dont l'impératrice lui a fait cadeau en mémoire de son amitié et des services rendus. En lui donnant cet hôtel tout près de l'Élysée, la souveraine n'eut-elle point la pensée de faire de cette amie sa voisine, alors qu'elle songeait à un veuvage possible, c'est-à-dire, devenue régente, à reprendre possession de ce palais, le premier dont Napoléon III eût franchi la porte, et le premier échelon de sa grandeur?

En faisant ce cadeau à la comtesse de Mercy, l'impératrice n'était pas absolument désintéressée : n'était-il pas de simple prudence, en ce temps de conspirations et d'instabilité, d'assurer son voisinage et de garantir des fenêtres si bien placées contre toute possibilité d'invasion hostile ou ennemie?

De là, la comtesse, en effet, surplombant les beaux jardins de l'Élysée, pouvait être en communication constante avec ses augustes amis. On affirme même que, pour ménager une entente plus certaine et des relations d'autant plus sûres qu'elles seraient très secrètes, des souterrains furent établis, reliant les caves du palais à celles de l'hôtel de Mercy, et pratiquant, à travers le

jardin, un chemin large et commode par lequel on pouvait se joindre sans que personne en fût averti. Mais cela n'est qu'un « on-dit », et je ne saurais en vérifier l'exactitude.

Mais au fait, si cet « on-dit » est sérieux, gare à vous, Monsieur le Président ! Vous n'êtes point, que je sache, des amis de votre belle voisine !

Quoi qu'il en soit, et en attendant qu'elle trempe dans les conspirations ses belles mains aristocratiques, la comtesse de Mercy mène durant les quelques mois qu'elle passe à Paris une vie des plus paisibles. Voyant beaucoup l'élite de ce qui subsiste encore de l'ancienne cour, elle choisit surtout son entourage parmi les gens intelligents et les artistes, se souciant peu de l'aristocratisme du sang si cet aristocratisme n'est pas doublé de celui de l'esprit et de la pensée — de la supériorité de caste si l'on n'y joint la supériorité de l'intelligence. Aussi sa société est-elle formée d'éléments très divers, un peu disparates si l'on se place au point de vue de la « coterie », très bien assortis si l'on s'attache à la valeur individuelle et à la sympathie du talent.

Mais, artiste elle-même jusqu'au bout des ongles, ce que la comtesse de Mercy hait pardessus tout, c'est la vie oisive et inoccupée. Ici comme à Argenteau, son temps est réglé de

façon à donner à l'étude la part la plus large. Non seulement c'est une musicienne hors de pair, une musicienne dans l'âme, mais elle peint à merveille; et ses jolies miniatures feraient la gloire de plus d'un peintre. La plupart des langues lui sont familières, et elle a voulu même apprendre le russe, cette langue ingrate et dure, afin de s'identifier mieux à cette école moscovite dont elle propage les mélodies et dont elle s'est fait l'apôtre en Belgique. Les beaux concerts organisés par elle durant l'automne ont été en effet une véritable révélation musicale. Et les maîtres ignorés, tels que Borodine, Rimsky Korsakoff, César Cui, Dargomsky, etc., devront à son initiative leur droit de grande naturalisation universelle aussi bien que leur célébrité future.

Son autorité artistique et mondaine, jointe à son interprétation magistrale, eût suffi à les imposer, si leur œuvre elle-même n'eût mérité le succès triomphal qui a accueilli sa vulgarisation.

Outre son apostolat musical, la chasse retient fort tard Mme de Mercy en son château d'Argenteau, dont les futaies regorgent de gibier. Elle s'y entoure d'hôtes choisis, et y multiplie les plaisirs, que tempère l'attrait des occupations sérieuses ou intéressantes. Dernièrement, prise de fantaisie

pour la photographie, elle avait installé dans son parc un petit appareil à l'aide duquel elle a reproduit les sites enchanteurs qu'offrent les paysages environnants, se composant ainsi un album magistral dont chaque feuillet rappelle un coin favori, une page ravissante de sa merveilleuse propriété.

Divinement jolie lorsqu'elle était toute jeune, la comtesse de Mercy est encore fort belle. Un peu forte il y a quelques années, elle a maintenant beaucoup maigri; et lorsqu'on la voit passer avec sa taille svelte, son profil élégant, ses beaux cheveux d'or massés sur la nuque, sa démarche incomparable, on se demande s'il peut être vrai que cette femme soit la mère d'une autre femme grande et belle, qu'elle soit en droit, un beau matin, de s'éveiller grand'mère.

Car Mme de Mercy, comme si elle eût voulu concentrer en un seul être son héritage de beauté, passer aux veines d'une enfant unique et adorée le beau sang légué par son aïeule, n'a eu qu'une fille, superbe comme elle et presque aussi belle, aujourd'hui sa rivale d'élégance et de séduction.

Mlle Rose de Mercy-Argenteau a été mariée il y a deux ans au comte Hubert d'Avaray, petit-fils du duc. On a beaucoup parlé déjà de cette jeune femme, dont le beau front resplendit sous la tor-

sade blonde qui est son orgueil héréditaire, en attendant que s'y pose la plus belle des couronnes héraldiques. Mais son histoire est trop courte encore pour être contée ici. Nous la retrouverons l'an prochain ou le suivant dans l'un des volumes qui suivront celui-ci.





DUCHESSE DE CASTRIES

Dentu Edit. Imp. Ch. Delâtre

DUCHESSE DE CASTRIES

[illegible] Castries est une sympathique [illegible] grandes mondaines, ont su [illegible] respects et d'amitiés. Bien peu [illegible] ; on n'en connait pas à la

[illegible] jeune, accueillante, sincère, [illegible], l'aimable femme réunit [illegible] qualités qui font aimer, sans [illegible] qui crée, autour de [illegible] le don fatal, un cercle d'en- [illegible] dont la haine devient souvent [illegible] des plus brillantes [illegible]

[illegible] que la duchesse de Cas- [illegible] être sans prétentions, elle [illegible] qu'au bon vieux temps on



DUCHESSE DE CASTRIES



LA DUCHESSE DE CASTRIES

La duchesse de Castries est une sympathique. Bien peu, parmi les grandes mondaines, ont su grouper autant de respects et d'amitiés. Bien peu ont moins d'ennemis : on n'en connaît pas à la duchesse !

Affable, simple, bonne, accueillante, sincère, sans fiel contre personne, l'aimable femme réunit en effet toutes les qualités qui font aimer, sans avoir cette beauté éclatante qui crée, autour de celles qui en possèdent le don fatal, un cercle d'envieux et de jaloux dont la haine devient souvent la pierre d'achoppement des plus brillantes destinées.

Ceci ne veut pas dire que la duchesse de Castries soit laide. Pour être sans prétentions, elle n'est pas moins ce qu'au bon vieux temps on

appelait « fort agréable »; mais elle l'est sans fracas, portant en sa physionomie gracieuse cette modestie qui émane de tout son être.

Grande, un peu forte, sa taille est majestueuse, et ses belles épaules ont le soir un éclat de neige. De jolis yeux éclairent des traits très fins, et d'épais cheveux châtains couronnent son front intelligent.

La duchesse de Castries est la fille du baron Sina, le célèbre financier qui fut ministre de Grèce à Vienne, et de la baronne, morte tout récemment.

Elle est la cadette de la princesse Georges Mavrocordato. Ses autres sœurs sont la princesse Ypsilanti et la comtesse de Wimpffen. Partagé entre ces quatre filles, l'héritage des Sina donne *un million de rentes* à chacune. C'est dire que Mlle Iphigénie Sina a apporté au duc de Castries une fortune digne du beau nom qu'il mettait à ses pieds.

Les Castries sont en effet aussi anciens qu'ils sont illustres. Leur origine remonte aux Croisades, et c'est la Croix que leur aïeul portait à son fanion sous les murs de Saint-Jean-d'Acre qui est leur blason parlant — Castries étant une corruption de Croix.

Les Castries occupèrent une haute situation au XVIIIe siècle. Saint-Simon parle dans ses Mémoires

de la belle Mme de Castries, célèbre à la cour, et le spirituel abbé de Castries fut l'ami et le parent du cardinal de Fleury.

Sous Louis XV, le maréchal de Castries, ministre de la maison du roi, reçut le brevet ducal pour prix de la victoire de Clostercamp. Ses fils et petits-fils ne dérogèrent point aux fières traditions dont il leur transmettait le bel exemple. Tous furent de brillants militaires, et plus d'un arrosa nos champs de bataille de son sang valeureux.

Les alliances des Castries sont : Maillé, Noailles, Mortemart, Saint-Aulaire, etc.

Le duc actuel est fils du comte de Castries et de Mlle d'Harcourt. C'est son oncle, le duc de Castries, qui lui a légué ses titres avec une partie de sa fortune. Ses sœurs sont la maréchale de Mac-Mahon et la comtesse de Beaumont ; toutes deux ont partagé avec leur frère cet héritage évalué à deux cent mille livres de rentes.

Le duc de Castries est un des derniers gentilshommes de ce temps, où les gentilshommes deviennent rares. Nul n'était mieux fait pour séduire et captiver une femme. La duchesse est d'ailleurs le type de l'épouse fidèle et dévouée. Elle est la meilleure amie de son mari, qu'elle adore de tout son cœur.

C'est par tendresse pour lui qu'elle a peu à peu adopté ses goûts et ses idées, et qu'elle est devenue

l'enragée sportwoman qui suit toutes les courses, dont l'écurie est devenue légendaire.

Les émotions de sa vie, ce sont les triomphes de cette écurie, et l'on suit dans ses beaux yeux les anxiétés du gagnant, chaque fois que, sur le champ de bataille, qui est le turf, se montrent les couleurs de Castries, jetant dans l'horizon clair leur tache mêlée de pourpre et de neige qu'emporte la vertigineuse vitesse de chevaux incomparables.

Il faut dire que ces anxiétés ne sont généralement pas de longue durée, car l'écurie du duc jouit d'une chance presque invincible, et le haras de Moulins fournit désormais presque tous les vainqueurs des champs anglais ou français.

Toujours pour plaire à son mari, la duchesse sacrifie complètement le monde aux choses du sport. Elle choisit ses amis de préférence parmi ceux qui ont les mêmes goûts, réduisant son entourage à une très charmante, mais très restreinte intimité.

La seule chose qu'elle aime passionnément, en dehors des chevaux, c'est le bézigue, qu'elle cultive avec un soin jaloux, presque aussi invincible avec ses cartes que son mari avec ses pur sang.

Cela ne l'empêche pas d'être excessivement élégante. Elle l'est dans sa mise par un sentiment très louable de coquetterie conjugale. Elle l'est

dans son hôtel pour se mettre au diapason de cette vie de grand seigneur qu'affectionne le duc de Castries.

Cet hôtel, bâti sous Louis XIV et complètement restauré dans le même style par les soins du duc, est une véritable merveille. Tout l'ameublement est de l'époque et c'est un ameublement princier. Rien de moderne, jetant une fausse note parmi les splendeurs du passé; mais partout les grandes lignes du style magistral, les hautes tapisseries et les lampas superbes que l'on voyait à Versailles, faisant cadre au portrait des aïeux.

Le jardin, comme l'hôtel, a gardé son cachet grandiose. Arrangé à la française, comme le voulait l'esprit du temps, on croirait que ses allées, tracées par Le Nôtre, ont conservé intacts à travers les années leurs contours larges et majestueux, encadrés de taillis réguliers et d'arbres séculaires, plantés au temps du grand siècle.

Il y a trois ans, une fête monstre inaugura l'hôtel. Un luxe fou fut déployé en cette circonstance : fleurs, fruits, arbustes rares, jamais on ne vit décoration plus éblouissante ni plus réelle magnificence. Depuis, les portes ont été fermées et ne se sont plus rouvertes, et c'est grand dommage. Car les réceptions sont si rares où l'on retrouve quelque chose des belles traditions et des façons de nos aïeux, que l'on ne saurait assez

regretter celles qui en ont gardé la complète splendeur.

Pour vivre dans le calme du foyer, le duc et la duchesse n'abdiquent rien de leur instinctive élégance. Le besoin de luxe est en eux comme en toutes les natures réellement aristocratiques, mais traduit par une élégance simple, sobre, hautaine, sans lacune et sans fausse note. La tenue de leur maison est d'une correction magistrale. Leur table, toujours servie pour dix couverts, peut être citée parmi les meilleures comme parmi les plus somptueuses. La loge de la duchesse, à l'Opéra, est une des grandes avant-scènes. Quant aux équipages, je n'ai pas à insister sur le haut chic et l'exacte correction qui les marquent : ce sont les mieux tenus de Paris ; et le cocher anglais qui a l'honneur de conduire Mme de Castries est un gentleman de si grande importance que des appointements de ministre paraîtraient insuffisants à ses menus plaisirs.

La duchesse de Castries possède non seulement une garde-robe aussi coquette que magnifique, mais aussi l'écrin d'une souveraine : aux joyaux héréditaires des Castries, se joint une part des bijoux de la baronne Sina, dont les pierreries égalaient en splendeur les dentelles merveilleuses et l'incomparable collection de fourrures que lui envia plus d'une princesse.

Un seul nuage passe dans cette existence ensoleillée de tous les dons du sort. La duchesse de Castries n'a pas d'enfants. Et c'est pour ce ménage un inconsolable regret d'emporter avec lui ce nom illustre de Castries, qui s'éteindra en la personne de l'un de ses plus brillants représentants.





COMTESSE DE BEAUMONT

Imp. Arents.



COMTESSE DE BEAUMONT



LA COMTESSE DE BEAUMONT

Grande, blonde, élancée, avec une taille admirable et des épaules de déesse, artiste jusqu'au bout de ses ongles effilés, la comtesse de Beaumont peut être classée parmi les plus séduisantes Parisiennes, comme parmi les plus belles.

C'est la femme de Balzac, superbe en son été florissant, dont la beauté éclatante pâlit le printemps radieux — ce sphinx fabuleux qui enferme dans son front de marbre le mystère de la vie, énigme tentante mille fois plus que l'énigme indéchiffrée de l'ignorance en sa page immaculée.

Comme toutes les femmes qui sont « quelqu'un », la comtesse de Beaumont s'est fait une personnalité : personnalité physique et personnalité morale.

Au physique, une mise à part, très indépen-



COMTESSE DE BEAUMONT

Imp. Arents.



LA COMTESSE DE BEAUMONT

Grande, blonde, élancée, avec une taille admirable et des épaules de déesse, artiste jusqu'au bout de ses ongles effilés, la comtesse de Beaumont peut être classée parmi les plus séduisantes Parisiennes, comme parmi les plus belles.

C'est la femme de Balzac, superbe en son été florissant, dont la beauté éclatante pâlit le printemps radieux — ce sphinx fabuleux qui enferme dans son front de marbre le mystère de la vie, énigme tentante mille fois plus que l'énigme indéchiffrée de l'ignorance en sa page immaculée.

Comme toutes les femmes qui sont « quelqu'un », la comtesse de Beaumont s'est fait une personnalité : personnalité physique et personnalité morale.

Au physique, une mise à part, très indépen-

dante et très spéciale. Croquant elle-même en quelques traits ses costumes, mettant de côté tout convenu, comme toute exigence de couturière, elle s'habille à sa guise, marquant ses conceptions d'un goût parfait. Ses toilettes possèdent un cachet artistique, excentrique sans extravagance, des inattendus adorables avec une pointe originale, quelque chose de capiteux qui séduit et qui trouble. De même pour sa coiffure. Mme de Beaumont, depuis qu'elle est une femme, a conservé la même façon d'arranger ses beaux cheveux dorés. La nuque entièrement découverte, laissant admirer la ligne parfaite, et des bandeaux crêpelés formant comme un diadème à son front superbe. Tout cela rehaussant une grâce exquise, composant un cadre d'harmonie à la beauté que j'ai dépeinte.

Au moral, de la grâce plus encore s'il est possible, et sous cette grâce qui leur sert d'enveloppe coquette, des fusées d'esprit qui, autour d'elle, éblouissent et allument la causerie transformée en feu d'artifice. Très attachée à ses amis. Pour tous bonne et dévouée. Possédant à fond cette science d'être aimable, si familière à nos grand'mères et si complètement oubliée de notre jeune génération. Originale en ses façons, sans parti pris, par besoin d'échapper à la sottise du convenu. Artiste plus encore que mondaine, et en ayant les fantaisies

folles et les rêves ailés qui s'en vont droit dans les nues se briser à quelque méchante étoile.

Et ce mot d'artiste n'exprime pas ici, comme pour la plupart des femmes qui se piquent de ce titre, seulement une tendance, un goût raffiné ou une vague aspiration. Non seulement la comtesse de Beaumont est une musicienne hors ligne, mais elle sculpte comme Marie d'Orléans. Le buste de Chopin, exécuté il y a quelques années, l'a classée. C'est qu'aussi ses deux arts préférés se sont unis en cette circonstance pour lui inspirer un chef-d'œuvre! Et encore peut-être l'admiration profonde qu'elle vouait à son maître favori figeant dans le marbre des traits idéalisés au souvenir de la gracieuse artiste.

Depuis, plusieurs œuvres ont continué sa réputation grandissante. Le buste de Mme Krauss — dont le profil énergique devait séduire Mme de Beaumont autant que la sympathie réciproque pouvait l'inspirer — n'a de supérieur que celui du maréchal de Castries, son aïeul. Le profil altier, les traits fiers de l'homme de race et la physionomie mâle de l'homme de guerre sont magistralement rendus. Et sous le ciseau léger de la jeune femme, le vainqueur de Clostercamp a pour ainsi dire revécu, immortalisé par le marbre comme il l'a été par l'histoire.

J'ai parlé de l'artiste. Parlons de la femme.

Fille du comte de Castries et de Mlle d'Harcourt, Mme de Beaumont, née Jeanne de Castries, est la sœur du duc actuel de Castries et de la maréchale de Mac-Mahon, duchesse de Magenta. Autant qu'eux — plus qu'eux s'il est possible — elle sent en ses veines couler le sang bleu de sa race. A seize ans, c'était Hébé en sa grâce divine, avec sa naissante splendeur, son front intelligent, ses yeux limpides, aux étonnements naïfs, sa démarche de sylphide!

Tous ceux qui l'ont vue jeune fille se souviennent de cette blanche évocation, si gracieuse en ses nuées de tulle diaphane, enguirlandée de fleurs champêtres, qu'elle portait sur ses cheveux d'or ainsi que la couronne d'une muse printanière. Gaie, rieuse, un brin coquette, elle rappelait ces belles filles qui jadis formaient autour des reines un état-major de beauté, « l'escadron volant » des jeunes amours.

Son pied fin semblait taillé pour glisser, à Versailles, dans la grande salle des Glaces : et son rire vermeil pour résonner dans les bosquets fleuris du jardin d'Apollon.

Comment se fit son mariage? Par un de ces hasards mondains qui décident des unions, appuyées tout simplement sur des parchemins ou des écus d'or.

Ni les uns ni les autres ne manquaient à la fiancée,

qui, à son beau nom et à la dot paternelle, joignait la promesse des soixante mille livres de rentes que devait plus tard lui laisser son oncle, le vieux duc de Castries. Quant au comte Robert de Beaumont, si une fortune énorme pesait à l'actif de ses espérances, avait-on bien pensé que c'était au petit-fils du chirurgien Dupuytren que l'on donnait cette patricienne délicate ? Et ne craignait-on point un peu la rudesse de cette main, mieux faite peut-être pour manier le bistouri paternel que pour toucher à cet être fragile qui est la femme, pour sonder une plaie physique que pour effleurer l'âme tendre d'une jeune fille ?

Et quelle jeune fille ! Celle-ci en était la quintessence, en son sens le plus exquis.

Accomplie en toutes choses, Mlle de Castries n'était pas seulement jolie : son élégance native, son intelligence, ses aspirations, sa hautaine et instinctive fierté, sa grâce innée, achevaient sa beauté et en complétaient le prodigieux attrait. Malheureusement cette enfant, douée par toutes les bonnes fées, avait reçu de l'une d'elles le fatal présent qui devait être le désespoir et l'achoppement de sa destinée : à vingt ans elle était déjà « l'emballée » qu'elle est encore ! Et le frein qu'il lui eût fallu, c'était un amour supérieur au sien.

Emballée pour tout ce qui est bon, ce qui est beau, pour tout ce qui plane et qui est pur !

Mirage que tout cela, dira-t-on ! Et rêve de poëte ! Mirage ? qu'importe, et qu'importe le rêve ! Ce sont ceux qui éclosent au cœur de toutes les chercheuses d'idéal, dont les aspirations tendent toujours vers les sommets — fussent-ils inaccessibles !

Peut-être, pour comprendre ces choses, eût-il fallu un de ces esprits rares, élevés, larges en leurs vues infinies, qui devinent et qui sentent, quand ils ignorent.

Malheureusement pour elle, la jeune fille ne le rencontra point en son mari.

Délaissée le jour même de ses noces, l'enfant ignorante reçut l'une de ces blessures que la femme, une fois instruite, ne pouvait oublier. Ici que l'on me pardonne de glisser sur un incident qui, pour être peu connu, n'en est pas moins réel : le comte de Beaumont, disparu au sortir de la sacristie, ne se montra au domicile conjugal que trois jours après. Inutile, n'est-ce pas, d'insister sur ce début ? Bien des excuses en découlent, et l'explication de bien des faits.

L'avenir montra d'ailleurs trop suffisamment que ni la sympathie des cœurs ni la parité des goûts et des caractères n'avaient été mises au nombre des présents nuptiaux. Un jour vint donc où la jeune femme, convaincue de l'inutilité de ses efforts, convaincue de son impuissance à fixer un volage,

à allumer le feu sacré dans un esprit qui lui demeurait fermé, se sentit à bout de forces.

Elle était incapable de comprendre la vie comme tant d'autres le font. Tromper répugnait à sa nature droite, et transiger révoltait son altière fierté. Lorsque, succombant sous le poids de ses déceptions, le courage lui faillit, elle préféra rompre.

Je n'ai pas à rappeler ici l'éclat d'une séparation qui eut trop de retentissement pour être oubliée. Celle-là, comme tant d'autres, fut une pierre arrachée à la muraille croûlante du mariage indissoluble, un argument plus puissant que tous les discours, apporté à la cause du divorce.

Quoi qu'il en soit, devant l'effondrement de sa vie d'épouse, Mme de Beaumont se rappela qu'elle était mère, qu'elle se devait aux chers petits qui étaient toute sa joie, son culte et ses plus chères amours. Elle se donna deux gardiens : sa tendresse maternelle et son affection filiale. Entre les cheveux blancs de l'aïeule et les cheveux blonds des enfants, elle crut être suffisamment protégée, pensant qu'il serait bien difficile, même à ses pires ennemis, de lui jeter la première pierre.

D'ailleurs un rempart devait bientôt la défendre : je veux parler du cercle d'amis dont elle a su s'entourer, et au milieu desquels sa vie s'écoule paisible et douce dans le coquet petit hôtel qu'elle partage avec sa mère et qu'anime le rire des

chers aimés, qui, quoi qu'on ait pu leur dire, chérissent leur mère par-dessus tout.

Mais, quel que soit le calme de cette existence, et quelles que soient les précautions qu'elle ait prises, Mme de Beaumont, pas plus qu'une autre, — moins qu'une autre parce qu'elle est plus supérieure, — ne pouvait échapper à la malignité du public. On lui a donc fait une légende, et cette légende n'est rien moins que sympathique.

Parce qu'elle reçoit des artistes, cette mondaine n'est qu'une excentrique.

Parce qu'elle est « personnelle », c'est une extravagante ! Extravagante ! C'est bientôt dit. Originale, tout au plus ; et il a fallu notre époque de bourgeois prétentieux et de parvenus mal aristocratisés pour trouver là matière à anathème.

Originale ! C'est la grosse pierre dont on a écrasé cette délicate. Eh ! mon Dieu, elle ne s'en défend pas ! Seulement, s'il est vrai qu'elle avoue son péché, a-t-elle bien envie de s'en corriger ?

Mais arrivons à l'éclatant scandale qui vint un jour mettre le comble à la mesure déjà pleine.

O abomination de la désolation ! Voilez vos beaux yeux et fermez vos roses oreilles, prudentes lectrices qui déjà tremblez d'horreur !

Gambetta se fit gloire d'être admis dans le cercle de cette charmeuse, qui, de son côté, avait eu la curiosité de connaître le grand homme —

curiosité de fille d'Ève dont le résultat devait aboutir à une solide et très réelle amitié.

On peut juger du haro qui éclata dans le Faubourg ! Décidément la pauvre femme avait perdu toutes notions ! Elle jetait positivement son blason par-dessus les pignons de la rive gauche, et jusque par delà le Luxembourg ! Jamais on ne vit pareille abjuration et pareil affichage ! ! !... Que sais-je ?

Eh ! mesdames, que faisaient donc vos aïeules lorsqu'elles recevaient Diderot, fêtaient Voltaire et cajolaient Rousseau, dont elles se disputaient les plats sourires de valet, les flatteries emmiellées, les faveurs sournoises et les caprices impudents ?

Telle fut la source des potins. On ne vit pas qu'en agissant comme elle le faisait, simplement et sans emphase, Mme de Beaumont se plaçait au-dessus des qu'en dira-t-on et des mauvais propos. En faisant acte d'indépendance, elle faisait acte de grande dame ; en se montrant libérale elle établissait ses preuves de réelle aristocratie. Gambetta, qui était perspicace, le comprit ainsi, et son respect se doubla d'un culte qu'il garda jusqu'à sa mort pour celle qui avait su s'élever au-dessus d'un préjugé sans faillir aux traditions des siens.

Mais qu'importe aux envieux ? C'est dans le venin de la jalousie que prirent source les calomnies. L'opinion les reçut de ses mains sans

en rechercher les causes, et les bourgeoises, les vieilles, les sottes et les laides, incapables de comprendre cette nature d'élite, se firent une joie de les répandre. Et voilà comme s'écrivent les légendes!

Quoi qu'il en soit, et grâce à son éclectisme, Mme de Beaumont a conquis une très réelle influence. Certains personnages, flattés de l'accueil souriant de cette grande dame, sont devenus ses féaux. Elle en possède dans tous les mondes et dans tous les partis. Et comme elle est la serviabilité même, c'est pour aider les uns qu'elle use du crédit des autres. Tous lui sont dévoués, attachés par l'admiration ou liés par la reconnaissance. Tous se mettraient au feu sur un signe de son petit doigt en ce cercle enthousiaste. Et pourtant nul ne songe à voir en elle autre chose que l'amie la plus sûre, le compagnon le plus loyal. Avec un tact exquis elle a su gagner les sympathies sans susciter des hommages qui lui eussent déplu. Aussi nulle jalousie n'a sujet d'éclore venant se jeter en travers de ses amitiés. Elle est avec tous « si bon garçon », si parfaitement « honnête homme », qu'il est impossible à la calomnie de s'introduire entre ces amitiés franchement avouées. La poignée de main qu'elle donne à tous est si sincère, si cordiale, si pareille, que nulle arrière-pensée ne peut se glisser entre celle qui la donne et celui qui la reçoit.

Parce que Mme de Beaumont reçoit beaucoup de monde et des gens de différents mondes, il ne faut pas déduire que son salon soit une de ces mosaïques où toutes sortes de gens se coudoient. Elle vit au contraire dans une retraite relative, et, sauf ses très rares grandes réceptions, très peu de gens sont admis à son intimité.

Acceptant peu au dehors et s'abstenant d'aller « dans le monde », ses sorties se bornent à quelques diners intimes et à quelques parties de spectacle, qui coupent la monotonie des chères soirées écoulées en causeries, autour du samovar, dans le grand atelier qui est son salon.

Chaque soir, il est vrai, sa porte est ouverte ; mais pour la franchir il faut « montrer patte blanche », les importuns n'ayant point droit d'entrée.

Voulant un salon intelligent, c'est surtout la valeur personnelle qu'elle demande à l'élément masculin. « Les artistes, dit-elle parfois, sont les aristocrates du bon Dieu. »

Ou bien : « L'esprit n'a pas de couleur. »

Et c'est à ce titre qu'elle choisit son entourage en le triant sur le volet de la littérature, de l'art, de la politique et de l'intelligence, sans acception de parti, de caste ni d'école.

Très au courant de toutes choses, elle recherche les gens « qui savent » afin de s'instruire davantage. Aimant ce qui est « vivant », elle redoute

par-dessus tout un salon qui serait un tombeau. Et, toujours affamée de tout ce qui est bien, beau ou grandiose, elle essaye de fermer la porte à la triste désillusion qui entrerait avec les sceptiques, les grincheux, les imbéciles, les méchants ou les vulgaires.

Quant au côté féminin, Mme de Beaumont sait trop bien que les femmes de race sont les seules qui soient susceptibles d'être complètes pour chercher en dehors d'elles ses amies. C'est par elles qu'elle reste indissolublement liée au monde qui est le sien, et dont elle demeure l'une des personnalités les plus charmantes.

La comtesse habite, avenue de l'Alma, un petit hôtel qu'elle a fait bâtir selon ses goûts, et dont une moitié est affectée aux appartements de la comtesse de Castries.

De cette part je n'ai point à m'occuper. Quant à l'autre, c'est un véritable bijou artistique, et j'en veux esquisser la description.

D'abord, continuant le vestibule, sur lequel ouvre tout de suite la petite porte à l'anglaise, l'escalier — tendu de vieille soie vénitienne écarlate martelée d'or — conduit, par un premier palier, qui est une glace immense, au second étage, affecté aux appartements de réception.

A gauche, une porte donne entrée à la salle à manger, précédée d'un vaste salon-galerie. Cette

galerie sert de refuge à une collection magistrale, au milieu de laquelle resplendit le portrait de la maîtresse de la maison, signé de Carolus Duran. Très remarquables, deux marines de Lepic qui se font vis-à-vis; puis, le Livre d'or des artistes modernes : chaque ligne représentée par quelque petit cadre coquet, palpitant de vie et de couleur.

Cette galerie s'ouvre seulement les jours de grandes réceptions.

Les appartements intimes lui font face de l'autre côté. Un palier, au fond duquel un immense miroir, abrité d'un velum, renvoie tout un bosquet de plantes vertes, les sépare de l'atelier.

Cet atelier est le *home* véritable de la maîtresse du logis; c'est là qu'elle se tient habituellement et là aussi qu'ont lieu les réceptions habituelles.

Tout enveloppé dans ses tentures étincelantes, avec ses vieilles crédences surchargées de bibelots, ses potiches craquelées dont le ventre rebondi s'emplit de plantes rares et de fleurs exotiques, ses ébauches accrochées, ses chevalets tendus de peluche et ses socles de marbre au milieu des sophas, des bergères et autres sièges confortables, dont les coussins moelleux invitent au repos, le goût exquis de Mme de Beaumont se traduit dans les moindres détails de cet appartement.

A droite, en entrant, un grand piano recouvert d'étoffes et servant de socle au buste de Chopin

indique la musicienne experte à côté du sculpteur de talent.

A gauche, le buste du maréchal de Castries ; en face, celui de Baudry, donné par lui à Mme de Beaumont. Dans une autre encoignure, la belle tête de Gounod, signée de Carpeaux : partout des tableaux, partout des objets d'arts, partout des souvenirs. Appendue aux murs, une guitare servant de prétexte à une délicieuse aquarelle d'Arcos, envoyée par lui comme souhait de nouvel an. Au-dessus d'un guéridon, un cadre immense enfermant les photographies de tous les amis, avec leur autographe : Daudet, Hébert, Rollinat, Salvayre, Marsick, Carolus Duran, Liszt, Rubinstein, etc.

Le cadre est plein. Et comme la liste s'allonge tous les jours au Livre d'or de la comtesse, il faudra bientôt recommencer une autre collection.

A gauche, tout au fond, un petit escalier, dont la rampe de dentelle ciselle l'air de ses nervures impalpables, conduit aux appartements particuliers : chambre à coucher, boudoir, cabinets de toilette, etc.

En face, au fond, deux larges marches disparues sous les tapis de Smyrne servent de préface à un délicieux petit salon-fumoir, genre mauresque, le « buen retiro » favori de la comtesse et de ses amis.

Sur les marches, une draperie des Gobelins retombe à volonté, isolant les causeurs ou agrandissant tout d'un coup l'atelier, l'augmentant d'une sorte de demi-tribune où l'on reste chez soi, tout en se trouvant réuni au groupe principal.

Ce boudoir est un bijou, et c'est aussi le coin affectionné de Mme de Beaumont. Là, tout est vécu. D'un côté, abrité par un velum, le sopha-chaise longue paresseusement arrangé pour le repos. En face, le petit bureau de Boule où gît la lettre commencée, l'étagère de laque qui supporte le volume feuilleté, le pouff où s'entassent pêle-mêle les journaux du jour et les revues de la veille. Près de la grande baie aux vitraux étranges, sur un chevalet de peluche, cette *Vérité* de Baudry qui est le chef-d'œuvre du maître. Un peu partout, des portraits de la comtesse et de ses enfants : chères images avec lesquelles veulent vivre la mère et les amis, les très gracieux dieux lares du cher logis.

Chose remarquable, et qu'explique l'incomparable beauté de Mme de Beaumont, tous les peintres qui l'ont approchée ont voulu s'en inspirer. Aussi, elle possède cinq beaux portraits : le premier, qui trône dans la galerie et dont j'ai parlé, est un magnifique tableau, classiquement superbe, signé du grand Carolus.

Dans l'atelier, deux aquarelles se disputent le



COMTESSE DE BRIGODE

Dentu Edit. Imp. Ch. Delâtre



LA COMTESSE DE BRIGODE

Une poésie étrange s'attache à ce nom de Cory-[illegible], dont les syllabes enchantées résonnent [illegible] que l'éclatante claironnée d'un roman de chevalerie.

Un nom de belle fée aux ensorcellements terribles et doux, dont il s'exhale comme un parfum de ballade guerrière. Cela évoque le féodal cortége de quelque cavalcade brillante : de fiers chevaliers aux armures luisantes, aux cimiers éblouissants sous leurs panaches bigarrés, campés sur leurs destriers impatients de combats, portant, en signe d'infaillible triomphe, l'écharpe tissée d'or, brodée par la main blanche de leur douce châtelaine.



COMTESSE DE BRIGODE



LA COMTESSE DE BRIGODE

Une poésie étrange s'attache à ce nom de Corysandre, dont les syllabes enchantées résonnent ainsi que l'éclatante claironnée d'un roman de chevalerie.

Un nom de belle fée aux ensorcellements terribles et doux, dont il s'exhale comme un parfum de ballade guerrière. Cela évoque le féodal cortège de quelque cavalcade brillante : de fiers chevaliers aux armures luisantes, aux cimiers éblouissants sous leurs panaches bigarrés, campés sur leurs destriers impatients de combats, portant, en signe d'infaillible triomphe, l'écharpe tissée d'or, brodée par la main blanche de leur douce châtelaine.

Ou bien, dans l'ombre d'un beau soir, l'idylle inachevée du gentil page à la chevelure blonde, beau comme une femme avec son toquet de velours coquettement emplumé, sa taille d'adolescent serrée dans le pourpoint mi-parti aux couleurs préférées, des roses aux lèvres, la dague au côté, roucoulant, timide et plaintif, une tendre romance aux pieds de sa Dame et « doulce amye ».

Tout un passé enfin d'antique vaillance et d'amoureuse galanterie : l'héroïque épopée de ces tournois légendaires où l'on jouait sa vie pour un regard de jolie femme ; la fuyante vision de ces blanches damoiselles aux tresses emperlées qui, du haut de leur tourelle, saluaient leur chevalier, laissant tomber leur voile en signe d'espoir.

Mainte noble dame, haute et puissante, a répondu au doux nom de Corysandre, parmi les belles aïeules de la comtesse Corysandre de Brigode, née de Gramont : mais cette gracieuse appellation portée par elle emprunte à sa physionomie charmante un regain de grâce et de séduction.

Il semble en effet que sa marraine, la belle fée Corysandre de Guiche, l'aimée du roi Henry, lui ait légué son charme enchanteur : et pour qu'elle soit parfaite tout à fait, ses grand'mères du XVIIIe siècle l'ont pétrie des grâces adorables de ce temps des roses et des amours ! Son fin visage de pastel, aux grands yeux clairs qui ont l'air d'immenses myo-

sotis, dans la corolle desquels le bon Dieu a niché un coin de ciel, au sourire doux, naïf et tendre comme celui d'un très jeune enfant, paraît appartenir à quelque cadre de Latour : ses façons sont celles de ces jeunes duchesses, élégantes et fières, qui glissaient d'un pied d'alcyon dans les parterres fleuris de Trianon, aux beaux jours de la Dauphine.

Une femme adorable, cette Parisienne, dont la physionomie fine, la vivacité spirituelle, l'exquise élégance et l'incomparable séduction pâlissent si souvent de plus régulières beautés, que ternit l'éclat de ses attraits tout-puissants.

Et nulle, parmi les plus vantées, n'est plus réellement de race. Dans son allure, dans ses goûts, dans sa manière de vivre, dans ses instincts, dans chaque détail de sa maison, cette race se retrouve avec le cachet indélébile d'une distinction native et d'une noblesse sans mélange.

Mme de Brigode a d'ailleurs de qui tenir. Peu de maisons pourraient marcher de pair avec cette maison de Gramont, dont j'ai rapidement esquissé la singulière illustration comme l'indiscutable antiquité. Quant aux Brigode, d'une célébrité moins retentissante, ils appartiennent à la meilleure aristocratie et sont de souche très ancienne. Originaires de Hollande, ils se sont fixés ensuite dans les Flandres, où ils ont occupé une situation très prépondérante.

Mais les ancêtres tiendraient ici trop de place : je ne les rappelle que parce qu'ils sont le cadre étincelant destiné à faire ressortir la charmante figure qui est le sujet de cette étude. Revenons donc à la femme, sans nous occuper davantage de ses aïeux.

Mme de Brigode, fille de l'ancien ministre des affaires étrangères et sœur du duc actuel de Gramont, tient à tout ce que l'aristocratie a de plus élevé. Cousine des duchesses de Luynes et de Bisaccia, et apparentée à tout le Faubourg, elle est donc fort répandue. Néanmoins, fixée durant l'hiver dans le bel hôtel qu'elle a fait construire rue Dumont-d'Urville, et qu'elle a meublé de la façon la plus artistique, elle restreint le plus qu'elle peut ses obligations mondaines, leur préférant de beaucoup l'intimité de la famille, l'amitié de ses belles-sœurs, le calme bonheur de son foyer. Elle n'aime pas le monde en son tapage trop bruyant, et elle en fuit volontiers les tracas et les fêtes. D'ailleurs, et ceci au grand désespoir de ses nombreux admirateurs et de ses belles amies, la comtesse semble avoir emprunté à son nom des goûts qui la retiennent de longs mois loin de Paris, auquel elle préfère la grande existence en plein air, les joyeuses chevauchées et les chasses bruyantes, et tout le faste champêtre des vieux manoirs ; aussi elle passe la plus grande partie de

l'année chez sa belle-mère, la baronne de Poilly, au beau château de Folembray, où elle trouve tout ce qu'elle aime : la vie large et la franche gaieté du bon vieux temps, accommodées au luxe moderne. Les chasses, qui sont superbes, offrent, durant l'automne, une série de plaisirs que l'on continue le soir en jouant le mieux du monde la comédie de salon : un prétexte de briller pour Mme de Brigode, qui est une actrice si parfaite que bien peu d'artistes pourraient lutter avec cette aimable mondaine, si prodigue de talent, de naturel et de grâce.

Les rôles à la Musset sont ceux qui conviennent le mieux à sa beauté délicate : car la distinction qui lui est innée se traduit dans son jeu comme dans ses façons, et rien de vulgaire ne saurait être interprété par cette jolie bouche. Et tandis que son mari est un acteur incomparable, elle est une comédienne accomplie. En sorte que, sans sortir de chez elle, et avec le seul concours de ses enfants, la baronne de Poilly peut avoir à son gré, en son château de Folembray, les deux meilleures troupes de France !

Quant à la chasse, Messieurs de Brigode ont conservé à l'équipage du baron de Poilly son antique renom, et le jeune couple, en tête de toutes les cavalcades cynégétiques, se livre avec passion à ce goût partagé par tous deux. [illegible]

beau domaine un vaste champ aux plus homériques exploits.

D'ailleurs des occupations plus sérieuses retiennent à Follembray le comte de Brigode, qui, pour diriger l'exploitation de la belle et ancienne verrerie de Follembray, laissée à sa mère par M. de Poilly, s'est fait gentilhomme-verrier. Et sous la direction habile du jeune comte, la verrerie a acquis une très grande importance. Il la gère avec une compétence absolue, et c'est plus encore pour lui un prétexte à faire du bien qu'un rapport financier. Il s'occupe de ses ouvriers de la façon la plus paternelle, les aidant en même temps qu'il les dirige. Et si nulle administration n'est menée avec plus d'entente, nulle aussi ne l'est avec plus de bonté. Aussi M. de Brigode est-il adoré dans tout le pays. Tous ses ouvriers se jetteraient au feu sur un signe de son petit doigt. De même tous les malheureux, qui chérissent et vénèrent Mme de Brigode et Mme de Poilly, « leurs bonnes fées », — comme ils les appellent naïvement, — grâce auxquelles jamais, même dans les plus rudes hivers, de mémoire d'homme, la misère n'est venue toucher de son aile noire et mortelle leurs pauvres chaumières, non plus que leurs petits enfants, qui sont les protégés les plus chers des châtelaines. Jamais aussi charité ne fut plus ingénieuse ni plus prodigue. Et s'il est vrai que belle-mère et belle-fille

s'entendent sur toutes choses, c'est sur ce terrain surtout que leurs mains se rencontrent plus étroitement unies.

Mme de Brigode est très élégante. Son goût et ses instincts exigent de sa mise comme de son intérieur cette harmonie qui est le cachet de toute réelle distinction. Rien de criard en elle ni autour d'elle, mais des tons sobres et doux, qui conviennent à sa beauté de pastel, suave et tendre, à sa fraîcheur blonde et rose, à son éclat printanier.

Une pointe d'excentricité pourtant n'a rien de choquant chez la jeune comtesse. Ce qui froisserait peut-être chez une autre n'est pour elle qu'un attrait plus piquant, cet atome de piment qui est l'indispensable ragoût de la beauté. Un peu bizarre, elle est plus charmante et plus charmeuse, sans cesser d'être la femme aristocratique par excellence.

C'est ainsi qu'un jour, à une grande fête chez la comtesse de Beaumont, elle apparut avec un corsage de cotonnade rouge, découpé en carré comme un casaquin de paysanne, sur une jupe de tulle blanc. Et cela était si coquet que les jalouses n'en pouvaient croire leurs yeux. On faisait cercle autour d'elle, et quelques-unes, comme saint Thomas, demandaient à toucher l'étoffe grossière, dont la rudesse semblait incompatible avec tant d'élégance.

Une autre fois, chez la comtesse de Montebello, elle osa choisir un costume « Restauration », qui

était une trouvaille : une idée de sa belle-mère, qui tenait à prouver que la comtesse serait encore la plus jolie en cet ajustement ingrat, exigeant chez celle qui le portait tant de grâce comme tant de beauté originale et victorieuse. Sous la grande passe « duchesse de Berry » de son immense chapeau empanaché, Mme de Brigode eut un de ces inoubliables succès qui font époque dans la vie d'une jeune femme.

Pour aborder un côté plus sérieux, la note personnelle de Mme de Brigode, ce qui la distingue de toutes dans le milieu frivole qui l'entoure, c'est son adoration pour son mari, naïvement avouée et étalée.

Impossible, d'ailleurs, de rencontrer un couple plus parfaitement assorti. Le comte de Brigode est un très élégant gentleman. Elle, j'ai dit combien elle est séduisante.







LA PRINCESSE JEANNE BONAPARTE

MARQUISE DE VILLENEUVE

La princesse Jeanne Bonaparte, à peine entrevue jusqu'à présent dans les salons parisiens, où elle n'a fait que passer, est destinée à devenir l'une des très gracieuses maîtresses de maison dont l'élégant hôtel est le dernier refuge de la société française et son centre charmant.

Constamment éprouvée depuis son mariage par une suite de deuils et de souffrances, le salon de la princesse ne s'est entr'ouvert encore qu'aux intimes. Dans un temps très prochain, les portes s'en ouvriront à de nombreux visiteurs, triés sur le volet de l'aristocratie, de l'intelligence, de l'art ou de la beauté.



PRINCESSE JEANNE BONAPARTE
(Marquise de Villeneuve)

Imp. Arents.

Car, je veux le dire de suite, la princesse Jeanne a pour seule ambition d'être une mondaine accomplie; et, femme intelligente, plus encore que jolie, elle ne veut point de la politique à son foyer : cette hôtesse encombrante en chasserait l'esprit et la grâce, qui en sont les commensaux privilégiés. Salon parisien par excellence, on y prendra ses lettres de naturalisation en faisant preuve de haute élégance et de valeur personnelle, non de couleur politique.

La princesse Jeanne est une sympathique. Son histoire, presque tragique en sa poignante simplicité, suffirait pour mettre à son front, ainsi que le nimbe argenté d'une flottante poésie, un attrait profondément touchant, si cet attrait n'émanait d'elle-même.

Grande, mince, élégante, avec une taille admirable, des cheveux noirs superbes, cette belle princesse, aux veines de laquelle coule, mêlé au sang bleu des patriciennes, le sang rouge du peuple, est princesse cependant jusqu'au bout de ses ongles roses. Tout en elle décèle la race : sa démarche harmonieuse, un peu grave en sa grâce sévère, son allure majestueuse, ses mains délicates, son petit pied et jusqu'à son col élancé, qui soutient sa tête fine, au profil altier — une médaille grecque frappée à l'effigie des Napoléons, dont les traits durs s'estompent et s'idéalisent

en une exquise et féminine douceur. Car si le port de la tête a gardé quelque chose de souverainement hautain, si l'arc sombre du sourcil marque l'énergie, et la lèvre rouge la fierté, cela s'atténue à la grâce du sourire, à la bonté du regard velouté, dont la prunelle brune, toute pleine encore des amertumes passées, enferme comme une teinte de mélancolie et comme une réminiscence de tristesse, quelque chose de touchant et d'attendri qui est le charme suprême de ce visage.

En quelques vers charmants le prince de Valori a d'ailleurs tracé le croquis fidèle de cette adorable figure; je les emprunte à son écrin :

Pour chanter votre nom, ma princesse, il faudrait
Arracher une plume à l'aile des Victoires,
Et pour faire de vous un fidèle portrait,
Savoir lire un grand cœur dans deux prunelles noires,
Savoir peindre à la fois le charme, la bonté,
D'un regard de velours la douceur sans égale,
Et parmi les détails d'une étrange beauté,
Du profil de César la ligne impériale.

Bonne et belle, bienveillante à tous, cette jeune femme cependant saurait à propos se souvenir qu'elle est la petite-nièce de Napoléon, si quelque imprudent tentait de l'oublier. Possédant la calme sérénité de ceux qui ont travaillé et qui ont souffert, elle a conservé en ses douleurs la dignité de caractère, la ferme droiture des

témoins, dans une chapelle de Saint-Germain-l'Auxerrois. Puis il fut régularisé en Belgique et plus tard en France.

Une fois marié, le prince se fixa à cette maison d'Auteuil qui devint le théâtre d'un drame sanglant. Il eut cinq enfants. Trois moururent en bas âge. Deux seulement ont subsisté : le prince Roland et la princesse Jeanne.

Ceux-là furent élevés bizarrement, au milieu des amis de leur père, dans ce vieil hôtel perdu dans un immense jardin, tout plein de bêtes féroces ; car le prince Pierre possédait une véritable ménagerie composée de lions et de sangliers.

Sa favorite était une grande lionne qui vivait en liberté dans le jardin, venant quand il lui plaisait se coucher aux pieds de son maître. Cette lionne donnait lieu à des alertes terribles. Un jour on arracha de ses griffes la princesse Anna Murat. Une autre fois ce fut la petite princesse Jeanne, avec laquelle elle jouait trop familièrement.

Une fois enfin, plus émancipée que de coutume, la bête sauta par-dessus le mur et s'en alla tomber au milieu d'un pensionnat de jeunes filles...

On juge de l'émoi ! Le maire, prévenu, adressa au prince une députation municipale pour lui demander le sacrifice de sa lionne.

Celle-ci dormait dans un coin de la chambre de son maître lorsqu'il reçut les délégués, qui, ne

Dépouillé en 1852, en même temps que les d'Orléans, par le décret qui lui interdisait toute revendication des biens paternels, le prince Pierre ne reçut en échange qu'une très modique pension, non sur l'État, mais sur la cassette impériale, et révocable au moindre caprice. Ceci pour prologue de la misère future, et pour cause à la froideur qui régna toujours entre le prince et les Tuileries. Froideur qui devint presque une brouille lorsque Pierre Bonaparte signifia à son cousin son intention d'épouser Mlle Clémence Ruflin, fille d'un contremaître du faubourg Saint-Antoine.

Alors député au Corps législatif et représentant les principes libéraux, le prince Pierre avait rencontré chez un collègue cette jeune fille, dont la beauté et l'intelligence le frappèrent très rapidement. Mlle Ruflin possédait d'ailleurs toutes les qualités faites pour charmer un homme. Petite-fille d'un officier du premier empire, elle avait reçu, en même temps qu'une éducation très soignée, le culte de la légende napoléonienne. Elle tenait de sa mère, outre sa beauté, une distinction absolue; de son père un cœur droit et un esprit élevé. Elle séduisit complètement le prince, qui, ne pouvant obtenir l'assentiment des Tuileries, se fit marier secrètement par un prêtre corse, l'abbé Cazenove.

Le mariage eut lieu en présence de quatre

giboyeuses des Ardennes luxembourgeoises, loin de toute habitation, presque de tout contact humain.

C'est là que ses enfants eussent grandi, suivant leur père en ses lointaines excursions, chassant avec lui le sanglier et les bêtes fauves, si, par un jour de neige, un incendie n'eût dévoré la triste maison, seule épave de cette fortune.

Pierre Bonaparte, ruiné, malade, vieilli et découragé, achevé par ce dernier et irrémédiable désastre, eût alors tout abandonné, si sa femme n'eût eu du courage pour deux. Mais la princesse, âme énergique et fière, se souvint du faubourg parisien et de ses rudes labeurs : sans hésiter, elle partit pour Londres, et se mit à la tête d'une maison de modes.

Malheureusement le courage ne suffit pas toujours à assurer la réussite ; après deux ans de peines et d'efforts, nul ne l'ayant appuyée ni soutenue, la princesse vit crouler son entreprise. Tout était perdu, cette fois encore, au champ de bataille de cette vie laborieuse : tout, fors l'honneur !

Elle revint à Paris pour y lutter encore. Là on retrouverait des parents, d'anciens amis, des gens qui devaient tout à l'empire ! L'un d'eux à coup sûr tendrait la main à ces éprouvés !

Hélas ! la déception fut cruelle. Le prince Roland n'était pas un futur prétendant auquel on voulût

attacher sa fortune par des avances faites à propos. D'ailleurs cela gênait la vue, la misère de ces Bonaparte, dénués de tout avoir comme de toute espérance ! On offrit des secours : mais à la condition que la princesse partirait avec ses enfants pour l'Italie ou pour toute autre contrée lointaine : — « Mes enfants sont des Français, non des Italiens, » répondit-elle, et bravement elle se rejeta dans la mêlée, défiant la misère, préparant l'avenir de ces chers êtres par une éducation solide qui devait leur assurer du moins le travail : lui un brave militaire, elle une artiste distinguée ; voilà ce qu'elle en voulait faire, voilà ce qu'elle en a fait !

Mais quelle misère ! quelquefois l'on rentrait et l'on n'avait pas même de quoi manger. Un jour la concierge de leur humble maison partagea son dîner avec la princesse et avec ses enfants. Et cependant celle-ci ne voulait pas se plaindre ; elle ne voulait pas faire appel à ceux qui, volontairement, détournaient le regard, affectant d'oublier jusqu'à l'existence de ces princes et de ces enfants !

Cependant, parmi les ennemis, — républicains ou légitimistes, — il se trouva de nobles cœurs qui, ayant connu cette détresse, s'appliquèrent à l'adoucir, mettant tout leur soin à éviter de froisser les susceptibilités fières de

ces princes, grandis à leurs yeux par l'adversité.

Un seul, parmi les anciens ministres de Napoléon III, sut se souvenir : ce fut Duruy :

« Je dois tout à l'empereur, dit-il. Je me suis promis de ne jamais voir un Bonaparte malheureux sans lui tendre la main. »

C'est lui qui fit entrer le prince Roland au lycée Louis-le-Grand, et l'aida à conquérir ainsi cette épaulette de Saint-Cyr qui fut dans l'avenir comme un point brillant — l'étoile radieuse de cette destinée subitement transformée.

Pendant ce temps, la petite sœur travaillait. Et quand, en 1875, il sortit de Saint-Cyr — le trente-quatrième sur quatre cent douze — elle venait d'exposer au Salon une première œuvre, dont la signature : *Jeanne Bonaparte*, sembla un opprobre à tous ceux qui auraient voulu oublier jusqu'au nom de cette petite-nièce de Napoléon.

Les offres de services vinrent alors. Mais en même temps les commandes. La première fut le *Petit Chapeau*, qui figura pendant longtemps en tête du *Petit Caporal*. La princesse, à présent, gagnait sa vie en gravant pour les journaux illustrés; et cette signature de Bonaparte, tracée par cette petite main vaillante, prit au bout de son crayon un éclat nouveau, cette noblesse touchante du travail, devant laquelle tous s'inclinent.

A ce moment, le mariage du prince Roland

surgit comme un mirage et tout fut changé. Avec sa baguette d'or, la petite Marie Blanc — cette douce jeune femme, vision charmante de bonheur et d'espoir, qui ne devait que passer — apparut comme une bonne fée, répandant la richesse et la joie parmi ces éprouvés. C'est au cours de dessin que les deux jeunes filles s'étaient rencontrées. L'amitié de la sœur fut le prélude de l'amour du frère. Certes, autour de ce bonheur il y eut des intrigues, des luttes, des jalousies ; mais qui peut entraver deux nobles cœurs quand ils s'aiment ?

Mariée, la princesse Roland voulut que tout fût heureux autour d'elle, et, comme mue d'un secret pressentiment, elle assura la part de chacun. Jeanne, sa sœur d'élection, reçut une dot digne de son rang. Aussitôt les partis — naturellement — affluèrent autour de cette gracieuse petite princesse qui, dans chacune de ses mains mignonnes, tenait un million.

La princesse Bonaparte voulut laisser sa fille entièrement libre de choisir un époux selon son cœur. L'élu fut le marquis Christian de Villeneuve, que son intelligence sérieuse en même temps que sa distinction désignèrent au choix de la jeune fille.

L'art, cette fois encore, fut l'arbitre de ces destinées. Voici comment : M. Wyse, parent de la princesse, ayant eu l'idée de publier un petit

poème en cette langue provençale qu'il possède comme un véritable félibre, demanda à sa jolie cousine la faveur d'une ou deux gravures pour l'illustrer.

La gentille artiste était pleine de bonne volonté. Mais elle ignorait totalement le gracieux idiome dont la connaissance était indispensable à la composition des dessins. Le marquis de Villeneuve s'offrit à le lui traduire. Et, expliquant côte à côte la belle « langue d'amour », — presque aussi harmonieuse que celle du Dante et de Béatrix, — eux aussi, ils fermèrent la page !

Au bout d'un mois, d'un commun accord, leur mariage était décidé.

Je n'ai point à faire ici l'histoire de la famille de Villeneuve. Elle est inscrite en lettres d'or dans le vieil armorial de Provence.

Dire que ce fut en 778 que les ancêtres reçurent leurs premières terres des mains de Charlemagne, c'est l'inscrire en tête de la très rare vieille noblesse de France. Valchaire, l'un d'entre eux, bâtit sur ce domaine le château auquel il donna le nom de Villeneuve ; et tous les descendants de cette race puissante — elle ne compte pas moins de cent-trente branches — iront le 4 août 1896 fêter à Villeneuve le millinaire de sa fondation !

Des noces d'or qui n'ont point encore eu d'exemple !

La branche des Villeneuve-Esclapon fut, entre toutes les branches de cet arbre gigantesque, l'une des plus prépondérantes ; ses alliances sont à la hauteur de ses propres illustrations : Hugues de Villeneuve-Esclapon, prince de Callians, épousa Béatrix de Savoie ; Jean de Villeneuve, Marguerite de Foix-Navarre, nièce de la reine de Hongrie et de l'impératrice d'Allemagne. D'autres s'unirent à la maison d'Albret, s'alliant ainsi à presque toutes les maisons souveraines d'Europe, et devenant « cousins du roy » à la cour de France comme ils l'étaient à celle de Savoie.

Ceci démontre que la petite-nièce de Napoléon Ier ne s'est point mésalliée en mettant sa petite main dans la main du marquis de Villeneuve. Mais les qualités personnelles de celui-ci, plus encore que sa naissance, le désignaient au choix de la princesse Jeanne Bonaparte. A la distinction native, complétée par une éducation exquisement aristocratique, le marquis Christian joignait des qualités personnelles qui le rendaient très spécialement digne de cette adorable petite princesse. M. de Villeneuve est en effet un fin lettré, une intelligence d'élite, un esprit supérieur. Ayant employé sa première jeunesse à différents voyages, il fit à vingt ans la guerre d'Espagne « pour apprendre ce que c'est que la guerre ». Puis au retour de cette expédition, dont il rapporta beaucoup d'honneur, sinon beau-

coup de gloire, — il s'adonna complètement à l'étude de la littérature et de l'histoire; et, tant en français qu'en provençal, ses travaux — joignant à l'élégance de la forme un sens profond, avec les tendances larges d'un libéralisme dépouillé de toute arrière-pensée comme de tout préjugé — ont été fort remarqués de tous les délicats.

Donc, la vieille expression « créés l'un pour l'autre » semble s'appliquer très spécialement à ce jeune ménage. Tous deux, ballottés par les orages de la vie, ont vécu et ont souffert. Elle, à vingt ans, avait épuisé jusqu'à la dernière goutte le calice des misères et des douleurs. A vingt-cinq, lui, ayant interrogé tous les hasards, subi toutes les vicissitudes qui font les hommes forts, était mûr pour le bonheur.

Et, à la dernière page de ce roman tragique ou palpitant, rapide comme la jeunesse, tous deux ont fermé le volume pour en ouvrir un autre. Désormais, intimement unis, leur existence est sereine, comme elle fut tourmentée. L'étude et les voyages en ont une part. Les amis vont prendre la leur, à côté de la famille qui tient une place si grande à ce foyer. Installés dans un bel hôtel, avenue Marceau, ils veulent désormais se donner la joie d'un cercle d'élite où chacun apportera son contingent de bonne grâce et d'esprit.

Par exemple, la princesse Jeanne veut que chez elle les amis des mauvais jours gardent leurs privilèges.

Ceux-là, toujours, resteront les préférés. Car cette jeune femme sait se souvenir.





PRINCESSE DE LA TOUR D'AUVERGNE

Dentu. Edit

Imp. Ch. Delâtre.





LA PRINCESSE
DE LA TOUR-D'AUVERGNE

La princesse de La Tour-d'Auvergne a eu ce rare privilège — appartenant à cet essaim charmant d'élégantes jeunes femmes qui brillent à la tête de la société française — de s'attirer par sa grâce toutes les sympathies, par sa tenue irréprochable d'échapper à toutes les calomnies.

De taille moyenne, son corsage enferme le plus joli buste qui soit. Les épaules n'ont de rivales que la poitrine, et les bras sont d'un dessin parfait. Aussi la princesse gagne à être décolletée, et c'est le soir, au bal, avec ses bijoux admirables et ses jolies toilettes, portées à ravir, qu'elle est le mieux en valeur. Les coiffures Louis XV, dont la coquetterie moderne a fait une renaissance, siéent délicieusement à sa physionomie douce et sympathique

qu'éclaire un adorable sourire. De grands beaux yeux d'un azur clair ajoutent à l'éclat de ce sourire, et, avec ses cheveux d'un châtain lumineux, lorsque ses falbalas en paniers soulignent sa taille élégante, il semble que cette figure gracieuse se détache d'un tableau de Lancret, le peintre des belles.

Et chez elle, le physique n'est qu'un miroir fidèle. La grâce de son visage est le reflet du caractère aimable et bon qui fait à la jeune princesse de La Tour-d'Auvergne tant d'amis, qui lui a donné, plus encore que sa naissance et sa fortune, sa situation et sa rare influence. Influence qui repose sur le tact exquis de la jeune femme, sur l'art incomparable avec lequel, enveloppant de douceur une volonté de fer, elle sait arriver droit au but, indécourageable aux obstacles, par cette raison que, sachant ce qu'elle veut, elle sait l'imposer aux autres. Dans notre siècle de prose c'est simplement une femme charmante. Dans un siècle plus coloré sa résolution et la sagesse de son esprit prudent et ferme l'eussent portée sans doute à quelque sommet. C'est une grande dame « née » — dans toute l'acception de ce mot, resté si juste — dont la simplicité à quelque chose de si vraiment aristocratique que l'avenance même de ses façons est une fierté.

Un savoir-faire étonnant dans tout ce qu'elle entreprend, et cela sans embarras, sans préten-

tions, sans avoir l'air d'y toucher. Architecte quand il s'agit d'agrandir son hôtel, tapissier pour ordonner l'aménagement d'un salon, homme d'affaires s'il convient de donner un conseil sage, surveillant tout chez elle, de la *nursery* à la cuisine et des écuries au salon, c'est avec cela une mondaine exquise, une maîtresse de maison accomplie, une mère sans pareille — la « femme de foyer » telle que l'a rêvée Dumas !

A ce propos, un détail charmant. La princesse de La Tour-d'Auvergne a trois enfants, deux petits garçons et une fillette. Or, ne pouvant les avoir toujours tous trois auprès d'elle, elle a fait aménager, tout contre son alcôve, une petite chambre qu'elle appelle « l'infirmerie ». Un des babies y couche toujours, et c'est celui qui, souffrant ou en mal de gâterie, a le plus grand besoin des soins maternels.

Alliant ses devoirs religieux à ses devoirs mondains, nulle n'est plus fervente. Et se souvenant des jours pieux de son adolescence, il semble que la jeune princesse ait placé son bel hôtel à l'ombre des jardins du Sacré-Cœur pour en suivre mieux les retraites, pour se montrer plus assidue aux offices de son cher couvent, dont elle est restée une fidèle « enfant de Marie ».

La princesse de La Tour-d'Auvergne est née Léontine de Pleumartin. Sa mère était Mlle de Courcelles, sa grand'mère Mlle de Verteillac, et son

arrière-grand'mère une La Roche-Dumaine. Du côté Pleumartin, son aïeule était la fille du duc de Cossé-Brissac, et, par ses tantes, Mme de La Tour-d'Auvergne est alliée aux La Rochefoucauld et aux Durfort-Lorges.

Le prince Godefroy de La Tour-d'Auvergne appartient à la branche Lauraguais. Son père, l'un des plus éminents diplomates de ce siècle, fut tour à tour ministre à Florence, ambassadeur à Rome et à Londres, puis ministre des affaires étrangères. Il quitta le ministère aux derniers jours de l'empire, cédant la place au duc de Gramont, par cette raison que, mesurant les conséquences d'une guerre avec la Prusse, il se refusa à en assumer la responsabilité. Son frère, suivant avec la même gloire la carrière ecclésiastique, débuta par être le grand vicaire de son oncle, le cardinal de La Tour-d'Auvergne, évêque d'Arras. Puis il fut lui-même coadjuteur et archevêque de Bourges, où son épiscopat a laissé d'impérissables souvenirs.

Ces alliances et la fortune du jeune ménage expliquent que Mme de La Tour-d'Auvergne, toute jeune encore, compte déjà parmi les « maîtresses de maison ». Ses réceptions, pour être relativement restreintes, peuvent être classées au nombre des plus élégantes. Étroitement liée avec la comtesse Aimery de La Rochefoucauld et avec la princesse de Léon, les trois cousines sont désignées

dès aujourd'hui au Faubourg pour prendre la tête, à côté de la duchesse de Bisaccia et à sa suite. Lorsque leur heure sera venue, leurs maisons sont destinées à devenir le centre élégant et aristocratique de la société parisienne.

Mme de La Tour-d'Auvergne n'a pas besoin pour cela d'un long apprentissage : chose peu commune aujourd'hui parmi les jeunes femmes, si persuadées de leur mérite qu'elles dédaignent toute complaisance, toute concession, — toute gêne surtout, — elle se donne la peine, lorsqu'elle reçoit, d'être aimable pour tous, et de trouver ce « mot pour chacun », si familier aux femmes de l'ancien régime, que négligent d'apprendre les femmes de notre génération.

Après avoir parlé des réceptions, un mot du cadre :

La double succession de la duchesse de Doudeauville et du cardinal de La Tour-d'Auvergne a enrichi l'intérieur de la jeune princesse d'une foule d'objets d'art, de tableaux, de précieuses reliques familiales, de beaux meubles qui transforment en musées ses salons coquets.

La princesse de La Tour-d'Auvergne a, je l'ai dit, son hôtel boulevard des Invalides, tout près de l'église Saint-François-Xavier. Une entrée grandiose met un cachet seigneurial à cette demeure moderne. D'un côté un pavillon contient les appartements particuliers du prince. De l'autre un esca-

lier tapissé de tableaux anciens et de superbes gravures conduit au premier étage, où sont les appartements de réception. A droite de l'antichambre un boudoir; au fond le salon de musique, que double un second salon.

Le boudoir, avec sa cheminée coquette, en bois sculpté rehaussé d'or, ses encoignures Louis XVI et ses jolis meubles, est la pièce favorite de la maîtresse de maison, celle où elle se plaît à vivre davantage. Au fond une vitrine immense contient les souvenirs du cardinal de La Tour-d'Auvergne, qui était un véritable artiste en même temps qu'un grand prélat : — missels anciens, aux pages éblouissantes, croix épiscopales et bagues pastorales, décorations de tous les ordres, vieilles mitres et joyaux admirables de la Renaissance : tout cela s'amoncelle, arrangé avec un goût parfait, et c'est une vraie page historique et religieuse du musée de Cluny.

Parmi ces trésors, la belle bague offerte au pape par le roi des Asturies au moment de sa première communion, et que Pie IX donna plus tard en gage de sa haute estime à l'archevêque de Bourges, mérite un souvenir tout spécial.

Le salon de musique est une vaste pièce dont la dénomination indique l'emploi ; c'est là qu'est le piano, dont la princesse touche à merveille, rivale de son mari, qui joue de l'orgue avec un réel talent; là

qu'ont lieu les jolis concerts qui sont l'attrait des réceptions dont j'ai parlé. Des meubles de style, des bibelots un peu partout, mais surtout un beau portrait de Marie de Médicis, attirent ici le regard. Auprès de la cheminée un canapé Louis XVI au petit point, souvenir de la duchesse de Doudeauville.

Un second petit salon, où flamboient dans leur or intense de belles glaces italiennes, introduit à la galerie Louis XVI, toute pleine de tableaux, de riches tentures, d'objet précieux, de ces mille riens coûteux qui sont le dernier mot du luxe moderne. Sur des chevalets de peluche des tableaux encore. Là une harpe aux cordes d'or; ici un délicieux petit fauteuil rococo. Au milieu de tout ce luxe resplendissent de merveilleux triptyques, legs précieux de l'archevêque, opposant leur magnificence sévère aux galantes ressouvenances des amours qui dansent dans les roses sur les portières en vieilles tapisseries.

Trois arcs légers unissent cette galerie à un lilliputien boudoir bondé de tableaux.

Au fond de la galerie et pour l'agrandir encore, la princesse de La Tour-d'Auvergne va faire construire une seconde galerie, reliée encore à celle-là par de larges baies, et à l'extrémité de laquelle une « loggia » éclairée par le plafond donnera asile à l'orchestre, les jours de bal.

La salle à manger, tout enfermée dans les hautes

boiseries qui sertissent de superbes verdures florentines, est de style Louis XVI avec de jolies encoignures en noyer sculpté.

La chambre de la princesse, drapée de lampas couleur de saphyr, est au second étage. Elle est entourée de cabinets de toilette, de la *nursery*, de la salle d'étude et de cette fameuse « infirmerie » que j'ai mentionnée — une sorte de paradis enfantin dont l'accès disputé fait la joie des heureux « petits malades », qui se donnent volontiers, j'en suis sûre, plus d'une indigestion de gâteaux pour y prendre place.

Ce sont ces trois babies : Henry, Charles et la petite Césarine, qui, aux Acacias, pressés autour de la princesse, dans son grand huit-ressorts, forment sa plus belle parure et son plus cher orgueil. Tous trois sont si jolis, si bien plantés, si vivants dans leur simplicité aristocratique, qu'ils font l'envie de toutes les jeunes mères dont les enfants trop chics et maladifs semblent étiolés et vieillots à côté de ces gentils amours frais et joufflus.

Les équipages de la princesse de La Tour-d'Auvergne peuvent être classés parmi les mieux tenus. Sa livrée bleu clair et blanc est connue de tout Paris. Son luxe d'ailleurs est en toute chose d'un goût parfait et d'une harmonie absolue. Cette délicate ne saurait supporter une note fausse ou risquée en aucun détail de ce qui l'entoure.

La princesse de La Tour-d'Auvergne passe une partie de l'automne chez son père, à ce beau château de Pleumartin que ses fêtes automnales ont rendu célèbre. Elle-même possède en Poitou deux châteaux : Les Anglières et La Valette.

La Valette, délicieusement meublé par la princesse, est un véritable intérieur flamand, avec ses vieux meubles sculptés et ses cretonnes d'un rouge sanglant qui chantent d'un bout à l'autre du château la symphonie du rouge. C'est le séjour préféré du jeune ménage, qui, tenant la tête de la contrée, y mène grande vie châtelaine. Les chasses à tir de La Valette sont aussi fameuses que ses jolis concerts improvisés, où vient se mêler la belle voix de la vicomtesse de Tredern, la voisine et amie de Mme de La Tour-d'Auvergne.





VICOMTESSE DE GREFFULHE

Dentu Edit. Imp. Ch. Delâtre



LA VICOMTESSE DE GREFFULHE

NÉE CHIMAY

Si l'on voulait personnifier cette aristocratie, « noble, pâle beauté, fille de la richesse, reine des cieux et mère des amours, » — si l'on pouvait rêver le type idéal de la patricienne au sang bleu, c'est la blanche apparition de la vicomtesse de Greffulhe que l'on évoquerait en un songe charmeur.

Avec ses cheveux noirs tordus sur la nuque, son buste frêle et ses grands yeux sombres, dont le regard profond se mêle d'exquise tendresse et de chaste fierté, c'est la vivante image de la Vierge athénienne, dont l'âme altière semblait reposer à son front, lorsqu'elle en revêtit le costume au bal de la princesse de Sagan. Une Diane avec toute la majesté du grand siècle, unie à celle de l'Olympe



VICOMTESSE DE GREFFULHE

Imp. Ch. Delâtre



LA VICOMTESSE DE GREFFULHE

NÉE CHIMAY

Si l'on voulait personnifier cette aristocratie, « noble, pâle beauté, fille de la richesse, reine des cieux et mère des amours, » — si l'on pouvait rêver le type idéal de la patricienne au sang bleu, c'est la blanche apparition de la vicomtesse de Greffulhe que l'on évoquerait en un songe charmeur.

Avec ses cheveux noirs tordus sur sa nuque, son buste frêle et ses grands yeux sombres, dont le regard profond se mêle d'exquise tendresse et de chaste fierté, c'est la vivante image de la Diane athénienne, dont l'âme altière semblait rayonner à son front, lorsqu'elle en revêtit le costume au bal de la princesse de Sagan. Une Diane avec toute la majesté du grand siècle, unie à celle de l'Olympe



VICOMTESSE DE GREFFULHE

Dentu Edit.

Imp. Ch. Delâtre



[illegible]COMTESSE DE GREFFULHE

[illegible]

[illegible] voulait [illegible] pâle beauté, [illegible] mère des [illegible] — si l'on pouvait [illegible] au sang bleu, [illegible] vicomtesse de [illegible] songe char-[illegible]

[illegible] nuque, [illegible] dont le [illegible] et de [illegible] de la [illegible] dont l'âme altière [illegible] lorsqu'elle en revêtit le [illegible] de Sagan. Une [illegible] grand siècle, [illegible]

antique, telle qu'elle apparaissait à la cour du Roi-Soleil, dans cette galerie des Fêtes que ses murailles de glaces rendaient infinie, comme la puissance du maître.

C'est dans ce cadre splendide que sa beauté s'est révélée tout entière. Son port hautain convenait à la richesse flamboyante du costume semé de pierreries; sa démarche cadencée donnait un rythme à la lourde traîne de brocart que soulevait un amour de négrillon, prêté pour la circonstance par la comtesse de Montesquieu.

Cette beauté parfaite a quelque chose d'immaculé. Si son amie, la toute blonde comtesse Robert de Mailly-Nesle, a choisi pour son emblème l'hermine, symbole d'héraldique pureté, M[me] de Greffulhe peut cueillir le sien parmi les beaux lis tout rayonnants de blancheur.

Belle comme la beauté, l'admiration qu'elle inspire, qu'elle lit dans tous les regards, se glace aux lèvres, dominée par le sentiment du respect. Elle a cela de commun avec les reines. C'est un éclatant témoignage que lui rendait naguère un grand viveur, déclarant qu'il n'avait jamais osé lui dire combien il la trouvait belle.

Admirée, adorée, adulée, encensée, la calomnie n'a pu effleurer le bord de sa robe.

Sensitive, nerveuse et vibrante, c'est une nature d'artiste. Elle a deux passions : la musique et les aquarelles, dont elle possède une collection merveilleuse. Comme elle est véritablement supérieure, elle ne s'est point laissé gâter par les adulations qui l'ont entourée, par les hommages rendus, ni par la tendresse d'une famille qui l'adore.

Par exemple, ce qu'elle hait, c'est la banalité. Originale en toute chose, une pointe d'excentricité marque parfois ses ajustements, ses façons, ses idées même. Ses toilettes, inventées pour elle ou par elle, ne doivent ressembler à aucune. Elle les préfère bizarres plutôt que semblables à d'autres. C'est au Louvre qu'elle s'inspire, et ses coiffures et ses chapeaux sont souvent copiés des plus belles créations des vieux maîtres. Mais, quelle que soit l'étrangeté de sa fantaisie, quelque excentrique que soit ce qu'elle porte, elle n'abdique jamais sa distinction suprême. On la remarque et on devine la grande mondaine qu'elle est.

Fanatique de grand air et de mouvement, elle passe tous les ans quelques mois en Écosse, où la chasse aux *grouses* est son divertissement favori. Elle s'établit là-bas dans cette terre féodale, comme en son propre domaine, emmenant avec elle un groupe d'amis privilégiés, auxquels elle offre une hospitalité princière.

Son hôtel, rue d'Astorg, est l'expression de son goût original et coquet. Dans l'arrangement des meubles, dans l'ensemble des bibelots, dans le retroussis des rideaux et dans l'assemblage des fleurs, se retrouve cet inattendu qui est la base de son caractère. Tout surprend, mais rien ne choque, dans ce nid charmant de jolie femme, où la retient cette année le deuil profond auquel l'a condamnée tout récemment la mort de sa mère.

Fille du prince de Caraman-Chimay, ministre des affaires étrangères à Bruxelles, et de Mlle de Montesquiou-Fezensac, — c'est-à-dire appartenant à deux des plus grandes maisons de Belgique et de France, — Mme de Greffulhe est l'aînée de six enfants, dont la plupart sont encore des babies. Elle éprouvait pour sa mère une véritable adoration, qui lui était d'ailleurs bien rendue. Abandonnant volontiers Bruxelles et ses grandeurs, la princesse s'attardait à Paris pour ne point quitter sa fille. Celle-ci, chaque jour, venait la rejoindre après déjeuner, à ce bel hôtel du quai Malaquais qui bientôt, lui aussi, sera disparu, et toutes deux se quittaient le moins qu'elles pouvaient.

Aussi le deuil que porte la jeune femme est-il un deuil de cœur plus encore qu'un deuil de convenances. Sa mère, c'était, avec son enfant, ce qu'elle chérissait le plus sur la terre, et la tendresse

de l'une pouvait seule la consoler de la perte de l'autre.

La petite fille lui reste heureusement, cette jolie petite Elaine que l'on voyait avec elle, ce dernier printemps, défilant aux Acacias dans l'élégant équipage qui rivalise avec ceux de la duchesse de Castries, de la princesse d'Aremberg, de la comtesse de Laigle et de la duchesse de Bisaccia : l'élite de ce qui est élégant, correct, « chic, » dans le vrai sens du mot.

Il est des esprits chagrins qui font un reproche à Mme de Greffulhe de son indépendance, du mépris qu'elle marque quelquefois de l'étiquette. Disons bien vite que ce mépris ne va jamais jusqu'à blesser la moindre convenance. C'est dans le salon de sa belle-mère, aux jolies réunions du dimanche, dont elle est depuis son mariage le plus gracieux ornement, que les nombreux jaloux, envieux d'un regard, ont murmuré quelquefois, l'accusant d'un brin de partialité pour ses propres amis, au milieu desquels elle tenait cercle dans le petit salon. Que dire à cela ? Ceux-ci, fiers de ses faveurs, veulent les garder précieusement pour eux seuls, prétendant accaparer jusqu'au moindre de ses sourires.

On a vu d'ailleurs le vide que son deuil a laissé

cette saison, et le regret s'est chargé de faire taire les grincheux.

Quand vous reparaîtrez, Madame, au renouveau de l'an prochain, ce sera fête pour tous sans exception, et nul ne songera à se souvenir des petites rivalités et des mesquines jalousies.





LA DUCHESSE DECAZES

Parmi les types charmants de jeunes femmes que fit éclore, ainsi qu'un brillant parterre, — dont chaque fleur exhale un parfum également exquis, quoique tout à fait divers, — la plume-fée du romancier Walter Scott, les deux sœurs, Mina et Brinda, ne sont ni les moins fraîches ni les moins gracieuses.

Mina et Brinda — la brune et la blonde, la rieuse et la mélancolique, les jumelles fleurs d'une même tige, le charme de la joie et l'attrait du rêve — sont toutes deux personnifiées par deux de nos plus aimables Parisiennes : la duchesse

Decazes et la marquise de Beauvoir, nées Mesdemoiselles de Lowenthal.

Seulement Mina est la cadette, la pétillante, la blonde, le sourire, Mme la marquise de Beauvoir, si spirituelle et si gaie, si charmante et si jolie en sa grâce de statuette Pompadour.

L'autre, la duchesse, s'appelle Sévérine, un nom qui sied à sa grâce plus grave, un peu réservée même, à son tact parfait, à ses façons calmes, à sa bienveillance exquise et à sa grande bonté.

Et, chose étrange, en cette dissemblance deux choses seulement leur sont communes : l'extrême myopie, qui ne leur permet pas de reconnaître à deux pas leurs meilleurs amis, et le petit pied de Cendrillon que leur a transmis leur mère, cette baronne Octavie de Lowenthal, dont le pied, célèbre dans l'Europe entière, fut modelé par je ne sais quel grand sculpteur. En sorte que ce pied mignon, qui a mérité les honneurs du marbre et du bronze, — tout aussi bien que nos plus grands législateurs, — s'est trouvé, amené par la mode, sur maintes tables aristocratiques de l'empire de France aussi bien que de celui de l'Aigle noir, presse-papiers charmant qui dut inspirer plus d'un poète !

Mais ce n'est pas de la mère que je veux parler ici : les filles suffisent à l'intérêt de cette étude.

La duchesse Decazes, en sa qualité d'aînée et de duchesse, mérite que je m'arrête tout d'abord à sa physionomie charmante : à tout seigneur tout honneur !

Mariée au duc Decazes, elle trouva dans cette union l'accomplissement de tous les espoirs qui peuvent hanter l'esprit d'une jeune fille. Le duc Decazes, en effet, habile et fin entre tous les diplomates, était appelé aux plus hautes destinées. A cette heure même de recueillement où la France vaincue avait plus que jamais besoin d'une main habile pour la diriger et la refaire, ce fut lui que ses qualités éminentes désignèrent au choix unanime pour le poste difficile de ministre des affaires étrangères. Et durant quatre années qu'il conserva le pouvoir, ce ministre adroit et intelligent sut tenir en respect les ennemis de la France, mettre en échec la politique même de Bismarck, qui disait de lui : « Cet homme, est comme une boule d'ivoire qui tourne toujours ! Je ne puis parvenir à le piquer deux fois à la même place. »

Partager la vie avec cet esprit d'élite, partager les honneurs du pouvoir et le renom européen avec cet homme supérieur, c'était pour la jeune duchesse un joli rêve. Hâtons-nous de dire qu'elle s'en montra digne en tous points.

Mais ne devançons pas les événements. Le duc

Decazes, tout en étant un dévoué de la France, est un dévoué de la maison d'Orléans. Sitôt après son mariage, s'identifiant à la fidélité traditionnelle du nom qu'elle portait désormais, Mlle de Lowenthal devint pour les princesses l'amie la plus véritable. Et cette amitié, commencée aux jours d'épreuves, ne s'est jamais démentie. Aussi, comme les princesses d'Orléans ont cela de très spécial qu'elles ne professent point, à l'égard des leurs, cette ingratitude commune à la plupart des princesses, la jeune duchesse a-t-elle continué d'être choyée de toutes, spécialement de la comtesse de Paris, qui — tandis que son mari confie les affaires les plus hautes au duc Decazes, auquel il marque une estime très particulière — s'attache très étroitement la duchesse, la retenant auprès d'elle au château d'Eu, durant ses séjours, et vivant avec elle à Paris sur le pied d'une intimité complète.

Mais, encore une fois, ne devançons rien ! Lors donc qu'aux jours du Septennat sa compétence indiscutée désigna le duc Decazes au poste d'honneur qu'il a si bien rempli, l'éminent homme d'État trouva dans sa jeune femme le meilleur des auxiliaires. Dans cette position si ardue il fut admirablement secondé par la duchesse, dont l'influence heureuse fut pour lui le concours le plus précieux. Jamais femme de ministre ne fut en effet plus

aimée, et jamais nulle ne comprit mieux sa mission. C'est à ce sommet difficile que la duchesse Decazes a montré sa réelle valeur, son tact véritable, ce sentiment des nuances et cette haute courtoisie qui sont innés en elle, qualités rares qu'il est impossible d'acquérir lorsqu'elles ne sont pas le don naturel d'un esprit supérieur. Elle fut grande dame et elle fut intelligemment populaire. En vraie duchesse, elle sut être accueillante à tous, ne craignant point de se commettre, distribuant avec d'exquises délicatesses son affabilité gracieuse, la cordialité simple de son hospitalité vraiment princière; un sourire sur ses lèvres était une faveur, et cette faveur, briguée de tous, était prodiguée avec tant d'égalité et de discernement, qu'elle ne pût, accordée à l'un ou à l'autre, provoquer une jalousie ou une rancune. Aussi, lorsqu'elle quitta le ministère, fut-elle regrettée universellement: de la société qui trouvait chez elle cette élégance rare, dernier reflet des cours disparues; de la diplomatie, mal déshabituée de cet accueil de grands seigneurs jadis si familier à nos gouvernements; des petits et des humbles surtout, que sa bonté lui avait attachés : de ses subalternes plus encore que de ses égaux. Depuis, d'autres ont passé, nulle ne l'a remplacée.

La duchesse Decazes ne saurait être classée parmi ce qu'on appelle « les jolies femmes ». Son

visage, aux contours un peu pleins, régulier et doux, s'harmonise à l'éclat de ses beaux cheveux, d'un châtain sombre, — de ce brun lumineux où se jouent des rayons, — qui soulignent la blancheur laiteuse de la peau et veloutent, pour ainsi dire, le regard mélancolique des grands yeux bleus.

L'expression de cette physionomie un peu rêveuse est la bonté souveraine. Et cette bonté est en effet la base du caractère de la duchesse, le charme et le mobile de tous ses actes, la grâce de ses façons comme de son visage.

Mais si l'on ne peut dire que la duchesse Decazes soit jolie, lorsqu'on la voit au bal, en corsage décolleté, on peut affirmer qu'elle est belle. De taille moyenne, son buste élégant, potelé à point, serait digne d'inspirer le sculpteur le plus difficile. Les épaules, la poitrine, les bras, sont admirables ; et, à ce buste parfait, il semble impossible de trouver un défaut.

La duchesse Decazes habite Paris une bonne partie de l'année. Les villégiatures princières se distribuent son été. Le reste de la saison, elle tient cour plénière à son château de la Grave, où elle reçoit très grandiosement l'aristocratie bordelaise, pour qui c'est un honneur et un plaisir d'être admise à ses fêtes.

Quand j'aurai dit que son fils Élie a hérité de toute la fine intelligence du duc, tandis qu'elle a donné à sa fille une bonne part de sa grâce et de sa bonté, j'aurai achevé l'histoire, courte et rayonnante, de cette tout aimable femme.





MARQUISE DE BEAUVOIR

Imp. Arents.

MARQUISE DE BEAUVOIR

[illegible] siècle qui ait laissé [illegible] au cœur de tout poète, c'est bien [illegible] dans les [illegible] dans le [illegible] c'est le siècle de la [illegible] de la grâce, c'est le siècle de la [illegible] et [illegible] de la [illegible] aussi [illegible] de sa [illegible] lui, qu'il a [illegible] avec toutes ses [illegible] avec ses [illegible] pastels, ses tableaux, ses [illegible] jusqu'à ses bibelots !

[illegible] testament, et comme [illegible] nous en





LA MARQUISE DE BEAUVOIR

S'il est un siècle qui ait laissé l'embaumé souvenir d'un regret au cœur de tout poète, c'est bien ce XVIIIe siècle né dans les roses, éteint dans le sang. Le XVIIIe siècle, c'est le siècle de la grandeur et de la grâce ; c'est le siècle de la beauté et c'est celui de la vaillance, le siècle français entre tous, et c'est aussi cette apothéose de la femme, innée en lui, qu'il a su chanter sous toutes les formes, avec toutes ses harmonies et toutes ses couleurs, avec ses poèmes, ses amours, ses bergères, ses pastels, ses tableaux, ses romances, ses étoffes, et jusqu'à ses bibelots !

Oh ! le joli testament, et comme nous nous en

disputons les parcelles précieuses, évoquant les doux souvenirs et les élégantes rémorances pour revivre un instant dans notre rêve un peu de cette vie maintenant envolée ! Jusqu'à la moindre bagatelle : l'une de ces statuettes mignonnes dont la Saxe eût le secret et que l'on contrefaçonne en vain désormais, incarnant en sa grâce accomplie, en son charme espiègle et en sa piquante allure l'alerte séduction de ce temps si proche et pourtant si lointain.

Quelles poses délicieuses et quel sourire sur ces lèvres que l'on voudrait cueillir ! Quel parfum dans la personne tout entière de ces marquises déguisées en bergères, toutes fleuries, pimpantes, accortes, mignardes, adorables et adorées !

Les Lisettes de Béranger ne furent que leurs soubrettes déjà abâtardies. Et que dire de nos femmes-garçons, — cet androgyne inventé par notre fin de siècle comme pour narguer l'autre ! — si on les compare à ces créatures exquises, la femme en sa pure quintessence.

Eh bien, ce siècle charmant et disparu, cette séduction victorieuse et ce charme irrésistible, une femme l'incarne aujourd'hui, et c'est la marquise de Beauvoir.

« La marquise, disait un jour le sculpteur d'Épinay, c'est le XVIII[e] siècle, tel que nous l'ont légué les maîtres. » — « Cette femme, c'est un

sourire, » disait une autre fois un autre artiste.

Les deux définitions sont également exactes : elles expriment de deux façons la même pensée.

La marquise de Beauvoir, en effet, est la plus pure expression de cette époque faite de grâce, inimitable en sa séduction toute-puissante. Tout est charme en cette femme : ses yeux, son sourire, sa taille souple et cambrée, ses jolies épaules et sa poitrine de déesse, ses mains fosselées et ses tout petits pieds, sa façon de parler, de se mouvoir, son visage expressif, rose et blanc comme celui d'une bergère, le son de sa voix, ce qu'elle dit et ce qu'elle ne dit pas !

Et, chose rare, nulle créature ne fut plus « une » en étant plus elle-même. Tout en elle est pétri de ce siècle qui semble avoir enguirlandé de ses roses les langes de son berceau. Son esprit, comme son visage, appartient au siècle passé ; de même sa gaieté toujours égale, sa vivacité gracieuse, sa conversation pleine de saillies heureuses, son tour alerte, dont le mordant garde toujours ce ton exquis que n'abdiquaient jamais nos aïeules.

Donc, la marquise est une « causeuse ». Elle effleure tous les sujets et, sans jamais se tromper, sait dire à chacun ce qu'il convient et comme il convient, jetant sur ce qu'elle dit quelques-unes de ces pierreries que le bon Perrault avait placées à la jolie bouche de l'une de ses princesses. Les

« mots » sur ses lèvres jaillissent en étincelles éblouissantes. Cela sans jamais rien perdre de ce naturel qui s'exhale de tout ce qu'elle dit et de tout ce qu'elle fait.

Citer ici quelques-uns de ses mots serait une fortune. Hélas ! pourquoi faut-il que toujours, en sa flèche légère, l'esprit effleure en passant quelque imbécile ? Et comme les imbéciles sont myriade, il faut compter avec les imbéciles ! Or, je ne me sens pas le droit de déchaîner cette légion malfaisante contre la pauvre jolie femme, qui a le grand tort d'être une exception.

Mais sa causerie n'est pas le seul charme de Mme de Beauvoir. Elle écrit comme elle parle — et elle a encore cela de commun avec ses belles ancêtres, qu'elle le fait à ravir. Même de loin ses amis subissent son ascendant irrésistible, et ses lettres ravissantes sont pour eux la douce consolation de l'absence. L'à-propos, la grâce, le mot heureux, l'intérêt et la narration drôle du moindre fait se trouvent dans ces jolies lettres, qui, moins longues que celles de Mme de Sévigné, sont peut-être plus originales. Personne mieux que Mme de Beauvoir ne sait tourner un billet, et le XVIIIe siècle certes ne renierait pas ceux qu'elle griffonne mutinement, au hasard de l'inspiration ou des circonstances.

Le XVIIIe siècle, Mme de Beauvoir le porte en

elle : exquisement féminine en ses façons, câline, enjôleuse, fille d'Ève à damner le serpent lui-même, rien de garçonnier en ses habitudes plus qu'en son ajustement. Répudiant le modernisme dans ses excès fâcheux, elle reste la charmeuse telle que Dieu l'a inventée lorsqu'il créa la femme. Et tout, autour d'elle, décèle son instinct en même temps que ses tendances, depuis la robe de cretonne dont elle s'habille et qu'elle semble emprunter aux héroïnes de Jean-Jacques, jusqu'au cadre coquet qui est sa demeure.

C'est elle qui, la première, porta une robe à paniers — une vraie robe Louis XV, dénichée chez quelque bric-à-brac ! — Ainsi costumée, elle causa une révolution en entrant dans le salon de la comtesse de Béhague.

Poussant d'ailleurs jusqu'au culte son amour de ce siècle passé dont elle avait décrété la renaissance, elle n'a jamais voulu, quelles que fussent les variations de la coiffure, changer la sienne, qui est d'un Louis XV très pur. Sa merveilleuse chevelure, blonde, touffue, — si longue et si épaisse que, comme celle de Geneviève de Brabant, elle la voilerait tout entière, — se prête à ravir à cet arrangement, admirablement plantée, un peu bas sur le front, dont elle ne voile d'aucun frison l'extrême pureté, et dessinant splendidement les fameuses « cinq pointes » si recherchées des maîtres de

l'école italienne. Parfois elle rompt le classique de cet arrangement un peu rigide en laissant retomber une seule boucle, long serpent qui déroule ses anneaux d'or sur son épaule, glissant jusqu'en dessous de la taille.

Et, chose surprenante, cette femme, qui résume en elle toutes nos grâces comme toutes nos séductions, n'est point Française ! Il est vrai de dire — et c'est ce qui explique bien des choses — que sa mère, née comtesse Wylezynska, appartient à l'une de ces grandes maisons de Pologne dont les filles — les Françaises du nord, dit-on — joignent à un parisianisme inné tous les attraits de la race slave, la plus parfaite du monde.

Puis, le baron général de Lowenthal, feld-maréchal dans l'armée autrichienne, fut délégué par son gouvernement à Paris, où il demeura de longues années comme attaché militaire, au moment même où ses filles, encore enfants, pouvaient emprunter à l'éducation française une véritable nationalité — que devait sanctionner plus tard leur mariage.

J'ai suffisamment parlé de l'aînée. Quant à Mme de Beauvoir, alors Mina de Lowenthal, sa précoce beauté la mit tout d'abord en lumière dans les bals de ce monde diplomatique qui fut la première étape de son succès — alors presque enfantin.

Car c'est à quinze ans qu'elle fit ses débuts

mondains. Toute novice, presque adolescente, sa grâce la désigna pour ce quadrille des Fleurs organisé par la princesse de Metternich, et pour lequel on choisit les plus belles jeunes filles d'alors. Tandis que toutes avaient adopté quelque emblème parmi leurs fleurs préférées, Mlle de Lowenthal se travestit en papillon. Et rien ne pouvait exprimer mieux son aérienne légèreté, la sveltesse de sa taille flexible, onduleuse, élancée, souple comme une liane. Ses beaux cheveux blonds formaient une tombée d'or qu'encadraient les ailes diaprées sur le flottement mousseux du nuage de gaze qui était sa jupe.

Mariée toute jeune au comte de Gouy, le premier soin de son mari fut d'introduire Mlle de Lowenthal dans cette aristocratie française, qu'elle connaissait encore à peine. La jeune femme n'eut aucune peine à y prendre la place qui lui revenait de droit.

Fine, jolie, élégante, distinguée, le « Faubourg » la reconnut comme sienne tout d'abord, et la réclama, se faisant une sorte de fierté de l'enlever à cette cour usurpatrice qui, au sens des vrais royalistes, était peu digne de posséder un pareil trésor.

Cette seconde période fut pour la jeune femme une période de transition, une seconde métamorphose, durant laquelle, au milieu d'une société dont elle était l'idole, s'affinant, se complétant, elle

s'identifia de plus en plus à cette France dont elle semblait l'incarnation exquise et radieuse.

Durant ce temps, Mme de Gouy eut deux fils : Emmanuel et Jean de Gouy. Deux garçonnets qui promettent de faire honneur à leur jolie « maman ».

Mais la femme sérieuse et bonne, spirituelle et jolie, la « charmeuse » en un mot qu'est devenue Mme de Beauvoir, devait s'affirmer en une troisième manière : elle s'est épanouie lors de son second mariage.

Cette seconde union, Mme de Gouy la décida avec son esprit autant qu'avec son cœur, non plus comme une jeune fille que l'on évite de consulter, mais comme une femme qui sait et qui veut.

Or, c'est un bonheur complet que voulait la jeune femme, qui portait au cœur toutes les aspirations. Aimée comme elle aimait, elle se savait choisie. Elle savait que, conquis par sa grâce, ses beaux yeux bleus, apparus ainsi que de tutélaires étoiles au firmament de sa destinée heureuse, avaient seuls guidé le choix de M. de Beauvoir.

Un accord parfait régnait entre les fiancés. D'un côté comme de l'autre nul intérêt ne présida donc à ces accordailles.

Cependant dès cette époque le marquis de Beauvoir, tout jeune encore, était quelqu'un déjà. Gentleman accompli, ses succès de toutes sortes n'étaient plus à compter. La chance dès l'aurore lui

avait souri. Écrivain de race— comme il était soldat — c'est à l'âge de vingt-deux ans que, au retour des pays lointains, — l'Australie, Java, Pékin, — il publia les trois volumes qui furent un événement au milieu de cette société parisienne où, quelque frivole qu'elle soit, hommage est pourtant rendu à tout ce qui a une valeur vraie, un mérite sûr qui vraiment s'impose.

Ayant passé son enfance avec les princes d'Orléans, M. de Beauvoir était devenu homme avec eux, et il était devenu « leur homme » — presque leur frère, si j'ose dire, et s'il est vrai que le cœur ait une fraternité ! Aussi, déjà, passait-il pour leur représentant avéré. Ce qui est réel, c'est que de tout temps il posséda leur confiance complète, que dès lors il était « leur » jusqu'aux moelles, le fidèle qu'il est toujours.

Quoi qu'il en soit, la guerre étant venue au moment où le jeune homme débarquait d'Amérique, il reçut le grade de capitaine et fut désigné aux avant-postes de Paris, pour commander les mobiles de la Somme. Adoré de ses soldats, enivré de la bonne fortune qui lui était tout d'un coup offerte de se battre pour son pays, M. de Beauvoir eut la gloire de mériter de la façon la plus glorieuse la croix d'honneur, que son général lui décerna à la suite de sa brillante conduite.

En 1873, une autre récompense devait, dans un

tout autre ordre d'idées, affirmer le mérite du jeune champion de la gloire française. Et l'on vit, avec une certaine stupéfaction, ce spectacle en la Sorbonne, de l'un des hommes les plus lancés, les plus fêtés, les plus appréciés et les plus disputés des salons parisiens, recevant, devant une pléiade de jolies femmes accourues pour l'applaudir... le prix Montyon ! ! !

Il est vrai que ce prix était décerné à ses travaux littéraires et que sa vertu n'y avait nulle part.

M. de Beauvoir reçut la couronne académique en même temps que Paul Déroulède et Albert Delpit. Les trois candidats ont depuis fait leurs preuves avec un égal mérite, quoiqu'en des terrains différents.

C'est à cette époque que le marquis de Beauvoir entra dans la diplomatie. Et, quelle que fût sa jeunesse, le duc de Broglie crut devoir, en toute occasion, lui confier les travaux les plus ardus, ceux qui exigeaient le plus de finesse et de pénétration.

Servant son pays, en ces divers emplois et de ces façons diverses, avec tout son zèle, le marquis de Beauvoir ne négligeait point pourtant l'intérêt de ses princes : en s'assurant des amis, il les leur ménageait, les préparant pour l'avenir ; car la maison d'Orléans ne voulait point alors de politique militante. Son chef avait juré fidélité au chef

de la maison de France, et tous observaient fidèlement le pacte conclu.

Ce fut à la mort du comte de Chambord, lorsque le comte de Paris comprit que son heure était venue et que son rôle désormais cessait d'être passif, qu'il appela décidément auprès de lui son fidèle. Le marquis de Beauvoir, sacrifiant tout autre intérêt, n'hésita point. Il se donna tout entier, avec cette fougue et cette ardeur qu'il apporte à toute chose.

Les sages du parti blâment, dit-on, cette ardeur et ce dévouement. Quel que soit l'égoïsme légendaire des princes, il est à croire que celui-ci saura, lorsque l'heure sera venue, récompenser l'un et l'autre !

D'ailleurs, avec la modestie touchante de son abnégation, le marquis ne semble pas même se douter du rôle prépondérant qui lui est dévolu. Et comme naguère un ami le félicitait d'être placé si haut dans la confiance et dans l'affection de ses royaux amis : « Ai-je donc, dit-il, à cela quelque mérite ? Si les princes me sont affectionnés, c'est qu'ils se souviennent de la fidélité passionnée que mon père et ma mère leur ont gardée pendant l'exil. »

Son père et sa mère ! son culte et sa tendresse ! Tous deux, nobles de cœur comme de sentiments, s'étaient en effet sacrifiés à la maison d'Orléans.

A l'heure même où se levait le second empire, alors que la plupart, appelés par leur intérêt, abjuraient leur passé aux pieds de Napoléon III, M. de Beauvoir s'était démis de ses fonctions diplomatiques, afin de se consacrer mieux à ses princes, préférant à toutes les dignités de la cour nouvelle le cher pèlerinage d'Angleterre ou d'Allemagne, qui le rapprochait de ceux qu'il aimait, et qu'il suivit partout et en tous lieux, aussi bien en Palestine que sur ces champs de bataille de Lombardie où l'un d'eux se battait dans l'armée alliée à la nôtre.

Si la fidélité de ses parents est pour le marquis de Beauvoir un titre auprès de ses princes, et si son mérite personnel lui est un garant de sa destinée, dans une monarchie quelconque l'ancienneté de sa maison suffirait à le placer au premier rang. Les Beauvoir datent des croisades. Compter leurs illustrations prendrait ici trop de place; j'en veux donc noter une seule, que désigne son étrangeté même : il y eut une nièce du cardinal de Richelieu, mariée à un Grimoald de Beauvoir, et plus tard duchesse d'Aiguillon, qui fut pair de France, à titre absolument personnel.

La pairie portée par une femme! C'est original, et le fait est unique.

Quant à la mère du marquis de Beauvoir, elle est fille de ce marquis de Rumigny qui eut

l'honneur de représenter la France en plusieurs ambassades, et l'arrière-petite-fille du maréchal Mortier, duc de Trévise, dont le beau portrait trône dans le grand salon d'honneur, à Sandricourt. Mme de Beauvoir, noble de cœur comme de naissance, s'est attaché toutes les princesses qu'elle a approchées. Elle a été l'intime amie de la duchesse d'Aumale, de la duchesse d'Orléans et de la reine Amélie, dont elle possède une curieuse et volumineuse correspondance.

La comtesse de Gouy donc, en épousant le marquis de Beauvoir, trouvait en son nouvel hymen non seulement la situation la plus digne de son esprit et de sa beauté, mais aussi les plus brillantes espérances. Mais ce ne fut, je l'ai dit, ni la fortune future ni l'éclat présent qui la tentèrent. Chez elle comme chez lui, c'était le cœur qui avait parlé, et ce fut une union toute d'inclination que celle-là, celle de deux esprits très fins, — pétillants, *papillotants*, si j'ose dire, — en même temps que celle de deux natures éminemment supérieures, exquisement élégantes, faites pour se plaire et pour se charmer.

La marquise n'ignorait pas les succès passés de son mari, qui fut de tout temps un grand vainqueur de jolies femmes. Mais, sûre d'elle-même, elle comprit qu'il était conquis à son tour, et le sacrifice qu'il lui faisait de toutes les séductions

comme de toutes les affections, la véritable et romanesque passion qui le rivait à ses petits pieds, étaient pour elle les plus sûrs garants d'un bonheur certain. Elle n'ignorait pas que nombre de grands mariages s'étaient offerts, qu'il avait repoussés pour le culte de ses beaux yeux, alors même qu'elle n'était pas libre encore. Et sitôt qu'elle le fut, leur premier soin à tous deux fut d'enchaîner à jamais leurs espoirs transformés en réalités par le lien charmant de cette chaîne de fleurs à laquelle, pour les époux assortis, chaque jour écoulé joint un anneau enchanté.

Ce second mariage fut donc pour Mina de Lowenthal l'aube d'une nouvelle et dernière transformation. Et cette troisième manière fut en quelque sorte, si l'on peut ainsi parler, l'apogée de cet esprit et de ce charme, arrivés à leur entier développement. La fleur était maintenant en plein éclat, et l'atmosphère exquise en laquelle elle était transportée convenait à son entier épanouissement. Sans rien perdre de l'élégance à laquelle elle était accoutumée, son cercle s'élargissait tout à coup, et aux mièvreries coquettes de l'existence mondaine venaient s'ajouter les préoccupations plus graves. La nouvelle marquise pénétrait tout à coup en une société d'élite où, sous le masque de l'enjouement, son esprit si délicat était appelé à un rôle très sérieux.

Placé d'une façon exceptionnelle auprès des princes, de très grandes responsabilités pèsent sur M. de Beauvoir. Ici, plus qu'en toute autre circonstance, on peut dire qu' « honneur oblige ».

Or, si les responsabilités du marquis sont lourdes, il est facile de comprendre que celles de sa femme le sont plus encore. Que d'attirances dans un regard de jolie femme! Quelle puissance dans un seul de ses sourires! Mais aussi combien cher peut coûter une parole imprudente jaillie de sa jolie bouche, un trait sailli de ses lèvres roses! L'esprit même devient un écueil en certaines situations délicates. « Cessez de faire des mots, » fut-il chuchoté à la nouvelle venue par un ami prudent. Elle fit ce qu'elle put, comprenant le danger auquel elle exposait les siens; mais la tâche fut ardue pour cette primesautière! Il est vrai que chaque fois qu'une jolie flèche s'échappa, trop prompte, de sa répartie alerte, son tact exquis sut toujours réparer la hardiesse de son esprit trop vif.

Quoi qu'il en soit, la petite marquise a saisi son rôle à merveille. Nulle amie plus sûre, nulle alliée plus fidèle n'eût pu être donnée à la maison d'Orléans par son féal Beauvoir. D'ailleurs l'adorable femme, toujours plus amoureuse de son mari, s'est absolument identifiée à sa vie, à ses idées, à ses affections. Elle s'est faite « lui », en un mot;

et ce mot vulgaire de « moitié » donné à la femme ne trouva jamais si bien son application, dans le sens le plus vrai.

Non seulement sa « femme », mais pour lui suffire plus complètement elle a voulu prendre sa part de toute chose dans la vie de son mari. Elle s'est faite à la fois sa camarade, son amie, sa compagne, son secrétaire même, appliquant à le seconder cet art si fin de la correspondance dont elle est douée à miracle.

Mais, pour être une politique habile en même temps qu'une charmeuse accomplie, pour mener de front les occupations graves et les plaisirs du monde, Mme de Beauvoir ne néglige pas certaines affaires d'un autre ordre auxquelles la convie son cœur excellent. Cette petite fée, au milieu de ses lettres, de ses chiffons, de ses fêtes et des soins de son foyer, trouve encore le temps d'être bienfaisante et bonne. La charité l'appelle, et elle se déclare impuissante à lui résister. On l'a vue, ce printemps, à presque toutes les ventes, se multipliant et recueillant des monceaux d'or. Comment, achalandée par ses beaux yeux, sa boutique n'eût-elle point fait merveille? Aussi elle est « demandée » de toutes parts, et toutes les œuvres la réclament. Mais c'est surtout à la belle œuvre de Villepinte, au profit des jeunes poitrinaires, que la marquise se donne de tout son cœur, dépensant

tous les trésors de son esprit, de son charme et de son zèle irrésistible. Aussi là-bas elle est bénie. D'ailleurs, portée par ses mains blanches, l'offrande n'acquiert-elle pas un prix mille fois supérieur?

J'ai résumé rapidement les traits les plus saillants de cette physionomie attirante entre toutes. Mais après avoir esquissé ce joli pastel, il me reste à indiquer le cadre que Mme de Beauvoir a si délicieusement approprié à sa toute gracieuse personnalité. Très absorbée par les princes, qui la veulent partout où ils sont, la marquise de Beauvoir partage le reste de son existence entre son hôtel parisien et le beau château de Sandricourt.

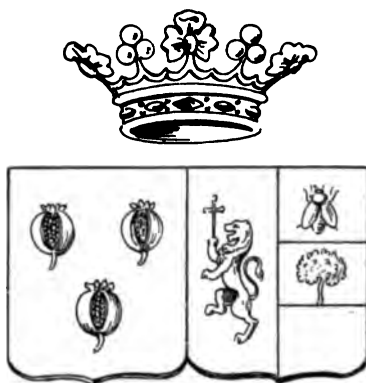
Dans l'un comme dans l'autre, on retrouve ce XVIIIe siècle, qui est son culte et qui, tout naturellement, s'impose autour d'elle : rue de Labaume, c'est la petite maison coquette, simple en sa grâce sérieuse, telle que l'eût rêvée la belle Aïssé, pour y enfermer son chevalier d'Aydie : un de ces jolis nids qu'enguirlandent les roses, sur lesquels voltigent les amours.

A Sandricourt, la belle demeure seigneuriale, un peu grave en son élégance parfaite, à la rusticité de laquelle la proximité de la grande ville mêle un grain de luxe et une réminiscence de cour.

Le bâtiment, un peu carré, s'élève imposant et fier au milieu du grand parc, où les arbres magni-

fiques célèbrent la nature. A l'entrée les « corbeilles » jettent leur éclat printanier, sertissant les pelouses semées de fleurettes, que coupent çà et là des massifs à l'anglaise. Et l'on rêve de fête champêtre, de bergères et de bergers, de faunes et de sylvains, de nymphes égarées et de dieux qui les ramènent ; l'évocation tout entière de l'œuvre de Watteau peuplant les prairies de Jean-Jacques ! Puis sur le côté, à gauche, des charmilles ; de l'autre, le parc qui grimpe, plantant la côte de futaies séculaires, où tout un concert d'oiseaux préside aux ébats de Jeannot Lapin et de son compère l'Écureuil.

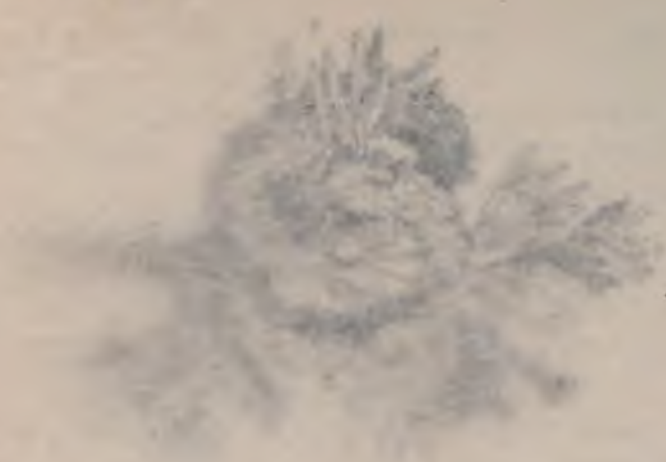
Et si vous doutiez, Madame, qu'il existât en ce monde un bonheur parfait, par un beau soir d'été, allez à Sandricourt : c'est là qu'il s'est réfugié.





COMTESSE DE MAILLY-NESLE

Dentu Edit. Imp. Ch. Delâtre





de Mailly-Nesle



LA COMTESSE DE MAILLY-NESLE.

Un roman étrange, celui de cette femme de vingt ans qui n'a passé par l'alcôve conjugale que pour en fuir les décevantes ivresses, pour reprendre, au lendemain, veuve volontaire, sa vie de jeune fille aux côtés de sa mère.

Mlle Marie de Goulaine était l'une des plus belles en cet essaim triomphant dont les fleurs printanières s'épanouissent aux bals blancs du Faubourg, éclatante vision de jeunesse et d'espoir, doux anges aux ailes d'azur qui semblent être les gardiens donnés par le bon Dieu au vieil armorial de France ! Celle-ci était plus que jolie. Il y avait

en elle quelque chose d'étrange et de hautain, une sorte d'énigme indéchiffrable et indéchiffrée qui, lorsqu'elle apparaissait au bal dans un flot de tulle blanc, des guirlandes de feuillage glissant dans l'onde dorée de sa chevelure dénouée, la faisait comparer volontiers aux blondes druidesses de sa chère Bretagne.

Le comte Robert de Mailly-Nesle en devint éperdument amoureux. Cette alliance offrait à Mlle de Goulaine, sinon une grande fortune, au moins une position digne d'elle en ce Faubourg, où les Mailly tiennent à bon droit une situation prépondérante. J'ai dit ailleurs ce qu'ils sont, leur noblesse et leur influence. Je rappellerai donc seulement ici que le frère aîné du comte Robert de Mailly, le marquis de Mailly, prince d'Orange, a épousé Mlle de Cibeins; ses sœurs sont la comtesse de Kersaint et la comtesse Aimery de La Rochefoucauld.

Après certaines hésitations que motivait peut-être le manque de sympathie, la main de Mlle de Goulaine fut accordée au comte de Mailly. Le mariage eut quelque fracas. La séparation en eut davantage. Car cette union pleine d'orages n'avait guère duré plus d'une année, et cela ne surprit d'ailleurs aucun de ceux qui avaient approché Mlle de Goulaine. Enfermer cette jeune femme dans les banalités du foyer était chose plus difficile

que garder un rossignol dans une cage. Celui-ci y perdrait sa voix. Elle y perdit son repos. Et, comme lui, brisant sa tête aux barreaux, elle ne songea plus qu'à s'échapper à tout prix. Les deux conjoints avaient chacun leurs amis et leurs partisans : chacun voulut donc trancher des torts mutuels, des bonnes ou mauvaises raisons qui avaient mis la discorde en ce ménage.

Certaines alcôves de jeunes femmes, comme celles des jeunes filles, doivent demeurer fermées. Je m'abstiendrai donc d'insister sur ce sujet.

Tous deux d'ailleurs eurent la sagesse d'épargner à leur nom cette injure suprême d'un scandale inutile. Ils évitèrent les tribunaux, et, d'un commun accord, ils reprirent cette liberté plus chère que tous les biens au cœur de la jeune femme.

Liberté, je me hâte de le dire, dont Mme de Mailly n'eut garde d'abuser. Car, chez cette femme étrange, l'amour de l'indépendance est un amour platonique. Elle refuse toute chaîne, mais ce n'est que pour reprendre les liens volontaires qui l'attachent au giron maternel ainsi qu'un tout petit enfant.

Quoi qu'il en soit, séparée de son mari, — c'est-à-dire dans la position la plus difficile qui soit pour une femme de vingt ans, — Mme de Mailly a su faire sa place dans la société parisienne, dont elle est aujourd'hui l'une des femmes les plus choyées et les plus enviées.

ındis que son mari s'éloignait le cœur plein ıegrets, dit-on, et espérant toujours que son il ne durerait que l'espace d'un caprice, elle, ıe et souriante, prenait rang parmi les plus s et parmi les plus recherchées, se garant de la calomnie, et ne ménageant aucun effort pour conquérir les sympathies et s'attacher les amis. Elle a fait preuve en tout ceci d'un tact parfait et d'une très grande adresse ; et si, à l'abord, il y eut autour d'elle quelques hésitations, si quelques-uns s'apitoyèrent sur ce mari toujours amoureux et cependant banni, le silence s'est fait désormais sur tout ceci. La réputation de la jeune femme n'a point souffert de son isolement. En se séparant, elle ne s'est ni déclassée ni disqualifiée, et ses triomphes mondains ne sont plus à compter.

Recherchée partout, tenant une place à part dans l'une des coteries les plus en vue du Faubourg, étroitement liée avec l'élite des jeunes élégantes, des amitiés puissantes forment à sa réputation un inexpugnable rempart. Elle est l'enfant gâtée des Rothschild, et l'on se dispute sa présence dans certains salons très inaccessibles, où sa voix superbe est le régal de tous les amateurs d'harmonie, comme sa grâce altière est le délectement de tous les admirateurs de beauté.

Car la voix de Mme de Mailly a eu au moins autant de part que sa beauté dans son succès mon-

dain. La jeune comtesse, en effet, est, en même temps que l'une des plus jolies femmes de la société, — comme elle en était l'une des plus jolies filles, — une artiste hors de pair.

Essayer de peindre la femme est une besogne difficile, et ce fin profil échappe à l'exactitude d'une description. Sa beauté existe en effet plus encore dans la physionomie intraduisible, mélange inconcevable de fierté et de douceur, de dureté hautaine et de grâce adorable, que dans le dessin du visage.

De taille élancée, nulle n'est plus élégante en sa démarche d'alcyon. Son buste mince, élancé, fond ses fluidités à l'Albert Dürer dans l'harmonie du contour, dans la grâce des épaules, dont la ligne tombante continue la courbe parfaite d'un col de cygne qui soutient une petite tête de colibri, toute mignonne et coquettement posée dans le buisson de ses cheveux d'or. Sur la neige de son teint, il semble que l'avril en fête répande une floraison de pâles églantines; tandis que sous les veines transparentes court le flot d'azur de cette aristocratie « blanche fille des cieux et mère des amours » dont elle est l'une des fleurs les plus radieuses. Rien de plus délicat que son profil aux traits purs, auquel ses beaux cheveux blonds mettent un nimbe ensoleillé. Mais ce qui frappe surtout dans cette physionomie étrange et charmante, ce sont les

grands yeux, sombres et profonds, un abîme bleu pareil à ceux de sa mer de Bretagne en ses jours de colère. Et, sous l'arc délié du sourcil presque brun, au fond de cette prunelle estompée d'ombres, le regard brillant et froid se détache, dur, hautain, pareil à une lame d'acier dont le flamboiement est de glace, lueur polaire et terrifiante, dont la clarté ne semble devoir éclairer que des abîmes.

La comtesse de Mailly a toujours porté sa chevelure d'une façon originale et personnelle. Le crêpèlement de ce flot d'or se refuse aux apprêts trop guindés d'une coiffure trop correcte. Quand elle était jeune fille elle laissait tomber ses beaux cheveux flottants sur ses épaules, comme les très jeunes *babies*, — et comme les druidesses ! — et cela lui seyait à ravir.

Aujourd'hui qu'elle est jeune femme elle les noue durant le jour sur la nuque, à la Sarah Bernhardt; tandis que le soir, serrés en arrière dans une boucle diamantée, dans un nœud de rubans ou dans un lac de fleurs, elle les attache en catogan, continuant par de grosses coques la brume légère des petites bouclettes frisottées qui noie son front dans une buée d'or.

Mme de Mailly, je l'ai dit, est fort indépendante. Elle vit selon sa fantaisie et selon son caprice. Tenant de sa mère une nature d'hermine, cette jolie

devise « Sans tache » est pour elle blason parlant. Et, forte d'une vertu incontestée, elle compose son entourage comme il lui plaît, sans souci de préjugés ni de démarcation sociale, de gens instruits, d'artistes et d'académiciens... de nouvelle roche. Les journalistes même ne l'effarouchent que... lorsqu'ils répètent les potins du monde. Elle va où sa curiosité l'appelle, et partout traitée en jeune idole, elle demeure cependant immaculée. Elle fraye volontiers avec tous les mondes, et le monde d'outre-tombe même ne l'effraye guère. Seulement si, devant elle, les esprits rebelles se permettent de « récalcitrer » au fluide qui les évoque, cette jeune femme, trop habituée à voir tout plier devant sa volonté d'enfant gâtée, se révolte à son tour, rééditant le mot de Louis XIV : « J'ai failli attendre ! »

Impérieuse par instinct, adroite par réflexion, elle est surtout séduisante, et l'on comprend, lorsqu'on la connaît, la passion aussi folle que désespérée inspirée par elle à ce mari inconsolable qui regrettera toujours la femme indomptable que n'a pu soumettre son amour profond — mais trop vrai peut-être pour être compris, trop ardent dans sa fougue pour ne point se montrer un peu tyrannique et exclusif.

Si elle n'a pu aimer son mari, Mme de Mailly se dédommage en adorant ses parents. Chérie par

eux comme une fille unique, elle est entre eux le trait d'union. Pour se rapprocher de la jeune femme, ces deux époux, si longtemps séparés, se réunissent parfois ; et, tandis que sa mère, reprenant les corvées d'autrefois, l'accompagne et l'attend, chaque soir qu'il lui plait de sortir, son père tendrement oublie tout auprès d'elle, même sa chère Armorique ! Et, la voyant si énergique et si fière, dernier rejeton de sa race : « C'est, dit-il, mon petit jeune homme. » — C'est-à-dire « mon fils, mon sang, mon bien et mon tout ! ».

L'artiste est en elle l'égale de la femme. Fine comme on ne l'est pas, distinguée jusqu'au bout des ongles, on ne peut dire d'elle précisément qu'elle « ait du chic ». Elle se met à son gré, très élégamment, dessinant souvent elle-même le croquis de ses costumes. D'ailleurs, si elle y prête quelque attention, c'est par ce sentiment du beau qui s'impose à tout esprit élevé, non par coquetterie : car sa toilette est bien le dernier de ses soucis. Il n'y a pas de place pour cette vanité-là dans cette petite tête d'oiseau où s'est nichée l'âme d'un rossignol. Pourvu que son ajustement soit personnel, sa parure harmonieuse, son costume original, elle est vraiment satisfaite, et, pour cette jeune femme, la mode et le convenu pèsent moins qu'un brin de paille auprès de l'harmonie véritable !

Une artiste ! je l'ai dit, plus encore qu'une mon-

daine. Une artiste de race aux veines de laquelle l'art a allumé l'étincelle sacrée, et une artiste accomplie. Musicienne comme on ne l'est pas, avec une voix dont le timbre chaud et profond a des cordes incomparables. Et, par un contraste étrange, — tout n'est-il pas contraste chez Mme de Mailly ? — cette délicate et cette mignonne, si frêle en sa grâce exquise, emplirait l'Opéra de ses notes vibrantes de contralto, les plus puissantes que l'on ait ouïes ! Vraiment l'on regrette, en l'entendant, que sa naissance ne l'ait point destinée au théâtre. Dans notre disette de cantatrices, il est désolant de voir le talent maintenant dévolu aux seules femmes du monde, que leur situation met en dehors de tout concours artistique, et que le public ne saurait applaudir autrement qu'à certains concerts de charité. Les professeurs s'en désolent, et je me souviens qu'un jour l'un d'eux, célèbre entre tous, M. Saint-Yves Bax, après avoir entendu le duo de *Sémiramis* chanté par la comtesse de Mailly avec la comtesse de Guerne, disait à une cantatrice très renommée à laquelle il le faisait étudier : « Après avoir ouï ce duo tout à l'heure, je puis vous affirmer que ces deux femmes du monde l'ont chanté comme aucune de vous ne le chantera jamais ! »

Et, chose étonnante, tandis que Mme de Mailly, lorsqu'il lui plaît de donner ses moyens, en remon-

trerait à Krauss et à Richard, quand, dans le stricte intimité, elle s'amuse au répertoire « gai », Judic elle-même ne saurait lui tenir tête, souligner avec plus d'innocence, nuancer avec plus de délicatesse, lancer le trait avec plus de désinvolture ! Elle a si bien le sentiment artistique qu'elle le ploie à toutes les exigences, à toutes les circonstances, à toutes les méthodes. Passant « du grave au gai, du plaisant au sévère », elle est en tout parfaite et aborde tous les genres avec la sécurité d'une véritable intuition musicale.

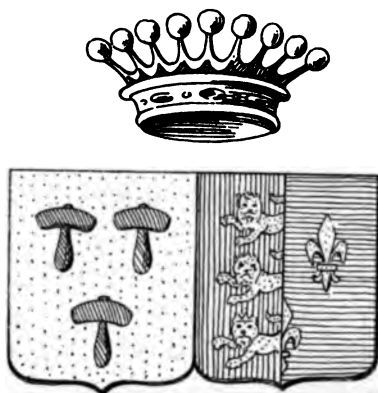
Peintre aussi à ses heures, elle ébauche de très gentils petits tableaux de genre, prouvant ainsi ce qu'elle pourrait si la musique ne l'absorbait pas presque totalement. Instruite également, parlant avec une égale facilité l'anglais et l'italien, et disant à merveille de jolis vers — particulièrement ceux que signe en secret Mme de Goulaine.

Artiste en toutes choses, il est naturel que son appartement s'en ressente. Son joli petit hôtel — qu'elle partage avec sa mère — est un nid très artistiquement coquet. Le salon, au premier étage, ressemble un peu à l'atelier pittoresque d'une cantatrice : sur le grand piano, qui en est comme l'autel, s'amoncellent les partitions, véritable bibliothèque musicale empilée au hasard de la fantaisie. Sur un chevalet de peluche domine l'idole du logis, c'est-à-dire le beau portrait de Mme de

Mailly, signé de Carolus Duran, qui a été admiré ce dernier hiver au cercle des Mirlitons. Un peu partout, éparpillées sur les tables, des photographies de jolies femmes semblent former une cour à Mme de Mailly, et témoignent de son culte pour l'amitié autant que du nombre de ses amies.

La comtesse de Mailly, a été tout récemment fort malade d'une sorte de méningite. On a dû, pour la sauver, en dégageant sa tête de leur poids superbe, couper en partie ses beaux cheveux dorés, sa gloire et son orgueil. C'est à grand peine que l'on a pu obtenir d'elle ce sacrifice, auquel elle n'a consenti qu'à la condition expresse que sa chevelure serait vendue au profit d'une œuvre de charité.

Voilà une œuvre qui fera miracle, et dont la recette assure l'existence de plus d'un malheureux !







MARQUISE DE BELBEUF

Imp. Arents.



[illegible] DE BELBEUF

[illegible] Les enfants du duc [illegible] passer inaperçus, suivant [illegible] paternel.

[illegible] on ne peut leur demander [illegible] quasi-princières, l'élé[illegible] d'hier, grand seigneur à [illegible], de Richelieu, de Brunn[illegible] dont l'histoire a [illegible] tablettes d'or.

[illegible] demeurera le type enchanteur [illegible] à lui seul toute la grâce [illegible]. Ce charme souverain, [illegible] désinvolture et cette [illegible] de blasé uni à la galante[illegible] façon unique d'en impo[illegible] femmes, de régner sur le [illegible] imposait ses volontés,



MARQUISE DE BELBEUF

Imp. Arents.



LA MARQUISE DE BELBEUF

Certains héritages obligent. Les enfants du duc de Morny ne pouvaient passer inaperçus, suivant bourgeoisement le sillon paternel.

Comme tout dégénère, on ne peut leur demander la haute allure, les façons quasi-princières, l'élégance suprême de ce duc d'hier, grand seigneur à la manière de Buckingham, de Richelieu, de Brummel et de tous les séducteurs dont l'histoire a gravé le nom sur ses tablettes d'or.

Le duc de Morny demeurera le type enchanteur du raffiné, personnifiant à lui seul toute la grâce masculine de notre époque. Ce charme souverain, cette allure hautaine, cette désinvolture et cette crânerie, ce scepticisme de blasé uni à la galanterie la plus exquise, cette façon unique d'en imposer à tous, hommes ou femmes, de régner sur le Parlement lorsqu'il lui imposait ses volontés,

comme dans le boudoir d'une jolie femme, tandis qu'il implorait — cette domination de l'orgueil et de l'amour, tout ce qui faisait de lui un fascinateur et un maître, le duc l'a emporté dans sa tombe prématurée.

Le 19 janvier 1857, ce grand vainqueur féminin donna pour épilogue à sa triomphante ambassade au couronnement d'Alexandre II son mariage avec cette blonde princesse Sophie Troubetzkoï, qui s'appelle, depuis 1868, la duchesse de Sesto. Le duc et la duchesse de Morny eurent quatre enfants, dont trois sont vivants : le duc de Morny actuel, Auguste-Charles-Louis-Valentin, né en 1859 ; Simon-André-Nicolas-Serge, comte de Morny, né le 26 novembre 1861 ; enfin, Sophie-Mathilde-Adèle-Denise, à présent marquise de Belbeuf, née le 25 mai 1863.

Ces enfants, tout petits, furent bercés de l'altière exigence de ce nom d'un jour, dont le père avait hardiment porté tout le poids, qu'il leur léguait, plus lourd derrière lui que le titre héréditaire transmis par dix générations.

Du fils aîné, je n'ai point à parler.

On en a trop dit naguère au sujet d'un tragique événement qui l'a mis en regrettable évidence. Peut-être la sève manque-t-elle à ce rameau d'un tronc trop vite grandi ? Peut-être aussi, au jour du péril, à l'une de ces heures solennelles où — comme

dans la nature, lorsque menace un cataclysme — tout se tait au cœur de l'homme pour mieux entendre la voix de la patrie menacée, ce jeune homme subira-t-il le réveil d'Achille! Sous ces joyaux qu'on lui reproche luira le poignard dont la lame fulgurante sera pour lui sa propre révélation. Quelquefois il faut le champ de bataille pour donner aux jeunes fous le baptême qui les fait hommes. Il est parti avec son jeune frère pour la lointaine Amérique, la terre de l'avenir. C'est une façon sans doute de se dérober à l'oisiveté tentatrice, un commencement de rénovation.

Sa sœur aînée, la marquise de la Corsanna, est morte prématurément. Elle avait pris de sa mère la beauté, de son père la séduction. Contrairement à beaucoup d'autres, elle avait parfaitement accepté les secondes noces de sa mère. Mettant de côté la jalousie instinctive des enfants d'un premier lit, elle s'était fait adorer de son beau-père, rendant ainsi plus étroite et plus heureuse l'union du duc de Sesto avec la belle duchesse de Morny. Mariée très jeune à un grand seigneur espagnol, Mme de la Corsanna a été peu connue à Paris, et ceux-là seuls qui ont fréquenté Biarritz ont pu l'admirer et l'apprécier.

Quant au comte Serge, il est trop jeune encore pour qu'on en ait beaucoup parlé. Mais il semble marcher sur les traces de son frère.

Quoi qu'il en soit, c'est à la dernière fille du feu duc, à la marquise Jacques de Belbeuf, qu'est consacrée cette étude, et c'est d'elle seule que je m'occupe ici. A peine née lorsque son père mourut, gâtée à outrance par sa mère, dont elle était la « baby », elle a été élevée dans un luxe fou, à l'école de ces « grandes cocodettes » de l'empire qui tiennent encore aujourd'hui le sceptre de l'élégance.

La princesse de Sagan lui a appris l'originalité, Mme de Pourtalès la grâce, d'autres beaucoup d'autres choses. Choyée, fêtée, comblée par ces grandes dames, dont elle était l'enfant chérie, elle s'est faite elle-même au milieu de ces enseignements divers. C'est en Espagne qu'elle a passé ses premières années, faisant son éducation sous la direction d'une institutrice française. Aussi, une étroite intimité l'unit à la famille royale régnante, avec laquelle elle est restée très liée. Mariée depuis trois ans seulement, elle a déjà conquis une place à part dans la société parisienne, et sa physionomie mérite d'être tracée.

Au physique, un minois rose de gamin, chiffonné à la diable, pas joli peut-être et plus que joli ; une physionomie qui pétille sous une moissonnée de cheveux d'or, une silhouette à la Grévin, hardiment soulignée par une façon de se mettre très spéciale ; un vrai profil de Parisienne provoquant et moqueur.

Au moral, très bonne, disent ses amies, mais de l'esprit comme un démon. Tant pis si quelquefois elle profite de sa réputation de « baby » pour en user à tort et à travers. Elle bat monnaie de bons mots, dont elle emprunte volontiers l'or très vert aux contemporains de Rabelais.

Ses lestes ripostes rivalisent avec les plus vives réparties de cette princesse Palatine, si hardie en ses mots, et quelques-unes de ses anecdotes figureraient avec honneur parmi les *historiettes* du bon Tallemant. Les perles qu'égrènent ses fraîches lèvres roses, pour être empruntées au vieil écrin français, n'en sont pas d'un moins bon Orient. D'ailleurs, nul souci de l'opinion, une entière liberté d'allures et un parti pris absolu d'appeler « un chat un chat, et un... mari un mari ». S'il y a parfois des douairières que « ça froisse », tant pis pour les douairières; la faute en est au jargon moderne, si friand de naturalisme et de grivoiserie, qui remonte volontiers aux premiers pas de notre « honneste et guallant languaige ». Et ce qui lui donne un piquant tout spécial, c'est sa façon de dire les choses avec un imperturbable sérieux, ne semblant pas même se douter de ce que ses propos provoquent de désopilante gaieté.

Avec cela, une crânerie et une désinvolture sans pareilles; et, comme trait distinctif, une activité dévorante. Elle brûle la vie et la vie la brûle. Tous

ont admiré son intrépidité au dernier hiver, alors que sa santé même, très ébranlée durant quelque temps, lui commandait le repos : elle est de celles qui combattent la maladie en refusant de l'admettre.

Puis, l'été, cela est bien autre chose. Les bonnes parties ne chôment guère durant la saison d'Aix, dont les eaux excellentes donnent à la jeune femme un regain de vitalité. Aussi l'on ne s'ennuie pas à Belbeuf, où la gentille châtelaine prolonge volontiers son séjour jusqu'à la complète éclosion du printemps, en compagnie de ses frères et de ses nombreux amis. Elle y a d'ailleurs apporté toute la fougue de sa gaieté, communiquant à tous son entrain et sa jeunesse. Entré avec elle, le rire sonne dans la vieille demeure parlementaire, jadis si paisible, et les plaisirs se succèdent sans trêve autour de la nouvelle venue. Mais ce qu'il y a de particulier, c'est que, divertissant continuellement les autres, elle ne rit elle-même presque jamais, surtout de ses propres propos. Par exemple lorsqu'elle s'y met, c'est-à-dire dans les très rares circonstances ou quelque chose l'amuse vraiment, elle en remontrerait aux rieurs les plus fous.

Son atelier est un véritable musée secret, où ne sont admis que les camarades. Remarquez que j'ai dit un atelier, et non un boudoir. Car la jeune marquise, mêlant le plaisir au travail et le travail

au plaisir, distribue ses journées entre l'étude et l'exercice amusant. Artiste improvisée, mais artiste comme on ne l'est pas, elle peint, décorant des vases de Barbotine ou des paravents; elle joue du violon, du piano, de la harpe et de la guitare; elle chante et elle joue la comédie; elle chasse; elle fait des armes, tire au pistolet, monte à cheval et conduit en tandem ou en postillon; elle carambole blanches et rouges au billard, et après cela elle danse jusqu'à deux heures du matin, essayant le dernier boston et le menuet inédit, sans éprouver la moindre fatigue; l'éducation de son caniche s'empare également de ses rares loisirs et tient une large place dans ses préoccupations. C'est ce caniche et sa famille — postérité qui menace de prendre les proportions de celle d'Abraham — qui, à Paris, l'accompagnent chaque matin lorsqu'elle se rend au Bois dans sa petite charrette à l'anglaise. Cela ne l'empêche ni de babiller ni de s'habiller. Elle est bien trop femme pour supprimer la jaserie ou la coquetterie du budget de sa vie.

Joueuse par fantaisie, le carton satiné la distrait quelques instants. Puis, au milieu d'une partie, l'impatience la prend, et la voilà qui jette cartes et jetons au nez du partenaire pour repartir à nouveau.

Beaucoup d'originalité dans ses façons, dans son langage, dans sa manière de se mettre un peu

garçonnière, dans ses goûts pleins de désinvolture, tels sont au demeurant les reproches que les méchantes langues adressent à la jeune marquise de Belbeuf. La vérité est que c'est une grande enfant dont l'imagination ardente est si avide d'inconnu, qu'elle tend volontiers à dépasser les bornes de ce que notre siècle bourgeois appelle le « convenu ». Elle n'aime pas le monde, peu le théâtre, pas du tout les grands bals et autres cohues, parce que tout cela lui semble banal. Elle s'en dédommage par d'autres distractions qui l'amusent davantage; avec ses caniches, ses amies et le joli cheval que lui a donné le roi d'Espagne, ne se gênant pas pour proclamer son dédain et son indépendance. C'est ce que le monde, qui, quelque ennuyeux qu'il soit, a la prétention d'être le *nec plus extra* des délices humaines, ne saurait lui pardonner.

Ce que l'on peut affirmer, c'est que toutes ses amies proclament qu'elle est la meilleure des camarades, franche, sincère, sûre, pleine de sens et pas du tout « à la pose ».

Certes ces qualités-là rachètent bien des défauts.

Un accident, d'ailleurs fort grave, qui aurait pu lui coûter la vie, a donné cet hiver la mesure de l'affection que sait inspirer autour d'elle cette adorable écervelée : un matin, rentrant du bois, la roue de sa petite charrette, qu'elle conduisait suivant son habitude, s'étant prise entre deux pavés,

la jeune femme fut projetée sur le trottoir et s'y fendit la tête. Les premiers soins, mal donnés, aggravèrent le mal, déjà très grand, et le soir même les complications surgirent menaçantes. Le médecin de la famille, appelé en hâte, désespérait de la jeune malade : or les soins et le dévouement de son mari et de sa belle-mère, transformée pour la circonstance en sœur de charité, l'ont arrachée à une mort certaine ; et jamais mère véritable ne fut plus vigilante auprès de son enfant adorée que cette mère d'adoption auprès de sa belle-fille.

Quant aux amies, confinées à la porte, leur empressement et leur chagrin ont démontré à la marquise de Belbeuf que, dans ce monde indifférent et frivole, elle avait su rencontrer de réelles sympathies et des attachements durables.

On pourrait conter ici mainte historiette, car les anecdotes fourmillent autour de cette jeune femme, dont l'étourderie drôle a servi, dit-on, de type et d'inspiration à Gyp pour sa Paulette. Ses spirituelles incartades font la joie des mauvaises langues, et ses « mots » courent les salons, tandis que ses hauts faits défrayent les babillages de « la Potinière ». Cela n'empêche pas, je l'ai dit, le ménage d'être excellent et la comtesse de Belbeuf d'adorer ce « gamin de belle-fille », que la comtesse Siméon, lorsqu'elle vivait, appelait avec une ten-

dresse mêlée d'orgueil « son infante », et qui était la plus chérie de ses petits-enfants. Au fond, ce grain de turbulence égaye cet intérieur d'une austérité voulue, ses réparties alertes en amusent la gravité tardive. D'ailleurs, tous savent bien qu'il faut compter avec l'aimable lutin. Un jour, assure-t-on, la princesse de Sagan se chargea de lui faire la morale. Une boutade bien vite eut raison de la princesse, qui savait mal son rôle.







LA PRINCESSE DE BRANCOVAN

Il y avait une fois, au pays des Contes, un palais merveilleux bâti par les génies avec des blocs de pierreries. Des oiseaux-fées, au plumage de rubis et d'azur, l'habitaient. Et c'était un éternel concert dans ces salles tendues de pourpre, mélodieux à faire mourir de jalousie le divin Bulbul.

Telle est la folle ressouvenance qui s'impose lorsqu'on passe le soir avenue Hoche devant cet hôtel de Brancovan, dont les fenêtres, jetant sur l'ombre profonde des nappes de clarté, s'habillent de flammes, se piquent de lumière et ressemblent à une tombée d'étoiles.

Et c'est une fée, en effet, qui habite cette demeure magnifique, au luxe violent, étrange, un



PRINCESSE DE BRACOVAN

Imp. Arents.



peu sauvage, embaumée des roses de Bagdad, éblouissante d'un faste asiatique, — la Fée de la Musique : — plus encore, la Musique même !

La princesse de Brancovan, née Ralouka Musurus, mérite à tous les titres de prendre place en cette galerie. Grande dame et artiste, jolie femme et femme élégante, Parisienne d'adoption, avec toute la race des belles filles de cette Asie merveilleuse que nous n'entrevoyons que dans les contes et dans les légendes, elle est bien réellement chez nous « la Fée de la Musique », cette princesse d'Orient que l'on croirait née d'un songe des *Mille et une Nuits*, et dont les doigts fuselés égrènent les plus belles perles qu'ait enfantées l'harmonie.

La bonne fée sa marraine mit un rossignol à son berceau pour lui apprendre ses premiers bégayements dans une chanson. Sur sa tête de sultane, sur ses longs cheveux clairs et soyeux, dont les belles tresses sont les plus charmants lacs d'amour que puisse chanter un poète, on imagine quelque couronne idéale, faite de ces roses de rubis dont la mystérieuse corolle enferme le secret du bonheur. Une étrange poésie s'exhale de ces grands yeux d'or, dont l'éclat velouté ressemble au rayon de la fleur du souvenir, cette fleur mélancolique, douce et ardente, si bien nommée : la pensée.

Elle est le charme même, la grâce et la séduction.

Mais c'est lorsque ses mains blanches se posent ainsi que des oiseaux légers sur les touches d'ivoire que sa beauté s'idéalise. Elles volent, ces petites mains de fée, et les chansons éclatent, et le rythme cadencé berce, et le poème éclôt mélodieux, enveloppant, suave comme une musique des anges. Et les beaux yeux s'éclairent, et les lèvres roses sourient et s'agitent, et le visage tout entier tour à tour s'anime ainsi que dans une intime causerie, ou se noie de voluptés idéales. L'inspiration lui parle en son merveilleux langage ; elle répond : et de cette causerie naissent de sublimes accents. Quelquefois le ravissement devient si intense qu'il se transforme en souffrance. Une expression de douleur passe sur son visage, l'extase la brise et elle tombe évanouie.

Ses doigts mignons égrènent les notes emperlées, et c'est son âme qu'elle communique à l'instrument magnétisé, lorsque, son regard perdu dans la rêverie, elle s'abandonne à l'inspiration : et les sons s'échappent du clavier ainsi qu'une envolée de rossignols qui se content leurs amours !

Comme toutes les natures très fines, elle est nerveuse à l'excès. Cela lui donne une très grande puissance de vie, mais aussi c'est une source de souffrances. L'âme rayonne dans sa beauté : c'est pour cela qu'elle est insaisissable. En vain M. d'Epi-

nay, quel que soit son merveilleux talent, a essayé de la traduire dans le marbre. Le marbre est trop froid pour rendre cette expression dont la douceur infinie est traversée parfois d'un éclair impérieux, de cette flamme ardente où la fierté asiatique se mêle à la sauvage passion. Son profil de médaille grecque a été fidèlement retracé par le célèbre artiste ; pas la lumière du visage. Mlle Jacquemart a également échoué avec la peinture. Son tableau est trop su. La grâce, l'art et la poésie sont absents, c'est-à-dire la femme même. C'est son simulacre, ce n'est pas elle.

Avec cela, mondaine à outrance, gaie et charmante, dépourvue de toute morgue, belle sans coquetterie, affable pour tous, « bonne enfant, » comme disent ses amies, polie à l'excès, selon l'école de la grande aristocratie d'Italie, et idéalement gourmande, ainsi que doit l'être une jolie femme qui, si elle ne vit pas, comme les rossignols, d'une cerise, et, comme les roses, d'une goutte de rosée, ne doit manger que des choses exquises.

La princesse est l'amie de tout ce qui est artistique. Après la musique, la littérature et la poésie : c'est à elles surtout que s'ouvre sa porte hospitalière, toutes trois conviées à faire cercle à sa beauté ; et les déjeuners de la Concordia — qui réunissent à sa table l'élite de l'esprit et de l'art

français — sont devenus fameux dans les fastes élégants. Ces déjeuners périodiques composent un cénacle, où se retrouvent chaque dimanche les fidèles assidus. Caro, qui y représente cette belle philosophie spiritualiste dont il est pour ainsi dire l'incarnation, est l'enfant gâté de cette petite cour digne de « Rambouillet ».

Durant l'année qu'elle a passée en Orient, la princesse de Brancovan a emporté dans ces contrées sauvages le reflet de ce parisianisme charmant, qu'elle-même a su si bien s'identifier. La puissance séductrice de cette musicienne — on pourrait dire magicienne — s'est étendue jusqu'au sultan. Le piano, dont elle lui a révélé les harmonies inconnues, a exercé sur lui une véritable fascination, lui révélant, pour ainsi dire, les délices du paradis rêvé. Lui accordant une distinction sans précédent, il eût voulu mettre aux pieds de l'enchanteresse tous ses trésors. Il l'a comblée de bijoux fabuleux, parmi lesquels resplendit un diadème digne d'une souveraine.

Ses joyaux préférés sont : d'abord une paire de boucles d'oreilles formées d'énormes rubis cernés de diamants, qu'elle ne quitte guère ; puis une parure de camées antiques entourés de magnifiques diamants, qui est un véritable bijou de famille. Les Bibesco le possèdent depuis des siècles, le transmettant à tous leurs aînés.

Car le prince Grégoire Bibesco, prince de Brancovano et de Bessarabie, est le chef et le représentant de la race altière des hospodars de Valachie. Il est l'héritier de ce trône, prince dépossédé, qui a trouvé, comme tant d'autres, asile et bon accueil parmi nous.

Un type étrange, lui aussi, ce grand seigneur byzantin égaré en notre siècle : un Salvator décroché de son cadre, un chef vénitien commandant les galères de la noble république, avec son port altier, son teint de bronze et ses yeux noirs qui font peur, son allure martiale et ses lèvres fières, rouges comme sang, retroussées sous la moustache sombre. La princesse, à côté de lui, a l'air d'une enfant qu'il protège ; c'est la fleur délicate qui s'abrite sous le chêne tout-puissant.

Ils ont trois enfants. Et, par un curieux hasard, ces enfants ne ressemblent ni à l'un ni à l'autre et se ressemblent tous trois : ils ont le type de ces jolies Japonaises aux yeux charmeurs, qu'on appelle les « Françaises de l'Orient ». Le type est si accentué chez l'aîné, le petit prince Constantin, que les intimes l'appellent « le Mikado ».

Il me reste à parler de la demeure princière qui est ici le palais de la princesse.

La princesse de Brancovan n'a point fait construire son hôtel. Elle l'a trouvé avenue Hoche, dans la situation la plus enviable, — entre le parc Mon-

ceau et les Champs-Élysées, — et, d'un signe de son petit doigt, elle a transformé l'hôtel correct de ses devanciers en une féerie orientale où se marient les mollesses coquettes d'un palais de Bagdad à l'art sévère des temps héroïques et aux délicatesses du confortable moderne.

Tentures fabuleuses, bronzes étranges, porcelaines, ivoires, glaces de Venise, de l'or partout, un faste éblouissant auquel on ne peut reprocher certains heurtements de coloris qui sont le cachet originel. Certaines pièces gardent une ressouvenance de harem, avec leurs divans bas, leurs coussins fleuris, leurs écrasements d'or et le vague flottement des parfums violents. Mais ce qui est surtout saisissant, c'est l'immense galerie de chêne sombre, dont les hautes boiseries mettent là un coin du moyen âge.

Dès l'entrée, une voûte allongée prélude aux magnificences un peu graves de l'escalier à rampe de vieux chêne, où de grands vitraux tamisent le jour trop violent y jetant des éclats de pierreries sur les tapisseries et sur les armures étranges étincelantes le long des murs.

En bas, un premier arrêt conduit au fumoir, tout enveloppé de tentures orientales dont les couleurs un peu éteintes ressortent en mosaïque bizarre sur le drap rouge des panneaux. Des divans bas, chargés de coussins, courent autour de la pièce,

tandis que dans un désordre voulu s'assemblent les poufs et se dispersent les « fumeuses ».

En face de la baie vitrée qui est la fenêtre, un poêle monumental incrusté d'émaux persans très curieux, qui tranchent par leur bleu intense sur le rouge des briques. A gauche, la petite bibliothèque où s'amoncellent, classés sur leurs rayons étroits, les livres favoris de la princesse. Un peu partout, sur les tables, dans les encoignures, le long des panneaux, des bronzes étranges aux formes apocalyptiques, des cuivres persans finement ciselés, des cigognes japonaises, des émaux indiens, des brûle-parfums, qui ont l'air de minarets transformés en lampadaires, des aiguières, des vases au flanc arrondi, une vraie fantasmagorie dansant dans la fumée bleue du narghilé dont s'allonge le col de cristal irisé. Dans un coin, suspendue à trois colossales hallebardes, une énorme cloche de cuivre, rapportée du siège de Puebla par le prince Georges Bibesco. Rien de curieux comme cette vieille cloche espagnole estampillée d'une Madone.

Les appartements de réception sont au premier étage. La salle à manger, à droite du palier, n'en est que le corollaire. Là, des tentures de peluche vieux bleu, s'opposant au rouge du tapis, qui jette dans tous les appartements sa note intense et sanglante, encadrent d'anciennes peintures, l'écla-

tante apothéose du génie chrétien dans le sud des Russies : une suite de tableaux symboliques qui dit l'histoire biblique d'Esther et d'Assuérus, telle que nous l'a contée Racine, le tragique du grand siècle.

Les sièges Henri II sont couverts de cuir de Cordoue, et, dans le fond, une baie profonde renvoie dans son miroir immense la pièce tout entière.

De l'autre côté de l'escalier, les salons.

L'antichambre, tout empourprée, claironne la première note de ce concert éclatant. Les portes, en vernis Martin, ressemblent à des tableaux du dix-huitième siècle. De grandes toiles, dues au pinceau d'un peintre moscovite, représentent des paysages roumains. L'un d'eux, une excursion en traîneaux dans une nappe de neiges, est d'un effet saisissant.

Au fond, le grand salon, que double la galerie des hospodars ; à droite, le petit salon.

Arrêtons-nous à celui-ci : c'est la première étape en ces trois degrés de somptuosité dont la gamme ascendante nous conduit à la galerie des ancêtres.

Ce salon, — le « salon algérien », — aux tentures drapées dont les rayures de pourpre et d'or éclatent sur le fond blanc, réédite en son arrangement original la note mauresque du fumoir, mais tempérée aux coquetteries plus modernes du parisianisme le plus raffiné. Deux tableaux de Lamy se

font vis-à-vis de chaque côté de la cheminée, qui supporte une pendule d'onyx, sur laquelle un coffret de cristal, incrusté de pierreries, étincelle entre la gerbe des flambeaux multiples que porte un gros éléphant en cloisonné indien. En face, les portraits du petit prince Constantin et de la petite princesse Élisabeth, le fils et la fille aînée de la princesse de Brancovan, par Nelly Jacquemart.

L'image de la petite princesse Hélène, la dernière-née de ces trois jolies fleurs écloses à la même tige, manque à cette trinité radieuse, si chère au cœur de la jeune mère.

Dans une encoignure, à côté de la fenêtre, un tableau coquet, aux enluminures gracieuses, enferme de beaux vers du prince Henry de Valori, ce poète des belles, qui a adressé à la princesse Ralouka un de ses plus beaux sonnets.

Opposés à la fenêtre, des miroirs vénitiens qui sont le prétexte d'une orgie d'or. Entre ces deux miroirs se dresse l'échafaudage svelte d'un cabinet de vieux laque japonais tout incrusté d'ivoire, de nacre et d'or, dont les tablettes irrégulières servent d'asile à une armée de bibelots étranges.

Le grand salon est celui où se tient d'habitude la princesse de Brancovan. On l'y retrouve tout entière.

Tout d'abord, sur la cheminée haute, d'un marbre sanglant, son buste, par d'Épinay, blanche

vision de la fée du logis, que reflètent les immenses miroirs des panneaux gigantesques.

Puis au milieu de la pièce, sous un grand palmier qui l'abrite et qui le voile de ses longues feuilles mouvantes, est le piano habillé de soieries turques, l'instrument merveilleux dont les cordes harmonieuses vibrent de mélodies inconnues lorsque s'y posent les doigts légers de la Muse charmante qui lui communique son inspiration divine : n'est-ce pas là un de ces palmiers de Sion dont les feuilles s'agitaient aux temps bibliques au son de la harpe d'Israël ?

Plus loin est un vieux clavecin dont la laque verte ramagée d'or est une table qui sert de support à une masse de plantes et d'objets précieux ; ailleurs un curieux bureau japonais en laque, chargé encore de bibelots. Dans l'immense baie, qui jette dans toute la pièce un flot de clarté, s'entassent des jardinières, c'est-à-dire de mignons berceaux turcs en bois des iles incrustés de nacre, bourrés de plantes rares ; un brasero immense, transformé en étagère, se blottit dans une encoignure. Sur un chevalet de peluche, une aquarelle de Lamy représente le maître de la maison, dont les traits mâles, avec leur expression fière et bonne, sont admirablement rendus : la silhouette vigoureuse hardiment tracée par un artiste hors de pair.

Dans un autre coin, entre deux sophas, dont

l'étoffe soyeuse se craquèle sous les broderies étonnantes, une envolée d'amours en bois sculpté de Venise emporte une constellation de lumières, tandis qu'au milieu, un lustre colossal fige dans l'air le prisme de ses girandoles, dont l'iris envoie ses rayons aux grandes glaces qui, de toutes parts, entre les draperies diaprées des étoffes que retiennent d'énormes turquoises, enserrent ce salon immense et en multiplient les splendeurs. Un seul panneau est une de ces tapisseries merveilleuses du XVIII[e] siècle, véritables tableaux où le génie de l'époque a fixé l'épopée charmante de ses déesses et de ses bergères. Celle-ci est la *Toilette de Vénus* d'après Boucher.

Du grand salon on pénètre dans la galerie des hospodars. C'est par cette galerie que j'achève la description de ces magnificences dont elle est la note la plus bizarre et la plus grandiose !

Cette galerie immense, toute boisée de vieux chêne noirci, a quelque chose de ces châteaux fantastiques que les croisés jetèrent sur les rives de Palestine, jalons grandioses de leur souveraineté. C'est tragiquement féodal, cette salle imposante, où dorment dans leurs cadres d'or tous les aïeux du prince Brancovan — ces fiers hospodars, dont le descendant a gardé en sa mâle figure les traits frappés au coin de la grandeur !

Imaginez une pièce étroite et longue, dont le

haut plafond disparaît sous les fines peintures auxquelles la Renaissance semble avoir donné son coloris éclatant et doux. Tout autour, des boiseries — les stalles de chêne d'une antique abbaye, rapportées de ses propriétés de Valachie par le prince Bessaraba de Brancovan. Au-dessus des stalles, se touchant et séparés seulement par le cadre ciselé de la boiserie, la lignée sévère des guerriers fameux et preux chevaliers, terribles dans leurs armures barbelées, rébarbatifs sous le turban à longue aigrette, qui tous, tour à tour, régnèrent sur les peuples valaques et roumains.

Par-ci par-là, alternant avec l'altier profil des hospodars, un frais visage de femme, galante princesse aux cheveux d'or tressés de perles, adorable en sa grâce royale, le sourire de ce trône et de ces grandeurs.

Au-dessus, dans un cadre plus grand et comme planant sur tous ces souvenirs, le dernier hospodar, prince Nicolas Bibesco, père du prince de Brancovan.

Sur l'appui des stalles, au-dessous des portraits, s'entassent les cartons dont les enluminures rutilantes flamboient, racontant en pages merveilleuses l'histoire des Bibesco et l'histoire de leur pays : peintures étranges qui reproduisent les personnages, les monuments, l'ornementation, l'art sous toutes ses formes et en toutes ses métamor-

phoses. Il y a là de quoi feuilleter pendant des heures et apprendre durant des jours.

La note rouge domine ici dans les étoffes plus encore que dans les autres pièces. Le velours génois se marie aux vieilles tapisseries et aux antiques bannières chamarrées d'or, pour faire face aux portraits. Au-dessous sont des boiseries, de même style et de même provenance, auxquelles s'adossent les sièges un peu raides de l'époque des Valois.

La galerie s'éclaire et s'achève à chaque bout par de grandes baies vitrées. Dans l'une se dresse une éblouissante statue qui est un colossal lampadaire; par l'autre on pénètre, en montant trois marches, à un délicieux petit boudoir, le *buen retiro* favori de la princesse durant l'été, véritable kiosque oriental accroché à la façade de l'hôtel; vrai boudoir de sultane et de houri où sur les meubles bas s'amoncellent les coussins et les tapis brodés, sur les tables de cuivre les cigarettes parfumées, toutes ces délicatesses et toutes ces mollesses dont l'Orient a fait son paradis.

La jolie villa d'Amphion, où la princesse de Brancovan passe ses étés, forme avec le palais parisien l'opposition la plus absolue. C'est un bouquet de fleurs posé sur le bord du lac, dans le site le plus ravissant de cette côte féerique.

Là, sous l'horizon bleu des montagnes, à l'air

pur qui descend des glaciers, la charmante femme se repose des fatigues parisiennes, et, entourée d'un cercle d'amis, elle mène une vie délicieuse, faite de calme, de causerie, de promenades et de visites. Car, outre les hôtes aimables qui reçoivent son hospitalité, elle trouve dans ce joli coin des amis et un brillant voisinage. Les Talleyrand, les Rothschild, les La Rochefoucauld, tout ce que notre société possède de plus riche et de plus aristocratique, a fondé sur ces rives enchantées une véritable colonie du Faubourg.

La musique ne perd pas ses droits en cette existence enchanteresse, et le piano magique charme les longues soirées, lorsqu'elles ne sont pas employées à la danse et à la comédie.

Puis, outre les régates, dont elle est la reine fêtée et l'ordonnatrice charmante, les promenades sur le lac. Car le prince, qui est un marin consommé, adore son yacht, qu'il commande en vrai capitaine lorsque les flots bleus s'avisent de le bercer trop vigoureusement. C'est sur ce yacht devenu fameux qu'eut lieu la mémorable noyade de la duchesse de Bisaccia en compagnie du comte Aimery de La Rochefoucauld, noyade qui, heureusement, ne fut qu'une simple mais fort désagréable baignade. C'est en allant voisiner avec les Rothschild que l'accident eut lieu, par suite de l'écroulement du pont. Heureusement

phoses. Il y a là de quoi feuilleter pendant des heures et apprendre durant des jours.

La note rouge domine ici dans les étoffes plus encore que dans les autres pièces. Le velours génois se marie aux vieilles tapisseries et aux antiques bannières chamarrées d'or, pour faire face aux portraits. Au-dessous sont des boiseries, de même style et de même provenance, auxquelles s'adossent les sièges un peu raides de l'époque des Valois.

La galerie s'éclaire et s'achève à chaque bout par de grandes baies vitrées. Dans l'une se dresse une éblouissante statue qui est un colossal lampadaire; par l'autre on pénètre, en montant trois marches, à un délicieux petit boudoir, le *buen retiro* favori de la princesse durant l'été, véritable kiosque oriental accroché à la façade de l'hôtel; vrai boudoir de sultane et de houri où sur les meubles bas s'amoncellent les coussins et les tapis brodés, sur les tables de cuivre les cigarettes parfumées, toutes ces délicatesses et toutes ces mollesses dont l'Orient a fait son paradis.

La jolie villa d'Amphion, où la princesse de Brancovan passe ses étés, forme avec le palais parisien l'opposition la plus absolue. C'est un bouquet de fleurs posé sur le bord du lac, dans le site le plus ravissant de cette côte féérique.

Là, sous l'horizon bleu des montagnes, à l'air

on en fut quitte pour la peur, et il n'en résulta pour tout mal que les enfantines terreurs de la princesse Ralouka, qui tremble désormais chaque fois qu'elle voit son mari s'embarquer un peu imprudemment par quelque temps d'orage.







LA MARQUISE D'AOUST

Le salon de la marquise d'Aoûst — fermé cette année par la mort de la comtesse de Sayve, sa mère — est l'un des centres les plus vivants, les plus réellement parisiens de cette société très élégante qui, sans rien briser de ses attaches avec le Faubourg, sait joindre à l'aristocratisme d'autrefois les indulgences du modernisme, cette gaieté bonne enfant que le commencement de ce siècle semblait avoir oubliée. L'art trouve ses portes ouvertes, l'esprit y domine et l'on s'y amuse franchement, se dégelant à cet intérieur intelligemment confortable des rigueurs boréales, exhalées en certaines maisons ultra-rétrogrades. Nos aïeules du XVIII[e] siècle qui, à coup sûr, nous valaient bien, n'entendaient point la société autrement; et, bien plus libérales que nos bourgeoises modernes, elles savaient faire école de bel esprit,

d'indépendance et de franc accueil à tout ce qui avait une valeur réelle.

C'est cette école que semble avoir ressuscitée a marquise d'Aoûst : l'indépendance! j'ai dit le mot, et en le prononçant j'ai dépeint la femme! L'indépendance, la marquise d'Aoûst l'a apposée à sa vie tout entière, à chacune de ses actions, à ses paroles, à son esprit vif et prompt, dont les saillies — qui partent comme un véritable feu d'artifice — sont légendaires. Nature étrange, d'ailleurs, et faite de contrastes : ce qui est son charme et son originalité. Car, sous une apparence de légèreté, sous la mousse de champagne qui pétille à ses lèvres, sous le propos vif, un peu leste et toujours drôle, se cache un grand sens, une haute philosophie, un réel savoir-faire et un esprit très sage. Nulle n'est meilleure conseillère quand il lui plaît, et nulle n'a mieux su conduire sa vie, rendant — par un égoïsme intelligent — tout le monde heureux autour d'elle, afin d'être heureuse elle-même de la paix des siens, de leur bonheur et de leur belle humeur.

C'est ainsi que, son instinct la guidant, elle a créé au marquis d'Aoûst une existence absolument conforme à ses goûts, faisant de son salon le point de départ de sa réputation musicale, l'entourant d'artistes capables de le comprendre et de lui plaire, mettant au service de ses œuvres

sa belle voix, qui leur donnait un éclat sans pareil.

Car la marquise d'Aoûst a été non seulement une très jolie femme, mais une cantatrice hors de pair : sa voix superbe fut l'une de ses séductions les plus puissantes, celle peut-être qui lui conquit le cœur de son mari. Et, par cette loi des contrastes dont j'ai parlé, le talent sérieux et grave de cette rieuse est l'opposé le plus absolu de son caractère. Tandis, en effet, que son esprit pétille en bluettes légères, sa belle voix de contralto, puissante et profonde, arrache des larmes. Que de fois, quand elle disait avec toute son âme l'*Adieu* de Schubert, ou la romance de la *Séparation* de Labarre, un frisson parcourait l'auditoire : si bien que sur les beaux yeux de toutes ces frivoles, qui, d'ordinaire, — à l'instar des pinsons et des serins, — causent et rient à mesure qu'un artiste chante, se posaient les mouchoirs de batiste, cachant la larme jaillie, quelque souvenir peut-être regretté et subitement rappelé, remué tout à coup au fond du cœur !

Et comme l'expression ardente s'harmonisait à la passion éclatante de la voix superbe ! Comme, lorsqu'elle chantait, — hélas, depuis la mort de sa sœur, la comtesse Sydonie de Sayve, Mme d'Aoûst a cessé de chanter, — ils s'éclairaient de la flamme sacrée, ces beaux grands yeux noirs veloutés, qui

durent troubler tant de rêveurs, passer comme un rayon de soleil ou de désespérance sur tant de destinées !

Avec cela, grande, svelte, élégante, des traits fins, très réguliers sans rien perdre de leur physionomie, un entrain étourdissant, un enjouement plein de malice, l'esprit parisien incarné en son essence la plus fine et la plus délicate.

Trop vive pour être une studieuse, la marquise d'Aoûst n'a jamais rien emprunté à autrui. Elle tire tout d'elle-même, de l'imprévu, du primesaut. Ses reparties sont absolument spontanées. Par exemple, elles font mouche à tout coup, quelquefois terribles sous leur apparence légère. Rien de perfide cependant ; un éclat de franchise, voilà tout. Impossible de retenir sur ses lèvres l'impression subie ; tant pis si la flèche est acérée : ceux qu'elle effleure n'avaient qu'à n'être point sots, maladroits ou ridicules. N'ayez crainte qu'elle ne touche qui que ce soit injustement ! Son jugement droit et sûr ne saurait se tromper d'adresse, et son « mot » est comme le disent ses amis, « le diagnostic de l'esprit humain. »

Les raconter emplirait un volume : ce serait peut-être d'ailleurs lui faire autant d'ennemis qu'il y a de gens bêtes ou vaniteux qu'elle a stigmatisés : et le nombre en doit être grand ! Un seul exemple pour échantillon.

Un de ses amis lui demandant de le réconcilier avec une ancienne « amie » maintenant ennemie : « C'est impossible, mon cher, répondit la marquise. Mme X... est bonne joueuse : elle ne reprend jamais dans son écart. »

Leur donnant elle-même l'exemple du dévouement et de la fidélité, la marquise d'Aoûst a su garder tous ses amis, et en rester adorée. Et la raison en est à ce que tous ceux qui ont pénétré dans son intimité se sont laissés prendre à son charme pénétrant et durable, attirés par sa verve amusante, retenus par son cœur.

Très bonne, derrière le masque de sa pétulante malice, la marquise d'Aoûst est très serviable. Combien de jeunes femmes ont dû à son bienveillant patronage l'accès facile d'une société souvent si rébarbative ! De combien d'artistes elle a facilité la carrière ! D'ailleurs, ce qu'elle a entrepris, — pour son compte ou pour celui d'autrui, — il faut qu'elle l'accomplisse. La persévérance qu'elle met à toute chose est pour elle le garant du succès, et, en toute circonstance, quelques difficultés qui se soient trouvées sur son chemin, elle est venue à bout de ce qu'elle souhaitait : « Ce que femme veut, dit-elle, Dieu le peut ! » Et c'est sa devise.

Mme d'Aoûst a toujours été une des femmes les plus élégantes de Paris. Un peu excentrique parfois dans son ajustement, ses costumes sont

cependant d'un goût incontestable. Sa taille élancée se prête d'ailleurs à merveille à la toilette moderne aussi bien qu'aux costumes de style dont les coquetteries un peu extravagantes ne supportent aucun embonpoint. Tout lui va, à condition que ce ne soit pas banal, qu'il y ait un coin d'originalité harmonisé à sa nature.

Liberté dans sa mise, liberté d'allures, liberté de langage, la marquise d'Août a su tout imposer : ce que d'une autre on repousserait à coup sûr, chez elle on le trouve tout simple, parce que, de chaque chose, elle sait montrer le bon côté en lui donnant quelque attrait.

Née Félicie de Sayve, Mme d'Août appartient à la maison des marquis de la Croix-Chevrière de Sayve. Les marquis de la Croix-Chevrière, originaires du Dauphiné, et dont la souche remonte aux Croisades, sont aujourd'hui représentés par trois branches : les Pisançon, les Saint-Vallier et les Sayve. Le chef actuel de cette dernière est le marquis Arthur de Sayve, ministre plénipotentiaire en disponibilité.

Quant aux d'Août de Jumilles, leurs origines sont au comté de Ponthieu. Depuis plusieurs siècles établis dans les Flandres et l'Artois, le château patrimonial de Cuincy est resté aux mains du marquis Jules d'Août, qui y conserve une galerie de portraits dont les premiers portent la

date du XIVe siècle, tandis que les derniers s'éteignent à sa génération.

Mme d'Aoûst n'a eu qu'une fille qu'elle a mariée au marquis de Barbentane. L'éducation sage, austère, parfaite, qu'elle a su lui donner est la preuve de ce que j'avançais tout à l'heure : la haute sagesse que l'aimable femme sait cacher sous son apparente frivolité.

Mais à côté de cette maternité sérieuse, la marquise, toujours un brin originale, en a inventé une seconde beaucoup moins grave : sa fille grandie et mariée, ses petits-enfants lents à la remplacer, Mme d'Aoûst s'est créé une fille d'adoption qui est aujourd'hui une célébrité parisienne : j'ai nommé Miette, une jolie guenon amenée des tropiques par un ami complaisant, et qui est devenue l'inséparable de sa maîtresse. Miette est, il faut le dire, une guenon d'élection, pas méchante et point malpropre, aimante, dévouée, intelligente comme pas une. Miette cause avec sa maîtresse, fait ses visites avec elle, apparaît aux réceptions, distribue des poignées de main aux amis, fait la grimace aux importuns. Miette ne casse pas grand'chose, n'est gourmande qu'à moitié, parade très joliment dans ses atours de gala et grimpe rarement dans les corniches. Elle ne fait pas de trop méchants tours aux gens qui lui déplaisent, et elle est d'une tendresse sans pareille pour sa

« demoiselle de compagnie » — une jolie minette au poil soyeux, à laquelle elle n'a jamais tiré ni la queue ni les oreilles.

Ce singe, c'est la « mouche » que s'est donnée Mme d'Aoûst, empruntant au XVIIIe siècle l'une de ses fantaisies les plus marquantes, et rééditant les mignons ouistitis qui partagèrent avec les chiens les faveurs de nos belles aïeules.

Mme d'Aoûst a fait construire son hôtel : naturellement elle n'a point choisi suivant l'usage un terrain rue de Varennes ou rue Saint-Dominique : au « Faubourg », elle a préféré l'air pur et les vastes avenues du quartier Saint-Augustin, et c'est rue du Général-Foy qu'elle a fixé ses pénates.

Cet hôtel mérite un point d'arrêt.

Ses proportions grandioses frappent dès l'entrée. Un escalier de marbre de très grand style avec des colonnes à l'italienne conduit tout d'abord au premier étage, où un palier immense — tendu de tapisseries, au pied desquelles s'élèvent en lampadaires d'énormes statues de bronze — précède les appartements de réception. Une antichambre lui succède, continuée par une étroite galerie qui sépare les trois grands salons de la salle à manger : c'est cette galerie qui, les jours de comédie, d'opérette, ou de tableaux vivants, sert de « coulisses » et dégage complètement l'entrée des acteurs.

La salle à manger est à droite. Éclairée par une serre placée en vérandah, on pourrait y dîner plus de soixante. De très belles tapisseries de Téniers, achetées à la vente du marquis de Boissy, enferment les panneaux, et la grande cheminée en bois sculpté complète l'ensemble sévère, mais très luxueux. Quant aux salons, ils forment une très imposante enfilade : au fond, le petit salon où se tient la marquise pour les petites réceptions de jour, tout tendu et garni de lampas rouge, tout plein de tableaux remarquables. Le grand salon, meublé d'Aubusson, est réuni par une large baie au troisième salon, où, sur le fond rouge du damas, resplendissent les deux beaux portraits de la marquise d'Aoûst et de sa fille, la marquise de Barbentane — par Dubuffe et Pérignon. Rien de mieux organisé pour le théâtre que ce salon, encadré ainsi qu'une vraie scène, avec ses portes de côté pour coulisses. On y a joué les jolies opérettes du marquis d'Aoûst, dansé les ballets et exécuté les merveilleux tableaux vivants qui marquèrent la saison de 1884 : ces tableaux, on s'en souvient, au nombre de quatorze, firent succéder devant un public d'élite une véritable galerie de beautés et de magnificences. Le dernier : « Le harem du sultan Sélim, » offrait en son sérail magique la fleur des houris françaises et américaines.

Et grâce à l'entente de la maîtresse de maison

salon très recherché dont la marquise d'Aoûst est l'idole. Elle en a fait le rendez-vous très couru d'une société d'élite où abondent jolies femmes et gens d'esprit. Rien du « monde où l'on s'ennuie », en ce salon rare dont toute pose comme toute sottise est bannie. Ingénieuse à varier les plaisirs, Mme d'Aoûst sait encore mieux retenir qu'attirer. On s'amuse toujours chez elle. Aussi, aimée de tous, elle gardera longtemps encore ce charme attirant de la femme qui sait rester jeune, sa personnalité mondaine et sa haute prépondérance. Et, loin de diminuer, le nombre de ses amis s'augmentera sans cesse de tous ceux que rallie son esprit inventif, qui restera toujours charmant en dépit des années.





DUCHESSE DE GRAMMONT

Dentu Edit. Imp. Ch. Delâtre



LA DUCHESSE DE GRAMONT

[illegible]

Le nom de R[illegible] d'or, métallique [illegible] les lèvres, conspué [illegible] sans que l'olympienne [illegible] puissante, qui tient [illegible] sort de l'univers, [illegible] blée. Ses larmes [illegible] bées en pluie amère [illegible]

Sa Majesté l'Argent, [illegible] qui valut à M. de [illegible] grand succès. Telle est aujourd'hui également l'unique souveraineté demeurée debout à travers les bouleversements et les cataclysmes qui ont englouti tous les trônes. Or, c'est entre les mains de cette famille, dont les



Duchesse de Gramont



LA DUCHESSE DE GRAMONT

NÉE ROTHSCHILD

Le nom de Rothschild résonne comme un bruit d'or, métallique et musical. On l'entend sur toutes les lèvres, conspué ou béni, vénéré ou maudit, sans que l'olympienne sérénité de cette race toute-puissante, qui tient captif dans ses coffres-forts le sort de l'univers, s'en soit trouvée un instant troublée. Ses larmes intimes seules sont parfois tombées en pluie amère sur sa prospérité.

Sa Majesté l'Argent, tel était le titre d'un roman qui valut à M. de Montépin un grand succès. Telle est aujourd'hui également l'unique souveraineté demeurée debout à travers les bouleversements et les cataclysmes qui ont englouti tous les trônes. Or, c'est entre les mains de cette famille, dont les



DUCHESSE DE GRAMMONT

Dentu Edit.

Imp Ch. Delâtre

LA [illegible]

[illegible]

Le nom de [illegible] métal[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

Sa Majesté [illegible] qui valut à [illegible] est aujourd'hui [illegible] demeure [illegible] les Rothschild [illegible] les catacombes [illegible] Or, c'est [illegible] de cette famille, dont les

rameaux s'étendent sur l'Europe entière, étroitement liés à la souche commune, qu'est le sceptre d'or, arbitre de la destinée du monde !

Il est donc intéressant d'esquisser la toute gracieuse figure de la plus jolie des Rothschild : j'ai nommé la duchesse de Gramont, cette toute charmante transfuge dont la main blanche a uni la plus haute maison de l'aristocratie financière au faubourg Saint-Germain.

La première elle se maria en dehors des siens, osant bannir cet exclusivisme de race qui ne permettait aux juifs aucune union en dehors de leurs proches. Ce mariage fut tout un roman : roman étrange, doux et frais comme une idylle, en notre siècle positif et calculateur.

Marguerite de Rothschild — c'était un nom prédestiné, ces gracieuses syllabes inscrites sur l'azur en lettres de perles, ou bien dans les prés verts en blanches corolles au cœur d'or — Marguerite de Rothschild, éprise de la grâce chevaleresque de l'un de nos premiers gentilshommes, le duc de Gramont, — alors duc de Guiche, et veuf de Mlle de Beauvau, fille du prince Marc de Beauvau, — déclara son choix à sa famille et voulut l'épouser.

L'épouser ! c'était facile à dire ! Mais une lutte longue et douloureuse devait être la préface de ce bonheur.

Le père de la future duchesse, un Rothschild de Francfort, professait pour l'aristocratie chrétienne un profond mépris. Le vieux préjugé israélite n'était pas encore rompu : de chaque côté l'on se fuyait et l'on se dédaignait, ne se rencontrant que sur le terrain des affaires, quand on avait besoin l'un de l'autre! D'ailleurs, le père de famille avait déjà fixé ses vues sur l'un de ses neveux, et ce fut un amer déboire pour le vieil israélite de trouver dans le cœur de sa fille une opposition absolue.

Mlle de Rothschild, en choisissant le duc de Gramont, faisait cependant preuve d'un jugement sûr et délicat. Les Gramont, s'ils ne sont, comme les Crussol, les premiers ducs de France, s'inscrivent pourtant en tête du vieil armorial.

Originaires de Navarre et établis en Béarn, — où ils devinrent comtes de Guiche, — la maison de Gramont remonte en effet aux temps préhistoriques du roi Pélage.

C'est au XVIe siècle que, la descendance mâle s'étant éteinte, Claire de Gramont porta au comte d'Aure — dont l'ancienneté, sinon l'illustration, égalait la sienne — les noms et titres de sa maison, qu'il adopta aux dépens des siens.

Son petit-fils, Philibert de Gramont, épousa la belle Corysandre d'Andouin, dont la gracieuse image, presque divinisée par la légende, plane ainsi qu'une poésie sur les annales de la maison

de Gramont. Devenue veuve après ce siège de la Fère, où fut tué le comte Philibert, Corysandre fut l'aimée et l' « amye » du bon roi Henry, qui, fixé durant de longs mois au château de Guiche, oubliait aux pieds de sa belle ses royaumes de France et de Navarre avec tous les triomphes que lui prédisait sa voix douce, pareille à un lai d'amour.

Vingt-cinq ans, blonde comme les Espagnoles d'alors, qui avaient trempé dans l'or des Flandres leur chevelure lustrée, Corysandre était en effet pour le jeune roi la jeunesse, la poésie, l'ivresse et le printemps. Il signa de son sang la promesse sacrée de la mettre sur le trône de France... promesse que devait lui faire oublier cette Marguerite des Marguerites, plus tard à son tour reléguée aux vieilles lunes de l'oubli.

Corysandre, elle, belle, riche, noble, généreuse, enthousiaste de ses vingt ans et de son courage, ne calculait rien. Elle donnait à plein cœur et à mains pleines! Son argent, ses diamants, sa beauté, l'avenir qui rayonnait, les prétendants qui soupiraient, lui offrant la gloire, l'amour ou la puissance! Tout, elle sacrifia tout à cet Henry aimé qui était devenu son univers.

Eh! mon Dieu, lui aussi, il était sincère, et ce n'était pas un galant mensonge, ce joli billet qu'il lui écrivait au lendemain du départ :

« Dieu sait quel regret ce m'est de partir d'ici sans vous aller baiser les mains ! — Certes, mon cœur, j'en suis au grabat. Plaignez-moi, mon âme, et n'y portez point votre espèce de tourment, c'est celui que j'appréhende le plus. Je pars vendredi, et vais à Clayrac ; je retiendrai votre précepte de me taire. Croyez que rien qu'un manquement d'amitié ne me peut faire changer la résolution que j'ai d'être éternellement à vous, non esclave, mais oui bien forçat. Mon tout, aimez-moi : votre bonne grâce est l'appui de mon esprit au choc de mon affliction ; ne me refusez pas ce soutien. Bonsoir, mon âme, je vous baise les mains un million de fois. »

Non certes, alors il ne songeait guère à la tromper ! Mais alors comme aujourd'hui « serment d'amour » trop souvent était « serment d'ivrogne », et les parchemins solennels que l'on scellait du sang de sa blessure pesaient moins lourds au cœur que la feuille d'églantine, qu'emporte la brise d'un beau soir !

Henry, roy de France, fut parjure au roy de Navarre. Corysandre pleura — moins le trône écroulé que l'amour envolé. Mais il lui resta du moins cette goutte de sang de Navarre passée au sang des Gramont, qui eût pu jeter en leur écu le lys immaculé de l'écu royal.

Corysandre, fière autant que belle, sut pleurer

sans se plaindre et sa douleur s'éteignit au fond du castel de Guiche sans que l'écho en vînt troubler les fêtes du Louvre, ni l'alcôve fleurie de la belle Gabrielle.

Les Gramont, plus tard, emplirent tous les siècles et toute l'histoire. Sous Louis XIII, sous Louis XIV, sous Louis XV, ils occupèrent les premières charges. Leur élégance et leurs succès galants rivalisèrent avec leur bravoure et leur dévouement. Le duc de Gramont, petit-fils du fameux Guiche, tué à Fontenoy, avait épousé Mlle de Choiseul, sœur du grand ministre.

Rappeler la figure étrange, très fine et sympathique, de cette laide qui sut gouverner la France et la société est ici superflu : elle se retrouve dans tous les mémoires du XVIIIe siècle. Dénouée sur l'échafaud de 89, cette existence fut l'une des plus extraordinaires, des plus et des mieux remplies, de cette époque si fertile en caractères et en « femmes ».

La grand'mère du duc actuel de Gramont était la sœur du comte d'Orsay, ce célèbre qui personnifia la jeunesse de la première moitié de ce siècle, emportant dans sa tombe les dernières élégances avec la dernière fleur de chevalerie, que portaient encore les « lions » à la boutonnière de leur redingote — fanée maintenant au veston de nos gommeux !

Le duc de Gramont, son fils, marié à une Écossaise, tint un rôle important dans la diplomatie française. Grand seigneur et vrai gentilhomme, fin, distingué, spirituel, causeur exquis, il avait toutes les qualités requises pour être un ambassadeur hors de pair. Nul mieux que lui ne sut représenter son pays avec faste et avec gloire.

Le duc de Gramont, ministre des affaires étrangères à la fin de l'empire, eut la douleur de déclarer cette guerre néfaste qui fut en France le signal de l'écroulement et de la ruine.

Son cœur de gentilhomme et de Français fut cruellement atteint dès notre première défaite : il est mort de nos désastres!

Son fils aîné, Antoine de Gramont, duc de Guiche, hérita de ses noms et titres en même temps que de ses brillantes qualités. Son second fils, marié à Mlle de Conégliano, porte le titre de duc de Lesparre; le troisième, comte Alfred de Gramont, a épousé depuis Mlle Marguerite Sabatier, dont la sœur est la comtesse de Jumilhac. Sa fille unique, Corysandre de Gramont, est cette adorable comtesse de Brigode dont j'ai tracé précédemment la rapide et toute gracieuse esquisse.

Mais me voilà bien loin de mon sujet et je suis forcée de revenir en arrière.

Donc, Mlle de Rothschild signifia à son père sa volonté expresse d'épouser le duc de Guiche. Des

obstacles lui furent opposés de toutes parts. Mais le cœur. lorsqu'il est sincèrement épris, ne triomphe-t-il pas toujours de tous les obstacles?

La jeune fille reçut le baptême des chrétiens et, sitôt après, le mariage fut célébré dans la crypte de Saint-Augustin, transformée en chapelle de flamme.

Car tout devait être mystérieux comme tout devait être poétique dans cet hymen, qui empruntait aux circonstances une sorte de cachet biblique et sacré. Les jeunes gens voulurent se marier à minuit, suivant le vieil usage, pour éviter un éclat qui leur eût semblé importun. Leur union n'en eut que plus de solennité, plus de romantisme aussi, et c'est peut-être ce qui la préserva du sort trop vulgaire de toutes les unions. L'amour des deux époux fut aussi sans doute le talisman qui garda Marguerite de Rothschild du sort fatal jeté sur tous les siens.

Ce mariage en effet fut parfaitement heureux, et la jeune duchesse est restée le rayon de soleil de sa famille, si cruellement éprouvée depuis lors.

Elles étaient six sœurs : l'une, la baronne Salomon de Rothschild, veuve depuis seize ans, a vécu durant de longues années dans une claustration absolue, enfermée dans son magnifique hôtel, cette ancienne Folie-Beaujon dont les réjouissances

menèrent si grand tapage au temps du fastueux financier.

Une autre est cette malheureuse baronne James Edward de Rothschild, inconsolable de la mort tragique qui lui a enlevé son mari en pleine existence.

Une autre mourut presque subitement à dix-sept ans, emportée en deux jours par une fièvre pernicieuse.

On dirait donc que Mme de Gramont a pris pour elle tout le bonheur des siens. Elle a acheté un superbe château dans les environs de Paris, et c'est là qu'elle se repose durant l'automne de la vie ultra-mondaine que lui fait chérir son amour de la gaieté, de la danse, des promenades, et de tout ce qui constitue la haute vie des jolies femmes. Tandis qu'à la campagne son mari, qui est un grand chasseur devant saint Hubert, s'adonne à ses goûts cynégétiques, elle s'occupe de ses deux beaux enfants, — deux amours blancs et roses, — elle court les bois avec eux, s'amuse de leurs jeux, se partageant entre eux et sa « fille aînée » — c'est-à-dire celle que son mari a eue de son premier mariage et qu'elle adore comme sienne. Rieuse, enjouée, charmante, elle a su s'attacher ce jeune cœur par les liens les plus tendres et s'en faire à la fois une sœur, une fille et une compagne.

Il me reste à dire combien la duchesse est jolie. Aux traits de statue, un peu froids, de ses sœurs,

elle joint une taille de créole mince, souple, onduleuse comme une liane. On mettrait sa ceinture dans un bracelet, tandis que ses épaules s'épanouissent, neigeuses, le soir, comme un effeuillement de roses blanches. Ses cheveux noirs, touffus et longs, ses grands yeux de velours, voilés et rêveurs, tout en elle rappelle ces idéales filles d'Orient, pétries de marbre, de roses et de soleil ; nulle mieux qu'elle ne porte ce costume d'almée dans lequel elle apparut un fois à un bal costumé de la princesse de Sagan. Sa poitrine blanche resplendissait sous son magnifique collier de perles — son nom et son symbole — dont les trois rangs moiraient le satin de sa peau comme pour en souligner l'éclat.





MARQUISE D'HERVEY S^T DENYS

Dentu Edit.

Imp Ch. Delâtre



LA MARQUISE D'HERVEY

DE SAINT-DENIS

La marquise d'Hervey de Saint-Denis est la femme du savant philologue qui tient en Sorbonne la chaire des langues extra-orientales. Son esprit distingué plus encore que sa beauté l'a sans doute désignée à l'éminent professeur. Elle est née Louise de Ward, et elle est la fille du baron de Ward, ancien représentant d'Autriche à Parme, où il fut ensuite premier ministre du duc régnant, dont il était devenu l'ami et le conseiller.



MARQUISE D'HERVEY St DENIS



LA MARQUISE D'HERVEY

DE SAINT-DENIS

La marquise d'Hervey de Saint-Denis est la femme du savant philologue qui tient en Sorbonne la chaire des langues extra-orientales. Son esprit distingué plus encore que sa beauté l'a sans doute désignée à l'éminent professeur. Elle est née Louise de Ward, et elle est la fille du baron de Ward, ancien représentant d'Autriche à Parme, où il fut ensuite premier ministre du duc régnant, dont il était devenu l'ami et le conseiller.

Louise de Ward fut tenue sur les fonts baptismaux par le duc de Parme et par la duchesse.

Cinq ans plus tard, à l'occasion d'une mission de son père à Madrid, le charmant baby blond et rose reçut des mains de la reine Isabelle le grand cordon de Marie-Louise d'Espagne.

Et, souvenir étrange, voici les noms des femmes qui furent décorées à la même promotion, composée seulement de quatre privilégiées :

Ward, Comminges, Bourbon-Busset et Eugénie de Guzman, impératrice des Français.

Là-bas, dans son exil, l'ex-impératrice se souvient-elle de sa petite compagne, dont la fortune, pour être plus modeste, lui semble peut-être préférable à sa destinée écroulée ?

Comment se fit le mariage de Mlle de Ward avec le marquis d'Hervey ?

La jeune fille était encore au couvent lorsqu'il fut conclu. Une dot lui avait été assurée par son royal parrain. Elle était accomplie en toutes choses. Le marquis d'Hervey était à la fois un gentilhomme, un homme intelligent, et il possédait une fortune indépendante. Les convenances étaient donc parfaites d'une part comme de l'autre.

Tous deux ont conquis rapidement leur place dans la société française et s'y sont fait une personnalité hors de pair.

Le marquis d'Hervey, je l'ai dit, est titulaire d'une chaire considérable au Collège de France. Nul autre, paraît-il, en Europe, ne possède aussi parfaitement la langue chinoise : en connaissant les plus subtiles délicatesses, il se trouvait tout naturellement désigné pour la professer. Ce qu'il a consenti à faire ; en amateur, bien entendu ! C'est pour cela que ses intimes l'appellent plaisamment « le mandarin ».

Quant à la marquise, elle est non seulement une jolie femme, mais une artiste de talent. Élève de Cot, c'est à l'atelier de ce peintre que s'est formée sa grande liaison avec la duchesse de Luynes : l'art était le lien naturel et charmant qui devait rapprocher ces deux jeunes femmes, natures délicates, si bien destinées à se comprendre !

Comme Yolande Dalbert, Louise Dubréau est l'une des meilleures disciples du maitre. Toutes deux sont de vrais peintres, et non de ces amateurs, artistes pour rire qui, se faisant de leur titre la seule réclame à laquelle ils puissent prétendre, doivent à cela seul leur semblant de succès.

Les tableaux de la marquise d'Hervey, — signés de ce modeste pseudonyme emprunté au joli chá-

teau que le marquis possède près de Dourdan, se sont vendus chez Goupil jusqu'à sept ou huit mille francs. C'est dire leur incontestable valeur.

D'ailleurs la charmante artiste a fait ses preuves aux Salons précédents. Ses œuvres les plus connues sont :

Ne dine jamais en ville, exposé au Salon de 1877;
Une chanteuse des rues (1878);
Jeanne Darc (1879).

Puis, successivement, le portrait du marquis d'Hervey de Saint-Denis, *le Printemps*, etc.

Ce qui est étrange, c'est la saveur réaliste du talent de Mme d'Hervey. Il semble que la loi des contrastes lui ait imposé des œuvres en complète opposition avec elle-même. Les toiles les plus remarquables qu'elle ait signées sont un *Portrait de vieille femme*, et le *Marchand de marrons*, si admiré à l'une des dernières Expositions.

Pourtant son œuvre capitale rentre dans l'école idéale. C'est le portrait de la fille aînée de la duchesse de Luynes, une merveille de grâce enfantine, de charme naïf et de séduction toute-puissante. Les grands yeux du petit ange semblent garder un reflet d'exil, et les cheveux blonds flottent comme un nimbe de gentil chérubin autour des traits souriants.

Quelle sera la surprise réservée cette année? Je ne puis que répéter à la marquise le joli quatrain qu'une indiscrétion met entre mes mains, et dont les vers gracieux diront bien mieux que ma prose modeste la prière de tous les admirateurs de Louise Dubréau :

Au milieu des beaux-arts, belle, reprends ta place,
Ressaisis ton pinceau pour peindre les beaux yeux,
Les roses et les lis dans un teint merveilleux.
La nuit, rêve du ciel ; le jour, prends ta glace.

Dans le ravissant petit hôtel qu'elle habite avenue Bosquet, le portrait de Mme d'Hervey trône dans le salon, ainsi que l'idole au temple qui est son logis. Grande, mince, élégante, un teint éblouissant, une tête fine, des yeux bleus, profonds; de magnifiques cheveux blonds, des mains de patricienne, un port aristocratique, à la fois plein de grâce et de majesté, que l'on a comparé bien des fois à Marie-Antoinette, avec laquelle la marquise possède une vague ressemblance : telle est la femme qui se détache radieuse en la toile superbe.

Eh bien, quel que soit le talent de Cot, qui a fait de son élève son inspiration et son chef-d'œuvre, cette fois l'image est bien au-dessous de la réalité. Au contraire de certains tableaux, c'est le modèle qui est l'idéalisation.

C'est dans son atelier que les amis, reçus à toute heure, rencontrent le plus souvent la marquise d'Hervey de Saint-Denis. Car elle préfère aux visites mondaines, et même aux fêtes et aux plaisirs, ses chères études et son travail passionné.

Cet atelier est une vaste pièce au plafond surélevé de deux étages. Au milieu, une cheminée dont la faïence provient du carrelage d'une ancienne mosquée de Séville, aujourd'hui transformée en couvent. Tout autour, des draperies de velours, de soie et d'or. En haut, une galerie, courant le long des murs, d'où les habitués de la maison peuvent admirer à la fois et la beauté et le talent.

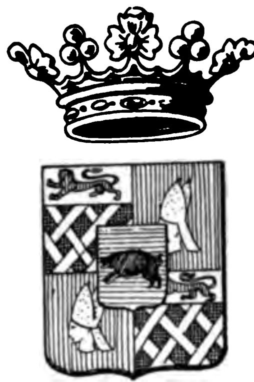
En somme, le nid coquet d'une jolie femme, transformé en temple de l'art et habité par l'une des plus belles fées que puisse enfanter l'imagination d'un poète.

J'ai parlé de l'artiste et voilà que j'oublie la femme. Ne l'ai-je pas dépeinte en décrivant son portrait ? Quelqu'un l'a comparée à la « fille d'une Vénus ». On pourrait l'appeler « la Vénus de Bourbon », si l'on s'inspirait des lignes nobles de ce visage aux traits purs, au profil altier, de cette grâce un peu hautaine et de ce port souverain, de ce type étrange, enfin, où la lèvre dédaigneuse s'estompe à la douceur des yeux, qui sourient, pleins de caresses.

Les cheveux, blonds comme les blés, qu'elle affectionne de porter la plupart du temps en longues boucles, inondant ses épaules d'un flot d'or si soyeux, si léger, qu'on le dirait tissé de rayons de soleil, ajoutent à cette douceur; cette chevelure superbe est le diadème radieux qui rehausse sa carnation éblouissante; car son teint a cela de commun avec l'éclat des roses, qu'il peut affronter la lumière la plus intense, également pur, aux heures du matin ou à celles du soir. Même l'excès des veillées mondaines ne saurait altérer l'extrême fraîcheur de cette intrépide. Car la marquise d'Hervey est non seulement une artiste véritable, mais une mondaine enragée : si elle est élégante comme une Parisienne, elle valse en vraie Allemande. Et comme on adore ce que l'on fait bien, elle aime tant la danse qu'elle « enterre tous les cotillons ».

Parler de l'élégance de Mme d'Hervey est ici superflu. Ses toilettes inspirées la plupart du temps de ce XVIIIe siècle dont sa beauté garde une réminiscence, sont toujours d'un goût absolu. D'ailleurs qu'importe le cadre lorsqu'il s'agit d'un tel visage? C'est ce que la marquise voulut prouver sans doute lorsqu'il y a deux ans elle choisit, pour paraître au bal de la princesse de Sagan, un costume de mendiante dont le naturalisme devenait pour cette jolie femme le comble de la

coquetterie. Jamais, en effet, on ne la vit plus jolie que drapée dans ces haillons troués et rapiécés, auxquels, il est vrai, par un contraste qui était un raffinement suprême, sa chevelure d'or mettait un manteau royal.





COMTESSE DE GUERNE

Dentu. Edit. Imp. Ch. Delâtre





Comtesse de [illegible]



LA COMTESSE DE GUERNE

NÉE SÉGUR

Il n'y a guère plus d'un an que Mlle Marie-Thérèse de Ségur a épousé le comte Albert de Guerne. Depuis cette époque, la mort de sa belle-mère, puis celle de sa mère, l'ont forcément tenue éloignée du monde. Sa vie de jeune femme, écoulée entre les voiles silencieux de la lune de miel et les crêpes du deuil, se résume donc à peu de chose.

Mais les années qui l'ont précédée, cette adorable préface de la dix-huitième année, d'ordinaire si terne et si banale dans sa félicité faite de printemps, de jeunesse, de jolis rires et de bals blancs, s'éclaire pour elle de cette auréole merveilleuse dont l'art couronne le front pur de ses privilégiées.

Je ne dirai pas que Mme de Guerne est une musicienne : elle est la musique incarnée. Si la princesse de Brancovan en est la fée, elle en est la muse.

Sa voix, un peu tragique et grave, chaude, vibrante, profonde et admirablement timbrée s'élève en effet au-dessus de tous les accords que la magicienne la plus habile puisse arracher à cet instrument froid, correct et méthodique qui est le piano.

Cette voix merveilleuse, qui serait une fortune si Mlle de Ségur n'appartenait à un monde où l'art est une poésie dans la vie, non un lingot d'or, la gracieuse enfant la reçut comme un don du ciel, dans son berceau. Elle chanta comme chantent les rossignols, instinctivement. A onze ans, elle put, sans avoir pris l'ombre d'une leçon, s'essayer à l'air des *Bijoux*, de *Faust*, qu'elle avait entendu à un concert de bienfaisance, interprété par une grande artiste. Elle avait dès cet âge une telle passion de la musique, qu'ayant déniché dans un grenier un vieux clavecin, elle allait s'y enfermer, étudiant, accompagnée par son frère, se cachant tous deux comme s'ils faisaient une mauvaise action, de peur d'être grondés.

D'ailleurs, presque grandie sur les genoux de Gounod, de tout temps l'un des meilleurs amis de sa famille, Mlle de Ségur fut son élève favorite. L'entendre chanter est pour le maître un délectement suprême, et chanter avec elle quelque parcelle de ses œuvres, un ravissement toujours renaissant. Il la chérit presque comme une fille d'élection, et, le jour de son mariage, il voulut lui-

même tenir l'orgue à la messe nuptiale, saluant l'entrée des époux par l'épithalame de *Roméo et Juliette*.

L'admiration du maître est d'ailleurs sans bornes pour cette élève incomparable : « Quand elle voudra débuter au théâtre, disait-il un jour, je composerai pour elle un opéra, et je lui assure un engagement de 200,000 francs par an. »

C'est lui aussi qui dépeignait ainsi la jeune femme : « Elle a la voix de ses yeux et les yeux de sa voix! »

La faveur du maître est si marquée et le talent de la jeune femme est si réel que, l'ayant entendue dans une réunion mondaine, Gounod l'accompagnant et faisant ressortir tout l'éclat de sa voix merveilleuse, la Krauss ne put arrêter ce cri sur ses lèvres : « Voilà une jeune fille qui, si elle était destinée au théâtre, troublerait certainement mon repos! »

Hélas! l'art et Gounod peuvent en faire leur deuil, et la jalousie de Mme Krauss n'a qu'à dormir en paix! Mlle de Ségur n'est point née pour les planches, et ne saurait chanter en public qu'au nom de la charité.

Quelques leçons de Pagans complétèrent l'éducation musicale de la jeune fille. Tous ceux qui l'ont entendue au mois de Marie de Saint-Pierre de Chaillot ou dans quelques salons savent ce que

vaut cette artiste, et comprendront qu'elle soit effrayante pour certaines renommée s.

On se souvient de cette belle soirée chez Mme la marquise de Trévise, où son triomphe fut une véritable ovation. L'admirable sonorité de la salle, jointe aux sympathies qu'elle sentait autour d'elle, avaient merveilleusement disposé Mlle de Ségur. Elle chanta avec un entrain inouï et un éclat sans pareil une valse italienne choisie parmi les plus brillantes. En un instant le piano fut assiégé. Femmes élégantes, jeunes gens, femmes âgées même, et des plus haut placées, voulurent se faire présenter à la jeune fille, afin d'avoir le droit de la féliciter, tandis que les maîtres de la maison, ne sachant comment lui témoigner leur enthousiasme, faisaient porter dans sa voiture un immense bouquet de violettes de Parme, le plus beau parmi ceux qui décoraient la salle des fêtes. Ce bouquet, qui avait plus d'un mètre de tour, emplissait si bien le petit coupé que, pour s'en aller, Mme de Ségur et sa fille eurent peine à s'y placer.

Bien d'autres anecdotes conteraient d'autres succès ; ceux de Mlle de Ségur ne sauraient être surpassés que par ceux de la comtesse de Guerne.

Mme de Guerne n'est pas seulement une cantatrice inimitable : elle est aussi une adorable comédienne. Artiste d'instinct et de tempérament, l'opérette trouve sur ses lèvres un charme que ne



Comtesse de Guerne

Imp. Arents.

[illegible] actrices de profession. [illegible], chez la duchesse [illegible] avait été trans- [illegible], elle [illegible] les applaudis- [illegible] — ayant pour [illegible] d'Orléans et les princes de [illegible] princes en villégiature, [illegible]

[illegible] — un joli conte de [illegible] comte Henri de Ségur, — [illegible] était celui du prince [illegible] à ravir, et [illegible] délicieux costume « Jeunesse de [illegible] en satin bleu clair noyé dans [illegible] dentelles, avec le large ruban du [illegible] passé en sautoir, le grand chapeau [illegible] l'épée au côté, qu'un peintre qui se [illegible] ne put s'empêcher de faire un [illegible] de ce joli tableau de genre. Et [illegible] que j'en puis offrir à mes lec- [illegible] reproduction, toute parfumée [illegible]

[illegible] blonde sied à ravir au visage brun [illegible] qu'éclairent de grands yeux [illegible] et doux.

[illegible] assez parler de l'artiste. Parlons de la [illegible] Guerne est brune, grande et svelte. [illegible] prend le soir un éclat de marbre ;



sauraient lui donner des actrices de profession. L'année dernière, à Cannes, chez la duchesse de Luynes, dont un des salons avait été transformé en véritable théâtre, elle enleva les applaudissements d'un « parterre de rois » — ayant pour auditeurs les princes d'Orléans et les princes de Bourbon : rois en exil et princes en villégiature, accourus pour l'entendre !

Dans *l'Oiseau bleu*, — un joli conte de fée transformé en opérette par le comte Henri de Ségur,— le rôle de Mme de Guerne était celui du prince Charmant. Elle le chanta à ravir, et se montra si jolie dans son délicieux costume « Jeunesse de Louis XIV », tout en satin bleu clair noyé dans des mousses de dentelles, avec le large ruban du Saint-Esprit passé en sautoir, le grand chapeau empanaché et l'épée au côté, qu'un peintre qui se trouvait présent ne put s'empêcher de faire un gracieux croquis de ce joli tableau de genre. Et c'est grâce à lui que j'en puis offrir à mes lectrices la coquette reproduction, toute parfumée de XVIIIe siècle.

La perruque blonde sied à ravir au visage brun de la jeune femme, qu'éclairent de grands yeux bleus, profonds et doux.

Mais c'est assez parler de l'artiste. Parlons de la femme. Mme de Guerne est brune, grande et svelte. Son teint mat prend le soir un éclat de marbre ;

mais son vrai charme, c'est sa physionomie mobile et expressive. C'est une Ségur de pure race, avec toute l'ardeur du sang slave joint au mysticisme breton.

On sait en effet que la comtesse de Ségur — la grand'mère de Mme de Guerne et l'auteur des jolis volumes où nous avons tous appris à lire — était la fille du fameux Rostopchine, qui brûla Moscou plutôt que de le livrer aux soldats de Napoléon Ier.

Les Ségur datent des Croisades. Deux d'entre eux, Guillaume et Raymond de Ségur, accompagnèrent saint Louis à la Mansourah. Leurs petits-fils furent tour à tour ambassadeurs, gentilshommes de la Chambre, évêques, maréchaux de France, ministres, officiers généraux, etc.

Le titre de comte est commun à tous les représentants de la maison de Ségur. L'aîné seul porte le titre de marquis. Un procès fut jugé à ce sujet sous Louis XIV, et les comtes de Ségur prouvèrent leurs droits à ces titres ainsi que celui de porter l'épée.

D'ailleurs, cette maison occupait dès le moyen âge une position très haute. Le surintendant de la maison de Navarre était un comte de Ségur.

Sous Louis XV, le comte de Ségur, qu'on appelait à la cour « le beau Ségur », épousa une fille naturelle du régent, Mlle de Froissy. C'est depuis cette époque que la livrée des Ségur

est écarlate comme celle de la maison d'Orléans.

Le comte Louis-Philippe de Ségur, fils du maréchal, épousa M[lle] de La Fayette, et prit avec son beau-frère une part active à la guerre de l'indépendance. Sous l'Empire, il fut tour à tour ambassadeur à Berlin, député, grand maitre des cérémonies, sénateur et pair de France.

Les Ségur occupaient au commencement de ce siècle les plus hautes positions. Tandis que le comte Philippe, fils du précédent, unissait aux épaulettes de général, conquises sur les champs de bataille, les lauriers verts de l'Académie, la comtesse Octave de Ségur, née d'Aguesseau, était nommée dame du palais de l'impératrice Joséphine.

Sa mère, née Lamoignon, transmit à l'une des branches de Ségur les noms et titres de cette maison.

Le marquis de Ségur, père de la comtesse de Guerne et fils de l'ancien pair de France et de la comtesse Rostopchine, cette descendante de Gengis-Khan dont le père fut un héros, avait de nombreux frères et sœurs. Ses sœurs sont : la comtesse de Malaret, ancienne dame du palais de l'impératrice Eugénie, dont le mari occupe de hautes fonctions diplomatiques ; M[me] Fresneau, femme du sénateur du Morbihan ; la vicomtesse de Pitray, à la fois une mondaine et une sainte, qui est en tête de toutes les œuvres de charité, que l'on trouve

partout où il y a du bien à faire, une aide à donner, quelque chose de beau ou de bon à effectuer.

La quatrième, Mlle Sabine de Ségur, en religion sœur Jeanne-Françoise, est morte au couvent de la Visitation.

Les frères du marquis ont eu chacun leur rôle important : le comte Edgard, marié à Mlle Reiset, sa notoriété publique; le comte Gaston, son illustration pieuse.

Le comte Gaston de Ségur, que canonisent déjà les populations de Bretagne, pour lesquelles sa tombe est un pèlerinage, fut un des prélats les plus éminents de l'Église moderne. D'abord auditeur pour la France auprès du saint-siège, sa cécité précoce l'ayant privé d'une part de ses facultés actives, Mgr de Ségur fut nommé chanoine-évêque de Saint-Denis.

Aveugle, il reçut avec joie son infirmité. Et vingt-cinq ans plus tard, ce saint et ce martyr fit gaiement ses « noces d'argent » avec la nuit qui l'enveloppait! Il ne voulut point que ses travaux souffrissent de son infirmité, et, ne pouvant écrire, il se mit à dicter, et c'est ainsi qu'il a laissé de charmants opuscules. Mais son triomphe, c'était la prédication. Jamais apôtre ne comprit mieux cette religion du Christ, faite de charité et de miséricorde. L'Évangile, sur ses lèvres, revêtait

cette douceur attirante qui est son charme divin. Mgr de Ségur est mort il y a peu d'années, bénissant les siens dans son suprême adieu. Sa mort a été pleurée de tous ceux qui l'ont approché.

Parler des alliances des Ségur est ici inutile : elles furent toujours dignes d'eux.

Mlle de Ségur est la fille de la marquise, née Cuvelier, et du marquis Anatole de Ségur, ancien conseiller d'État : un lettré très distingué et un écrivain de talent, comme d'ailleurs presque tous les membres de cette famille. Elle a deux frères : l'aîné a épousé Mlle Hély d'Oissel, dont la mère est née Zangiacomi. Le comte Henri de Ségur n'est point marié. Une étroite amitié le lie à Mme de Guerne. La communauté de goûts les unit dès l'enfance, cette passion pour la musique dans laquelle le frère ne devait être que le reflet de la sœur. C'est lui qui, plus âgé qu'elle de quelques années, se mit en tête, après avoir entendu chanter les cantatrices qui l'enthousiasmaient dès son plus jeune âge, d'utiliser le mince filet de voix de cette petite sœur pour la faire chanter à son tour, lui faisant répéter ce qu'il avait entendu. On peut juger si celle-ci était disposée à entrer dans ses vues! Et cette précocité qui eût brisé une voix plus fragile, loin de lui nuire, développa tout au contraire l'éclat de son organe puissant, variant à l'infini le répertoire qui s'augmentait sans cesse de tout ce qui pa-

raissait, de tout ce qui était nouveau ou présentait une valeur quelconque.

J'ai dit que Mlle de Ségur s'est mariée il y a un peu plus d'un an : elle a épousé le comte Albert de Guerne, seul fils du chef de la maison. La famille de Guerne est fort ancienne et originaire du Nord, où elle possède encore — tant à Douai qu'aux alentours — de très vastes propriétés.

La comtesse de Guerne, morte il y a quelques mois et belle-mère de celle dont je m'occupe, était fille du baron Feutrier, ancien pair de France, et de cette baronne Feutrier qui fut une très célèbre beauté. Ses sœurs épousèrent, l'une le baron Corberon, l'autre le comte d'Aoûst.

Mais pour en revenir à la comtesse actuelle, le jeune ménage distribue son existence entre Paris, Douai et la Bretagne. C'est, en effet, dans la résidence héréditaire que le marquis de Ségur a conservée près de Sainte-Anne d'Auray que sa fille passe la saison d'été. Ayant eu la bonne fortune de rencontrer en son mari des goûts analogues aux siens, elle peut s'y livrer en toute liberté à ses fantaisies de *sportswoman*. Tous deux adorent les chevaux, la chasse, la pêche, les exercices violents en général, où la jeune femme dépense l'énergique nervosité de sa race, sa jeunesse et son entrain, se reposant par la vie au grand air de l'art et des fatigues mondaines.

Mme de Guerne est adorée dans le pays : des pauvres d'abord, auxquelles ses mains blanches distribuent, suivant la tradition de ses pères, l'aumône et le bienfait ; de toute la société environnante aussi, à laquelle elle apporte sa gaieté, son entrain, sa belle humeur et son esprit charmant. En somme, sa présence est comme une bouffée de vie parisienne animant ce coin de Bretagne, passant dans la lande fleurie comme une chanson de fête dont on savoure la lointaine harmonie.

Le jour, les cavalcades joyeuses; le soir, les charades, les sauteries improvisées, et surtout les concerts, auxquels la jeune femme suffirait toute seule si son frère n'en prenait sa partie, chantant avec elle, l'accompagnant au piano, soutenant sa voix puissante, ou les accents délicieux qu'elle tire de son violon lorsqu'elle est fatiguée de chanter.

Durant l'automne vient la vie plus grave de Douai. Puis les visites aux châteaux environnants, à Cannes, chez la duchesse de Luynes, ou à Dampierre, servent de transitions à la vie parisienne qui reprend avec l'hiver, c'est-à-dire les fêtes, les visites, le spectacle, le bois, les concerts, tout ce brillant cortège des jeunes femmes qui est l'enchantement moderne.

Mme de Guerne en a sa grande part, car, entre toutes, elle est recherchée, aimée et admirée. Son

caractère aimable autant que sa naissance et son talent la mettent au premier rang. Aujourd'hui, classée parmi les élues de la mode, ce sera toujours, quoi qu'il advienne, une grande mondaine et une grande artiste.





MADAME STANDISH

Dentu Edit.

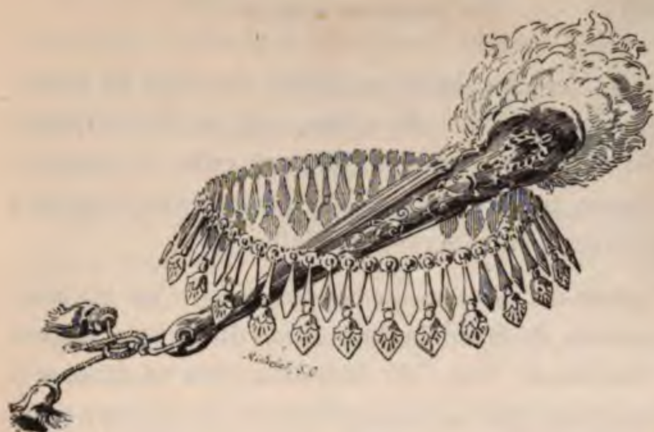
Imp. Ch. Delâtre

MADAME [illegible]

[illegible] de la toilette, et répandue parmi les [illegible], de se choisir dans le passé un type [illegible] de grâce et d'enchantement, chose idéale [illegible] elles s'identifient en lui empruntant ses [illegible] séductions.

[illegible] que son élégance souveraine, [illegible] la beauté, place dans cet essaim charmant de jeunes femmes dont les [illegible] de leurs doigts [illegible] le [illegible], est plus [illegible] que [illegible] à la légende ses radieux souve-





MADAME STANDISH

J'ai parlé de la tendance, si répandue parmi les jolies femmes, de se choisir dans le passé un type idéal de grâce et d'enchantement, chère idole à laquelle elles s'identifient en lui empruntant ses plus délicieuses séductions.

Mme Standish, que son élégance souveraine, autant que sa beauté, place dans cet essaim charmant de jeunes femmes dont les mains fines de patriciennes tiennent de leurs doigts fuselés le sceptre de la mode, est plus moderne que ses rivales. Laissant à la légende ses radieux souve-

pathie profonde qui l'unit à la princesse Anna Murat a resserré plus étroitement encore les liens de parenté qui les ont rapprochées. Aussi c'est une constante allée et venue, lorsque toutes deux sont à Paris, entre la rue de Constantine et le joli hôtel de l'avenue d'Iéna, que Mme Standish, toujours inspirée de la même impulsion, a rendu tout à fait anglais d'aspect, d'architecture, d'ameublement et d'aménagement.

Même dans la profusion des fleurs, on retrouve l'Anglaise voulue à côté de la Parisienne exquisement patricienne.

Comme toutes les jolies femmes, son bijou préféré est la perle. Elle en possède un collier si merveilleux que, reine, elle n'en pourrait souhaiter de plus magnifiques. Bien élégante et bien féminine, cette mode des perles s'égrenant en doux rayons sur les blanches épaules, mêlant leurs mystiques pâleurs aux nacrures voluptueuses de la peau délicate, que froissent les feux trop crus des brillants !

Mme Standish est non seulement une mondaine très gracieuse, mais une sportswoman très distinguée. Elle monte à cheval à ravir, mitigeant la correction britannique de la grâce française. Et rien n'est plus joli que cette jeune femme conduisant elle-même, chaque matin, le coquet attelage de ses mignons poneys, dans

sa petite charrette anglaise, le long de l'allée des Poteaux.

Un seul regret jette son ombre sur l'éclat de cette vie heureuse : Mme Standish n'a pas d'enfants.





COMTESSE DE MIRAMON FARGUES

Dentu. Edit. Imp. Ch. Delâtre



[illegible] COMTESSE DE [illegible]

[illegible] nombre des [illegible] temps des [illegible] qu'on [illegible] jolis talents [illegible] la coque d'une [illegible] de jadis [illegible] à marier, [illegible] seize ans, et qu[illegible] à joindre aux [illegible]

[illegible]'hui, quelques [illegible], plus sérieuses [illegible]



COMTESSE DE MIRÁMON FARGUES



LA COMTESSE DE MIRAMON-FARGUES

Le nombre des femmes du monde qui sont en même temps des artistes de mérite est moins restreint qu'on ne suppose. L'heure est passée de ces jolis talents d'amateur qu'on eût enfermés dans la coque d'une noisette, vernis coquet que les mères de jadis appliquaient à fleur de peau aux fillettes à marier, effleurant à peine le duvet de leurs seize ans, et qui n'était guère qu'une gentille inutilité à joindre aux colifichets de la corbeille de noces !

Aujourd'hui, quelques femmes, plus sérieuses

que leurs devancières, se passionnent pour l'art et savent devenir des musiciennes hors de pair, des peintres distingués, des sculpteurs merveilleux, tout en demeurant des épouses et des mères. Leur cœur est assez vaste pour contenir un grain d'idéal à côté des chères et douces réalités de la vie.

Elles forment un groupe d'élite au milieu de la société frivole qui est leur entourage, et leurs fins profils apparaissent d'autant plus purs par le contraste : leur renommée d'artistes, au milieu des renommées de beauté, resplendit d'un éclat différent, mais plus attirant encore en son charme sérieux et vrai.

La comtesse Emmanuel de Miramon-Fargues est l'une de ces mondaines d'élite. Elle sait être à la fois une épouse accomplie, une châtelaine aimable, une mère de famille parfaite, la providence des pauvres et une artiste de haute valeur. Son extrême modestie l'empêche seule de se créer un nom retentissant.

Là-bas, au fond de son Auvergne, dans le seigneurial château de Fargues, elle est adorée. Continuant les antiques traditions, les portes de cette demeure sont constamment ouvertes, et l'hospitalité y a conservé la « largesse » du bon vieux temps. Durant l'automne, les chasses attirent des séries

d'amis, qui se succèdent comme jadis dans les maisons suzeraines. Puis, comme intermèdes, on organise des bals champêtres, comédies et divertissements de toutes sortes. Ici le comte Emmanuel seconde sa femme et partage avec elle un succès bien mérité. Non seulement c'est un comédien excellent, mais un metteur en scène de premier ordre. Il a d'ailleurs fait ses preuves à Paris, tant dans l'organisation des différentes fêtes de charité auxquelles il a donné son concours qu'à ce bal de la princesse de Montholon, où l'on se rappelle encore son entrée mirobolante en tête du cortège bouffon, habillé en Auvergnat, et d'un réalisme achevé.

Le comte de Miramon est non seulement un homme d'esprit, mais un fin lettré et un poète. Maintes fois il a concouru aux Jeux Floraux, et l'on peut dire qu'il a cueilli au parterre toulousain toutes les fleurs du Paradis. Lorsqu'il s'est marié, tout une guirlande de fleurs d'or fut placée dans la corbeille nuptiale : et Mme de Miramon se sentit plus fière de cette couronne poétique, posée à son front par l'époux, que des riches joyaux héréditaires qu'il mettait à ses pieds.

Plusieurs pièces de théâtre, composées par M. de Miramon, ne seraient point déplacées sous la signature de Labiche, et, s'il l'eût voulu, le réper-

toire du Palais-Royal lui eût emprunté plus d'un succès. Toujours, chez lui, la note désopilante domine, et je ne connais rien de plus vraiment drôle que la jolie opérette *la Chanoinesse*, qui fut jouée il y a deux ans chez une de ses parentes par ses propres enfants et par les jeunes filles les plus élégantes de la société, et qui remporta un inoubliable succès.

Le libretto de cette opérette, illustré par M. Joseph de Miramon, second fils du comte et alors seulement âgé de quinze ans, restera aux archives de la maison, monument impérissable de verve, de gaieté et d'entrain. Et c'est grand dommage que « les auteurs » aient refusé à cet amusant cahier une publicité qui eût fait la joie de bien des rieurs. Car si le texte est pétillant de bonne humeur et d'esprit, que dire de l'œuvre de cet enfant de quinze ans, sinon qu'il tient entre ses doigts le crayon de Gavarni ?

M. Joseph de Miramon se prépare à l'école de Saint-Cyr. Destiné à devenir un brillant officier, il n'en sera pas moins à l'exemple de tous les siens un artiste distingué.

Tous, en effet, dans cette famille, sont touchés du feu sacré. Tandis que celui-ci dessine avec une verve et une vérité étonnantes, son frère aîné, le vicomte Bernard, est un poète comme son père, et

promet de devenir un littérateur et un savant. Il a achevé ses études avec un éclat rare, et, en attendant mieux, il aborde la très sérieuse École des Chartes, ainsi que la préface obligatoire de sa destinée.

Mais laissons les fils pour en revenir aux parents.

Tous deux, le comte de Miramon et la comtesse, ont porté un coin de vie mondaine au fond de ce sauvage Cantal, qui n'avait connu jusque-là d'autres visiteurs que les excursionnistes curieux, les savants et les chasseurs. En revanche, ils ramènent à Paris la gaieté franche de là-bas, l'entrain et la bonne humeur, si rares parmi nos mièvres névrosées et nos galbeux étiques.

Puis, à côté du plaisir, les châtelains donnent large part aux choses sérieuses. Tandis que son mari s'occupe activement des affaires de son canton, qu'il représente au conseil général, et de la gestion de ses vastes domaines, transformés par ses soins en véritable école d'agriculture, dont les produits sont primés et médaillés à chaque concours, Mme de Miramon partage son temps entre sa maison, ses pauvres et son atelier.

Ses enfants d'abord. En mère tendre et intelligente, c'est elle-même qui a voulu diriger leur éducation. Très instruite, parlant trois ou quatre

langues, elle a appris le latin pour « commencer » les premières études de ses fils, qu'elle a menées fort loin sans s'en douter. Aujourd'hui que les deux aînés sont devenus presque des hommes et que le troisième, Jacques, se prépare à l'école de Brest, c'est à sa petite Germaine qu'elle se donne complètement, et l'on peut être assuré qu'elle en fera une femme charmante, taillée sur son modèle.

Puis ce sont les ordres à donner ; tout voir, tout entendre, un mot pour chaque serviteur et l'œil sur tous.

Après cela, l'atelier. La comtesse peint comme peignaient jadis les Bénédictins, ces poètes de l'art, et sculpte mieux encore. Tous ont admiré déjà au Salon annuel des bustes remarquables, d'un fini achevé et d'une délicatesse exquise, dus à son ciseau. Mais ce que connaissent seulement les amis, ce sont les adorables enluminures, les vieux meubles de style décorés par elle, avec une patience d'ange ou de moine, — ce qui est presque la même chose ! — de fines peintures sur fond or, renouvelées du moyen âge, pages de missel gigantesque déroulées le long des panneaux éblouissants des crédences féeriques. Ou bien encore, des plafonds aux fresques resplendissantes et des panneaux au petit point que n'eût

pas reniés la reine Berthe, la plus patiente des brodeuses. Ici l'aiguille supplée au pinceau et parvient à l'égaler. Car la comtesse trouve le temps de renouveler, en ses heures perdues, les miracles de broderie que les châtelaines de jadis exécutaient en l'absence de messeigneurs leurs époux, pour charmer les longues heures de solitude auxquelles les condamnaient les guerres lointaines. Seulement, cette fois, ce n'est pas le défaut d'occupation, ni l'ennui de l'abandon qui inspire les doigts mignons de cette fée du travail, activant l'aiguille alerte et brisant la pensée, absorbée dans les courbes harmonieuses et infinies du dessin chatoyant.

Artiste dans l'âme, toutes les œuvres de Mme de Miramon se ressentent de cet instinct inné qui est l'inspiration. Aussi préfère-t-elle à toute fête, à tout plaisir mondain ou frivole, son aiguille, ses pinceaux, son ébauchoir. Et si elle n'était la plus aimante des épouses et la plus tendre des mères, on pourrait dire que l'art est la passion de sa vie. Nulle œuvre, quelque considérable qu'elle soit, ne la rebute. Elle exposa, pour la première fois, à l'âge de quatorze ans ! Ayant peint, la saison précédente, le plafond de la grande salle, au château de Fargues, elle l'a enrichie, cette année, d'une cheminée monumentale imitée des plus hautes créations de la Renaissance. Son nom, cette fois, à

cause même des proportions de cette œuvre considérable, n'a pu figurer au Salon; une telle œuvre n'était point transportable. D'autres causes aussi se sont jointes à celle-là pour motiver cette abstention regrettable, l'une très triste, et l'autre heureusement réparable.

Mme de Miramon, à défaut de sa cheminée, comptait présenter au jury deux œuvres capitales. Elle achevait pour cela le buste de l'une de ses amies, lorsque la mort est venue subitement enlever la pauvre jeune femme, au moment même où Mme de Miramon donnait à son image la dernière retouche. Or, par un sentiment de délicatesse exquise, l'aimable femme n'a pas voulu livrer au public les traits aimés de celle qui n'était plus, et elle a sacrifié son chef-d'œuvre.

Après ce premier déboire, la statue de sa petite fille, un bijou dont la pose, jouant à la raquette, avait été une trouvaille gracieuse et un miracle de patience, devait compenser ce sacrifice; mais la guigne décidément s'en mêlait. Pendant une courte absence de Mme de Miramon, une fissure à la glaise qui séchait s'est chargée d'anéantir cette œuvre charmante, qui était la gloire et l'orgueil de la mère et de l'artiste!

Espérons que l'an prochain nous dédommagera des regrets de celui-ci!

Mais à ces travaux et à ces devoirs ne s'arrête pas la tâche quotidienne de cette vie si remplie. Il y a place encore pour ses deux plaisirs favoris : l'équitation et la charité. Les premières heures, celle où l'air frais du matin avive les poumons, où, sous son voile de brume lentement écarté, la campagne se pare de son écrin de rosée, — et les dernières heures, les douces heures du crépuscule où le ciel empourpré jette ses lueurs embrasées sur la futaie habillée d'or, où, au lointain horizon, la nuit étend ses premières ombres sur le firmament piqué d'étoiles, — sont employées par M[me] de Miramon en courses vertigineuses à travers les vallées, promenades dont le but est la tournée bienfaisante. Chaque chaumière est tour à tour visitée, et l'on peut voir la jolie ponneytte, attachée à la porte grossière, frémissant d'impatience, tandis que la très gracieuse châtelaine, arrêtée au chevet des malades, réconforte les uns et guérit les autres. Car ses lèvres ne ménagent pas plus les conseils que ses mains n'épargnent l'aumône. L'une, jointe aux autres, opère des cures merveilleuses parmi ces pauvres paysans, qui ont une confiance absolue dans la science médicale de leur « bonne dame ».

Aussi la comtesse est bénie de tous en ce pays, devenu sien. Une élection dans ses mains serait chose assurée. Mais elle est bien trop femme

pour s'occuper de politique militante, ne demandant à ces pauvres gens que la joie de les voir heureux pour toute récompense de son dévouement.

Mme de Miramon est née Marie de la Bouillerie. Elle est la propre nièce de Mgr de la Bouillerie, — ce coadjuteur de l'archevêque de Bordeaux, qui a laissé en cette ville tant de regrets et de souvenirs, — et la petite-fille du comte de la Bouillerie, qui fut pair de France et ministre de la maison du roi sous le règne de Charles X. Le comte de la Bouillerie, son père, avait épousé Mlle de Lestapie, dont la mère appartenait à une très vieille maison Hollandaise.

Mlle de la Bouillerie ne s'est point mésalliée en épousant le comte Emmanuel, fils cadet du marquis de Miramon-Fargues, dont la maison est l'une des plus anciennes comme des plus illustres de la vieille terre d'Auvergne. J'ai dit de quelle façon tous deux savent tenir leur rang là-bas. J'ajouterai donc simplement à ces notes succinctes quelques mots très rapides sur l'existence parisienne de cette aimable femme.

Le comte et la comtesse de Miramon habitent ici, entourés de tous les leurs, l'hôtel de la Bouillerie. Le nombre considérable de leurs relations, des parents et des amis, les entraînent forcément

en plein courant mondain : dans leur famille seulement les six ménages qui se partagent l'hôtel de la Bouillerie suffiraient à les absorber, car Mme de Miramon vit non seulement auprès de ses parents mais aussi de ses trois sœurs, les comtesses de la Roche-Ordan, de Durfort et de la Selle. Quant à celles du comte de Miramon, les comtesses de la Villarmois et de Pontgibauld et sa belle-sœur la marquise de Miramon, ce sont aussi des Parisiennes, et elles réclament une part de ces journées si bien remplies, profitant des séjours trop courts de l'aimable femme pour se la disputer. Avec cela les fêtes, les invitations, les visites quotidiennes, les promenades, les expositions, que sais-je? Cependant, moins encore que son mari, la comtesse aime cette existence bruyante et fiévreuse, trop vide pour son esprit actif. Elle va dans le monde et elle y tient son rang en vraie grande dame, mais sans étalage, sans affichage, bien plus fière de ses œuvres d'artiste que de tout autre avantage, du succès de ses enfants que de ses triomphes de femme. Aussi, ses toilettes, très correctes et rehaussées par ses beaux bijoux, sont toujours sobres, quoique très recherchées.

Avec un visage gracieux, une physionomie vive, un profil très fin, des yeux d'une douceur infinie, la taille de ses vingt ans, un charme indéfinissable et captivant, la comtesse de Miramon est

une sympathique. Elle hait tout fracas extérieur comme toute notoriété tapageuse, et si, à l'instar de son mari, elle s'en allait cueillir la fleur préférée au parterre d'or de la belle Agnès, elle choisirait à coup sûr la violette, son doux emblème.





Comtesse de Trédern

Imp. Arents.



LA VICOMTESSE DE TRÈDERN

Lorsque, aux dernières années de l'Empire, Mlle Say — fille d'un raffineur superlativement riche et de cette célèbre beauté qui, lorsqu'elle entrait aux Tuileries, couronnée de son monumental diadème de brillants, rivalisait avec l'impératrice même — épousa le fils du duc de Brissac, elle fut accueillie froidement dans le faubourg Saint-Germain. Le camp des douairières se révolta, criant à la mésalliance, et l'on bouda franchement l'hôtel de Brissac.

Méchamment, quelques jaloux menaient la bande, et la tranquille indifférence de la jeune femme ne



COMTESSE DE TRÉDERN

Imp. Arents.



LA VICOMTESSE DE TRÉDERN

Lorsque, aux dernières années de l'Empire, Mlle Say — fille d'un raffineur superlativement riche et de cette célèbre beauté qui, lorsqu'elle entrait aux Tuileries, couronnée de son monumental diadème de brillants, rivalisait avec l'impératrice même — épousa le fils du duc de Brissac, elle fut accueillie froidement dans le faubourg Saint-Germain. Le camp des douairières se révolta, criant à la mésalliance, et l'on bouda franchement l'hôtel de Brissac.

Méchamment, quelques jaloux menaient la bande, et la tranquille indifférence de la jeune femme ne

put triompher de la cabale ourdie contre elle. Elle ouvrit ses salons et ils demeurèrent vides.

C'est alors qu'elle montra toute la valeur de son esprit et toute la fermeté dont elle était capable, affichant un dédain profond et sachant à propos remettre à leur place ceux qui, devant les prétentions héraldiques, oubliaient qu'elle était une jolie femme et qu'ils lui devaient toute déférence.

C'est à elle que l'on attribue cette anecdote où son caractère se peint tout entier.

Un jour que, donnant du thé à quelques amis de son mari, elle en renversa quelques gouttes sur sa robe, comme elle essayait de l'essuyer avec son mouchoir :

— Prenez garde, madame, fit le duc de P..., le sucre tache !

— Moins que le sang, monsieur le duc, riposta la jeune femme avec le plus grand calme.

Un procès non encore oublié rendait la réplique... sanglante. Le duc, le rouge au front, s'éloigna en jurant trop tard de ne plus s'attaquer à si forte partie.

Cette cabale, d'ailleurs, ne fut l'affaire que d'une tentative. Les jaloux comprirent bientôt qu'ils perdaient leur temps. Adorée de son mari et chérie de ses beaux-parents, la jeune femme eut promptement raison des coteries, et les obstacles se brisèrent à sa sérénité. Sa position s'affermit

avec son bonheur croissant, et elle était parfaitement heureuse, lorsque au bout de cinq années le chagrin s'abattit sur son existence, l'enveloppant de ses crêpes et s'attachant à elle ainsi qu'une tunique de Nessus.

La guerre était venue et le comte de Brissac avait fait noblement et vaillamment son devoir. Placé à la tête des mobiles de Maine-et-Loire, après des fatigues sans nom, il était enfin passé en Suisse avec l'armée de Bourbaki. Une lettre de Genève avait même prévenu sa jeune femme, alors à Brissac, chez ses beaux-parents, que, toutes les difficultés aplanies, son mari allait pouvoir rentrer; et elle se serait alors fort réjouie si sa petite fille Diane, tombée dans l'une des salles du château, sur une dalle que l'humidité avait rendue glissante, ne lui avait donné les plus vives inquiétudes.

C'est au chevet de son enfant, au milieu des tortures et des angoisses, que la pauvre mère reçut la dépêche lui annonçant que son mari, atteint du typhus, était à toute extrémité.

On juge des transes de la jeune femme, retenue ici par sa tendresse maternelle, appelée là-bas par son devoir d'épouse! Comme toujours, énergique et sûre d'elle-même, elle prit sa décision sans hésiter : confiant à sa belle-mère sa petite Diane, elle partit, et s'en alla à Genève, prendre sa place

au lit d'agonie du vaillant dont elle portait le nom. L'enfant, pendant ce temps, allait plus mal et le chirurgien en désespérait. La mort planait de toutes parts, ici et là-bas! Ce fut un martyre pour la courageuse femme. Peut-être la mère alors eût voulu sacrifier l'épouse : n'importe! Son cœur était à la hauteur du devoir qui la retenait; elle demeura jusqu'au bout, ferme en son dévouement, et elle reçut avec le dernier soupir de son mari toutes les bénédictions du valeureux soldat, qui put ainsi en son adieu suprême la charger pour tous les siens de toutes ses tendresses résumées en elle.

Comme un deuil, dit-on, ne vient jamais seul, la même année, la jeune comtesse perdit son père, qu'elle chérissait. Puis ce fut le tour de Mme Say, qui ne put survivre à toutes ces épreuves. C'est alors que, par suite d'un arrangement de famille, la jeune veuve prit possession de cet hôtel Say où elle avait été élevée, où, depuis l'âge de sept ans, elle avait concentré tous ses souvenirs et toute sa vie, et elle en fit l'hôtel de Brissac.

Cependant, sitôt que ses crêpes furent éclaircis, la jeune femme — un peu malgré les siens et par un sentiment d'inclination très noble — voulut épouser le vicomte de Trédern, qui lui était depuis longtemps attaché.

Le vicomte de Trédern, sans être de race égale à celle des Brissac, était un gentleman et un sports-

man fort bien placé. Dès lors il faisait autorité en matière de chasse comme en matière d'escrime.

S'il avait peu de fortune, la jeune veuve en avait pour deux. Les convenances étaient donc absolument respectées dans cette union toute de cœur.

Sitôt remariée, Mme de Trédern songea à rouvrir sa maison, si longtemps fermée. Or, anomalie étrange, par l'un de ces caprices mondains qui restent inexplicables, ses salons, jadis dédaignés, furent dès lors envahis. On postula l'honneur d'y être admis, on devint fier d'y être accepté; en un mot, ils furent cotés parmi les plus élégants. La jeune femme prit dans la société française le rang qui lui convenait, et le succès de la vicomtesse de Trédern vengea les premiers déboires de la comtesse de Brissac.

Malheureusement, cette seconde union, commencée sous les auspices du bonheur, ne tint point ses promesses radieuses. Malgré la naissance de trois enfants charmants, — deux fillettes et un petit garçon, — la division s'assit bientôt à ce foyer. La vicomtesse s'était donnée toute entière. Elle voulait son mari tout à elle : elle comptait sans doute sans cette volagité masculine que les liens les plus sacrés sont impuissants à retenir, lorsqu'il lui plaît de prendre son essor au vent des passions mauvaises.

Quoi qu'il en soit, et quels que fussent d'ailleurs les torts ou les excuses des deux conjoints, le ménage, après quelques années de paix apparente, s'est brutalement séparé, à jamais désuni.

Le voile des bienséances jeté sur la cause réelle a sauvegardé la situation des époux.

Il ne convient ici d'entrer dans aucun détail. La vérité est que la jeune femme, durant dix années qu'a duré cette seconde union, a beucoup souffert, et qu'elle a fait preuve d'un très grand courage comme de beaucoup d'indulgence pour celui qu'elle avait tant aimé, à qui elle avait tout donné. Après cela, il était naturel que Mme de Trédern, dont le caractère énergique et dominateur ne connaît pas d'obstacles, ne pût supporter indéfiniment certaines incartades, ni oublier certaines offenses. Véritable autocrate en sa maison, qu'elle conduit avec autant de sûreté que de décision, c'est en effet à cette jeune femme que l'on peut appliquer surtout le dicton : « Main de fer dans un gant de velours. » Jamais qualification ne fut mieux méritée, car jamais main de fer ne fut plus délicate, ni douceur plus virile.

Et sa personne tout entière se ressent de cette double nature, toute faite de contrastes : car si Mme de Trédern est une très jolie femme, — le type charmant de cette blonde grasse, petite, mignonne, potelée, que Zola, à l'instar des peintres

italiens, préfère à tout autre beauté, — sous son apparence de faiblesse, c'est une femme aux nerfs d'acier, infatigable, douée d'une excellente santé, menant de front tous les exercices, montant à cheval comme Diana Vernon, dansant comme Terpsichore, veillant des nuits entières, et capable — tout en ne négligeant rien de ses habitudes ni de ses plaisirs — de nourrir ses enfants avec une sollicitude et une tendresse rares.

Ses cinq ou six grossesses ont rarement interrompu ses chasses à courre de Lille, où la première elle a inauguré ce gentil tricorne Louis XV, mille fois plus seyant que le chapeau masculin, si dur aux visages délicats. C'est une musicienne accomplie et la meilleure élève de Mme Carvalho. A un éclat argentin, à un timbre chaud, vibrant, passionné, dont les accents remuent l'âme et arrachent des larmes, sa voix charmante joint une facilité de vocalises qu'aucune autre chanteuse ne saurait posséder. C'est un vrai gosier d'oiseau. Dupré, Mme Marchesi, Christine Nilsonn, Mme Carvalho et la Krauss elle-même, qui, tour à tour, lui ont donné des leçons, ont toutes été profondément surprises de cette facilité étonnante autant que des prodigieuses facultés musicales de cette artiste hors ligne. C'est elle qui l'an dernier fit le succès de ce concert de bienfaisance donné à la salle Érard au profit des *Orphelinats agricoles*, concert

où tout Paris était venu entendre ces femmes du monde dont le talent, jusque-là, s'était trouvé enfermé dans l'intimité des salons aristocratiques. Mme de Trédern enleva tous les suffrages. Très sûre d'elle-même, elle affronta pour la première fois le public, payant avec un aplomb et une autorité que n'ont pas toujours les artistes, dont c'est le métier. Et en la couvrant d'applaudissements, l'auditoire donna raison au calme et à la grâce souriante de cette inimitable cantatrice qui, sur la scène de l'Opéra, ferait pâlir toutes ces étoiles que consacre souvent une renommée mensongère bien plus qu'un réel talent.

Le concert de la salle Albert-le-Grand confirma le succès de celui-ci. D'ailleurs, avant de l'applaudir au nom des pauvres, bien des gens avaient pu l'admirer au nom du bon Dieu. Dès l'année précédente, en effet, Mme de Trédern s'était fait entendre, essayant sous les voûtes de Saint-Pierre du Gros-Caillou sa voix magistrale et puissante.

Ce fut elle, alors, avec la comtesse Robert de Mailly-Nesle, qui attira toute l'élite mondaine à ce mois de Marie transformé en réunion ultra-élégante, dont la vogue fut telle qu'elle mérita la réprobation de l'archevêque de Paris.

Réprobation un peu sévère peut-être, car s'il est vrai que les jeunes pschutteux eurent le tort d'apporter leurs lorgnettes, tournées vers les jolies can-

tatrices, dont le visage et l'élégance, autant que le talent, suscitaient leur enthousiasme, est-ce donc un si grand crime par-devant le Seigneur que d'admirer le Créateur en son œuvre la plus charmante?

L'hôtel de la vicomtesse de Trédern est situé place Vendôme. Les brillantes réceptions qui s'y sont succédées en ont ouvert les portes à l'élite de la société. Le temps est loin où il était de bon ton de bouder la jolie comtesse de Brissac, et Mme de Trédern prend belle revanche de ceux qui ont « fait leur tête » jadis, en se montrant impitoyable, aujourd'hui qu'une invitation chez elle est devenue une faveur très briguée. Personne ne saurait l'en blâmer.

Arrangé avec un goût sévère, l'hôtel de Brissac n'a rien des coquetteries modernes; pas d'encombrement de bibelots ni l'exagération de ce flou dont on a un peu abusé. Nos tapissiers aujourd'hui sont de vraies couturières, habiles dans les retroussés, chiffonnant la peluche et frissonnant la dentelle comme s'ils confectionnaient une robe de bal. Or, Mme de Trédern, bannissant ces fantaisies, a respecté l'ancien style. Tout chez elle est somptueux et grandiose. Les plafonds sont des merveilles. Les murs se cachent sous une collection de tableaux dont la plupart trouveraient leur place aux galeries du Louvre.

Mais ce qui est absolument charmant, original et très féminin, c'est la façon dont est arrangée, le long de l'escalier, la rampe de fleurs, mêlant ainsi la plus délicieuse des coquetteries au luxe magistral de ses marbres et de ses tapisseries. Des consoles dorées, en dehors des balustres, terminent chaque marche, supportant des vases, remplis tantôt de plantes vertes, tantôt pár des fleurs blanches et rouges qui grimpent en guirlandes alternées, ainsi qu'un parterre aérien. C'est gracieux autant que c'est original.

Mais prenons ici par ordre. Une magnifique antichambre, au bout du premier palier, conduit, d'un côté, à la salle à manger immense, tout enfermée dans ses vastes panneaux qui sont d'exquises natures mortes ; de l'autre, à la galerie qui double les deux salons, dont le dernier est un ravissant boudoir. Rien de superbe comme cette galerie, véritable musée, recélant d'inestimables trésors. Au milieu un groupe magistral signé de Dallasoen ; au fond le portrait de M. Say, par Flandrin. Puis, émergeant d'un bosquet de plantes vertes, le buste de Mme Say, par Cordier ; sur une table, entre des touffes de roses et de violettes, un délicieux buste de Marie-Antoinette entre deux adorables miniatures d'Isabey — ses deux chefs-d'œvres : — les impératrices Joséphine et Marie-Louise. En dehors de l'étrangeté du rapproche-

ment bizarre, mais bien moderne, il y a tout un poème dans la réunion de ces trois incarnations de l'idéale beauté. « Les Trois Grâces ! » eût-on dit au vieux temps ; mais combien diverses en leur égale et toute-puissante séduction !

Isabey était le grand-oncle de Mlle Say ; aussi son œuvre se retrouve-t-elle partout en cette riche demeure, aimée, vénérée, recevant le culte qui lui est dû : piété filiale et piété artistique se trouvant réunies pour la fêter !

Puis, partout également, à travers une armée de saxes adorables, des toiles de Cabanel, de Miéris, de Téniers, de Ruysdaël, de Ziem, de Delacroix, etc. : l'école française et l'école flamande représentées par ce qu'elles ont de meilleur et de plus délicat.

Cabanel était l'intime ami de M. Say ; aussi son goût a-t-il présidé à l'arrangement de cet hôtel superbe, comme son pinceau a donné le dernier trait de splendeur au grand salon, en plaçant au-dessus des quatre portes, à chaque angle, les originaux de ces quatre Vénus merveilleuses, son chef-d'œuvre et sa gloire, qui représentent les quatre éléments. Louer ces peintures, qui, à elles seules, feraient la réputation d'un peintre, est au-dessus du possible et c'est aussi superflu.

Les Quatre Ages de la vie, personnifiés par un jeune homme, un enfant, un adulte et un vieillard,

forment, sur le plafond, le pendant des quatre éléments. Ceci est signé Jalabert, et c'est magistral.

Les salons donnent sur la place Vendôme, qui apparait dans l'échancrure grandiose des larges fenêtres, taillées pour quelque demeure seigneuriale du temps de Louis XIV. Pourtant tout, dans le style comme dans l'ornementation, rappelle ici l'époque plus proche du XVIII[e] siècle. Du lampas rouge resplendit au fond des grands miroirs cerclés d'or qui revêtent les vastes murailles, reflétant les beaux portraits éparpillés çà et là sur des chevalets de peluche. Des peintures de chasse rappellent les goûts cynégétiques de la maîtresse de maison, tandis qu'au centre de la pièce, sous un immense palmier, le grand piano, habillé d'étoffes orientales, indique la musicienne et l'artiste, qui prime toute chose chez la gracieuse maîtresse de céans.

Tout est vécu dans ce grand salon, et tout y est vivant. C'est là que le soir se réunissent autour de leur mère les enfants de M[me] de Trédern. Le grand-père des aînés, le duc de Brissac, qui a son appartement dans l'hôtel, vient les joindre, et les heures s'écoulent, rapides et douces, autour du piano, dont les touches s'animent sous les doigts légers de la charmeuse, et qui ne se tait que pour laisser place aux causeries intimes de toute cette famille heureuse de se retrouver.

Le boudoir, tout au fond, est le temple intime et sacré. L'image de Mme Say y rayonne en un magnifique tableau de Winterhalter au milieu des coquettes draperies Pompadour, réminiscence des jolies élégances de la Dauphine, alors qu'elle se faisait à Trianon le nid coquet, repos de ses grandeurs.

Les appartements particuliers de la vicomtesse de Trédern se trouvent au même étage, mais entièrement isolés par une longue galerie vitrée. Là, la vicomtesse a sa chambre, ses cabinets de toilette, son parloir, où elle reçoit les gens d'affaires, et surtout son joli fumoir-bibliothèque, tout plein de livres et de tableaux, qui est aussi son cabinet de travail et son *buen retiro* favori.

On peut juger par ces quelques détails de la splendeur de cet hôtel Say, que Mme de Trédern, en le recevant de la main de ses parents a continué d'orner et d'embellir, sur lequel sa grâce de jolie femme et d'artiste répand désormais le rayonnement de son élégance sans pareille.

Tout ceci n'est d'ailleurs que le côté matériel largement esquissé. La vraie splendeur de cet hôtel, c'est l'existence quotidienne avec ses mille détails, l'existence large, fastueuse, seigneuriale, dont les fêtes données chaque printemps ne sont que le corollaire charmant.

Pour indiquer toute la magnificence de cette maison princière, je signalerai seulement la merveilleuse vaisselle plate dans laquelle on soupe comme au bon vieux temps. C'est, d'un mot, dire toute la splendeur de l'installation.

Outre l'hôtel parisien, la vicomtesse de Trédern possède deux beaux châteaux : Lille — dont le beau parc et les futaies admirables sont le cadre préféré de ses exploits cynégétiques — et Bryant, sur les bords de la Mayenne, au milieu des admirables pâturages du pays Mainois et Angevin. Elle partage son été entre ces deux résidences et Brissac, auquel l'attache la tendre affection de son beau-père.

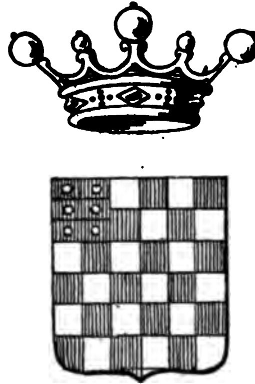
Là, comme à Paris, la vie s'écoule en réceptions, en visites, en promenades, en réunions alternant avec les occupations plus graves de la châtelaine et de la maîtresse de maison.

La musique garde sa part ; et l'identifiant toujours à ses bonnes œuvres, la vicomtesse met sa belle voix à la disposition de son curé, transformant, les jours de fête, la petite église campagnarde en une salle incomparable où l'on entend ses beaux accents, dignes du Paradis. Les autres dimanches, ne voulant point se prodiguer, la charmante femme se contente de tenir l'orgue, et elle s'en acquitte, dit-on, à l'égal de sainte Cécile !

Mais au milieu de la charité, des affaires et des

plaisirs, le souci principal de Mme de Trédern, c'est l'éducation de ses enfants. Son fils aîné, le futur duc de Brissac, qui vient de passer si brillamment son baccalauréat à l'âge de dix-sept ans, a donné la mesure de ce que valent les soins intelligents et la sollicitude de la jeune mère.

La sœur de Mme de Trédern a épousé le prince Amédée de Broglie. Elle est aussi fort jolie, quoique d'un type absolument opposé. Une grande amitié les unit. Leur frère n'est pas encore marié.





COMTESSE POTOCKA

Imp. Arents.



COMTESSE POTOCKA



LA COMTESSE POTOCKA

La comtesse Potocka, née princesse Marie Cerchiara Pignatelli, appartient à l'une des plus grandes maisons de la Sicile. C'est de cette origine quasi-orientale qu'elle tient ce type étrange, dont l'originalité chaude tranche d'une façon si saisissante sur la masse blonde de nos mièvres beautés parisiennes.

La comtesse Potocka est une gitana devenue princesse : elle possède de l'une la grâce sauvage, de l'autre l'altière séduction.

Tentés par cette beauté toute-puissante, deux de nos maîtres, parmi les plus célèbres, ont essayé de la peindre : et deux fois la foule émerveillée s'est arrêtée au Salon devant la toile souveraine qui représentait cette adorable image.

D'abord, il y a quelques années, Pérignon : un poème de grâce, ce portrait souriant, dans les transparences duquel semble flotter une envolée d'amours. Et, pour souligner davantage cette physionomie enchanteresse, il en a fait la reine des Ondines en passant à son cou ce splendide collier de perles qu'elle adore, qui ne la quitte jamais, ni le jour ni la nuit, et qui, à tout instant, caché sous les plis de la soie, dort sur cette poitrine marmoréenne, à laquelle il emprunte un peu de son éclat.

Puis, après lui, Bonnat. J'aime moins ce portrait, trop sec et trop dur pour cette beauté lumineusement italienne. La fameuse pelisse de zibeline qui l'enveloppe met une note trop sombre à l'ensemble. Ces ombres ne sauraient convenir qu'aux cheveux blonds de quelque fille de Norvège.

Mieux d'ailleurs que tous les peintres, Musset l'a traduite, cette femme devinée. Le poète des Andalouses dut la voir dans un rêve, lorsque Dieu, dans les Limbes, songea à pétrir son âme de la plus légère flamme qui brillât au Paradis, follet charmant qui devait éclairer ce corps de déesse.

Lui seul a compris ces yeux de velours où danse un rayon de soleil, ces cheveux noirs, le « manteau de roy », qui est la pourpre souveraine de la beauté, et ce charme étrange, cet éclat et

cette séduction de la femme d'Orient, alanguie et passionnée, amoureuse de faste, folle de luxe, fantasque, capricieuse et bonne comme une enfant.

Elle avait bien le sentiment de sa propre beauté lorsqu'elle s'habilla en Bohémienne, au bal de la princesse de Sagan : jamais je ne l'ai vue si jolie.

D'ailleurs les ajustements ne lui font pas défaut! Tous les couturiers tour à tour l'ont habillée, et les notes formidables soldées par le comte Potocki chez tous les faiseurs connus et inconnus sont légendaires. La comtesse ne sait pas résister à un chiffon nouveau. Elle commande sans compter, et l'argent, dans ses jolies mains, pèse moins que le grain ailé d'une folle avoine. Aussi sa garde-robe contient plus de toilettes qu'il n'y a de jours dans l'année! Quelquefois elle ne les met pas du tout. N'importe! elle en a eu la fantaisie, elle l'a satisfaite; son caprice n'en demande pas davantage.

Tant pis après tout si le mari, parfois, quels que soient ses millions, trouve que ces caprices dépassent un peu les bornes de son indulgente faiblesse! La jeune femme, en vraie Napolitaine, est trop insouciante pour s'en inquiéter beaucoup.

Insouciante des gronderies, sachant bien qu'elles ne sont guère terribles, elle l'est également de ces mêmes fanfreluches qui les ont attirées et qui, lorsqu'elle les possède, perdent à ses yeux toute

valeur et tout intérêt. Mon Dieu! elle égrènerait ses brillants comme le Petit Poucet semait ses cailloux. Et ses fourrures mêmes, ses chères fourrures, douillettes et somptueuses, semblent moins précieuses entre ses mains que la loque dont il s'enveloppe, entre les mains d'un mendiant espagnol!

C'est ainsi qu'elle fit le désespoir des amies qui l'accompagnèrent durant son voyage en Algérie, par le peu de soin qu'elle prenait de son inséparable pelisse de zibeline, qu'elle laissait traîner sur le sable du désert, pelisse fabuleuse payée cependant plus de quarante-cinq mille francs!

Les perles seules trouvent grâce devant son indifférence: son beau collier, dont la réputation est européenne, et qu'elle ne quitte jamais, l'identifiant à sa vie comme pour lui en communiquer une parcelle, afin de lui garder son éclat.

Et cependant, quel que soit son attachement à son cher joyau, son indifférence se retrouve encore dans le peu de souci qu'elle met à le garder et à le dérober à toute convoitise. Dernièrement, allant prendre une leçon de musique dans un quartier excentrique, elle s'y rendait à pied, laissant de la façon la plus ostensible glisser sur son corsage les anneaux éblouissants de ses belles perles. Et comme une amie lui faisait remarquer son imprudence: « Eh bien, dit-elle, si

l'on m'attaquait ou si l'on me volait mon collier, cela me procurerait peut-être une émotion ! »

Et la folle jeune femme, pour le plaisir d'une bravade et d'une témérité, n'hésitait point à risquer, non seulement ses perles, mais sa vie même !

Après ses perles et ses fourrures, ce que la comtesse Potocka préfère à toute chose, ce sont les fleurs. Elle les entasse dans ses appartements, en garnit tous les coins, transforme son salon en serre, et en pose jusque sous ses pieds en forme de coussins ! « Trop de fleurs, » dirait Chalchas ! Non pas ! c'est le cadre le plus gracieux qui convienne à une jolie femme, celui dans lequel elle apparaît le plus radieuse.

Elle tient d'ailleurs cette passion de sa mère, — en secondes noces, duchesse Régina, — qui, dévote comme une Italienne, consacre à l'Église ce goût élégant. Elle s'est faite la « sacristaine » de la chapelle espagnole de l'avenue de Friedland, et elle dépense une fortune à la garnir de fleurs. L'autel de la Vierge surtout, son autel préféré, est transformé par elle en un immense bouquet qu'elle renouvelle tous les jours.

On connaît les équipages de la comtesse Potocka, et on les admire tous les jours au Bois. Je ne crois pas que Paris en ait vu de plus beaux.

Quant à son hôtel, majestueusement assis ainsi

qu'un palais semi-oriental, avenue de Friedland, à deux pas de l'Arc-de-Triomphe, il a été tout récemment construit pour la comtesse par le comte Potocki, qui, en véritable grand seigneur, voulait à sa femme une demeure digne d'elle.

Mais comme, après sa femme, ce que le comte Potocki aime le mieux en l'univers, ce sont ses chevaux, c'est la partie de l'hôtel qui leur est attribuée qui est la plus réellement remarquable. Sacrifiant tout aux écuries, les vastes salons du rez-de-chaussée, volontairement négligés, n'ont jamais été meublés : sans doute parce que, haïssant le monde, le comte a voulu enlever à sa jeune femme toute possibilité de donner des fêtes, ainsi qu'elle l'eût peut-être secrètement rêvé.

Aussi, lorsqu'il y a trois ans tous deux voulurent inaugurer leur hôtel, ce fut par un déjeuner donné dans ces écuries invraisemblables qu'ils pendirent leur première crémaillère. Jamais déjeûner d'ailleurs ne fut plus fastueux! Et l'on comprend la très réelle ostentation qu'ait pu inspirer à ce grand seigneur le plaisir de montrer que l'on peut transformer la chose du monde la plus vulgaire — une écurie — en une salle somptueuse, presque féerique.

Un palais annexé à un palais : telles on peut qualifier ces écuries uniques! Et la surprise fut grande lorsque les invités en franchirent le seuil.

Jamais d'ailleurs fête plus originale ne fut mieux ordonnée. La magnificence s'y accordait avec la plus sage correction. Au milieu des boxes — il y a là place pour dix-huit chevaux ! — se dressait une table étincelante, toute surchargée de fleurs, qu'entourait une armée de valets en culotte courte, poudrés à frimas.

Puis, après avoir savouré un déjeuner exquis, on admira le cadre, qui lui donnait plus de saveur.

Tout ici appartient au grand siècle : et l'on se croirait à Versailles, aux écuries des pages.

Je cite d'ailleurs une description très exacte qui fut, à cette époque, publiée par le *Gaulois :*

« Derrière les chevaux, des panneaux avec vasques en marbre rose, d'où jaillit l'eau. Lorsque le repas des chevaux est terminé, on garnit de fleurs les susdits bassins de marbre.

Stalles et *boxes* sont en acajou garni de cuivre poli, fort simple, avec le *pilawa* du comte, c'est-à-dire à ses armes.

Au-dessus de chaque cheval, une plaque indique son nom, sa famille, la date de sa naissance. Murs et mangeoires sont de marbre rose, comme les vasques.

Derrière les stalles, sur les pailles, cinq tresses aux couleurs du maitre, — jaune et bleu, — maintenues à chaque extrémité par des boites en cuivre poli. Les mêmes couleurs se retrouvent dans l'ha-

billement des chevaux, couvertures et carrés. Les licols sont de cuir noir avec boucles de cuivre et fronteau bleu et jaune. Les longes, en cuir blanchi. Voilà la toilette complète pour rester à la maison.

Huit *boxes* sont situés aux extrémités de l'écurie. Dans le sous-sol, il y en a trente, qui communiquent avec la cuisine, que dirige un *lad* chargé d'être le *Trompette*, ou cuisinier chef des nobles animaux.

Puis, voici la salle de lavage. Tous les systèmes d'hydrothérapie s'y trouvent réunis : bains de vapeur, douches froides, chaudes, douches écossaises, etc. La baignoire d'argent de l'ex-président de la Chambre, dont on a tant parlé, est un bibelot médiocre à côté de cette vaste installation.

Veut-on habiller les chevaux pour sortir, voici la sellerie de gala, tout en boiseries d'acajou, ornée de gravures anglaises et de la collection complète des portraits photographiés des hôtes de l'écurie. Puis les harnais de toute sorte, les brides, les selles, fouets, cravaches. Tout cela, bien entendu, s'éclaire le soir au gaz, qui fait étinceler les cuivres et les aciers.

Au milieu, un rarissime traîneau Louis XV, en bois sculpté, avec des ors de couleur qui représentent un Triton soufflant dans sa conque. A la maison ce traîneau sert de jardinière, et c'est bien la jardinière la plus artistique du monde.

La sellerie de travail est en face ; elle se recommande particulièrement par son système de chauffage.

Les remises superposées communiquent ensemble par un ascenseur à voitures. Elles en contiennent environ soixante. Nous saluons le *duc* que la charmante comtesse Potocka conduit elle-même, attelé de ses poneys favoris, et la grande calèche de daumont à huit ressorts avec son attelage complet, — la perle de l'écurie ! — composé de sept chevaux noirs tous pareils, quatre pour la voiture, deux pour les hommes de suite, un pour le piqueur.

Une particularité de l'installation, c'est que le comte a une clef microscopique qui lui sert à ouvrir toutes les portes de son palais et aussi de ses écuries ; lui seul a cette clef magique. Cependant pour pénétrer dans chaque partie, les gens de la maison ont besoin d'une clef spéciale.

Une cinquantaine d'hommes sont attachés aux écuries du comte Potocki. Le premier piqueur, Kerjégu, a son appartement, qu'il habite en famille. Ses subordonnés sont répartis dans deux dortoirs. Une cuisinière spéciale est affectée à leur nourriture.

D'un bout à l'autre, les écuries, selleries, remises du comte Nicolas Potocki sont le dernier mot de l'installation hippique, en l'an de grâce 1882.

Si les grandes réceptions sont exclues du budget de la comtesse Potocka, elle s'en dédommage par les déjeuners très élégants qui transforment chaque dimanche le palais Potocki en un hôtel de Rambouillet dont la Julie est la plus gracieuse des amphitryonnes.

Car la comtesse Potocka n'est pas seulement une jolie femme, l'une de ces frivoles dont les chiffons et les joyaux emplissent la vie tout entière. Pour aimer les belles choses et se parer à merveille, elle n'en goûte pas moins le bel esprit, indiciblement attirée par tout ce qui tient à l'art, à l'intelligence, à toutes les supériorités des lettres ou du talent. Artiste elle-même d'instinct et d'éducation, elle est douée d'une très belle voix, et c'est une pianiste hors de pair. Avec cela des goûts littéraires très délicats qui en ont fait une admiratrice de Caro et une habituée de l'Académie, dont la gravité un peu vieillotte n'effraye nullement cette jolie femme.

Ce sont ces goûts également qui ont déterminé le choix de son intimité, dont les éléments appartiennent plus encore au monde des lettres qu'au livre d'or héraldique. Aussi semble-t-il étonnant à nombre de gens incapables de la comprendre que cette aristocrate, dont l'amie la plus intime est la duchesse de Luynes, reçoive à sa table, à côté de son philosophe préféré, Guy de Mau-

passant, son « romancier » de prédilection; Bérault, son peintre désormais attitré; Coquelin, — dont le laisser aller spirituel la divertit pardessus tout, — et nombre d'artistes, de financiers, de riches industriels, gens de petite naissance, mais de goût parfait et de savoir réel.

Aussi, de toutes les villégiatures châtelaines, celle que préfère la comtesse Potocka est la belle propriété de Mme Singé, où elle retrouve Octave Feuillet, Ratisbonne, Fould, Caro, et toute la coterie extralittéraire.

La comtesse Potocka est l'une des plus grandes charmeuses de ce Paris si fécond, où rayonnent toutes les jolies femmes de l'univers. Un peu bizarre, par exemple, sa beauté de sphinx laisse une étrange impression d'énigme inexpliquée. Tour à tour grave ou gaie, enfantine ou sérieuse, d'une extrême familiarité, puis sans savoir pourquoi subitement hautaine; naïve quelquefois, rieuse tout d'un coup, elle se transforme brusquement. Un nuage passe dans le pli de son front, et la pensée se dérobe à l'instant où l'on croyait la saisir.

Un dernier détail qui la caractérise : sur son guéridon, à côté du fauteuil familier, est un knou au manche d'argent niellé, un bijou magnifique qui deviendrait terrible, si sa main délicate en faisait une arme défensive. Elle veut, dit-elle, l'avoir

toujours à sa portée pour corriger l'audacieux qui oserait se révolter contre la loi souveraine de son caprice. Elle n'en a pas rencontré jusqu'ici, et je crois bien que le knout dormira d'un sommeil éternel, car la cour de la comtesse ne contient que des esclaves.





COMTESSE JACQUEMONT

Imp. Arents.



LES COMTESSES

[illegible]LET-WILL ET JACQUEMONT

[illegible] figures familières à tous les habitués [illegible] l'Opéra ou de la Comédie, ce sont celles [illegible] Pillet-Will et Jacquemont, les deux [illegible] les plus inséparables qui soient.

[illegible] par l'aînée, Mme Pillet-Will, qui est [illegible] connue.

[illegible] quelque part qu'en notre société mo[illegible] chacun, faute d'être quelqu'un, cherche [illegible] passé quelque ressemblance qui lui soit [illegible] de nimbe et d'apothéose — nombre de [illegible] le type charmant de quelque





LES COMTESSES

PILLET-WILL ET JACQUEMONT

Deux jolies figures familières à tous les habitués de l'Opéra ou de la Comédie, ce sont celles des comtesses Pillet-Will et Jacquemont, les deux sœurs les plus inséparables qui soient.

Commençons par l'aînée, Mme Pillet-Will, qui est aussi la plus connue.

J'ai dit quelque part qu'en notre société moderne — où chacun, faute d'être quelqu'un, cherche dans le passé quelque ressemblance qui lui soit une sorte de nimbe et d'apothéose — nombre de femmes s'identifient le type charmant de quelque

grande disparue. Or, s'il est de nombreuses copistes de la reine Marie-Antoinette, si Mme Wilkinson vénère Henriette d'Angleterre, dont le portrait resplendit dans son salon Louis XIV, ainsi qu'une idole sur son autel, Mme Pillet-Will a choisi pour se l'approprier un type qui lui est tout à fait spécial : ce type, tout à fait en dehors des lois communes et du féminisme habituel, c'est le roi Louis XV, le Bien-Aimé, dont elle a crânement endossé l'uniforme à un bal costumé, il y a quelques années : grand gilet de satin brodé retombant sur la jupe écourtée, redingote d'apparat, en velours cramoisi rebrodé d'or, tricorne coquettement empanaché, cordon bleu de Saint-Louis en sautoir, plaques authentiques de tous les ordres royaux, et jusqu'à la petite épée d'apparat, à poignée de strass, en souvenir de l'époque.

Cela seyait fort bien à son allure décidée, à ses beaux cheveux noirs, voilés par la poudre qui donnait aux grands yeux un regain de piquante coquetterie. Et, charmée de son succès, Mme Pillet-Will adopta depuis lors ces habits brodés, — copiés sur ceux des plus pimpants marquis, — qui sont devenus durant un moment une mode presque générale parmi toutes les élégantes. Elle en a toute une collection : plus de trente, m'a-t-on assuré.

Tandis que j'en suis à ses parures, je mentionnerai la façon originale dont la comtesse Pillet-Will porte son beau collier de perles, en aiguillettes, et formant brandebourg, à presque tous ses corsages de bal.

Mme Pillet-Will est une collectionneuse de premier ordre : elle recherche tous les vieux bibelots et les déniche comme un commissaire-priseur. Si bien que son bel hôtel de la rue de Monceau en est encombré.

Car, pour se rapprocher de ses belles amies, la comtesse Pillet-Will a tout dernièrement déménagé. Jusque-là elle était demeurée fidèle à la belle demeure aujourd'hui vendue qu'elle possédait aux environs de la place Moncey, dans ce quartier étrange et lointain qu'habitent seuls bienséamment les artistes, les rapins et les abonnés du Chat-Noir.

Une demeure royale, pourtant, cet hôtel qui semblait dormir sous les grands arbres, en pleine hauteur, à l'avant-garde de Montmartre. Un parc splendide cache sous ses feuillées touffues les constructions seigneuriales, et une avenue superbe conduisait au perron les belles invitées lors des fêtes fastueuses que Mme Pillet-Will réservait pour les premières aubes du printemps.

Pour être plus moderne, l'hôtel du parc Mon-

ceau ne le cède en rien au précédent en fait d'élégance et de faste. Mais hélas, à peine ouvertes les portes s'en sont refermées, un crêpe noir s'étant répandu sur l'éclat de ce foyer !

Car la comtesse Pillet-Will a perdu naguère une adorable petite fille de douze ans, sa joie et son orgueil. Et, comme pour longtemps la jeune mère ne saurait rouvrir son hôtel au fracas mondain, les seuls plaisirs qui y pénètrent désormais sont ceux qu'y apportent aux jours de fêtes ses jeunes fils, les chers enfants sur lesquels elle a reporté toutes ses tendresses.

L'été, c'est au château d'Offémont, près de Compiègne, que les Pillet-Will offrent à leurs amis une hospitalité princière. Situé au haut d'une colline toute boisée et fleurie de parterres, Offémont a conservé quelque chose de l'imposante majesté féodale. Si ses murs épais renferment toutes les délicatesses du confortable moderne, son aspect extérieur, ses terrasses à balustres, gardent un souvenir des hautaines fiertés d'autrefois. Dans un coin du parc on retrouve les ruines de la vieille abbaye : par ici une chapelle démantelée; par là une colonne gisante sur son lit de gazon, sous sa chevelure de lierre; plus loin une arcade brisée dont la fine moulure est une signature et une date. C'est la vieille poésie qui chante sa mys-

térieuse ballade, le tombeau du passé grandiose, qui reproche au présent banal son infidèle copie, faite de strass et de similor !

Le portrait ci-joint retrace le charmant visage de la comtesse Jacquemont. Plus jeune que Mme Pillet-Will, elle est aussi plus fine et plus gracieuse, et c'est la plus jolie brune que l'on puisse voir, avec ses cheveux épais, tordus en lourdes tresses, son œil mutin et son minois fripon. Faite à ravir, elle a un pied charmant que font valoir les petits souliers vernis et pointus, à l'anglaise, qu'elle ne quitte guère qu'aux jours d'apparat.

Mme Jacquemont, mariée à un ancien zouave pontifical, a rapidement pris rang parmi les femmes les plus élégantes. L'intimité de la duchesse d'Uzès a été pour elle un brevet de chic et un certificat de haute fashion. Elle joue la comédie à merveille, et son succès de la saison dernière restera inoubliable pour tous les invités de la duchesse, qui avait organisé, à Montreux, une représentation sans précédents avec le concours de la jolie comtesse Mme de Fougères, du marquis de Castellane et de quelques autres amateurs mondains.

Octave Feuillet avait pris la direction de la troupe, et jamais *le Voyageur*, dont c'était en réa-

lité la première audition, n'obtiendra un pareil triomphe, fût-il, comme aux Adieux de Mme Carvalho, interprêté par des artistes tels que Febvre et Mlle Reichemberg.

Mme Jacquemont, qui est comme sa sœur une sportswoman *di primo cartello*, suit toutes les courses et toutes les chasses. Mais en voiture : car ni l'une ni l'autre n'étant née cavalière, le cheval leur cause une commune terreur, qu'elles n'ont pas essayé de dompter.

La théorie seule leur convient, et elles préfèrent applaudir de leurs jolies mains les exploits d'autrui qu'y prendre la moindre part.

Mmes Pillet-Will et Jacquemont sont nées Briatte. Elles ont une troisième sœur, Mme Froissard, que l'on dit plus jolie encore que toutes deux : sans doute parce qu'on ne la connaît pas encore à Paris, où, très récemment mariée, elle vient fort rarement.

En revanche, les deux aînées, je l'ai dit, ne se quittent guère. Jusqu'à son deuil, la comtesse Pillet-Will se montrait inséparablement aux côtés de sa jolie sœur.

On les a vues à tous les bals, à toutes les courses, au Cirque les samedis, au théâtre les jours élégants, à toutes les réunions, aussi enragées sportswomen qu'intrépides cotillonneuses,

belles toutes deux, se partageant sans rivalité succès et admirateurs.

Mme Jacquemont n'a qu'un fils, un charmant garçonnet qui promet d'être tout le portrait de sa mère.



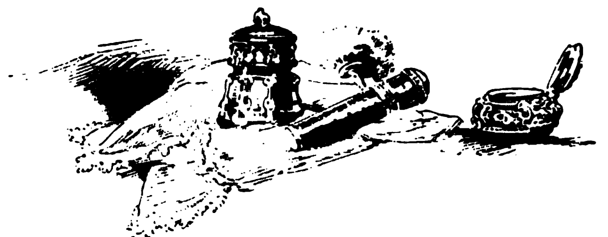


COMTESSE DE MEFFRAY

Imp Arents







LA COMTESSE DE MEFFRAY

La comtesse de Meffray est née Jeanne Coppens de Fontenay. Mariée toute jeune au comte de Meffray, petit-fils de cette Mlle de la Tour qui fut l'amie et la dame d'atours préférée de la duchesse de Berry, la jeune femme est devenue très rapidement l'une des femmes les plus enviées et les plus fêtées de la jeune génération. Élégante, svelte, distinguée, sa taille admirable et la grâce harmonieuse de sa démarche de sylphe eussent suffi à sa réputation de jolie femme. Avec cela un charmant visage aux traits fins et doux de camée grec, avec de beaux grands yeux noirs dont la prunelle

veloutée éclaire une carnation éblouissante, la plus mignonne bouche du monde et, pour couronner sa tête délicate, délicieusement attachée à son col élégant, de beaux cheveux châtains aux tons clairs et lumineux. On a beaucoup admiré à la dernière exposition du cercle des Mirlitons le beau buste de Mme de Meffray. Cependant, quel que soit le talent de Franceschi, son œuvre, cette fois, ne vaut point le modèle, et un sourire des belles lèvres vivantes efface de son trait fugitif la physionomie trop froide des lignes marmoréennes.

Mme de Meffray, ainsi que sa beauté l'indique, est une Normande greffée de keepsake. Sa mère, Mme Coppens, possède à Louviers un superbe château qu'ont rendu célèbre les jolies fêtes données chaque année durant la saison des chasses : bals champêtres, comédies, concerts, etc.

C'est au cours de l'automne une série de réjouissances auxquelles la jeune femme donne par sa présence un très grand attrait d'élégance et de gaieté. Elle-même joue la comédie à ravir, et, secondée par ses amies, elle a su pourvoir à la renommée du petit théâtre installé dans le grand salon du manoir maternel. Comme Mme de Meffray adore la chasse, son mari, non moins excellent disciple de saint Hubert, se fait gloire de posséder

un équipage des plus vantés, grâce auquel les belles forêts de la Londe et de Brotonne ont souvent retenti du bruit des exploits de la belle amazone. Elle chasse là en très brillante compagnie, dont le centre est au château de Boscgoët, dont la jolie hôtesse, Mme Prévost, reçoit tour à tour le comte et la comtesse de Montgomery, le comte et la comtesse de Lubersac, le comte et la comtesse Bertrand de Valon, etc., tous chasseurs et *sportsmen* enragés, qui forment les plus fringantes cavalcades et chevauchées à travers les beaux bois environnants.

La comtesse de Meffray, non contente de monter à cheval en vraie centauresse et de suivre les chasses à courre avec une intrépidité sans pareille, tire à merveille. Aussi passe-t-elle très volontiers les mois d'août et de septembre dans les belles terres que son mari possède en Dauphiné, où elle ouvre la chasse. Et, attirés par la gentille châtelaine, les baigneurs d'Aix viennent faire chez elle leur première étape du retour, apportant l'entrain et la vie dans ces contrées, habituellement si mortes, par suite de leur éloignement de tout grand centre.

Si Mme de Meffray consacre l'été au Dauphiné, l'automne à la Normandie, elle réserve le printemps à Paris, où, non contente de se montrer à

toutes les fêtes, elle donne, dans son coquet appartement de la rue de la Ville-l'Évêque, de très jolis bals roses auxquels est conviée la crème de la jeunesse élégante.

Pour être une mondaine très répandue et fort recherchée, Mme de Meffray n'en est pas moins une femme aimante et bonne. Très étroitement unie à son mari, qu'elle adore, la jeune comtesse traverse le monde et ses plaisirs sans qu'une calomnie ait pu l'effleurer. Jolie, spirituelle, élégante, elle s'amuse sans arrière-pensée, et le doux regard de ses grands beaux yeux est si pur, si franc, si sincère, que, quelles que soient les jalousies suggérées par sa beauté, nul jusqu'ici n'a osé attaquer sa tenue irréprochable.

D'ailleurs, pour sanctionner l'union de ce ménage et la rendre plus durable, Dieu a donné à la comtesse deux ravissantes petites filles qui promettent de devenir belles comme leur mère. C'est le côté sérieux de cette existence et la joie grave de ce bonheur. La mère est digne de l'épouse, sachant dérober au monde assez d'instants pour accomplir la tâche si douce de ce devoir nouveau.

Mme de Meffray n'a d'ailleurs rien perdu à sa maternité précoce ; pas même la sveltesse élégante de sa taille flexible. Gardant à la jeune femme toute

sa grâce, il semble que l'enfantement ne soit venu que pour compléter, par le joli corollaire de ces babies blancs et roses, l'harmonie exquise de ce charmant tableau de bonheur.



TABLE

	Pages.
Son Altesse la princesse de Metternich	1
La duchesse de Bisaccia	29
La princesse de Sagan	47
La duchesse d'Uzès	57
Son Altesse la princesse Jouriewsky	71
La comtesse de Pourtalès	101
La comtesse Aimery de La Rochefoucauld	121
La duchesse de Luynes	133
La duchesse de Mouchy	141
La baronne de Poilly	157
La comtesse de Villeneuve	181
La comtesse de Mercy-Argenteau	191
La duchesse de Castries	207
La comtesse de Beaumont	215
La comtesse de Brigode	233
La princesse Jeanne Bonaparte, marquise de Villeneuve	241
La princesse de La Tour-d'Auvergne	257
La vicomtesse de Greffulhe	267
La duchesse Decazes	273
La marquise de Beauvoir	281
La comtesse de Mailly-Nesle	299
La marquise de Belbeuf	311
La princesse de Brancovan	321

Pages.
La marquise d'Aoûst 337
La duchesse de Gramont 349
La marquise d'Hervey de Saint-Denis 359
La comtesse de Guerne 367
Madame Standish 379
La comtesse de Miramon-Fargues 385
La vicomtesse de Trédern 397
La comtesse Potocka 413
Les comtesses Pillet-Will et Jacquemont 425
La comtesse de Meffray 433

Paris. — Soc. d'Imp. PAUL DUPONT, 41, rue J.-J.-Rousseau (Cl.) 8.12.85.

